

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

343976

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Aux Dépens de RIGAUD, Directeur
de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Argument du Livre XVI.

TElemaque arrive chez Eumée, & en-
voye ce fidelle serviteur à la ville
pour annoncer son retour à Penelope. Il
reconnoist son pere par le secours de Mi-
nervc. Les Princes, qui estoient allé se
mettre en embuscade pour attendre Tele-
maque à son retour, ayant appris qu'il
estoit arrivé, quittent leur poste & retour-
nent à Ithaque.



L'ODYSSÉE



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XVI.

A La pointe du jour Ulysse & Eumée ayant allumé du feu, préparèrent le desjeuner, & envoyerent ensuite les bergers avec leurs troupeaux aux pasturages. Comme Telemaque approchoit de la maison, les chiens d'Eumée au lieu d'aboyer se mirent à le caresser & à temoigner leur joye. Ulysse, qui les vit le premier, & qui entendoit en mesme temps le bruit de quelqu'un qui marchoit dit à Eumée, Voicy •

Tome III.

A

» quelqu'un de vos bergers qui vient,
» ou un autre homme de connoif-
» sance, car vos chiens n'aboyent
» point, & par leurs mouvements ils
» marquent de la joye, & j'entends
» marcher.

A peine avoit-il achevé ces mots,
que son cher fils parut à la porte
du vestibule. Eumée l'appercevant,
se leva avec précipitation & dans
une surprise extrefme. Les vaif-
seaux, qu'il tenoit pour meller le
vin & l'eau, luy tombent des mains,
il court au devant de son maistre,
& sautant à son cou, il luy baise la
teste, les yeux & les mains, & pleure
de joye. Comme un pere, qui après
dix années d'absence voit arriver
d'une contrée éloignée son fils uni-
que, qu'il aime tendrement, & pour
lequel il a eu de mortelles inquie-
tudes, ne peut se lasser de luy faire
des caresses & de l'embrasser; de
mesme ce fidelle pasteur ne se las-
soit point d'embrasser Telemaque,

D'HOMERE. *Livre XVI.* 3

qu'il regardoit comme eschappé
des bras de la mort. Mon cher Te-
lemaque, luy dit-il, agréable lu-
miere à mes yeux, vous estes reve-
nu ! Je n'esperois pas de vous re-
voir de ma vie depuis que vous
fustes parti pour Pylös. Mais en-
trez, mon cher fils, que je me ras-
sasse de plaisir en vous voyant de
retour d'un voyage où vous estiez
exposé à tant de dangers. Vous ne
venez pas souvent à la campagne
voir vos bergers & vos troupeaux,
mais vous vous tenez à la ville, &
vous trouvez plus à propos d'ob-
server la troupe insolente des Pour-
suivants.

Mon cher Eumée, reprit Tele-
maque, il est important que j'ob-
serve de près les menées de ces
Princes. Mais avant que d'aller à
la ville, j'ay voulu passer icy pour
avoir le plaisir de vous voir, & pour
sçavoir de vous si ma mere est en-
core dans le Palais, si quelqu'un

L'ODYSSÉE

» des Princes, ne l'a point espousée,
» & si la couche d'Ulyffe est destinée
» à une éternelle viduité!

» Votre mère, repartit le pasteur,
» demeure toujours dans vostre Pa-
» lais avec un courage heroïque; el-
» le passe les jours & les nuits fort
» tristement, à soupirer & à répan-
» dre des larmes.

En parlant ainsi il prit la pique
du jeune Prince, qui entre en mes-
me temps. Ulyffe voulut luy céder
sa place, mais Telemaque le retint,
» & luy dit : Asseyez-vous, estran-
» ger, je trouveray ailleurs un autre
» siege, je suis dans ma maison, &
» voilà un homme qui ne m'en lai-
» sera pas manquer.

Ulyffe se remet à sa place, &
aussi-tost Eumée estend à terre des
brossailles & les couvre de peaux.
Le fils d'Ulyffe s'assied. Eumée
leur sert des plats de viandes rosties
qui estoient restées du jour préce-
dent, leur presente du pain dans

D'HOMERE. *Livre XVI.* 5

des corbeilles, melle le vin & l'eau
dans une urne, & s'assied vis-à-vis
d'Ulysse.

Le repas estant fini, Telemaque
prenant la parole, & s'adressant à
Eumée, luy dit, Mon cher Eu-
mée, dites-moy, je vous prie, qui
est cet estranger? Comment est-il
venu, & qui sont les matelots qui
l'ont amené?

Mon fils, luy dit Eumée, je vous
diray la verité telle que je l'ay ap-
prise: Cet estranger dit qu'il est de
l'isle de Crete, qu'il a esté errant
dans plusieurs contrées & qu'il a
vu plusieurs villes, pour subir la
destinée à laquelle il a plu à Dieu
de l'assujettir. Il y a deux jours que
s'estant sauvé de dessus un vaisseau,
qui appartenoit aux Thesprotiens,
il arriva dans ma bergerie. Je vous
le remets entre les mains, vous en
userez comme il vous plaira, il
n'est plus mon suppliant, mais le
vostre.

6 L'ODYSSÉE

» Ce que vous me dites-là me fait
 » beaucoup de peine, repartit Tele-
 » maque, car comment puis-je rece-
 » voir cet hôte dans mon Palais ; je
 » suis jeune, & je n'ay encore ni af-
 » fez d'autorité ni assez de force pour
 » le mettre à couvert des insultes aux
 » quelles il va estre exposé, & pour le
 » deffendre. Et la Reyne ma mere est
 » combattue, & ne sçait si respectant
 » la couche d'Ulyffe & sa propre ré-
 » putation, elle demeurera chez moy
 » à avoir soin de mes Estats comme
 » une bonne mere, ou si, prenant le
 » parti de se remarier, elle choisira
 » pour mary celuy qui luy fera les
 » plus grands avantages. Mais puis-
 » que cet estrangier est venu chez
 » vous, je m'en vais luy donner de
 » beaux habits, des brodequins &
 » une espée, & le faire conduire par
 » tout où il aura dessein d'aller. Ou
 » plustost gardez-le icy vous-mesme,
 » & je luy enverray de chez moy
 » des habits & sa nourriture, afin

D'HOMERE. *Livre XVI.* 7

qu'il ne soit à charge ni à vous ni
à vos bergers, car en un mot je ne
souffriray point qu'il vienne au mi-
lieu de ces Pour suivants ; ils sont
d'une trop grande insolence, ils ne
manqueroient pas de l'affliger par
leurs brocards & de l'insulter mes-
me , ce qui me mettroit au defes-
poir. Car l'homme le plus vaillant
& le plus courageux ne pourroit se
deffendre contre tant d'ennemis. Il
faut ceder à la force.

Ulysse prenant alors la parole,
& s'adressant à Telemaque, dit :
Oh, mon cher Prince, puisque j'ay
la liberté de répondre , je vous
avoüe que je souffre & que je suis
tres affligé de vous entendre dire à
vous-mesme les desordres & les in-
solences que commettent ces Pour-
suivants dans vostre maison malgré
vous à l'âge où vous estes. Dites-
moy donc, je vous prie, est-ce vo-
lontairement que vous subissez le
joug ! ou est-ce que vos peuples

§ L' O D Y S S E E

» ont de l'aversion pour vous, &
 » que prétextant quelque oracle des
 » Dieux, ils veulent changer de maî-
 » tre ! ou avez-vous à vous plaindre
 » de vos freres qui ne font pas leur
 » devoir à vostre égard, car ordinai-
 » rement l'amitié des freres est une
 » grande ressource & un grand ap-
 » puy dans les occasions le plus dif-
 » ficiles ! Plust aux Dieux qu'avec
 » le courage que j'ay, j'eusse aussi
 » vostre âge ! Plust aux Dieux que
 » je fusse le fils d'Ulysse, ou Ulysse
 » luy-mesme revenu de ses voyages !
 » J'espere qu'il reviendra, il y a en-
 » core lieu de l'esperer ; je veux que
 » l'estrange m'enleve la teste de des-
 » sus les espaules, si arrivant seul dans
 » le Palais d'Ulysse je ne faisois pe-
 » rir tous ces insolents. Que si j'es-
 » tois enfin obligé de ceder au nom-
 » bre, j'aimerois mille fois mieux
 » mourir dans mon Palais les armes
 » à la main, que de souffrir tous les
 » jours des choses si honteuses, & de

voir mes hostes traitez indigne-
 ment, les femmes de ma maison in-
 fultées & traînées avec violence
 par des esclaves, & mes biens con-
 sumez ou pilléz, & cela sans fin &
 sans remede.

Le sage Telemaque luy repond,
 Estranger, je vous diray la verité.
 Mes peuples n'ont point d'aver-
 sion pour moy; je sçay que les fre-
 res sont d'un puissant secours dans
 les occasions les plus difficiles, mais
 je n'en ay point, le fils de Saturne
 n'a donné à nostre maison qu'un
 seul rejetton d'âge en âge. Arcefius
 mon bisayeul n'eut de fils que Laër-
 te, Laërte n'eut qu'Ulysse, & Ulysse
 n'a eu que moy, qui n'ay pu luy es-
 tre d'aucun secours. Aujourd'huy
 son Palais est rempli d'ennemis, car
 les plus grands Princes des isles voi-
 fines, de Dulichium, de Samos, de
 Zacynthe, & les principaux d'Itha-
 que recherchent ma mere & rui-
 nent nostre maison. Ma mere ne

» peut consentir à un mariage qu'elle
» abhorre, mais elle ne les refuse pas
» non plus ; elle les amuse, & cepen-
» dant ils confument tout mon bien,
» & ils trouveront enfin le moyen de
» me perdre moy-mesme. Mais tout
» cela est entre les mains des Dieux.
» Mon cher Eumée, allez prompte-
» ment apprendre à la sage Penelope
» que je suis de retour de Pylos en
» parfaite santé. Vous reviendrez dès
» que vous luy aurez parlé, mais ne
» parlez qu'à elle seule, & qu'aucun
» des Princes ne le sçache, car ils ne
» cherchent qu'à me tendre des piè-
» ges pour me faire perir.

» J'entends, & je sçay ce qu'il faut
» faire, répond Eumée, je ne con-
» nois que trop toutes vos raisons.
» Mais dites-moy, je vous prie, ne
» puis-je pas chemin faisant, aller an-
» noncer cette bonne nouvelle au
» malheureux Laërte ! Après le dé-
» part d'Ulysse, ce pere affligé se re-
» tira à la campagne ; là il veilloit sur

le travail de ses laboureurs & man-
 geoit avec ses domestiques. Mais
 depuis que vous estes parti pour
 Pylos, il ne mange ni ne boit, &
 neglige entierement ses affaires ; sa
 seule nourriture, ce sont les larmes
 & les soupirs, ce n'est plus qu'un
 spectre, & il n'a plus que la peau
 colée sur les os.

Cela est très fâcheux, dit Tele-
 maque, mais laissons-le encore dans
 sa douleur, quelque affligé qu'il
 soit, nous ne pouvons pas faire
 tout ce que nous voudrions. Si ce-
 la estoit, nous verrions bien-tost
 le retour de mon pere. Dès que
 vous aurez parlé à ma mere, reve-
 nez promptement & ne vous dé-
 tournez point pour aller trouver
 Laërte ; contentez-vous de dire à
 la Reyne de luy envoyer secrete-
 ment & sans délai, la maistresse de
 l'office, qui ne manquera pas d'aller
 bien viste luy apprendre cette bon-
 ne nouvelle.

Eumée pressé de partir, s'équipe
 & se met en chemin. Il n'eut pas
 plustost passé le seuil de la porte,
 que Minerve s'estant apperceüe de
 son départ, approcha de la maison.
 Elle avoit pris la figure d'une fem-
 me d'une merveilleuse beauté &
 d'une taille majestueuse. Elle s'ar-
 resta devant la porte, ne se laissant
 voir qu'à Ulyssé seul. Telemaque
 ne la vit point & ne s'apperceut pas
 mesme de sa presence, car les Dieux
 ne se manifestent qu'à ceux dont ils
 veulent estre vûs; Ulyssé seul la
 vit, ses chiens l'apperceurent aussi,
 ils n'aboyerent pourtant pas, mais
 luy rendant hommage par leurs ca-
 resses, ils se retirerent au fond de la
 chambre. La Déesse fit un signe de
 ses sourcils; Ulyssé entendit ce si-
 gne, sortit dans la cour & s'arresta
 près d'elle. Alors Minerve luy a-
 dressa ces paroles: Fils de Laërte,
 » Ulyssé, qui estes si fecond en res-
 » sources dans les extremités les plus

difficiles, il n'est plus temps de vous «
 cacher à vostre fils ; découvrez- «
 vous à luy, afin qu'après avoir pris «
 ensemble les mesures pour faire pe- «
 rir tous ces fiers Pourfuivants, vous «
 alliez à la ville ; je ne seray pas long- «
 temps éloignée de vous, & je com- «
 batray à vos costez.

En finissant ces mots elle le tou-
 cha de sa verge d'or ; dans le mo-
 ment il se trouva couvert de ses
 beaux habits , il recouvra sa belle
 taille, sa bonne mine & sa premiere
 beauté ; son teint devint animé, ses
 yeux brillants & pleins de feu, ses
 jouës arrondies, & sa teste fut cou-
 verte de ses beaux cheveux. Après
 cette métamorphose la Déesse dis-
 parut.

Ulyssé rentre dans la chambre ;
 son fils le voit avec estonnement,
 & saisi de crainte & de respect, il
 détourne la vûe de peur que ce ne
 soit un Dieu, & luy adressant la
 parole avec humilité, il luy parle

» en ces termes : Estranger , vous
» m'apparoissez dans un estat bien
» different de celuy où vous estiez
» tout à l'heure ; vos habits sont
» changez , vostre taille n'est plus la
» mesme ; je n'en doute point, vous
» estes quelqu'un des Dieux qui ha-
» bitent l'Olympe. Mais soyez-nous
» propice, afin que nous vous fassions
» des sacrifices , & que nous vous
» presentations des offrandes qui vous
» soient agréables ; espargnez-nous.
» Je ne suis point un Dieu ; repar-
» tit Ulysse, pourquoy me regardez-
» vous comme un des Immortels ; je
» suis Ulysse, je suis vostre pere, dont
» la longue absence vous a cousté
» tant de larmes & de soupirs , &
» vous a exposé aux injures & aux
» insolences de ces Princes.

En achevant ces mots il embras-
se son fils & le baise tendrement ;
les larmes coulent le long de ses
joues , car jusques-là il avoit eu la
force de les retenir. Mais Telema-

que ne peut encore se persuader
que ce soit son pere. Non, vous «
n'êtes point mon pere, vous n'êtes «
point Ulyffe, luy dit-il ; c'est quel- «
que Dieu qui veut m'abuser par «
un faux espoir, pour me précipiter «
dans une douleur plus amere. Il n'y «
a point d'homme mortel qui puisse «
par luy-mesme operer tous ces mi- «
racles, à moins qu'un Dieu venant «
à son secours, ne veuille se servir «
de son pouvoir, & le rendre & «
vieux & jeune comme il luy plaist. «
Tout à l'heure vous estiez un vieil- «
lard & vous n'aviez que des hail- «
lons, & presentement vous ressem- «
blez parfaitement aux Dieux qui «
habitent l'Olympe. «

Mon cher Telemaque, luy dit «
Ulyffe, que vostre surprise & vos- «
tre admiration cessent, & reprenez «
pour vostre pere les sentiments que «
vous devez avoir. Il ne reviendra «
point icy d'autre Ulyffe ; il n'y en «
a point d'autre que moy qui ay es- «

» fuyé tant de peines & tant de tra-
» vaux, & qui suis enfin revenu dans
» ma patrie la vingtième année après
» mon départ. Le miracle, que vous
» voyez, c'est l'ouvrage de Minerve
» qui préside aux assemblées des peu-
» ples. Elle m'a rendu tel qu'elle a
» voulu, car son pouvoir n'a point
» de bornes. Tantost elle m'a rendu
» semblable à un mendiant, & tantost
» elle m'a donné la figure d'un jeune
» homme de bonne mine & vestu
» magnifiquement. Il est aisé aux Im-
» mortels, qui habitent le haut. Ou-
» lympe, d'environner un homme de
» majesté & de gloire, & de le revê-
» tir de misère & de pauvreté.

Après avoir parlé, Ulysse s'af-
fied. Telemaque se jette au cou de
son père, & le tenant étroitement
embrassé, il fond en larmes. Ulysse
pleure de même; ils ne peuvent
tous deux se rassasier de pleurs. Ils
ne s'expriment que par leurs san-
glots & par leur larmes, & ils pouf-

sent des cris, comme des aigles ou des esperviers à qui des laboureurs ont enlevé leurs petits avant qu'ils puissent se servir de leurs aîles.

Ainsi Ulysse & Telemaque fondoient en pleurs. Cet estat avoit pour eux tant de charmes, que le soleil les y auroit encore trouvez à son coucher, si Telemaque faisant effort sur luy-mesme, n'eust demandé à Ulysse sur quel vaisseau il estoit arrivé à Ithaque, & quels matelots l'avoient conduit. Car, luy dit-il, mon pere, vous ne pouvez y estre venu que par mer.

Je vous diray la verité en peu de mots, répondit Ulysse. Des Pheaciens, gens celebres dans la marine, & qui ont accoutumé de conduire sur la vaste mer les estrangers qui arrivent chez eux, m'ont amené, & pendant que je dormois ils m'ont descendu à terre sur ce prochain rivage, & ils ont fidèlement mis près de moy les presents que j'avois re-

» ceus de leurs Princes, tout l'airain,
» tout l'or & tous les habits. Je les
» ay retirez par le conseil des Dieux
» dans un antre voyfin, & c'est par
» l'inspiration de Minerve que je suis
» venu icy, afin que nous consultations
» ensemble sur les moyens de faire
» perir les Poursuivants. Mais nom-
» mez-les moy tous, afin que je sça-
» che combien ils sont & quels hom-
» mes ce sont. Quand vous m'aurez
» instruit, je verray si nous pourrons
» les attaquer nous deux seuls, ou si
» nous chercherons du secours.

Telemaque estonné de cette pro-
» position, repartit : Mon pere, ce
» n'est pas sans raison que l'univers
» est rempli de vostre gloire, & que
» j'ay toujours oûi dire que vous es-
» tiez aussi invincible dans les contr-
» bats que supérieur dans les conseils
» par vostre sagesse. Mais vous venez
» de dire un grand mot, j'en suis dans
» l'admiration & dans la surprise : je
» ne croy pas possible que deux hom-

mes seuls combattent contre un si «
grand nombre de vaillants hommes. «
Car ils ne sont ni dix ni vingt, mais «
un beaucoup plus grand nombre, «
& vous n'avez qu'à compter. De «
Dulichium cinquante-deux, tous «
gens de distinction; ils ont avec eux «
six officiers de cuisine. De Samos, «
vingt-quatre. Vingt de Zacynthe, «
& douze d'Ithaque, tous les plus «
braves & les mieux faits. Ils ont «
avec eux le heraut Medon, un chan- «
tre divin & deux cuisiniers. Si nous «
les attaquons quand ils seront tous «
ensemble dans le Palais, je crains «
que vous ne succombiez en vou- «
lant punir leur insolence. Mais «
voyez si vous ne connoistriez point «
quelqu'un qui pût venir à nostre «
secours, & nous soutenir dans une «
entreprise si périlleuse. «

Je connois assurément quel- «
qu'un qui pourra nous secourir, «
reprit Ulysse, & vous en convien- «
drez. Croyez-vous que la Déesse «

» Minerve & son pere Jupiter soient
» un assez bon secours, ou si nous en
» chercherons quelque autre!

» Voilà deux meryeilleux desfen-
» seurs, repartit Telemaque : quoy
» qu'assis au dessus des nuées, ils font
» sentir de-là leur pouvoir à tous les
» hommes & à tous les Dieux.

» Je vous assure, Telemaque, dit
» Ulysse, que ces deux puissants des-
» fenseurs ne se tiendront pas long
» temps éloignez du combat, dès que
» Mars aura donné dans mon Palais
» le signal de cette furieuse attaque.
» Demain dès la pointe du jour vous
» irez à la ville, & vous vous tien-
» drez avec les Poursuivants à vostre
» ordinaire ; je vous y suivray bien-
» tost, car Eumée m'y conduira, &
» j'y paroistray sous la figure d'un
» vieux mendiant accablé d'années &
» couvert de haillons. Que si vous
» voyez que ces insolents me mépri-
» sent & me maltraitent, supportez-
» le avec patience, quelque chose

D'HOMÈRE. *Livre XVI.* 21

que j'en puisse souffrir, quand mes-
me ils me traîneroient par les pieds
hors de la porte, ou qu'ils me chas-
seroient à grands coups ; voyez-le
sans vous emporter, & contentez-
vous de leur remontrer avec dou-
ceur, & de les prier de cesser leurs
violences. Il est seur qu'ils ne ce-
deront ni à vos conseils ni à vos
prières, car ils touchent à leur der-
nier moment. J'ay un autre avis à
vous donner, & ne l'oubliez pas :
c'est que dès que Minerve, de qui
viennent tous les bons conseils,
m'aura envoyé les inspirations, je
vous feray un signe de teste ; si-tost
que vous appercevrez ce signe,
vous prendrez toutes les armes qui
sont dans l'appartement bas, vous
les porterez au haut du Palais ; & si
des Princes, qui se verront par-là
privez de ces armes, vous deman-
dent pourquoy vous les transpor-
tez, vous leur direz avec douceur
que vous les ostez de la fumée, par-

» ce qu'elles ne ressembloient plus à
» ces armes si brillantes qu'Ulyffe a-
» voit laissées en partant pour Troye,
» & qu'elles sont toutes gastées de la
» vapeur du feu. Vous ajouterez à
» cela une raison plus forte encore ;
» Jupiter, leur direz-vous, m'a inf-
» piré cette pensée pour vostre con-
» servation ; je crains que dans le vin
» il ne s'excite entre vous des que-
» relles, que vous n'en veniez aux
» mains, que vous ne deshonoriez
» & ne souilliez vostre table par le
» sang, car le fer attire l'homme, &
» que vous ne ruiniez par-là vos des-
» seins. Voilà ce que vous leur direz.
» Vous ne laisserez que deux espées,
» deux javelots & deux boucliers,
» dont nous nous saisirons quand
» nous voudrons les immoler à nos-
» tre vengeance. Minerve & Jupiter
» les disposeront à goûter vos rai-
» sons. J'ay encore une autre chose
» à vous dire, & je vous prie de vous
» en bien souvenir, si vous estes ve-

D'HOMERE. *Livre XVI.* 23

ritablement mon fils, si vous estes «
de mon sang, gardez-vous bien de «
dire à qui que ce soit qu'Ulyffe est «
dans le Palais, que personne ne le «
cache, ni Laërte, ni Eumée, ni «
aucun de nos domestiques, ni Pe- «
nelope mesme; ne soyons que nous «
deux à observer les démarches des «
femmes du Palais, & à esprouver «
les sentiments de tous vos domes- «
tiques, pour connoistre ceux qui «
conservent dans leur cœur l'amour «
& le respect qu'ils nous doivent, & «
ceux qui nous sont infidelles, & «
qui, à l'age où vous estes, osent «
vous manquer de respect. «

Alors le sage Telemaque pre-
nant la parole, dit : Mon pere, j'es- «
pere vous faire connoistre que je «
ne deshonne point vostre sang, «
& que je ne suis ni imprudent ni «
foible. Mais je prendray la liberté «
de vous représenter que les moyens «
que vous proposez pourront bien «
nous estre funestes, & je vous prie «

» d'y penser. Vous perdrez un temps
 » infini à penetrer les sentiments de
 » chacun & à examiner leur condui-
 » te. Cependant vos ennemis tran-
 » quilles consomment vostre bien avec
 » insolence & sans aucun menage-
 » ment. Contentez-vous donc d'exa-
 » miner les démarches des femmes du
 » Palais , pour distinguer celles qui
 » vous sont infidelles d'avec celles à
 » qui on ne peut rien reprocher, &
 » ne nous amusons point à sonder
 » les pensées de tous nos domestiques.
 » Nous les connoissons assez quand
 » nous aurons executé nostre entre-
 » prise , s'il est vray que vous ayez
 » vû un prodige qui vous ait esté en-
 » voyé par Jupiter.

Pendant cette conversation d'U-
 lyffe & de Telemaque, le vaisseau,
 qui avoit porté ce jeune Prince à
 Pylos , arriva à Ithaque avec ses
 compagnons. Dès qu'ils furent en-
 trez dans le port, ils tirèrent le vais-
 seau sur le rivage, le defarmerent,
 &

& porterent chez Clytius tous les
 presens que Telemaque avoit re-
 ceus. En mesme temps ils envoye-
 rent un heraut au Palais annoncer
 à la chaste Penelope que son fils
 estoit arrivé, qu'il estoit resté chez
 Eumée & qu'il avoit renvoyé son
 vaisseau. Ils prirent cette precau-
 tion, de peur que la Reyne voyant
 revenir ce vaisseau sans son fils,
 n'en fust allarmée & ne s'abandon-
 nant à la douleur.

Le heraut & Eumée se rencon-
 trerent en chemin comme ils al-
 loient porter la mesme nouvelle.
 Quand ils furent arrivez dans le
 Palais & entrez dans l'appartement
 de Penelope, le heraut luy dit de-
 vant toutes ses femmes, Grande
 Reyne, le Prince vostre fils est ar-
 rivé. Mais Eumée s'approchant de
 son oreille, luy dit tout ce dont
 Telemaque l'avoit chargé. Et dès
 qu'il eut executé ses ordres, il sor-
 tit, & s'en retourna à ses troupeaux.

Cette nouvelle , qui fut bientôt répandue , consterna les Pour-
suivants & les remplit de tristesse.
Ils sortent tous du Palais , & s'es-
tant assemblez hors de la cour , ils
tiennent-là leur conseil devant la
porte.

Eurymaque , fils de Polybe , prit
» la parole , & dit : Certainement
» voilà une hardie entreprise que ce
» voyage de Telemaque ; nous croy-
» ions qu'il n'en reviendrait jamais.
» Depeschons donc promptement
» un vaisseau à nos compagnons qui
» sont en embuscade , pour leur an-
» noncer qu'ils n'ont qu'à revenir.

A peine il achevoit ces mots ,
qu'Amphinomus s'estant tourné ,
vit un vaisseau qui estoit desjà dans
le port & dont on plioit les voiles.

Ravi de joye , il dit à ses amis en
» souffrant : Il n'est pas necessaire de
» depescher un vaisseau , voilà nos
» compagnons dans le port. Quel-
» que Dieu les a sans doute avertis ,

ou bien ils ont vû eux-mêmes passer le vaisseau de Telemaque, & ils n'ont pû le joindre.

Il dit. Les Princes se levent en mesme temps & courent au rivage. On met le vaisseau à sec, on le desarme, & ils s'en retournent tous pour tenir une assemblée, dont ils eurent soin d'exclure tous ceux qui leur estoient suspects.

Quand l'assemblée fut formée, Antinoüs, fils d'Eupèithes, leur parla ainsi : Mes amis, je puis vous assurer que ce sont les Dieux eux-mêmes qui ont garanti cet homme des maux qui le menaçoient, car tous les jours nous avons grand soin de placer des sentinelles sur tous les caps & sur toutes les pointes de rochers ; & dès que le soleil estoit couché, nous ne nous amusons pas à passer la nuit sur le rivage, nous croisons dans le détroit jusqu'au jour, attendant toujours Telemaque sur ce passage.

» pour le faire perir. Pendant que
» nous estions ainsi aux aguets pour
» le prendre, quelque Dieu l'a sauvé
» & l'a conduit heureusement dans
» son Palais. Tendons-luy donc icy
» tous ensemble d'autres embusches,
» & prenons si bien nos mesures qu'il
» ne puisse eschapper. Car pendant
» qu'il sera en vie, je ne croy pas
» que nous réussissions jamais dans
» nos desseins; il est prudent & sage,
» & ses peuples ne sont pas entiere-
» ment pour nous. C'est pourquoy
» hastons-nous avant qu'il ait ap-
» pellé tous les Grecs à une assem-
» blée; car ne pensez pas qu'il se re-
» lasche & qu'il s'adoucisse, vous le
» verrez plus ardent & plus irrité
» que jamais; il ne manquera pas de
» déclarer en pleine assemblée que
» nous avons esté l'attendre pour l'as-
» sassiner, & que nostre embuscade
» n'a pas réussi, & ses peuples n'ap-
» prouveront jamais une action si
» noire. Craignons qu'ils ne pren-

nent sa deffense & qu'il ne nous «
 chassent de nostre patrie , & que «
 nous ne soyons obligez d'aller cher- «
 cher quelqu'asyle chez les estran- «
 gers. Prevenons-le , & allons le «
 tuer à sa campagne, ou sur le che- «
 min quand il reviendra. Partageons «
 entre nous sa dépouille , & laissons «
 seulement son Palais à sa mere & à «
 celuy qu'elle choisira pour mary. «
 Que si vous n'estes pas de cet avis, «
 & que vous vouliez que Telema- «
 que vive & qu'il soit heritier de «
 son pere, cessons donc de nous te- «
 nir tous dans sa maison à manger «
 son bien , & nous retirant chez «
 nous, faisons de-là nos poursuites ; «
 taschons de gagner la Reyne par «
 nos presens , & qu'elle espouse «
 celuy qui luy fera les plus grands «
 avantages, & qui luy est destiné. «

Il dit, & tous les Princes, eston-
 nez gardoient un profond silence.
 Enfin Amphinomus, fils de Nisus
 & petit-fils du Roy Aretius, qui

estoit à la teste des Pourfuivants de Dulichium & le moins desagrea-
ble aux yeux de Penelope , parce
qu'il estoit sage & moderé , rom-
pit le premier le silence , & dit :

» Mes amis , je ne serois nullement
» d'avis de tuer Telemaque ; c'est une
» chose terrible que de porter ses
» mains parricides sur un Roy. Sça-
» chons auparavant la volonté de Ju-
» piter. Si ses oracles sacrez approu-
» vent ce meurtre, je seray le premier
» à l'executer , & je vous donneray
» l'exemple ; mais s'ils le condam-
» nent, je vous conseille d'y renoncer.

Ainsi parla Amphinomus, & son
avis fut goûté de toute l'assemblée.
Tous les Princes se leverent, ren-
trerent dans le Palais d'Ulysse, &
s'affirent sur de beaux sieges dans la
salle des festins.

Cependant la sage Penelope prit
la résolution d'aller trouver ces
fiers Pourfuivants. Elle avoit esté
avertie des complots qu'on avoit

D'HOMERE. *Livre XVI.* 31

formez contre la vie de son fils, car
le heraut Medon , qui avoit tout
entendu , luy en avoit fait le rap-
port. Elle sort de son appartement
suivie de ses femmes. En arrivant
à la salle où estoient les Pour sui-
vants, elle s'arreste sur le seuil de la
porte, le visage couvert d'un voile,
& adressant la parole à Antinoüs ,
elle luy dit : Insolent & perfide An- «
tinoüs , on vouloit te faire passer «
dans Ithaque pour un homme qui «
surpassois tous ceux de ton âge en «
prudence & en sagesse ; qu'on a «
mal jugé de toy ! Monstre, pour- «
quoy machines-tu la mort de Tele- «
maque sans aucun respect pour une «
maison dont vous estes les sup- «
pliants, Jupiter a esté le témoin de «
cette alliance ; cette sainte alliance «
deffend à ceux qu'elle a unis toutes «
voyes de se nuire. Tu as donc ou- «
blié que ton pere vint chercher icy «
un asyle contre le ressentiment de «
tout un peuple qui demandoit sa «

» teste, irrité contre luy de ce qu'en
 » donnant la chasse à des corsaires Ta-
 » phiens, il avoit ravagé les terres de
 » Thesprotie, qui estoit nostre amie
 » & nostre alliée. Ce peuple deman-
 » doit avec de fortes instances qu'on
 » le luy livrast, car il vouloit le dé-
 » chirer & le mettre en pieces, ou luy
 » faire payer ses ravages & le ruïner.
 » Mais Ulysse le refusa toujours, &
 » appaisa enfin leur colere. Pour luy
 » payer un si grand service, tu des-
 » honnores & tu ruïnes sa maison ; tu
 » poursuis sa femme, tu assassines son
 » fils & tu m'accables de chagrin &
 » de tristesse. Je t'ordonne de mettre
 » fin à tes fureurs, & de contenir les
 » autres dans le devoir par ton exem-
 » ple.

Eurymaque, fils de Polybe, prend
 » la parole, & dit à la Rëyne: Fille
 » d'Icarius, sage Penelope, ayez bon
 » courage & ne vous affligez point ;
 » il n'y a point d'homme, & il n'y
 » en aura jamais qui ose mettre la

main sur le Prince vostre fils pen- «
 dant que je seray en vie & que je «
 jouiray de la lumiere du soleil, car «
 je le déclare, & je ne parle point «
 en vain, on verra bien-toist couler «
 son sang le long de ma pique. Je «
 me souviens que dans mon enfance «
 Ulysse, le destructeur de villes, me «
 prenant sur ses genoux, me don- «
 noit luy-mesme des mets de sa ta- «
 ble & me faisoit boire dans sa cou- «
 pe, c'est pourquoy Telemaque est «
 le plus cher de mes amis, qu'il ne «
 craigne point la mort de la part des «
 Poursuivants ; mais pour celle que «
 les Dieux luy enverront, il n'y a «
 personne qui puisse l'en garantir. «

Il parla ainsi pour rassurer Pe-
 nelope par de fausses apparences,
 mais dans la verité il préparoit luy-
 mesme la mort à son fils. La Reyne
 remonte dans son appartement &
 se met à pleurer son cher Ulysse,
 jusqu'à ce que la Déesse Minerve,
 pour suspendre ses peines, luy eut

envoyé un doux sommeil.

Sur le soir le fidelle Eumée arriva auprès d'Ulyffe & de Telemaque. Il les trouva qui préparoient leur souper après avoir immolé un cochon d'un an. Avant qu'il fust entré dans sa maison, Minerve s'estoit approchée d'Ulyffe, & l'ayant frappé de sa verge d'or, elle luy avoit rendu sa premiere figure de vicillard, & avoit changé ses beaux habits en ses premiers haillons, de peur que ce pasteur ne le reconnust, & que n'ayant pas la force de garder le secret, il n'allast aussi-tost annoncer cette bonne nouvelle à Penelope. Telemaque le voyant, luy parla le premier en ces termes :

» Vous voilà donc revenu mon cher
» Eumée; quelles nouvelles dit-on à
» la ville? Les fiers Pourfuivants,
» qu'on avoit envoyez en embusca-
» de, font-ils revenus à Ithaque, ou
» m'attendent-ils encore pour execu-
» ter leurs mauvais desseins!

Je n'ay pas eu la curiosité, ré-
 pondit Eumée, de m'informer de
 ce qu'on disoit quand je suis entré
 dans la ville. Dès que j'ay eu dit à
 la Reyne ce que vous m'aviez or-
 donné de luy dire, je n'ay eû d'au-
 tre empressement que de revenir.
 En allant j'ay rencontré en chemin
 le heraut que vos compagnons, ar-
 rivez dans le port, envoyoit à la
 Reyne pour le mesme sujet. Nous
 sommes arrivez ensemble, & il a
 parlé le premier. La seule chose que
 je sçay & que j'ay vûë de mes yeux,
 c'est qu'en m'en revenant, comme
 je traversois la colline de Mercure,
 j'ay apperceu un vaisseau qui en-
 troit dans le port, il estoit plein
 d'hommes, de lances & de boucliers.
 J'ay crû que c'estoient ces Princes
 qui revenoient de leur embusca-
 de, mais je n'en sçay rien de cer-
 tain.

Il dit. Telemaque soufrit en re-
 gardant son pere, mais il évita d'es-

36 L'OD. D'HOM. *Liv. XVI.*
tre appercœu par Eumée, de peur
qu'il n'entraſt en quelque ſoubçon.
Leur ſouper eſtant preſt, ils ſe mi-
rent à table, & quand ils eurent
ſoupé ils ſe coucherent & jouïrent
des paisibles dons du ſommeil.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XVI.

Page **P** Reparerent le desjeuner] Dans
1. Homere il n'est fait mention que
deux fois de ce repas, du *desjeuner* sous le
nom de *ἀεισιν*. La premiere, c'est dans le
dernier Liv. de l'Iliade, vers 124. où il est
dit que les compagnons d'Achille luy pré-
paroient à desjeuner. Mais, comme Casau-
bon l'a remarqué, on n'est pas bien sûr
qu'Homere veuille parler-là du desjeuner.
Et la seconde fois c'est dans cet endroit où
ce mot est absolument déterminé au des-
jeuner par ce qu'il adjoute *ἀμ' νοῖ*, à la
pointe du jour. On veut prouver par Ho-
mere même que les anciens Grecs avoient
trois sortes de repas, *ἀεισιν*, le *desjeuner*,
qu'ils appellerent ensuite *ἀκραπομεν*, parce
qu'on ne faisoit que tremper du pain dans
du vin pur. *δειπνον*, le *dîner*, ainsi appelé,
parce qu'après ce repas on retourne au tra-
vail, *δειπνέειν*, & *δῆπνον*, le *souper*, parce

qu'après ce repas il n'y a plus de travail, *δὲρον πένεται*. Mais ces noms ont esté souvent mis l'un pour l'autre ; de sorte que pour les bien expliquer, il faut avoir égard au temps dont il est parlé dans les endroits en question ; car on voit souvent que ces trois repas n'en font que deux, leur desjeuner, *ἀεισιν*, estant le mesme que le disner, *δειπνον*, mais pris de meilleure heure. On ne s'est pas contenté de ces trois repas, on en adjoute un quatrième appelé *δειλινόν*. Les uns veulent que ce soit ce que nous appelons le *gouster*, entre le disner & le souper : & les autres que ce soit ce repas que l'on faisoit après le souper, & que les Romains appelloient *comessationem*. Mais je croy que ce repas estoit inconnu du temps d'Homere, & que le vers de ce Poëte sur lequel on se fonde *οὐ δ' ἔρχο δειλίσσας*, qu'on lit dans le Liv. suivant doit estre expliqué d'une autre maniere, comme on le verra dans la Remarque.

Page 2. *Et sautant à son cou, il luy baise la teste, les yeux*] L'idée qu'on a eüe que cet Eumée estoit un simple berger, a fait trouver qu'il en use trop familièrement avec son maître. Mais cette idée est fautive, & comme je l'ay desja dit, Eumée estoit un homme considerable, non seulement par sa naissance, mais encore par son employ.

Et pour lequel il a eu de mortelles inqui-

tudes] Je croy que c'est ainsi qu'on doit expliquer ce vers,

..... τὸ ἐπ' ἄλλα πολλὰ μόγησι.

Celle qu'Eustathe luy a donnée, pour lequel il a pris beaucoup de peines, c'est à dire, qu'il a fort bien élevé, ne me paroist ni naturelle ni convenable en cet endroit, jamais on n'a appelé ἄλλα les peines qu'un pere se donne pour l'éducation de ses enfants.

Page 4. Et si la couche d'Ulysse est destinée à une éternelle viduité!] Il y a dans le Grec: Et si la couche d'Ulysse, vuide de ces espoux, sera abandonnée aux toiles d'araignées. Il y a icy deux choses à expliquer, la coutume & l'expression. Pour la coutume, je diray seulement que chez les Grecs, & cela passa chez les Romains, les mariez avoient un si grand respect pour leur lit, que quand l'un des deux venoit à mourir, le mary ou la femme qui survivoit & qui venoit à se remarier, ne se servoit plus de ce lit pour ce second mariage, & en faisoit tendre un autre. On peut voir la Remarque de M. Dacier sur le *Lectus genialis in aula est!* De la 1. epist. du 5. liv. d'Horace. Ce lit desert & abandonné a donné lieu à l'expression dont Telemaque se sert icy, *sera abandonné aux toiles d'araignées*, & qui estoit une expression symbolique & proverbiale, pour dire, *ne servira plus, ne sera plus d'aucun usage*, car les araignées font d'ordinaire leurs toiles

dans ce qui est ainsi desert & abandonné. Cette expression estoit mesme alors fort noble & fort expressive. C'est ainsi qu'Hesiode dit,

ὅκ δ' ἀγέων ἐλάσσειας ἀεγ' χνία.

Vous chasserez les araignées des vaisseaux, pour dire, *vous aurez si grand soin des vaisseaux, que les araignées n'y feront plus leurs toiles, à cause des fruits dont ils seront remplis.* Et un autre, pour demander la paix aux Dieux, prie que les araignées fassent leurs toiles sur les armes: ἀεγ' χνας ἐπύχεται νίματα ὑφάναι πῆς ὀπλοῖς. On voit par-là que les Grecs employoient cette maniere de parler dans le serieux & dans le grand. Les Romains n'en ont pas usé de mesme, ils ne l'ont employée que dans les petites choses, & en badinant comme Catulle dit dans l'Ode à Fabullus,

..... *Nam tui Catulli*

Plenus sacculus est araneorum.

Chaque langue a ses expressions & ses idées. Ceux qui ne sont pas instruits de ces differences, tombent dans des Critiques tres ridicules, comme cela est arrivé à l'Auteur du Parallele, qui n'a pas manqué de relever cet endroit comme tres impertinent. *Telemaque*, dit-il, *arrivant chez Eumée, luy demande si penelope sa mere n'a point espousé quelqu'un de ses Amants.* Et il adjoute que le lit d'*Ulysse* doit estre plein d'araignées, faute

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 45
de gens qui y couchent. Peut-on rien voir de
plus ridicule que cette exposition ?

Elle passe les jours & les nuits fort tristement à soupirer & à répandre des larmes].
Quel plaisir pour Ulysse d'entendre ce rapport fait à son fils !

Asseyez-vous, Etranger]. Telemaque n'est point choqué de voir ce gueux tout couvert de haillons, il ne le rebute point ; bien loin de cela, il ne veut pas même prendre sa place. Rien ne marque davantage le grand respect qu'on avoit pour les estrangers.

Page 5. *Il n'est plus mon suppliant, mais le vostre*]. Eumée marque par-là son respect à Telemaque, & en même temps il rend un très bon office à Ulysse en le mettant sous la protection du jeune Prince.

Page 6. *Et la Reyne ma mere est combattue & ne sçait*]. Voilà une parole qui devoit donner bien de l'inquietude à Ulysse, & le porter à prévenir ce malheur par sa diligence, en prenant promptement les mesures nécessaires pour se défaire des Poursuivants.

Page 7. *Car l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se deffendre contre tant d'ennemis*]. Plus Telemaque trouve difficile & impossible même l'entreprise de résister aux Poursuivants, plus il relève la prudence & la valeur d'Ulysse, qui non seulement leur résistera, mais qui les fera tous périr.

Je vous assure que je souffre & que je suis tres affligé] Il n'y a rien de plus grand & de plus noble que le discours d'Ulysse ; rien qui marque un courage plus heroïque. Il est choqué de ce qu'il vient d'entendre dire à son fils, que l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit défendre son hôte contre cette foule d'ennemis, & qu'il faut ceder à la force. Il luy fait sur cela une remontrance tres forte, sans manquer pourtant au respect qu'il luy doit, & il luy fait fort bien voir que dans ces extremitez, qui paroissent si dangereuses, il n'y a rien qu'il ne faille tenter, & qu'un Prince à son âge doit plustost perir les armes à la main, que de souffrir tous les jours de nouveaux outrages, & que de se deshonnorer par une tolerance si indigne d'un homme de cœur.

Est-ce volontairement que vous subissez le joug? ou est-ce, &c.] Ulysse rassemble icy les trois choses qui peuvent porter un jeune Prince comme Telemaque à souffrir les desordres qu'on fait chez luy ; la premiere, une certaine foiblesse d'esprit, une imbecillité qui fait qu'on s'accomode à tout ; la seconde, la revolte des sujets qui se déclarent contre luy, qui veulent changer de maistre, & qui prétextent des oracles pour justifier leur rebellion, & la troisiéme, l'abandon de ses freres & de ses proches. Mais dans ces cas-là mesme il fait voir qu'un homme de courage

ne s'abandonne pas luy-mesme, & que quoy que seul il tente toutes les voyes de se délivrer & de s'affranchir.

Page 8. *Ou Ulysse luy-mesme revenu de ses voyages, j'espere qu'il reviendra*] Eustathe nous avertit icy que les anciens Critiques ont expliqué ainsi cet endroit, *ou Ulysse luy-mesme*, & qu'ils ont retranché le vers suivant, *revenu de ses voyages, &c.*

ἐλθοι ἀληπεύων, ἐπὶ γὰρ καὶ ἐλπίδος αἶσα.

Parce, disoient-ils, que ce vers ne fait qu'interrompre cet emportement heroïque d'Ulysse, & qu'ils ont trouvé plus de force à luy faire dire tout de suite, *Plust aux Dieux que je fusse le fils d'Ulysse, ou Ulysse luy-mesme. Je veux que l'estranger, &c.* Et d'abord cela avoit plu à Eustathe mesme, mais dans la suite il a bien vû qu'il y avoit de bonnes raisons pour conserver ce vers. En effet il est tres necessaire; Ulysse dans son entretien s'estoit trop avancé, car en disant, *plust aux Dieux que je fusse le fils d'Ulysse, ou Ulysse luy-mesme*, il avoit donné lieu à quelque soubçon qu'il ne fust veritablement Ulysse, c'est pourquoy pour destruire cette impression il adjoute avec beaucoup de finesse, *J'espere qu'il reviendra, il y a encore lieu de l'esperer.* Et par-là il éloigne adroitement le soubçon que ses premieres paroles avoient pû faire naistre.

Je veux que l'estranger m'enleve la teste

de dessus les espauls] Il dit l'*estrange*, pour dire un *ennemi estrange*, parce que cet ennemi est ordinairement plus feroce, qu'il insulte mesme aux vaincus après la mort, & que cela marque une calamité plus grande. C'est ainsi que Jeremie dit, *Lamen. 5. 2. Hereditas nostra versa est ad alienos, domus nostra ad extraneos.* C'est ainsi que le Prophete Abdias annonce aux Iduméens qu'ils periront, parce que lorsque les estrangers entrèrent à Jerusalem pour la saccager, ils se joignirent à cet ennemi.

Que, si j'estois enfin obligé de ceder au nombre] Le discours de Telemaque avoit deux parties; la premiere, *Que l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se deffendre contre tant d'ennemis*; & la seconde, *Qu'il faut ceder à la force.* Jusqu'icy Ulysse a répondu à la premiere, & il va répondre à la seconde, en faisant voir que s'il faut ceder à la force, il faut luy ceder, non en se soumettant laschement à son ennemi, mais en luy résistant, & en mourant l'espée à la main, accablé par le nombre. Voilà la seule maniere honneste de ceder. C'est un sentiment bien heroïque, mais c'est le sentiment que tout homme de courage doit avoir.

Page 10. *Mon cher Eumée, allez promptement apprendre à la sage Penelope*] Telemaque n'oublie pas l'ordre que luy a don-

né Minerve au commencement du xv. Liv, d'envoyer Eumée annoncer son retour à Pénélope, & Minerve a fort bien menagé cela pour éloigner ce fidelle serviteur, & donner lieu à Ulysse de se faire reconnoître, car il falloit qu'il fust reconnu premierement par Telemaque. Si la reconnoissance s'estoit faite devant Eumée, on auroit perdu celle qui se fera par ce pasteur. Et ce sont ces différentes reconnoissances qui font un des plus grands plaisirs de la Poësie.

Page 11. *Mais laissons-le encore dans sa douleur, quelque affligé qu'il soit*] C'est le sens, si on lit *ἀχρύμενος πρ*. Je sçay bien qu'on peut justifier cette leçon, mais je sçay aussi que cela paroist trop dur pour Telemaque. Pour moy j'en ay d'abord esté choquée, & je ne doute pas qu'Homere n'eust escrit *ἀχρύμενος πρ*, *laissons-le dans sa douleur, quelques affligé que nous en soyons*. Quelque peine que cela nous fasse, dit Telemaque, laissons-luy ignorer encore ce qui mettroit fin à ses chagrins. Il me semble que c'est ainsi que Telemaque doit parler.

La maistresse de l'office] Comme celle qui estoit la plus fidelle à sa maistresse.

Page 12. *Ses chiens l'apperceurent aussi*] Car comme ils ne pouvoient pas la déceler, elle ne se cacha point à eux, & Homere adjoute cela pour faire entendre que les animaux mesmes reconnoissent la Divinité.

Page 13. *Elle le toucha de sa verge d'or*] Homere donne une verge à Minerve, comme l'Ecriture sainte en donne quelquefois aux Anges : *Extendit Angelus summitatem virgæ quam tenebat in manu. L'Ange estendit le bout de la verge qu'il avoit à la main.* Jug. 6. 21.

Et saisi de crainte & de respect, il détourna la vûë] Comme Telemaque estoit encore enfant quand Ulysse partit pour Troye, il ne peut le reconnoître. C'est donc avec raison qu'une métamorphose si subite & si merveilleuse luy persuade que ce n'est pas un homme, mais un Dieu.

De peur que ce ne soit un Dieu] Je m'estonne qu'Eustathe ne soit point entré icy dans le veritable sens de ces paroles. Ce que Telemaque dit est fondé sur la crainte qu'avoient les premiers hommes quand il voyoient quelqu'un des Dieux. Ils se croyoient si indignes de cette vûë, que quand cela leur arrivoit, & Dieu se manifestoit alors assez souvent aux hommes, ils se croyoient menacez de la mort, ou de quelque grand malheur. Nous en avons plusieurs exemples dans l'Ecriture sainte; les Israélites disent à Moïse, *Loquere tu nobis & audiemus, non loquatur nobis Dominus ne forte moriamur.* Exod. 15. 19. Gedeon ayant vû que c'estoit l'Ange du Seigneur qui luy avoit parlé, s'écrit, *helas, Seigneur, mon Dieu, parce que*

j'ay vû le Seigneur face à face. Et le Seigneur luy dit, paix pour toy, ne crains point. Vidsque Gedeon quod esset Angelus Domini, ait, heu, mi Domine Deus, quia vidi Angelum Domini facie ad faciem. Dixitque ei Dominus, pax tecum, ne timeas, non morieris. Jug. 6. 22. Dans le mesme livre des Juges 13. 22. Manué ayant vû l'Ange monter au ciel avec la flamme qui s'élevoit de l'autel, dit à sa femme, *Morte moriemur, quia vidimus Deum, Nous mourrons, parce que nous avons vû Dieu.* C'est la mesme crainte qui fait que Telemaque croyant voir un Dieu, détourne la vûë, & dit, *soyez-nous propice, & enfin, espargnez-nous.*

Page 14. *Je suis Ulysse, je suis vostre pere*] C'est ainsi que dans la reconnoissance de Joseph, lorsqu'il se fait reconnoistre à ses freres, il leur dit: *Ego sum Joseph, ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Egyptum;*

Car jusques-là il avoit eu la force de les retenir] C'est ainsi que Joseph, après s'estre retenu long-temps, esclata & fondit en larmes: *Non se poterat ultra cohibere Joseph.* Je suis ravie de voir que les plus beaux traits d'Homere, les traits naturels & les plus touchants, sont ceux qui approchent le plus de ces traits originaux qu'on trouve dans l'Ecriture sainte.

Page 15. *A moins qu'un Dieu venant à*

son secours, ne veuille se servir de son pouvoir, & le rendre & vieux & jeune comme il luy plait] Les Payens estoient persuadez que Dieu pouvoit rajeunir l'homme le plus avancé en âge. Il n'y a que Dieu qui puisse dire ce que Moïse dit à Aser dans la benediction qu'il donna aux enfans d'Hraël: *Sicut dies juventutis tuæ, ita & senectus tua. Ta vieillesse sera comme les jours de ta jeunesse.* Deuteron. 33. 25. C'est dans cette même vûë que David dit dans le Ps. 102. *Renovabitur ut aquila juvenus tua.*

Page 16. *C'est l'ouvrage de Minerve qui preside aux assemblées des peuples]* C'est ce que signifie cette épithete *ἀγλαΐης*, qu'on donnoit à Minerve, pour faire entendre que c'est la Providence de Dieu qui conduit les peuples.

Il fond en larmes, Ulysse pleure de mesme] La joye & la surprise ont leurs larmes, & ces larmes sont la premiere expression qu'on donne de ses sentiments. Joseph pleure en se faisant reconnoître à ses freres: *Cumque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit, illo quoque similiter flevit super collum ejus. Et se jettant au col de son frere Benjamin & l'embrassant il pleura, Benjamin pleurant de mesme sur le col de Joseph.* Il pleura de mesme sur tous ses freres en les embrassant. Genes. 45. 14. 15.

Et ils pouffent des cris] Car ces larmes estoient

toient accompagnées de cris. *Elevavitque*,
(Joseph) *vocem cum fletu, quam audierunt*
Ægyptii omnisque domus Pharaonis. Ibid.
45. 2.

Page 17. *Des Pheaciens, gens celebres*
dans la marine] Pour ne pas fatiguer son
Lecteur desja instruit, Homere réduit à six
vers toute l'histoire de son retour qu'il a des-
ja expliquée.

Page 18. *Mais nommez-les moy tous,*
afin que je sçache combien ils sont, & quels
hommes ce sont] La prudence veut qu'un
homme connoisse les ennemis qu'il a à com-
battre, & non seulement qu'il en sçache le
nombre, mais qu'il en connoisse la qualité,
afin qu'il prenne sur cela ses mesures.

Je ne croy pas possible que deux hommes
seuls combattent un si grand nombre de vail-
lants hommes] La proposition d'Ulysse a ef-
frayé Telemaque, car il a une grande idée
de la valeur de ces Poursuivants. Mais ils ne
sont pas si braves qu'il se l'imagine.

Page 19. *Ils ont avec eux le heraut Me-*
don, le chantre divin & deux cuisiniers] Ils
sont donc en tout cent dix-huit, en y com-
prenant les cuisiniers, le heraut & le chan-
tre. Mais ces deux derniers ne doivent pas
estre comptez parmi les ennemis d'Ulysse.
Aussi ne periront-ils pas avec les autres.

Page 20. *Quoy-qu'assis au dessus des*
nyées, ils font sentir de-là leur pouvoir à tous

les hommes & à tous les Dieux] Jupiter & Minerve ne sont icy que le Dieu suprefme toujours accompagné de fa fageffe, avec laquelle il conduit tout. Homere releve bien icy la majefté d'un feul Dieu à qui tous les hommes & tous les Dieux obéiffent, & en mettant ces paroles dans la bouche d'un jeune Prince comme Telemaque, il fait bien connoiftre que c'eft un fentiment receu & bien eftabli.

Dés que Mars aura donné dans mon Palais le fignal de cette furieufe attaque] Il y a mot à mot dans le Grec: *Lorsque la force de Mars fe décidera dans mon Palais entre les Pourfuiivants & nous.* Il appelle la force de Mars le combat mefme, parce que la force & la valeur y décident de la défaite & de la victoire.

Page 21. *Il eft feur qu'ils ne cederont ni à vos confeils ni à vos remonftrances, car ils touchent à leur dernier moment]* Homere dit icy bien clairement que quand les méchants touchent au moment où ils vont eftre punis de leurs crimes, l'endurciflement volontaire eft monté à fon comble, & qu'il n'y a plus lieu au repentir.

Dés que Minerve, de qui viennent tous les bons confeils, m'aura envoyé fes infpirations, je vous feray un figne de teffe] Cela ne fera pas neceffaire, car la fortune leur donnera un temps plus favorable qu'Ulyffe n'ofe

espérer, comme on le verra au commencement du XIX. Liv. On peut voir-là la première Remarque.

Vous prendrez toutes les armes qui sont dans l'appartement bas] Eustathe nous avertit que tout cet endroit des armes a esté marqué par les anciens Critiques d'une pointe & d'une estoile; de l'estoile, pour dire que ces vers sont fort beaux, & de la pointe, pour dire qu'ils sont déplacez & qu'ils appartiennent au commencement du XIX. Liv. La raison de ces Critiques est qu'icy Ulyssé ne peut pas sçavoir si ces armes sont dans l'appartement bas, au lieu que dans le XIX. Liv. il le voit de ses yeux. Mais cette raison me paroist très foible. Ulyssé peut sçavoir que les armes sont en bas, parce qu'il les y a laissées, & que c'estoit leur place ordinaire. C'est donc fort à propos qu'il donne icy cet avis à Telemaque, & que dans le XIX. Liv. il luy repete les mêmes choses lorsqu'il est temps de les executer.

Page 22. *Car le fer attire l'homme*] Cela est parfaitement bien dit & très vray; quand les hommes ont des armes sous la main, il est bien difficile qu'ils ne s'en servent dans la colere; cela les attire & les porte à s'en servir. Aussi remarque-t-on qu'il perit plus d'hommes par l'espée dans les pays où les hommes vont armez, que dans ceux où ils ne portent point d'armes.

Et que vous ne ruiniez par-là vos desseins] Car Penelope offensée de cette insolence, ne voudroit jamais prendre un mary parmi ces Princes qui auroient versé le sang dans son Palais.

Vous ne laisserez que deux espées, deux javelots & deux boucliers] Car Ulysse compte qu'il sera seul avec son fils à attaquer ces Poursuivants. Il se joindra à eux deux domestiques, & alors on pensera aux moyens de leur fournir des armes.

Dont nous nous servirons quand nous voudrons les immoler] Au lieu de ἐπιθύουτες, je croy qu'Homere avoit escrit ἐπιθύουτες, car il me semble que le sens demande un futur, à moins qu'on explique cet ἐπιθύουτες, quand la fureur se sera emparée de nostre esprit.

Page 23. *Si vous estes de mon sang]* Cette expression est familiere à Homere, & nous l'avons retenue. Il y a dans ce Poëte beaucoup de façons de parler qui ont passé dans nostre langue.

Gardez-vous bien de dire à qui que ce soit qu'Ulysse est dans le Palais] Le secret est la source de tous les grands succès dans les affaires difficiles. Aussi une des grandes qualitez d'Ulysse, qui estoit si éloquent, c'estoit la taciturnité & le secret, & c'est à cette qualité seule qu'il veut reconnoître son fils.

Et que je ne suis ni imprudent ni foible]

C'est ce que signifie proprement

....οὐδὲ γάρ τι χαλιπροσύναι μ' ἔχουσιν.

Ce mot χαλιπροσύναι marque la foiblesse d'esprit & l'imprudence ; qui sont les deux causes de ce qu'on parle trop & qu'on ne peut garder secret. L'imprudence fait qu'on ignore l'utilité d'une parole tuë, & les mauvais effets d'une parole lâchée mal à propos ; & la foiblesse fait qu'on ne peut taire ce qu'on doit tenir caché.

Mais je prendray la liberté de vous représenter] Homere fait icy honneur à Télémaque, & montre que ce n'est pas sans raison qu'il l'a appelé *sage*, car il donne à son pere un meilleur conseil que celui qu'il proposoit. Ce Poëte fait entendre par-là que les hommes âgez & le plus consommez en sagesse & en experience peuvent recevoir des avis utiles des plus jeunes & de ceux qui ont le moins d'experience.

Page 24. *Contentez-vous donc d'examiner les démarches des femmes du Palais*] Car étant toutes ensemble exposées à ses yeux, il pouvoit facilement & sans perdre aucun temps examiner leur conduite, au lieu que les autres domestiques étant dispersez dans ses maisons de campagne, il falloit un temps infini pour les taster.

S'il est vray que vous ayez vu un prodige] Car si ce prodige vient de Jupiter, on doit avoir cette confiance qu'il aura son effet,

ainsi il n'est pas nécessaire de prendre des mesures si éloignées, il faut s'assurer seulement de ce que la prudence ne permet pas de négliger.

Pendant cette conversation d'Ulysse & de Telemaque, le vaisseau qui avoit porté ce jeune Prince à Pylos, arriva à Ithaque] Ce vaisseau a donc esté le soir du jour précédent, toute la nuit & une partie de la matinée de ce jour-là à aller au port de la ville d'Ithaque du lieu où Telemaque avoit débarqué; car il faut se souvenir que Telemaque, pour éviter les Pour suivans, avoit pris un grand détour, qu'il avoit mis pied à terre à la rade septentrionale, & que son vaisseau pour retourner à Ithaque avoit doublé toute l'isle du costé du couchant. Voilà pourquoy il n'arrive que le lendemain, & c'est ce qui fait que le heraut parti du vaisseau & Eumée parti de la maison de campagne, se rencontrent en chemin, allant tous deux porter à Pénélope la nouvelle de l'arrivée de son fils.

Page 25. *Le heraut luy dit devant toutes ses femmes, &c. mais Eumée s'approchant de son oreille*] Homere marque bien la difference des caracteres; le heraut, qui n'estoit pas mal intentionné, mais qui estoit estourdi, parle à la Reyne devant tout le monde, mais Eumée, qui estoit sage & prudent, s'approche de son oreille & luy parle bas.

Page 27. *Je puis vous assurer que ce sont*

les Dieux eux-mêmes qui ont garenti cet homme] Antinoüs fait à l'assemblée le rapport de son voyage, & en voulant s'excuser & excuser ses compagnons, & faire voir que ce n'est pas leur faute si Telemaque n'est pas tombé dans le piège qu'ils luy avoient tendu, il montre évidemment que ce Prince est aimé des Dieux, & que c'est contre leur volonté même qu'ils le poursuivent. Homere met icy dans un grand jour la folie & l'aveuglement des méchants, ils connoissent l'énormité de leurs crimes & ils ne laissent pas de les continuer, se flatant toujours qu'ils seront plus heureux qu'ils n'ont esté, & que leurs finesse prévaudront sur la sagesse de Dieu même.

Page 28. *Fendons-luy donc icy tous ensemble d'autres embusches*] Mais les Dieux qui l'ont sauvé de ces premières embusches, n'auront-ils pas la force de le sauver encore de celle-cy? Voilà comme la passion aveugle.

Avant qu'il ait appelé tous les Grecs à une assemblée] Car ils avoient tout sujet de craindre que dans cette assemblée ceux qui estoient encore fidèles à Telemaque, n'entraînassent ceux qui avoient embrassé leur parti.

Page 29. *Prevenons-le, & allons le tuer à sa campagne ou sur le chemin*] C'estoit sans doute le moyen le plus sûr de se défaire de

ce Prince. Mais les Dieux, qui vouloient le sauver, empeschent qu'on ne suive cet avis. Homere jette icy son Lecteur dans une veritable allarme, & il luy fait un grand plaisir, en le rassurant par le discours d'Amphinomus.

Cessons donc de nous tenir tous dans sa maison à manger son bien] Voilà l'avis le plus sage, mais comme les Dieux n'ont pas permis pour le salut de Telemaque que le mauvais avis fust suivi, ils ne permettront pas non plus pour la perte des Poursuivants que le bon soit agréé, car il faut que ces Poursuivants perissent.

Et qu'elle espouse celui qui luy fera les plus grands avantages & qui luy est destiné] Voicy encore de ces paroles qui ont un sens caché & prophetique, que celui qui parle n'entend point & que le Lecteur instruit penetre. Penelope n'espousera qu'Ulysse, qui est seul le mary qui luy a esté destiné & qui luy fera les plus grands avantages, car il la délivrera de ses ennemis & la restablira Reyne & souveraine.

Page 30. *Et le moins desagréable aux yeux de Penelope*] Il luy estoit desagréable, parce qu'il estoit du nombre des Poursuivants, mais il luy estoit moins desagréable que les autres, parce qu'il avoit quelque sorte de justice & de moderation.

C'est une chose terrible que de porter ses

maines parricides sur un Roy] Car les Roys sont sacrez, & c'est attaquer la Divinité que d'attenter à leur personne. Cela ressemble fort à ce que dit David à Abisaï, lorsqu'estant entrez tous deux dans le camp de Saül, & ayant trouvé ce Prince endormi au milieu de ses troupes, Abisaï voulant le percer de sa pique, *Ne interficias eum*, luy dit ce saint Roy, *quis enim extendet manum suam in Christum Domini & innocens erit?* Sam. 1. 26. 9.

Si ses oracles sacrez approuvent ce meurtre] Strabon, liv. 7. nous apprend que les anciens Critiques avoient écrit tout autrement ce vers, & qu'au lieu de *Σέμσις*, les oracles, ils avoient mis *μυόσποι*, entendant par ce mot les Prestres de Dodone, dont le temple estoit sur le mont Tomare, & qui de-là furent appelez *Tomares*, comme qui diroit *gardiens du mont Tomare*: ainsi il faudroit traduire, *si les Prestres de Dodone approuvent ce meurtre*. Car, disoient-ils, il est beaucoup mieux d'écrire *μυόσποι* que *Σέμσις*, parce que jamais Homere ne s'est servi du mot *Σέμσις* pour dire *des oracles*, & qu'il l'a toujours employé pour signifier des conseils, des résolutions, des loix. Mais il paroist que Strabon n'est pas de cet avis, car il ajoute qu'il est plus simple & plus naturel d'entendre icy par ce mot *Σέμσις*, la volonté, les ordres de Dieu, ses décisions déclai-

tées par des oracles, & qui sont regardées comme des loix, Δίμναις Διὸς estant icy ce qu'il appelle ailleurs *Διὸς βυλλῶν*, l'ordre de Jupiter. En effet, pourquoy les oracles ne pourroient-ils pas estre appelez Δίμναις ! ne sont-ils pas les arrests, les décisions de la justice de Dieu ! Mais, comme Casaubon l'a remarqué, ces anciens Critiques se sont trompez quand ils ont assuré que jamais Homere ne s'est servi de ce mot Δίμναις pour dire *des oracles*, car il est expressement dans l'hymne à Apollon,

..... Καὶ ἀγγέλλουσιν Δίμναις.

Φοίβου Ἀπόλλωνος χροσπόρου.

Et ils annoncent les oracles d'Apollon, &c. On dira que cet hymne n'est pas reconnu de beaucoup de sçavants pour estre d'Homere, mais l'Antiquité le luy a attribué, & il est certainement tres ancien. D'ailleurs Strabon employe le mot Δίμναις pour dire des oracles. Dans les oracles qui nous restent, on lit souvent Δίμναις pour dire *rendre des oracles*. Et dans Elien, liv. 3. chap. 43. & 44. οὐ σὶ Δίμναις, signifie, *je ne vous rendray point d'oracle*. Aussi Hesychius n'a pas fait difficulté de marquer, Δίμναις, μαντεῖα, χρησμοὶ, δίκαια, νόμοι. Le mot Δίμναις signifie *des oracles, des réponses des Dieux, des arrests, des loix*.

Je seray le premier à l'exécuter] Amphinomos ne pouvoit pas ouvrir un meilleur

avis pour sauver Telemaque, car il estoit bien seur que Jupiter n'approuveroit pas ce meurtre, & d'ailleurs pour aller consulter son oracle il falloit du temps.

Cependant la sage Penelope prit la résolution d'aller trouver ces fiers Poursuivants.] Penelope ne se montroit à ces Princes que tres rarement, & toujours pour des necessitez pressantes.

Page 31. *Car le heraut Medon qui avoit entendu tout ce qu'Antinoüs avoit dit]* Après ce vers; Eustathe en fait suivre un qui ne paroist pas dans la pluspart des éditions & qui m'est fort suspect :

Αὐλῆς ὅπῃς ἔων οἱ δ' ἔδοδε μῆτιν ὕφαινον.
Car il estoit hors de la cour, & ils deliberoient dans la cour mesme. Ou je n'ay pas bien compris la situation des Poursuivants & le lieu où ils tiennent leur conseil, ou ce vers ne peut s'accommoder avec ce que le Poëte en a dit : il me semble qu'il a dit plus haut, Qu'ils sortirent tous du Palais, & qu'ils s'assemblerent hors de la cour,

Ἐκ ἀηθρον μεγαροιο παρέκ μέγα πειχρον
 αὐλῆς.

Mot à mot : *Ils sortirent du Palais au de-là de la grande muraille de la cour.* Et une marque bien seur qu'ils estoient hors de la cour, c'est qu'ils virent le vaisseau qui estoit dans le port; comment l'auroient-ils vû s'ils avoient esté dans la cour mesme derriere

cette haute muraille! Cela estant, il est clair que ce dernier vers, qui dit que Medon estant hors de la cour, entendit les resolutions qu'on prenoit dans la cour mesme, ne peut subsister, car il contredit le premier. Il est vray qu'on peut le corriger de cette maniere,

Αὐλῆς ἐνθὺς ἐὼν, οἷσ' ἔκπρθε μῆπιν ὕφαινον.

Estant dans la cour, car les Poursuivants estoient assemblez hors de la cour. De cette maniere la contradiction est ostée, & il n'y a plus de difficulté.

Sans aucun respect pour une maison dont vous estes les suppliants] J'ay suivi icy le sens plus que les mots. Il y a dans le texte, οὐδ' ἱκέτας ἐμπάζεις: & vous ne respectez pas vos suppliants. Expression qui rend d'abord ce passage fort difficile; car on ne voit pas tout d'un coup comment Penelope peut dire à Antinoüs qu'il ne respecte pas ses suppliants, puisque c'est luy au contraire qui est le suppliant. Mais il n'y a qu'un mot à dire pour l'expliquer. C'est que le terme ἱκέτης est actif & passif, il signifie également le suppliant & celuy qui le reçoit, comme Didyme & Eustathe après luy, l'ont fort bien remarqué. Τοὺς προσδεχομένους ἱκέτας ὠνόμασεν ὁμοῦ μὴ αὐτοῖς τοῖς ἱκετέουσιν. Il a appellé ἱκέτας suppliants ceux qui reçoivent les suppliants, comme les suppliants eux-mesmes. C'est comme le mot *hoste*, qui signifie celuy qui est reçu dans une maison & celuy qui le reçoit.

Homere employe icy *intus* dans le dernier sens, pour marquer la maison où le pere d'Antinoüs avoit esté suppliant, comme il va l'expliquer. J'ay mis ce passage à la maniere la plus ordinaire.

Jupiter a esté le temoin de cette alliance, & cette alliance déffend à ceux qu'elle a unis, toutes voyes de se nuire] Dés qu'un homme avoit esté receu suppliant chez quelqu'un, cela lioit ces deux maisons par des liens sacrez qui ne permettoient plus aucunes voyes de fait entre elles, comme à Rome entre les patrons & les clients. Cette alliance contractée par cet estat de suppliant adjoutoit à ses propres liens ceux de l'hospitalité qui estoient aussi sacrez.

Page 32. *Tu deshonnore & tu ruines sa maison*] Tout ce discours de Penelope est plein de force. Elle rassemble icy tout ce que le sujet peut fournir de plus vif & de plus touchant. *Tu deshonnore & tu ruines sa maison*, la maison d'un Prince qui a sauvé la tienne. *Tu poursuis sa femme*, la femme de ton bienfaicteur. *Tu assassines son fils*, ce fils que les loix de suppliant & celles de l'hospitalité rendent sacré pour toy, & pour le salut duquel tu dois exposer ta propre vie. *Et tu m'accables de tristesse & de chagrins*, cela est encore plus fort & marque plus de folie; tu accables de chagrins & de tristesse non seulement une personne que tu dois respec-

ter par les raisons qu'on vient de dire, mais une personne à qui tu veux plaire, que tu veux épouser; cela est inouï qu'un homme offense une femme dont il veut se faire aimer.

Ayez bon courage & ne vous affligez point] Le discours d'Eurymaque est tout ironique, & a un sens caché bien différent de celui que ses paroles présenteront, car il veut dire que Télémaque ne mourra que de sa main, qu'il le tuera luy-même dès que Jupiter se fera déclaré. Homère le confirme luy-même dans la suite.

Page 33. *On verra bien-tost couler son sang le long de ma pique]* Il semble qu'il dise qu'on verra bien-tost couler le sang de celui qui attentera à la vie de Télémaque, mais dans la vérité il veut dire que l'on verra bien-tost couler le sang de Télémaque luy-même.

Je me souviens que dans mon enfance, Ulysse le destructeur de villes me prenant sur ses genoux] Eurymaque dit cecy en se moquant, car il ramasse & fait valoir les petites marques de bonté qu'Ulysse luy avoit données dans son enfance, comme si c'estoient les seules obligations qu'il luy eust, & il ne parle pas des obligations essentielles qu'il avoit à un bon maître comme Ulysse qui traitoit son peuple plustost en pere qu'en Roy.

Mais pour celle que les Dieux luy enverront, il n'y a personne qui puisse l'en garantir] Il semble qu'il dise que Telemaque n'a à craindre que la mort naturelle, & que comme il est ordonné à tous les hommes de mourir, il mourra aussi-bien que les autres quand son heure sera venue; mais ces paroles ont un sens caché bien différent, & qui, comme Eustathe l'a fort bien vû, a rapport à ce qu'a dit Amphinomus, *Que si les oracles sacrés de Jupiter approuvent le meurtre de Telemaque, il sera le premier à l'exécuter.* Eurymaque entend donc que quand les oracles se seront expliqués & auront approuvé la mort qu'on prépare à ce jeune Prince, il n'y a personne qui puisse l'en garantir, & qu'on le tuera pour obéir à l'oracle. Ce discours ironique est le discours d'un insensé qui a bonne opinion de luy-mesme.

Page 35. *Comme je traversois la colline de Mercure*] C'estoit une colline près d'Ithaque, & on l'appelloit de *Mercure*, parce que les collines estoient ordinairement consacrées à ce Dieu, & estoient appellées de son nom. C'est ainsi que près de Carthage il y avoit un promontoire appelé *Hermea*, ἐρμαία ἄκρα τραχία, dit Strabon. Et l'on prétend que cela est fondé sur ce que *Mercur*, qui estoit le heraut & le messager des Dieux, avoit nettoiyé tous les chemins dans ses fréquents voyages, & que quand il trou-

voit des pierres, il les jettoit hors du chemin & en faisoit un monceau, & que de-là tous les monceaux de pierres estoient appelez *ἐμψαοί*, *Mercurii*. C'est de ces monceaux de pierres appelez *Mercur*, que je croy qu'il faut entendre cet endroit de Salomon, Proverb. 27. 8. *Sicut qui mittit lapidem in acervum Mercurii, ita qui tribuit insipienti honorem.* Ce sage Roy compare l'action de celuy qui comble d'honneur un fou, à celle d'un homme qui par devotion jette une pierre sur un de ces monceaux de *Mercur*. L'un & l'autre agissent en vain, car le fou n'est non plus un homme que *Mercur* est un Dieu, & l'honneur qu'on fait à un fou luy est aussi inutile que l'est à *Mercur* la pierre que l'on jette sur le monceau qui luy est consacré.



Argument du Livre XVII.

TElemaque part de la maison d'Eumée & arrive dans son Palais. Il raconte à sa mere les principales particularitez de son voyage. Ulysse ensuite est mené à la ville ; pendant qu'Eumée entre dans la salle où les Poursuivants estoient à table, Ulysse à la porte du Palais est reconnu par son chien, qu'il avoit laissé en partant pour Troye, & qui meurt de joye d'avoir vû son maistre. Eumée s'en retourne chez luy, & Ulysse demeure avec les Princes.





L'ODYSSÉE

D'HOMERE.

LIVRE XVII.

DE's que la belle aurore eut annoncé le jour, le fils d'Ulyffe mit ses brodequins, & prenant une pique, il se disposa à se mettre en chemin pour s'en retourner à la ville. Mais avant que de partir, il parla ainsi à son fidelle Eumée :

» Mon cher Eumée, je m'en vais à
 » la ville, afin que ma mere ait la consolation de me voir, car je suis seur
 » que pendant qu'elle ne me verra
 » point, elle ne mettra fin, ni à ses regrets ni à ses larmes : le seul ordre
 » que je vous donne en partant, c'est

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE. 67

de mener vostre hôte à la ville où «
il mendiera son pain ; les gens cha- «
ritables luy donneront ce qu'ils «
voudront , car pour moy les cha- «
grins dont je suis accablé , & le mal- «
heureux estat où je me trouve ne «
me permettent pas de me charger «
de tous les estrangers. Si vostre hôte «
est fâché , son mal luy paroitra «
encore plus insupportable , j'aime à «
dire toujours la verité. »

Ulysse prenant la parole , luy
répondit : Mon Prince , je ne «
souhaite nullement d'estre retenu «
icy ; un mendiant trouve beaucoup «
mieux de quoy se nourrir à la ville «
qu'à la campagne. A mon âge je «
ne suis point propre à estre aux «
champs , & à y rendre les services «
qu'un maistre attendroit de moy ; «
vous n'avez qu'à partir ; celui à «
qui vous venez de donner vos or- «
dres , aura soin de me mener dès que «
je me feray un peu chauffé , & que «
le temps sera adouci vers le haut du »

» jour, car je n'ay que ces méchants
» habits, & je crains que le froid du
» matin ne me faisisse, car vous dites
» que la ville est assez loin d'icy.

Il dit, & Telemaque sort de la maison, & marche à grands pas, méditant la ruine des Pourfuivants. En arrivant dans son Palais, il pose sa pique près d'une colonne & entre dans la salle. Euryclée sa nourrice, qui estendoit des peaux sur les sieges, l'apperçoit la premiere, & les yeux baignez de larmes, elle court au devant de luy. Toutes les femmes du Palais l'environnent en mesme temps & l'embrassent en jetant de grands cris. La sage Penelope descend de son appartement, elle ressembloit parfaitement à Diane & à la belle Venus. Elle se jette au cou de son fils, le serre tendrement entre ses bras, & luy baisant
» la teste & les yeux, Mon cher Te-
» lemaque, luy dit-elle, d'une voix
» entrecoupée de soupirs, vous estes

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 69

onc venu ! agréable lumière ! Je «
esperois pas de vous revoir de ma «
ie depuis le jour que vous vous «
nbarquaſtes pour Pylos contre «
ion ſentiment & à mon inſceu , «
our aller apprendre des nouvelles «
e voſtre pere ! Mais dites-moy, je «
ous prie, tout ce que vous avez «
ppris dans voſtre voyage, & tout «
e que vous avez vû. «

Ma mere, luy répondit le prudent «
Telemaque, ne m'affligez point par «
vos larmes, & n'excitez point dans «
mon cœur de tristes ſouvenirs, puis- «
que je ſuis eſchappé de la mort qui «
me menaçoit. Mais pluſtoſt mon- «
tez dans voſtre appartement avec «
vos femmes, purifiez-vous dans un «
bain, & après avoir pris vos habits «
les plus propres & les plus magni- «
fiques, adreſſez vos prieres aux «
Dieux, & promettez-leur des he- «
catombes parfaites, ſi Jupiter me «
donne les moyens de me venger de «
mes ennemis. Je m'en vais à la place &

» pour faire venir un étranger qui
 » s'est réfugié chez moy, & qui m'a
 » suivi à mon retour de Pylos, je l'ay
 » envoyé devant avec mes compa-
 » gnons, & j'ay ordonné à Pirée de
 » le mener chez luy, & de le traiter
 » avec tout le respect & tous les égards
 » que l'hospitalité demande.

Ce discours de Telemaque fit
 impression sur l'esprit de Penelope.
 Elle monte dans son appartement
 avec ses femmes ; elle se purifie
 dans le bain, & après avoir pris ses
 habits les plus magnifiques, elle
 adresse ses prières aux Dieux & leur
 promet des hecatombes parfaites, si
 Jupiter fait retomber sur la teste de
 leurs ennemis toutes leurs violen-
 ces & leurs injustices.

Cependant Telemaque sort du
 Palais une pique à la main & suivi
 de deux grands chiens. Minerve
 luy donna une grace toute divine.
 Le peuple, qui le voyoit passer, es-
 toit dans l'admiration. Les Princes

s'empresſent autour de luy & luy font leurs compliments dans les termes les plus gracieux & les plus polis, lorsque dans leur cœur ils méditoient ſa perte. Telemaque ſe tira de cette foule, & alla plus loin dans un lieu où eſtoient Mentor, Antiphus & Halitherſe, les meilleurs amis de ſon pere & les ſiens. Il ſ'afſit avec eux, & dans le moment qu'ils luy demandoient des nouvelles de ſon voyage, on vit le brave Pirée qui menoit à la place l'eſtranger qui luy avoit eſté confié. Telemaque ſe leve promptement & va au devant de luy; Pirée, en l'abordant, luy dit, Ordonnez tout à l'heure à des femmes de voſtre Palais de venir chez moy, afin que je vous envoie les preſents que Menelas vous a faits.

Le prudent Telemaque luy répond: Pirée, nous ne ſçavons pas encore ce que tout cecy pourra devenir. Si les fiers Pourſuivants

» viennent à bout de me tuer en traif-
» tres dans mon Palais & de partager
» mes biens, j'aime mieux que vous
» ayez ces presens qu'aucun deux, &
» si j'ay le bonheur de les faire tom-
» ber sous mes coups, alors vous au-
» rez le plaisir de les faire porter chez
» moy, & je les recevray avec joye.

En finissant ces mots il prit l'es-
tranger Theoclymene & le mena
dans son Palais. Dès qu'ils furent
entrez ils se mirent au bain. Après
que les femmes les eurent baignez
& parfumez d'essences, & qu'elles
leur eurent donné des habits ma-
gnifiques, ils se rendirent dans la
salle & s'assirent sur de beaux sie-
ges; une belle esclave porta une ai-
guiere d'or sur un bassin d'argent,
leur donna à laver, leur dressa une
table propre, que la maistresse de
l'office couvrit de toutes sortes de
mets qu'elle avoit en reserve; Pe-
nelope entre dans la salle, s'assied
vis à vis de la table près de la porte
avec

avec sa quenouille & ses fuseaux.
 Quand le Prince & son hôte Theoclymene eurent fini leur repas, la Reyne prenant la parole, dit :

Telemaque, je vais donc remonter dans mon appartement, & je me coucheray ce soir dans cette triste couche, témoin de mes soupirs, & que je baigne toutes les nuits de mes larmes depuis le malheureux jour que mon cher Ulysse a suivi les fils d'Atrée à Ilion ; & avant que les fiers Poursuivants reviennent dans ce Palais, vous n'avez pas encore daigné m'informer, si vous avez appris quelque nouvelle du retour de vostre pere.

Je vous diray tout ce que j'ay appris, répondit Telemaque ; nous arrivâmes à Pylès chez le Roy Nestor, qui me reçut comme un pere reçoit son fils unique revenu d'un long voyage ; ce Prince me traita avec la même bonté & la même tendresse. Il me dit qu'il

» n'avoit appris aucune nouvelle
» d'Ulyſſe, & qu'il ne ſçavoit ni s'il
» eſtoit en vie, ni s'il eſtoit mort, mais
» en meſme temps il me confeilla
» d'aller chez le fils d'Atrée, chez le
» vaillant Menelas, & me donna un
» char & des chevaux & le Prince ſon
» fils ainſné pour me conduire, Là j'ay
» vû Helene, pour laquelle les Grecs
» & les Troyens ont livré par la vo-
» lonté des Dieux tant de combats &
» ſoutenu tant de travaux devant les
» murs de Troye. — Menelas me re-
» ceut avec beaucoup de bonté. Il
» me demanda d'abord ce qui m'a-
» menoit à Lacedemone ; je luy dis
» le ſujet de mon voyage, & voicy
» ce qu'il me répondit :
» Grands Dieux ! ſ'eſcria-t-il, ces
» laſches aspirent donc à la couche
» de cet homme ſi vaillant & ſi re-
» nommé ! Il en fera d'eux comme
» de jeunes faons qu'une biche a por-
» tez dans le repaire d'un lion ; après
» les y avoir poſez comme dans un

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 75

asyle, elle s'en va dans les pastura-
 ges sur les collines & dans les val-
 lées; le lion de retour dans son re-
 paire, trouve ces hostes & les met
 en pieces; de mesme Ulysse revenu
 dans son Palais mettra à mort tous
 ces insolents. Grand Jupiter, &
 vous Minerve & Apollon, que ne
 voyons-nous aujourd'huy Ulysse
 tel qu'il estoit autrefois, lorsque
 dans la ville de Lesbos il se leva
 pour lutter contre le redoutable
 Phylomelide qui l'avoit deffié. Il
 le terrassa, & réjouït tous les Grecs
 par cette insigne victoire. Ah, si
 Ulysse au mesme estat tomboit
 tout à coup sur ces Poursuivants,
 ils verroient bien-tost leur dernier
 jour, & ils feroient des nopces bien
 funestes! Sur toutes les choses que
 vous me demandez, continua-t-il,
 je ne vous tromperay point, & je
 vous diray sincerement tout ce que
 le vieux Dieu marin m'a appris; je
 ne vous cacheray rien. Il m'a dit

» qu'il avoit vû Ulyſſe accablé de
» déplaifirs dans le Palais de la Nym-
» phe Calypſo qui le retenoit malgré
» luy. Il ne peut abſolument retour-
» ner dans ſa patrie, car il n'a ni vaiſ-
» ſeau ni rameurs qui puiſſent le con-
» duire ſur la vaſte mer.

» Voilà ce que m'a dit le vaillant
» Menelas, après quoy je ſuis parti
» de chez luy pour revenir à Itha-
» que. Je me ſuis embarqué à Pylos,
» & les Dieux m'ont envoyé un vent
» favorable qui m'a conduit tres heu-
» reuſement.

Ces paroles toucherent Penelo-
pe & rallumerent dans ſon cœur
quelque rayon d'eſperance. Le de-
vin Theoclymene ſe levant alors,
» & s'adreſſant à la Reyne, dit : Gran-
» de Reyne, Menelas n'eſt pas aſſez
» bien informé, eſcoutez ce que j'ay
» à vous dire. Je vais vous faire une
» prophétie que l'événement juſti-
» fiera : Je prends à témoin Jupiter
» ayant tous les Immortels, cette ta-

ble hospitaliere qui m'a receu, & «
 ce foyer sacré où j'ay trouvé un «
 asyle, qu'Ulysse est dans sa patrie, «
 qu'il y est caché, qu'il voit les in- «
 dignitez qui s'y commettent, & «
 qu'il se prépare à se venger avec «
 esclat de tous les Poursuivants. «
 Voilà ce que m'a signifié l'oyseau «
 que j'ay vû pendant que j'estois sur «
 le vaisseau & que j'ay fait voir à «
 Telemaque. «

Ah, estranger, repartit la sage «
 Penelope, que vostre prophetie «
 s'accomplisse comme vous le pro- «
 mettez, vous recevrez bien-tost des «
 marques de ma bienveillance, & je «
 vous feray des presens si riches, que «
 tous ceux qui vous verront vous «
 diront heureux. «

Pendant qu'ils s'entrenoient
 ainsi, les Princes passioient le temps
 devant le Palais à joüer au disque
 & à lancer le javelot dans la mesme
 cour qui avoit esté si souvent le
 theatre de leurs insolences. Mais

l'heure de disner estant venuë, & les bergers ayant amené des champs l'élite des troupeaux selon leur coutume, Medon s'approche d'eux; c'estoit de tous les herauts celuy qui leur estoit le plus agréable, & ils luy faisoient l'honneur de l'admettre à leurs festins. Il leur parla en ces termes: Princes, vous vous estes assez divertis à ces sortes de jeux & de combats, entrez dans le Palais, afin que nous nous mettions à préparer le disner. Ce n'est pas une chose si desagréable de disner quand l'heure est venuë.

Tous les Pourfuivants obéissent à cette remontrance; ils cessent en mesme temps leurs jeux, entrent dans le Palais, quittent leurs manteaux & se mettent à égorger des moutons, des chevres, des cochons engraissez & un bœuf. Ils offrent les prémices aux Dieux, & le reste est servi pour leur repas.

Cependant Ulysse & Eumée se

préparoient à prendre le chemin de
la ville. Avant que de partir, Eu-
mée dit à Ulyffe, Mon hofte, puis-
que vous fouhaitez d'aller aujour-
d'huy à la ville, je vous y condui-
ray, comme mon maiftre me l'a
ordonné en nous quittant. Je vou-
drois bien vous retenir icy & vous
donner la garde de mes eftables,
mais je refpecte les ordres que j'ay
receus ; je craindrois que Telema-
que ne me fift des reproches, & les
reproches des maiftres font tou-
jours fâcheux : partons donc, car
le foleil eft déjà haut, & fur le foir
le froid vous feroit plus fenfible.

Je connois vofre honnefteté,
répond le prudent Ulyffe, & je fçay
tout ce que vous voudriez faire
pour moy, mais mettons-nous en
chemin, je vous prie, foyez mon
guide, & fi vous avez icy quelque
bafton, donnez-le moy pour m'ap-
puyer, puisque vous dites que le
chemin eft rude & difficile.

En disant ces mots il met sur ses espauls sa besace toute rapiécée, qui estoit attachée à une corde, & Eumée luy mit à la main un baston assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet estat. Les bergers & les chiens demeurerent à la bergerie pour la garder. Eumée sans le sçavoir conduisoit ainsi à la ville son maistre & son Roy, caché sous la figure d'un miserable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé sur son baston & couvert de méchants habits tout déchirez. Après avoir marché long-temps par des chemins tres raboteux, ils arriverent près de la ville, à une fontaine qui avoit un beau bassin bien revestu, où les habitants alloient puiser de l'eau; c'estoit l'ouvrage de trois freres, Ithacus, Nerite & Polyctor. Autour de cette fontaine estoit un bois de peupliers planté en rond & arrosé de plusieurs canaux dont la source tomboit du haut d'une ro-

che; au dessus de cette roche estoit un autel dédié aux Nymphes sur lequel tous les passants avoient accoutumé de faire des sacrifices & des vœux. Ce fut-là que Melanthius, fils de Dolius, qui suivi de deux bergers, menoit à la ville les chevres les plus grasses de tout le troupeau pour la table des Princes, rencontra Ulysse & Eumée. Il ne les eut pas plustost apperceus qu'il les accabla d'injures avec toute sorte d'indignité, ce qui pensa faire perdre patience à Ulysse. Les voilà, s'escria-t-il; un fripon mene un autre fripon, & chacun cherche son semblable. Dis-moy donc, vilain gardeur de cochons, où menes-tu cet affamé, ce gueux dont le ventre vuide engloutira toutes les tables, & qui usera ses espaulles contre tous les chambranles des portes dont il faudra l'arracher! Voilà une belle figure que tu menes au Palais parmi nos Princes; crois-tu qu'il rempor-

» tera le prix dans nos jeux , & qu'on
» luy donnera de belles femmes ou
» des trepieds ; il fera trop heureux
» d'avoir quelque vieux restes ! Tu
» ferois bien mieux de me le donner
» pour garder ma bergerie, ou pour
» nettoyer ma basse-cour , & pour
» porter de la pasture à mes che-
» vreaux ; je le nourrirais de petit
» lait, & il auroit bien-tost un em-
» bonpoint raisonnable. Mais il est
» accoutumé à la fainéantise, & il ai-
» mē bien mieux gueuser que de tra-
» vailler. Cependant j'ay une chose à
» te dire, & elle arrivera assurement,
» c'est que s'il s'avise d'entrer dans le
» Palais d'Ulysse , il aura bien-tost
» les costes rompuës des escabelles
» qui voleront sur luy.

En finissant ces mots il s'approche d'Ulysse , & en passant il luy donne un grand coup de pied de toute sa force. Ce coup, quoyque rude, ne l'esbranla point & ne le poussa pas hors du chemin ; il dé-

liberadans son cœur s'il se jetteroit
 sur cet insolent & s'il l'affomme-
 roit avec son baston, ou si l'élevant
 en l'air il le froisseroit contre la
 terre, mais il retint sa colere & prit
 le parti de souffrir. Eumée tança
 severement ce brutal, & levant les
 mains au ciel, il fit à haute voix
 cette priere aux Nymphes du lieu :
 Nymphes des fontaines, filles de α
 Jupiter, si jamais Ulysse a fait brus- α
 ler sur vostre autel les cuisses des α
 agneaux & des chevreaux, après les α
 avoir couvertes de graisse, exaucez α
 mes vœux, que ce heros revienne α
 heureusement dans son Palais, & α
 qu'un Dieu le conduise. S'il re- α
 vient, il rabaissera bien-tost cet or- α
 geüil & ces airs de Seigneur que tu α
 te donnes, & l'insolence avec la- α
 quelle tu nous insultes sans sujet, α
 quittant ton devoir pour venir te α
 promener dans la ville & fainéan- α
 ter, pendant que tes méchants ber- α
 gers ruinent les troupeaux de ton α
 maître.

» Ho, ho, répondit Melanthius,
 » que veut dire ce docteur avec ses
 » belles sentences ! Puisqu'il est si ha-
 » bile, je l'envoyeray bien-tost sur
 » un vaisseau loin d'Ithaque trafi-
 » quer pour moy. Plust aux Dieux
 » estre aussi seur qu'aujourd'huy mes-
 » me Apollon tüera le jeune Tele-
 » maque dans le Palais avec ses flé-
 » ches, ou qu'il le fera tomber sous
 » les coups des Poursuivants, que je
 » le suis qu'Ulysse est mort & qu'il
 » n'y a plus de retour pour luy.

En finissant ces mots il les quit-
 te & prend les devants. Dés qu'il
 fut arrivé dans la salle il s'assit à ta-
 ble avec les Princes vis à vis d'Eury-
 rymaque auquel il estoit particu-
 lierement attaché. Les officiers luy
 fervirent en mesme temps une por-
 tion des viandes, & la maistresse de
 l'office luy presenta le pain.

Ulysse & Eumée estant arrivez
 près du Palais, s'arrestèrent ; leurs
 oreilles furent d'abord frappées du

fon d'une lyre, car le chantre Phe- «
 mius avoit desja commencé à chan- «
 ter. Ulyffe prenant alors Eumée «
 par la main, luy dit, Eumée, voilà «
 donc le Palais d'Ulyffe ! Il est aisé «
 à reconnoistre entre tous les autres «
 Palais. Il est élevé & a plusieurs «
 estages ; sa cour est magnifique, «
 toute ceinte d'une haute muraille, «
 garnie de crenaux, les portes sont «
 fortes & solides ; elle soutiendrait «
 un siege, & il ne seroit pas aisé de «
 la forcer. Je voy qu'il y a un grand «
 repas, car l'odeur des viandes vient «
 jusqu'icy, & j'entends une lyre que «
 les Dieux ont destinée à estre la «
 compagne des festins. «

Vous ne vous trompez pas, re- «
 prit Eumée, mais voyons un peu «
 comment nous nous conduirons. «
 Voulez-vous entrer le premier dans «
 ce Palais & vous presenter aux «
 Pour suivants, & j'attendray icy ! «
 ou voulez-vous m'attendre, j'en- «
 treray le premier, & vous me sui- «

» vrez bien-tost après , de peur que
 » quelqu'un en vous voyant seul de-
 » hors, ne vous chasse , ou ne vous
 » maltraite ! Voyez ce que vous ju-
 » gez le plus à propos.

» Je connois vostre sagesse, repar-
 » tit Ulysse, & je penetre vos raisons.
 » Vous n'avez qu'à entrer le premier
 » & j'attendray icy ; ne vous mettez
 » point en peine de ce qui pourra
 » m'arriver. Je suis accoutumé aux
 » insultes & aux coups, & mon cou-
 » rage s'est exercé à la patience, car
 » j'ay souffert des maux infinis & sur
 » la terre & sur la mer, les mauvais
 » traitements que je pourray essuyer
 » icy, ne feront qu'en augmenter le
 » nombre. Ventre affamé n'a point
 » d'oreilles ; la faim porte les hom-
 » mes à tout faire & à tout souffrir.
 » C'est elle qui met sur pied des ar-
 » mées , & qui équipe des flottes
 » pour porter la guerre dans les païs
 » les plus éloignez.

Pendant qu'ils parloient ainsi,

un chien nommé *Argus*, qu'*Ulysse* avoit élevé, & dont il n'avoit pû tirer aucun service, parce qu'avant qu'il fust assez fort pour courir, ce Prince avoit esté obligé de partir pour *Troye*, commença à lever la teste & à dresser les oreilles. Il avoit esté un des meilleurs chiens du pays, & il chassoit également les lievres, les daims, les chevres sauvages & toutes les bestes fauves; mais alors accablé de vieillesse & n'estant plus sous les yeux de son maistre, il estoit abandonné sur un tas de fumier qu'on avoit mis devant la porte, en attendant que les laboureurs d'*Ulysse* vinssent l'enlever pour fumer des terres. Ce chien estoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure; dès qu'il sentit *Ulysse* s'approcher, il le caressa de sa queue & baissa les oreilles, mais il n'eut pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds. *Ulysse*, qui le reconnut d'abord, versa des

larmes, qu'il essuya promptement,
de peur qu'Eumée ne les apper-
ceust, & adressant la parole à ce fi-
delle berger, Eumée, luy dit-il, je
» m'estonne qu'on laisse ce chien sur
» ce fumier; il est parfaitement beau,
» mais je ne sçay si sa legereté & sa
» vitesse répondoient à sa beauté, ou
» s'il estoit comme ces chiens inutiles
» qui ne sont bons qu'autour des ta-
» bles, & que les Princes nourrissent
» par vanité.

» Ce chien, reprit Eumée, appar-
» tenoit à un maistre qui est mort
» loin d'icy. Si vous l'aviez vû dans
» sa beauté & dans sa vigueur, tel
» qu'il estoit après le départ d'Ulysse,
» vous auriez bien admiré sa vitesse &
» sa force. Il n'y avoit point de beste
» qu'il n'attaquast dans le fort des fo-
» rests dès qu'il l'avoit apperceüe, ou
» qu'il avoit relevé les voyes. Presen-
» tement il est accablé sous le poids
» des années & entierement abandon-
» né, car son maistre, qui l'aimoit, est

mort loin de sa patrie, comme je «
vous l'ay dit, & les femmes de ce «
Palais, negligentes & paresseuses «
ne se donnent pas la peine de le «
soigner, & le laissent perir. C'est la «
coutume des domestiques, dès que «
leurs maîtres sont absents ou foi- «
bles & sans autorité, ils se relâchent «
& ne pensent plus à faire leur de- «
voir, car Jupiter oste à un homme «
la moitié de sa vertu, dès le premier «
jour qu'il le rend esclave. «

Ayant cessé de parler il entre
dans le Palais & s'en va tout droit
à la salle où estoient les Pour-
sui- vants. Dans le moment le chien
d'Ulyssé accomplit sa destinée, &
mourut de joye d'avoir reveu son
maître vingt ans après son départ.

Telemaque fut le premier qui
apperceut Eumée comme il entroit
dans la salle; il luy fit signe de s'ap-
procher. Eumée regarde de tous
costez pour chercher un siege, &
voyant celui de l'officier qui estoit

occupé à couper les viandes pour faire les portions, il le prit, le porta près de la table où estoit Telemaque & s'assit vis à vis. Le heraut luy fait en mesme temps une portion & luy presente la corbeille où estoit le pain.

Ulysse entre bien-tost après luy sous la figure d'un mendiant & d'un vieillard fort cassé, appuyé sur son baston & couvert de méchants haillons. Il s'assit hors de la porte sur le seuil qui estoit de fresne, & s'appuya contre le chambranle qui estoit de cyprès & fort bien travaillé. Telemaque appelle Eumée, & prenant un pain dans la corbeille & de la viande autant que ses deux mains en pouvoient tenir, » Tenez Eumée, luy dit-il, portez » cela à cet estranger, & dites-luy » qu'il aille demander à tous les Pour- » suivants. La honte est nuisible à » tout homme qui est dans le besoin.

Eumée s'approche en mesme

temps d'Ulyſſe, & luy dit, Eſtran- «
 ger, Telemaque vous envoie un «
 pain & cette viande, il vous ex- «
 horte à aller demander à tous les «
 Pourſuivants, & il m'a ordonné de «
 vous dire que les conſeils de la hon- «
 te ſont pernicioſeux à ceux qui ſe «
 trouvent dans la neceſſité. «

Le prudent Ulyſſe ne luy ré-
 pondit que par des vœux : Grand «
 Jupiter, ſ'eſcrie-t-il, que Telema- «
 que ſoit le plus heureux des hom- «
 mes, & que tout ce qu'il aura le «
 courage d'entreprendre réuſſiſſe ſe- «
 lon ſes deſirs ! En diſant ces mots «
 il receut dans ſes mains ce que ſon
 fils luy envoyoit, le mit à ſes pieds
 ſur ſa beſace qui luy ſervoit de ta-
 ble, & ſe mit à manger. Il mangea
 pendant que le chantre Phemius
 chanta & joüa de la lyre. Son repas
 fut fini quand le chantre eut achevé
 de chanter. Les Pourſuivants ſ'eſ-
 tant levez, Minerve ſ'approcha
 d'Ulyſſe & le pouſſa à aller leur

demander à tous la charité , afin qu'il pust juger par-là de leur caractere, & connoistre ceux qui avoient de l'humanité & de la justice , & ceux qui n'en avoient point, quoy qu'il fust resolu qu'il n'en sauveroit aucun. Il alla donc aux uns & aux autres , mais avec un air si naturel , qu'on eust dit qu'il n'avoit fait d'autre mestier toute sa vie. Les Poursuivants touchez de pitié luy donnerent tous , & le regardant avec estonnement , ils se demandoient les uns aux autres qui il estoit & d'où il venoit.

Melanthus, qui les vit dans cette peine, leur dit, Poursuivants de
» la plus celebre des Reynes, tout ce
» que je puis vous dire sur cet estran-
» ger, car je l'ay desja vû ce matin,
» c'est que c'estoit Eumée luy-mesme
» qui le conduisoit, mais je ne sçay
» certainement ni qui il est , ni d'où
» il est.

Antinoüs l'ayant entendu, se mit

à gronder fortement Eumée ; Vi- «
 lain gardeur de cochons, luy dit-il, «
 & que tout le monde prendra tou- «
 jours pour tel, pourquoy nous as- «
 tu amené ce gueux ! n'avons-nous «
 pas icy assez de vagabonds & assez «
 de pauvres pour affamer nos tables ! «
 Te plains-tu qu'il n'y en ait pas «
 desja assez pour manger le bien de «
 ton maistre , & falloit-il que tu «
 nous amenasses encore celui-là ! «

Eumée , piqué de ce reproche,
 luy dit : Antinoüs, vous parlez fort «
 mal pour un homme d'esprit. Qui «
 est-ce qui s'est jamais avisé d'appel- «
 ler des gueux chez soy ! On y ap- «
 pelle les artisans dont on a besoin, «
 un devin, un medecin, un menui- «
 sier, un chantre divin qui fait un «
 grand plaisir par ses chants. Voilà «
 les gens qu'on appelle chez soy, & «
 vous ne trouverez personne qui «
 fasse venir des gueux qui ne peu- «
 vent qu'estre à charge & qui ne font «
 bons à rien. Mais de tous les Pour- «

» suivants vous estes celuy qui aimez
» le plus à faire de la peine aux do-
» mestiques d'Ulysse, & sur-tout à
» m'en faire à moy. Je ne m'en sou-
» cie point pendant que la sage Pe-
» nelope & son fils Telemaque seront
» vivants.

» Taisez-vous, Eumée, repartit
» Telemaque en l'interrompant, &
» ne vous amusez point à luy répon-
» dre ; Antinoüs est accoutumé à
» chagriner tout le monde par ses dis-
» cours piquants, & il excite les au-
» tres. Et se tournant du costé de cet
» emporté, il luy dit : Antinoüs, il
» faut avoüer qu'un pere n'a pas plus
» de soin de son fils que vous en avez
» de moy, car par vos paroles tres
» dures vous avez pensé obliger ce
» pauvre estranger à sortir de mon
» Palais. Que Jupiter qui préside à
» l'hospitalité veuille empescher ce
» malheur ; donnez-luy plustost, je
» ne vous en empesche point, au con-
» traire je vous en donne la permis-

fion & je vous en prie meſme; n'ay-
 iez ſur cela aucuns égards ni pour
 ma mere ni pour les domeſtiques
 d'Ulyſſe. Mais il eſt aiſé de voir
 que ce n'eſt pas-là ce qui vous re-
 tient, vous aimez mieux garder
 tout pour vous, que de donner
 quelque choſe aux autres.

Quel reproche venez-vous de
 me faire, audacieux Telemaque,
 répondit Antinoüs; je vous aſſeure
 que ſi tous les Pourſuiyants don-
 noient à ce gueux autant que moy,
 il n'auroit pas beſoin de grand cho-
 ſe, & ſeroit plus de trois mois ſans
 rentrer dans cette maiſon.

En achevant ces mots il tira de
 deſſous la table le marchepied dont
 il ſe ſervoit pendant le repas. Tous
 les autres Princes donnerent libe-
 ralement à Ulyſſe & emplirent ſa
 beſace de pain & de viande, de ma-
 niere qu'il avoit de quoy ſ'en re-
 tourner ſur le ſeuil de la porte &
 faire bonne chere. Mais il ſ'appro-

» cha d'Antinoüs , & luy dit : Mon
 » ami , donnez - moy aussi quelque
 » chose ; à vostre mine il est aisé de
 » voir que vous tenez un des pre-
 » miers rangs parmi les Grecs , car
 » vous ressemblez à un Roy , c'est
 » pourquoy il faut que vous soyez
 » encore plus liberal que les autres.
 » Je celebreray par toute la terre
 » vostre generosité. J'ay aussi esté
 » heureux autrefois ; j'habitois une
 » maison opulente , & je donnois
 » l'aumosne sans distinction à tous
 » les pauvres qui se presentoient. J'a-
 » vois une foule d'esclaves, & rien ne
 » me manquoit chez moy de tout ce
 » qui sert à la commodité de la vie,
 » & que les grandes richesses peuvent
 » seules donner ; mais le fils de Sa-
 » turne me précipita bien-tost de cet
 » estat si florissant ; tel fut son bon
 » plaisir. Il me fit entreprendre un
 » long voyage avec des corsaires qui
 » courent les mers, afin que je perisse.
 » J'allay donc au fleuve Ægyptus ;
 dés

dés que j'y fus entré, j'envoyay
 une partie de mes compagnons re-
 connoître le pays. Ces insensez se
 laissant emporter à leur ferocité &
 à leur courage, se mirent à ravager
 les terres fertiles des Egyptiens, à
 emmener leurs enfans & leurs fem-
 mes, & à passer au fil de l'épée tous
 ceux qui leur résistoient. Le bruit
 & les clameurs, qu'excita un tel de-
 sordre, retentirent bientôt jusques
 dans la ville; tous les habitants,
 attirés par ce bruit, sortirent à la
 pointe du jour. Dans un moment
 toute la plaine fut couverte d'in-
 fanterie & de cavalerie, & parut
 toute en feu par l'esclat des armes
 qui brilloient de toutes parts. Dès
 le premier choc le maître du ton-
 nerre souffla la terreur dans le cœur
 de mes compagnons, ils prirent
 tous la fuite, il n'y en eût pas un
 qui osât faire ferme, & nous fus-
 mes enveloppez de tous costez. Les
 Egyptiens tuèrent la meilleure par-

» tie de mes compagnons, & emme-
» nerent les autres prisonniers pour
» les réduire à une cruelle servitude.
» Je fus du nombre de ces derniers.
» Ils me vendirent à un estranger qui
» passoit, & qui me mena à Cypre,
» où il me vendit à Dinetor fils de
» Jasus qui regnoit dans cette isle.
» De-là je suis venu icy après bien
» des traverses & des aventures qui se-
» roient trop longues à vous conter.
» Alors Antinoüs s'escria : Quel
» Dieu ennemi nous a amené icy ce
» flean, cette peste des tables ! Eloï-
» gne-toy de moy, de peur que je ne
» te fasse revoir cette triste terre d'E-
» gypte ou Cypre. Il n'y a point de
» gueux plus importun ni plus im-
» pudent ; va, adresse-toy à tous ces
» Princes, ils te donneront sans me-
» sure, car ils sont volontiers largeffe
» du bien d'autrui.
» Ulysse s'éloignant, luy dit : An-
» tinoüs, vous estes beau & bien fait,
» mais le bon sens n'accompagne pas

cette bonne mine. On voit bien
que chez vous vous ne donneriez
pas un grain de sel à un mendiant
qui seroit à vostre porte, puisque
vous n'avez pas même le courage
de me donner une petite partie d'un
superflu qui n'est point à vous.

Cette réponse ne fit qu'irriter
davantage Antinoüs, qui le regar-
dant de travers, Je ne pense pas,
luy dit-il, que tu t'en retournes en
bon estat de ce Palais, puisque tu
as l'insolence de me dire des inju-
res. En même temps il prit son
marchepied, le luy jetta de toute
sa force & l'atteignit au haut de
l'espaule. Le coup, quoyque rude,
ne l'esbranla point; Ulyssé demeu-
ra ferme sur ses pieds comme une
roche, il branla seulement la teste
sans dire une parole, & pensant
profondément aux moyens de se
venger. Plein de cette pensée, il
retourne au seuil de sa porte, &
mettant à terre sa besace pleine, il

E ij



» dit : Pourſuivants de la plus cele-
 » bre des Reynes , eſcoutez , je vous
 » prie, ce que j'ay à vous dire. On
 » n'eſt point ſurpris qu'un homme
 » ſoit bleſſé quand il combat pour
 » deffendre ſon bien, ou pour ſauver
 » ſes troupeaux qu'on veut luy en-
 » lever ; mais qu'il le ſoit quand il
 » ne fait que demander ſon pain &
 » chercher à appaiſer une faim im-
 » perieuſe qui cauſe aux hommes des
 » maux infinis , voilà ce qui doit pa-
 » roître eſtrange, & c'eſt en cet eſtat
 » qu'Antinoüs m'a bleſſé. S'il y a
 » des Dieux protecteurs des pauvres,
 » s'il y a des Furies vengerelles, puis-
 » ſe Antinoüs tomber dans les liens
 » de la mort, avant qu'un mariage le
 » mette en eſtat d'avoir des fils qui
 » luy reſſemblent.

» Antinoüs luy répondit : Eſtran-
 » ger, qu'on ne t'entende pas davan-
 » tage ; mange tes proviſions en re-
 » pos ſous cette porte, ou retire-toy
 » ailleurs , de peur que ton insolence

ne t'attire nos domestiques, qui te «
 traîneront par les pieds & te met- «
 tront en pieces. »

Tous les Poursuivants furent ir-
 ritez des violences & des emporte-
 ments d'Antinoüs , & quelqu'un
 d'entre eux luy dit : Vous avez fort «
 mal fait , Antinoüs , de frapper ce «
 pauvre qui vous demandoit l'au- «
 mosne. Que deviendrez-vous, mal- «
 heureux, si c'est quelqu'un des Im- «
 mortels ! Car souvent les Dieux , «
 qui se revestent comme il leur «
 plaist de toutes sortes de formes , «
 prennent la figure d'estrangers, & «
 vont en cet estat dans les villes pour «
 estre temoins des violences qu'on «
 y commet & de la justice qu'on y «
 observe. »

Ainsi parlerent les Poursuivants,
 mais il ne se mit point en peine de
 leurs discours. Telemaque sentit
 dans son cœur une douleur extres-
 me de voir Ulysse si maltraité , il
 n'en versa pourtant pas une larme,

il branla seulement la teste sans
dire une seule parole, & se prépara
à le venger avec esclat.

Mais quand on eut rapporté à
la sage Penelope que ce pauvre a-
voit esté blessé, elle dit à ses fem-
mes, Qu'Apollon punisse cet im-
pie & qu'il lance sur luy ses traits.

Eurynome, qui estoit l'intendante
de sa maison, répondit, Si Dieu
vouloit exaucer nos imprécations,
aucun de ces Princes ne verroit le
retour de l'aurore.

Ma chere Eurynome, repartit
la Reyne, tous ces Princes me sont
odieux, car ils sont insolents, in-
justes & pleins de mauvais desseins.
Mais le plus odieux de tous, c'est
Antinoüs, je le hais comme la
mort. Un estrangier réduit par la
nécessité à l'estat de mendiant, est
venu aujourd'huy dans le Palais
leur demander la charité, ils luy
ont tous donné libéralement; le
seul Antinoüs luy a jetté son mar-

che pied & l'a blessé à l'espaule. «

Ainsi parloit Penelope dans son appartement au milieu de ses femmes, pendant qu'Ulysse assis sur le seuil de la porte, achevoit son souper. Cette Princesse ayant fait appeller Eumée, elle luy dit, Eumée, «
 allez vous-en trouver l'estrange- «
 r qui est à la porte du Palais, & fai- «
 tes-le monter dans mon apparte- «
 ment, afin que je luy parle & que «
 je sçache s'il n'a point entendu par- «
 ler d'Ulysse, ou mesme s'il ne l'au- «
 roit point vû, car il paroist que ses «
 malheurs l'ont promené en diver- «
 ses contrées. «

Grande Reyne, répondit Eu- «
 mée, je souhaite que les Princes luy «
 donnent le temps de vous entrete- «
 nir, je puis vous assurer que vos- «
 tre cœur sera ému de choses qu'il «
 vous racontera. Je l'ay gardé trois «
 jours & trois nuits dans ma mai- «
 son, car après qu'il se fut sauvé de «
 son vaisseau, je fus le premier à qui «

» il s'adressa & qui le receus, & ces
» trois jours-là ne luy suffirent pas
» pour me raconter ses tristes avan-
» tures. Comme quand un chantre
» celebre, que les Dieux eux-mêmes
» ont instruit, se met à chanter, on
» écoute avidement ses chants di-
» vins qui font un merveilleux plai-
» sir, & l'on est toujours dans la
» crainte qu'il ne finisse, j'escoutois
» avec la même attention & le mes-
» me plaisir le recit que cet estranger
» me faisoit des malheurs de sa vie. Il
» m'a appris que de pere en fils il est
» lié avec Ulyssé par les liens de l'hos-
» pitalité ; qu'il demeure à Crete où
» le sage Minos est né, & que de-là,
» après avoir souffert des maux infi-
» nis & essuyé de grandes traverses,
» il est venu icy se rendre vostre sup-
» pliant. Il assure qu'il a ouï dire
» qu'Ulyssé est plein de vie près des
» terres des Thesprotiens, & qu'il a-
» mene chez luy de grandes richesses.
» Faites-le donc venir prompte-

ment, luy dit la sage Penelope, «
 afin qu'il me raconte tout cela luy- &
 mesme. Que les Princes se diver- &
 tissent à la porte du Palais ou dans «
 la salle, puisqu'ils ont le cœur en «
 joye, car leurs maisons ne sont ni «
 saccagées ni pillées, & leurs biens «
 sont espargnez & ne servent qu'à «
 l'entretien de leurs familles, au lieu «
 que la maison & les biens d'Ulysse «
 sont abandonnez au pillage de tous «
 ces estrangers qui immolent tous «
 les jours ses bœufs, ses brebis, ses «
 chevres, passent leur vie en festins, «
 & font un dégast horrible qui con- «
 sume, qui devore tout. Car il n'y a «
 point icy d'homme tel qu'Ulysse «
 pour éloigner ce fleau de sa maison, «
 Ah, si mon cher Ulysse revenoit, «
 aydé de son fils, il seroit bien-tost «
 vengé de l'insolence de ces Princes! »

Elle parla ainsi, & Telemaque
 esterna si fort, que tout le Palais
 en retentit; la Reyne en marqua sa
 joye: Allez donc Eumée, dit-elle, »

» faites-moy venir cet étranger, n'en-
» tendez-vous pas que mon fils a es-
» ternué sur ce que j'ay dit ; ce signe
» ne fera pas vain ; la mort menace
» sans doute la teste des Pour suivants,
» & pas un d'eux ne l'évitera. Vous
» pouvez dire de ma part à cet estran-
» ger que s'il me dit la verité, je luy
» donneray de fort bons habits.

Eumée part en mesme temps
pour executer cet ordre, & s'ap-
» prochant de l'étranger, Mon bon-
» homme, luy dit-il, la Reyne Pene-
» lope vous mande de l'aller trouver ;
» l'affliction où elle est de l'absence
» de son mary, la presse de vous par-
» ler pour vous en demander des
» nouvelles, & elle m'a ordonné de
» vous dire que si elle trouve que
» vous luy ayez dit la verité, elle vous
» donnera des habits dont vous avez
» grand besoin, & vous pourrez de-
» mander librement dans Ithaque, &
» recevoir la charité de ceux qui ven-
» dront vous donner.

Certainement, Eumée, repartit
 le patient Ulyſſe, je diray la verité
 à la Reyne, car je ſçay des nouvel-
 les ſeures de ſon mary, nous ſom-
 mes luy & moy dans la meſme in-
 fortune. Mais je crains tous ces fiers
 Pourſuivants, dont la violence &
 l'infelence n'ont point de bornes &
 montent juſqu'aux cieux ; car tout
 à l'heure quand cet homme fou-
 gueux m'a jetté ſon marchepied &
 m'a bleſſé à l'eſpaule comme je mar-
 chois dans la ſalle, ſans faire la moin-
 dre choſe qui puſt m'atirer ce mau-
 vais traitement, Telemaque ni au-
 cun de la maiſon ne ſe ſont preſen-
 tez pour me deffendre. C'eſt pour-
 quoy, Eumée, quelque impatience
 que la Reyne puiſſe avoir, obligez
 la d'attendre que le ſoleil ſoit cou-
 ché, alors elle aura le temps de me
 faire toutes ſes queſtions ſur le re-
 tour de ſon mary, après m'avoir
 fait approcher du feu, car j'ay des
 habits qui me deffendent mal con-

» tre le froid. Vous le sçavez bien
 » vous-mesme, puisque vous estes le
 » premier dont je me suis rendu le
 » suppliant.

Eumée le quitta pour aller rendre réponse à la Reyne. Comme il entroit dans sa chambre, elle luy
 » dit, Vous ne m'amenez donc pas
 » cet estranger ! Refuse-t-il de venir,
 » parce qu'il craint quelque nouvelle
 » insulte ! Ou a-t'-il honte de se présenter devant moy ! Un mendiant
 » honteux fait mal ses affaires.

» Grande Reyne, répondit Eumée, ce mendiant pense fort bien,
 » & il dit ce que tout autre à sa place
 » diroit, comme luy ; il ne veut pas
 » s'exposer à l'insolence des Pour-
 » vants, & il vous prie d'attendre que
 » la nuit soit venue ; il est mesme
 » beaucoup mieux que vous preniez
 » ce temps-là, pour pouvoir l'entre-
 » tenir à loisir & sans témoins.

» Cet estranger, quel qu'il puisse
 » estre, me paroist un homme de bon

sens, reprit Penelope, car il est cer- «
tain que dans tout le monde on «
ne trouveroit point un assemblage «
d'hommes aussi insolents, aussi in- «
justes & aussi capables de faire une «
mauvaise action. «

Quand elle eut ainsi parlé, Eu- «
méc s'en retourna dans la salle où «
estoient les Princes, & s'appro- «
chant de Telemaque, il luy dit à «
l'oreille pour n'estre pas entendu «
des autres, Telemaque, je m'en re- «
tourne à mes troupeaux pour con- «
server vostre bien, que je garde «
comme le mien propre. De vostre «
costé ayez soin de tout ce qui vous «
regarde icy. Sur-tout conservez- «
vous, & prenez toutes sortes de «
précautions pour vous mettre à «
couvert des maux dont vous estes «
menacé, car vous estes au milieu de «
vos ennemis. Que Jupiter les ex- «
termine avant qu'ils puissent nous «
faire le moindre mal ! «

Je suivray vos conseils, mon «

- » cher Eumée, luy répond le prudent
» Telemaque, allez, mais ne partez
» pas sans avoir mangé : demain ma-
» tin vous nous amenez des victi-
» mes que vous aurez choisies, j'au-
» ray soin icy de tout, & j'espère que
» les Dieux ne m'abonneront pas.

Eumée luy obéit & se mit à ta-
ble, & après avoir fait son repas, il
s'en retourna à ses troupeaux, &
laissa le Palais plein de gens qui ne
pensoient qu'à la bonne chere, à
la danse & à la musique, car le jour
estoit desja bien avancé.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XVII.

Page 66. *JE m'en vais à la ville, afin que ma
mere ait la consolation de me voir*
Homere a soin de faire toujours paroistre
dans Telemaque les sentiments d'un bon
fils, qui a pour sa mere le respect & la ten-
dresse que la nature demande. Mais icy ce
n'est pas la seule raison qui fait partir Tele-
maque, la politique y a sa part. Le temps
presse, il a pris des mesures avec son pere, il
faut aller se mettre en estat de les executer.

*Le seul ordre que je vous donne en par-
tant, c'est de m'envoyer vostre hôte à la ville*
Telemaque connoist la bonté & la genero-
sité d'Éumée, & il sçait bien qu'il luy faut
un ordre pour l'obliger à se défaire de son
hôte & à le mener à la ville pour l'y laisser
mendier, car sans cet ordre il auroit voulu
le retenir.

Page 67. *Car pour moy les chagrins dont
je suis accablé, & le malheureux estat où je*

me trouve, ne me permettent pas de me charger de tous les estrangers] Cette déclaration paroistroit fort dure si Telemaque la faisoit avant que d'avoir reconnu son pere, car il n'y auroit point d'estat qui pust justifier une pareille dureté à l'égard d'un hôte, d'un estranger. Mais après la reconnoissance faite, il n'y a plus rien-là qui blesse, parce que le Lecteur instruit connoist les raisons qui obligent Telemaque à en user ainsi. Il sçait qu'il faut absolument qu'Ulysse paroisse dans Ithaque comme un veritable mendiant sans autre support, sans autre secours que celui que sa misere pourra luy procurer.

Si vostre hôte est fasché, son mal luy paroistra encore plus insupportable] Car la facherie ne fait qu'ajouter un nouveau poids à l'adversité.

J'aime à dire toujours la verité] C'est à dire, je ne suis point homme à déguiser mes sentiments & à amuser un hôte avec de belles paroles, je dis ce que je puis faire, & rien de plus.

Mon Prince, je ne souhaite nullement d'estre retenu icy] Ulysse n'a garde de ne pas consentir à l'ordre que Telemaque vient de donner, il fournit mesme de nouvelles raisons qui le demandent.

Dés que je me seray un peu chauffé, & que le temps sera adouci vers le haut du jour] Homere remet devant les yeux le temps de

l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, c'est vers la fin de l'automne, car alors les nuits & les matinées sont froides, & le temps ne s'adoucit que vers le haut du jour.

Page 68. *Euryclee sa nourrice qui estoit des peaux sur les sieges*] Car tous les soirs on ostoit ces peaux, on les plioit, & le lendemain dès le matin on les remettoit, afin que tout fust propre & en estat quand les Poursuivants viendroient dans la salle.

Elle ressembloit parfaitement à Diane & à la belle Venus] Il ne dit pas, qu'elle ressembloit à Diane ou à Venus, mais à Diane & à Venus. Elle ressembloit à Venus par sa beauté, & à Diane par sa sagesse, sa chasteté & sa modestie qui paroissent dans son port & dans l'air de toute sa personne.

Page 69. *Purifiez-vous dans un bain, & après avoir pris vos habits les plus propres*] On voit toujours dans Homere qu'on ne se presentoit point devant les Dieux pour leur adresser des prieres, qu'après s'estre purifié & avoir pris ses habits les plus propres qu'on eust, pour ne paroître devant eux que dans un estat décent & dans la pureté qu'ils demandent.

Je m'en vais à la place pour faire venir un estranger] Après que Telemaque a vû sa mere, & qu'il l'a tirée de la peine où elle estoit, son premier soin est de courir à l'estran- ger qu'il avoit receu dans son vaisseau & qu'il

avoit confié à son ami Pirée. Ce qu'il donne icy à l'hospitalité fait bien voir que quand il a parlé si durement à l'hoste d'Eumée, qui estoit devenu le sien, il a eu de bonnes raisons.

Page 70. *Ce discours de Telemaque fit impression sur l'esprit de Penelope*] Il y a dans le Grec,

..... Τὸ δ' ἀπὸς ἐπέεσσι παύει.

Mot à mot : *Ce discours fut sans aïstes pour Penelope*, c'est à dire, qu'il ne s'envola point & qu'il demeura gravé dans son esprit, &, comme nous disons, qu'il ne tomba point à terre. Je ne sçay pas à quoy a pensé Hesychius, quand il a escrit que dans ce passage ἀπὸς signifie *subit, prompt, léger*, ἀπὸς, ἀφ' οὐδὲν ὅμοιος ὁ ἀποσπῆρας ἢ παύει. Διοχόλος Ἀγαμέμνωνι, ἀφ' οὐδὲν. Il est vray qu'Echyle a employé ce mot dans son *Agamemnon*, vers 284. Le chœur demande à Clytemnestre,

Ἄλλ' ἢ σ' ἐπ' αὐτῷ πρὸς ἀπὸς παύει :

Quelque bruit qui ait fait impression sur vostre esprit, vous a-t-il flatté de cette douce esperance ! Mais dans ce mesme passage ce mot est pris dans le mesme sens que dans cet endroit d'*Homere*, pour un bruit qu'on ramasse avec soin, qui fait impression sur l'esprit, qui y demeure, qui n'est pas un bruit vain & qui se dissipe bien viste. Eustathe l'a fort bien expliqué, ἀπὸς δὲ ὁ παρὰ μνηστικόν

αἰ μὴ Ἀλκίβοις κατὰ τὸ κοινὸν τῷ λόγῳ ἐπί-
 δεῖν. Homere appelle ἀλκίβος μῦθος, un dis-
 cours qui demeure, qui n'est point aisé, se-
 lon l'épithète qu'on donne ordinairement au
 discours.

Une pique à la main & suivi de deux
 grands chiens] Comme nous l'avons vû au
 commencement du 11. Liv. On peut voir
 là les Remarques.

Minerve luy donna une grace toute divi-
 ne] J'ay assez parlé ailleurs de cette idée des
 Payens, que les Dieux augmentoient la
 beauté, la bonne mine de quelqu'un quand
 ils le jugeoient à propos.

Page 71. *Telemaque se retira de cette
 foule*] Il ne fait pas grand cas de ces fausses
 démonstrations, & sans y répondre il a le
 courage de se démettre de cette foule pour
 aller joindre ses amis dont il connoissoit l'af-
 fection & la fidélité.

Ordonnez tout à l'heure à des femmes de
 vostre Palais] Telemaque n'avoit plus que
 quelques femmes de sa mere qui luy fussent
 fidelles, les Poursuivants avoient ou corrom-
 pu ou éloigné tous les autres domestiques.

Page 72. *De me tuer en traistres dans
 mon Palais*] Quoyque Telemaque soit seul
 & abandonné presque de tout le monde, &
 que les Poursuivants remplissent son Palais,
 il a pourtant l'audace de faire entendre que
 les Poursuivants ne le tueront point, à moins

qu'ils ne le tiënt en traistres. Voilà une confiance noble que luy inspirent son courage, la presence de son pere & ses exhortations, & plus encore le secours de Minerve.

Que la maistresse de l'office couvrit de toutes sortes de mets qu'elle avoit en reserve]

On peut voir ce qui a esté remarqué sur un passage semblable dans le premier Livre, p. 84. Ce repas de Telemaque & de Theoclymene n'est que de viandes froides de l'office, & il n'est pas question icy de viandes chaudes ni de cuisinier, parce que l'heure du disner n'est pas encore venuë, & que les provisions qu'on envoyoit tous les matins de la campagne n'estoient pas encore arrivées, ou qu'on les aprestoit pour les Poursuivants. Ce n'est pas proprement icy le disner de Telemaque, car nous le verrons disner tout à l'heure dans ce mesme Livre. Icy il ne se met à table que pour faire disner son hoste Theoclymene, qu'il ne vouloit pas exposer parmi les Poursuivants.

Page 73. *Je vais donc remonter dans mon appartement, & je me coucheray ce soir dans cette triste couche]* C'est un reproche bien touchant que Penelope fait à Telemaque de ce qu'il n'a pas encore daigné luy apprendre ce qu'il a pû découvrir du retour d'Ulysse, pour la tirer du triste estat où elle se trouve, & pour luy faire passer quelques nuits moins fâcheuses que celles qu'elle passe depuis le

départ de ce cher mary. Elle remonte dans son appartement, & elle parle de son coucher, parce qu'elle n'assiste pas au dîner des Pourfuiivants, & qu'elle ne paroîtra plus de toute la journée.

Nous arrivâmes à Pylos chez le Roy Nestor] Homere donne icy un modèle parfait de la maniere dont on peut redire en abrégé ce que l'on a desja expliqué ailleurs plus amplement. Telemaque réduit en trente-huit vers ce qui est estendu dans le troisième, le quatrième & le cinquième Livre; il choisit avec beaucoup d'art ce qui peut faire le plus de plaisir à Penelope, & supprime ce qui pourroit luy causer quelque chagrin.

Page 74. *Là j'ay vu Helene pour laquelle les Grecs & les Troyens ont livré par la volonté des Dieux tant de combats*] Telemaque temoigne icy sa reconnoissance de la maniere gracieuse dont cette Princesse l'a reçu, car il ne parle d'elle que pour s'excuser, en attribuant les maux, qu'elle avoit causez, à la seule volonté des Dieux qui se servirent d'elle pour punir ces peuples, & cette justification sied bien dans la bouche de ce jeune Prince, après que son pere s'est fait connoître, car auparavant il n'y auroit pas eu de bienséance. Il faut remarquer qu'il ne dit pas un mot de la beauté d'Helene, car il parle à sa mere, & la sagesse ne permet pas qu'il fasse paroître devant elle que sa

beauté a attiré son attention.

Grands Dieux, s'escria-t-il, ces lâches aspirent donc à la couche de cet homme si vaillant & si renommé ? Voicy dix-huit vers qui sont repetez & qu'on a vus dans le IV. Liv. Telemaque n'avoit garde de les oublier, car ils devoient faire un grand plaisir à Penelope; premierement, ils luy apprennent qu'Ulyse n'est pas mort, & qu'il n'est que retenu dans l'île de la Nymphe Calypso, & cela malgré luy & avec une vive douleur; secondement, ils renferment une prophetie qui donne un rayon d'esperance à cette Princesse, & enfin ils contiennent son éloge, de ce qu'elle a résisté aux poursuites de ces lâches, si indignes de succeder à un Prince comme Ulyse, d'une si grande réputation.

Page 76. *Menelas n'est pas assez bien informé*] Menelas a pourtant prophetisé qu'Ulyse de retour dans son Palais mettra tous les Poursuivants à mort. Mais cette grande promesse peut plustost passer pour un souhait, que pour une prophetie, car il n'a parlé que par un transport d'imagination, & ses paroles n'ont esté fondées sur aucun signe visible que les Dieux luy eussent envoyé, au lieu que ce que ce Devin prédit icy a pour garent Apollon luy-mesme, qui a envoyé cet oyseau d'où il a tiré cet augure.

Page 77. *Voilà ce que m'a signifié l'oy-*

jeau que j'ay vû pendant que j'estois sur le
vaisseau, & que j'ay fait voir à Telemaque]
A la fin du xv. Livre.

Que vostre prophétie s'accomplisse comme
vous le promettez] Ce sont les mêmes ter-
mes dont Telemaque s'est desja servi à la
fin du xv. Liv. en parlant à ce même de-
vin, ainsi sans le sçavoir la Reyne confirme
les promesses de son fils.

Les Princes passioient le temps devant le
Palais à jouer au disque & à lancer le javo-
lot] Nous voyons icy, & nous l'avons desja
vû ailleurs, que ces Pourfuiants, quoyque
fort débauchez & dans la mollesse, ne lais-
sent pas d'avoir des divertissemens serieux
& honnestes. Les Anciens, dit Eustathe,
nous arrestent icy, pour nous faire remar-
quer que ces jeunes Princes, quoyque tres
intemperans, s'amenent à des jeux athleti-
ques qui forment le corps, cherchant dans
des divertissemens mêmes ce qui est honneste
& necessaire, & par-là ils nous enseignent
que l'homme ne doit jamais se donner aucun
relasche, & que jusques dans ses plaisirs il
doit s'exercer & se préparer à ce qu'il y a
de plus utile & de plus serieux.

Page 78. Medon s'approche d'eux; c'es-
toit de tous les herauts celui qui leur estoit le
plus agréable] Ce Medon estoit un homme
de bonne humeur, complaisant, insinuant,
fateur, & qui entrant dans tous les gousts

de ces jeunes Princes, en ce qu'ils avoient de moins criminel, avoit gagné leur confiance dont il se servoit pour le bien de Telemaque, car il rapportoit à Penelope tous les complots qu'ils faisoient contre Iay. Ces caracteres sont souvent plus utiles que des caracteres plus serieux & plus ouvertement déclarez contre l'injustice & contre le vice. Le discours que ce Medon fait icy aux Pour-suivants est un de ces discours plaisants qui réussissent toujours mieux auprès des débauchez qu'un discours plus serieux & plus sage; il commence par une flaterie & finit par un apophtegme qui ne leur est pas indifférent.

Page 79. *Je voudrois bien vous retenir icy, & vous donner la garde de mes estables*] Ces traits sont d'un grand agrément; car le Lecteur instruit prend un grand plaisir à voir le pasteur trompé vouloir offrir à son maître, à son Roy, la garde de ses estables comme une grande fortune.

Et les reproches des maîtres sont toujours fâcheux] C'est ce que doit penser tout serviteur fidelle. Homere est tout plein de ces préceptes indirects.

Car le soleil est desja haut] C'est à dire, qu'il est environ neuf ou dix heures, car il faut mesurer le temps selon les occasions dont on parle, & selon ce qui se passe actuellement.

Page 80. *Les bergers & les chiens demeurerent à la bergerie pour la garder*] Ces sortes de particularitez, qui ne paroissent pas nécessaires pour la narration, sont ajoutées pour la Peinture: je m'en rapporte aux grands Peintres. Il y en a peu qui faisant un tableau sur ce sujet, oubliassent ces bergers & ces chiens qui demeurent pour la garde des troupeaux & des estables; *Ut pictura pœsis erit.*

Eumée, sans le scavoir, conduisoit ainsi à la ville son maistre & son Roy] Homere attendri par ce sujet, qui est en effet tres touchant, fait cette reflexion, pour obliger son Lecteur à la faire avec luy.

C'estoit l'ouvrage de trois freres, Ithacus, Nerite & Polyctor] Il faut toujours faire honneur aux Princes des ouvrages qu'ils font pour la commodité du public. Voilà pourquoy Homere nomme les trois fils de Pterelas, à qui on avoit l'obligation de cette fontaine.

Un bois de peupliers planter en rond] Pourquoy Homere remarque-t-il icy cette figure de ce bois, en nous disant qu'il estoit parfaitement rond, *παῖδες κυκλοπεῖς*! C'est, comme dit fort bien Eustathe, que la figure ronde estoit celle que les Anciens estimoient le plus; ils la regardoient comme sacrée, c'est pourquoy ils faisoient leurs autels ronds, leurs tables rondes.

Page 81. *Qui suivi de deux bergers, menoit à la ville les chèvres les plus grasses* } Homere commence d'abord par faire sentir que ce Melanthius estoit un glorieux, qui gaste par les desordres & les débauches qui regnoient dans le Palais de son maistre, méprisoit son employ, faisoit conduire ses chèvres par deux bergers, & au lieu de se tenir à la campagne comme Eumée, il alloit aussi à la ville pour faire bonne chere avec les Poursuivants.

Il ne les eut pas plustost aperceus qu'il les accabla d'injures } Aristote, l'homme du monde qui a le mieux jugé de la Poësie, & qui de ce costé-là a un grand avantage sur Platon, remarque fort bien, & en cela il n'est pas contredit par Platon, qu'Homere estoit le seul qui meritoit le nom de Poëte, non seulement parce qu'il a bien escrit, mais encore parce qu'il a fait des imitations dramatiques, & qu'il a esté le premier qui a donné comme un crayon de la Comedie, en changeant en plaisanteries les railleries piquantes & obscenes des premiers Poëtes. Cet endroit en est une preuve, car voicy une veritable scene comique dans laquelle, sous le personnage de Melanthius, Homere peint admirablement les valets, qui corrompus par la bonne chere & par la débauche, trahissent leurs maistres, & se moquent de ceux qui leurs sont fideles.

Doit le ventre vuide engloutira toutes les tables.] Il regarde Ulysse comme un gueux affamé que rien ne pourra rassasier : c'est le sens de ce mot, *δαιτὶν ἀπολυμαίνων*. C'est ainsi qu'Horace a dit d'un gueux affamé, *Pernicies & tempestas baratrumque macelli*.

Voilà une belle figure que tu mènes au Palais parmi nos Princes ; crois-tu qu'il remportera le prix dans nos jeux] J'ay un peu entendu cet endroit pour en expliquer le sens, personne ne m'auroit entendu si j'avois traduit à la lettre, *demandant de vieilles brides, & non pas des femmes & des trepieds*. La Remarque suivante rendra cecy plus sensible.

Crois-tu qu'il remportera le prix dans nos jeux, & qu'on luy donnera de belles femmes ou des trepieds] Ce valet gâté par le commerce qu'il avoit avec ces Princes, n'a que de grandes idées de jeux & de combats de barriere où l'on proposoit des prix, & dont les prix les plus ordinaires estoient des femmes, des trepieds, &c. C'est sur cela qu'il dit icy à Eumée, crois-tu que ce gueux remportera le prix dans nos jeux, & qu'on luy donnera pour récompense de sa valeur ou de son adresse quelque belle esclave ou quelque beau trepied ! C'est assurément le véritable sens de ces paroles de Melanthius. Au reste cet endroit d'Homere doit servir à cor-

riger un passage d'Hesychius qui est manifestement tronqué, ἄορες, dit-il, γυναῖκες λέγονται καὶ τρίποδες. On appelle ἄορες les femmes & les trepieds. On voit bien que cela est faux, Hesychius avoit escrit, ἄορες γυναῖκες λέγονται, Ὀμπρος, οὐκ αορες οὐδὲ λέβητας, πούτ' ἐστὶ οὐ γυναῖκας οὐδὲ τρίποδας.

Page 82. *Je le nourrirais de petit lait*] Il ne luy donneroit pas le bon lait, ce seroit une nourriture trop friande pour luy, mais l'eau qui sort des fromages, le petit lait, le maigre du lait.

Page 83. *Mais il retint sa colere, & il prit le parti de souffrir*] Non seulement il prend ce parti, mais sa patience est si grande, qu'il ne répond pas un seul mot.

Et ces airs de Seigneur que tu te donnes] C'est ce que signifie proprement icy le mot ἀρχαίας dont Homere se sert; Melanthius, parce qu'il estoit toujours avec les Princes, imitoit ces airs & ces manieres, tranchoit du grand Seigneur, & vouloit estre homme de ville.

Page 84. *Ho, ho, répondit Melanthius, que veut dire ce docteur avec ses belles-sentences*] Le mot σοφώτα signifie des finesesses, des ruses, mais il signifie aussi des sentiments profonds, des moralitez, des sentences, δεινὰ βελθύματα, & je l'ay pris icy dans ce dernier sens, car Melanthius a égard à ce qu'Eumée vient de dire de sage, & aux

remontrances qu'il luy fait.

*Puisqu'il est si habile, je l'envoyeray bien-
tost sur un vaisseau loin d'Itaque trafiquer
pour moy*] Comme s'il disoit : c'est dommage
de laisser un si habile homme à garder les
cochons, il faut luy donner un vaisseau &
l'envoyer trafiquer, car avec l'esprit qu'il a,
il amassera de grandes richesses. Melanthius
parle icy en maistre qui peut disposer de ses
camarades, & s'en servir pour ses propres af-
faires comme de ses valets.

*Plust aux Dieux estre aussi seur qu'aujourd'
d'huy mesme Apollon tuera le jeune Telema-
que*] Voilà l'estat de ces valets perfides, ils
desirent la mort de leur maistre pour conti-
nuer leurs desordres & pour estre seurs de
l'impunité.

*Vis à vis d'Eurymaque auquel il estoit
particulièrement attaché*] Car cet Euryma-
que avoit un mauvais commerce avec Me-
lantho, une des femmes de Penelope & sœur
de ce Melanthius, comme Homere nous
l'apprendra dans le Livre suivant.

Page 85. *Il est aisé à reconnoistre entre
tous les autres Palais*] Car comme il y avoit
plusieurs Princes à Ithaque, il y avoit aussi
plusieurs Palais, mais tous inferieurs à celuy
d'Ulysse qui estoit le Roy.

Il est élevé & a plusieurs estages] Cette
façon de parler est remarquable, & ἐν ἑνὶ ὀνόματι
ἐν ἑνὶ ὀνόματι, ex aliis alia sunt, c'est à dire, qu'il y

a plusieurs appartements les uns sur les autres, c'est ce que nous disons, *il y a plusieurs estages*, οὐ μέρηται ἀλλ' ὑπερῶα, dit Eustathe.

Elle soutiendrait un siège, & il ne serait pas aisé de la forcer] Je croy que c'est-là le sens de ce vers,

..... οὐκ αἶ τις μιν ἀντὶ ὑπεροχίας.

Nul homme ne l'insulteroit. Car Hesychius explique, ὑπεροχίας, ὑπερφύνας, ὑπερησίου. Ulysse, homme de guerre, fait cette reflexion, qu'en cas de besoin il pourra s'y défendre contre ceux qui viendroient l'attaquer.

Voulez-vous entrer le premier dans ce Palais] Eumée en homme sage ne veut pas entrer dans le Palais avec Ulysse, de peur que cela ne soit suspect aux Pourfuyvants, & qu'ils ne s'imaginent que c'est un homme qu'il amène pour dire quelques nouvelles à Penelope.

Page 86. *Je fais assourdi aux insultes & aux coups*] L'expression Grecque est remarquable; elle dit à la lettre, *Je ne suis pas ignorant des playes & des coups*:

Οὐ γὰρ ἡ πλεονείων ἀδαήμων οὐδέ βολαίων. C'est la même que celle du Prophète Isaïe, 53. 3. *Virum dolorum & scientem infirmitatem.* Car la patience est une grande science.

Ventre affamé n'a point d'oreilles] C'est l'équivalent le plus juste de l'expression

Grecque qui paroît un proverbe : *Il n'est possible en aucune maniere de retenir, de cacher un ventre affamé & qui meurt de faim.* Au reste Ulysse parle ainsi pour mieux cacher son jeu, & pour faire croire à Eumée que c'est la nécessité & la faim qui l'obligent à faire toutes ces démarches.

C'est elle qui met sur pied des armées & qui équipe des flottes] Car si on y prend bien garde, la plupart des guerres & sur terre & sur mer, sont entreprises pour ravir le bien des autres, ou pour conserver le sien, & le tout pour la bonne chere, pour le luxe, &c. Aristophane a bien sceu profiter de cet endroit.

Page 87. *Un chien nommé Argus, qu'Ulysse avoit élevé]* Voicy une nouvelle espece d'épisode qu'Homere n'auroit pû employer dans l'Iliade, & qu'il employe heureusement dans l'Odyssée, qui est sur un autre ton; c'est la reconnoissance d'Ulysse par son chien. Cet épisode, tres différent de tout ce qui a précédé, jette dans cette Poësie une variété charmante. Le Poëte en faisant l'éloge d'Argus, enrichit l'histoire naturelle & marque le caractère d'Ulysse.

En attendant que les laboureurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les terres] Les narrations d'Homere sont ordinairement mêlées de préceptes indirects, soit pour les mœurs, soit pour le ménage. En voicy un

pour l'œconomie rustique. Le fumier devoit estre fort précieux à Ithaque, car comme les terres y estoient fort maigres, elles avoient grand besoin d'estre fumées, & c'est ce qu'Homere n'a pas oublié. Virgile en a fait un précepte,

Ne saturare fimo pingui pudeat sola.

Lib. 1. Georg. Un tas de fumier devant la porte d'un Palais ! s'escrie l'Auteur du Parallele. Demeurez d'accord que les Princes de ce temps-là ressembloient bien aux payfans de ce temps-cy. Voilà comme ce Critique estoit bien instruit de l'Antiquité.

Ce chien estoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure] Le Grec dit, & tout plein de vermine. Mais le mot de l'original est beau & harmonieux, au lieu que celui de vermine est desagréable & bas. L'Auteur du Parallele abuse encore de cet endroit : Homere dit que ce chien estoit tout mangé de tics. Il ne sent pas combien les termes bas qu'il employe flestrissent la diction & deshonnorent la Poësie.

Mais il n'eust pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds] Cela est menagé par le Poëte avec beaucoup d'art : si ce chien s'estoit levé, & qu'il fust allé aux pieds d'Ulysse le caresser, cela auroit pu donner quelque soupçon.

Ulysse qui le reconnut d'abord, versa des larmes qu'il essuya promptement] C'est un

sentiment tres naturel; Ulyffe touché de l'amitié de son chien, & le voyant en cet estat, pleure en mesme temps & par amitié & par compassion.

Page 88. *Où s'il estoit comme ces chiens inutiles qui ne sont bons qu'autour des tables, & que les Princes nourrissent par vanité*] Ulyffe blasme icy la coutume des grands Seigneurs de son temps qui nourrissoient beaucoup de chiens inutiles par vanité & pour la magnificence. Il vouloit qu'on n'en nourrist que d'utiles, ou pour la chasse ou pour la garde des maisons.

Et que les Princes nourrissent par vanité] Il y a dans le Grec, & que les Roys, &c. ἀρχαίς. Mais icy Roys signifie tous les grands Seigneurs, tous les riches : comme dans le mot d'Horace, sat. 2. liv. 1.

Regibus hic mos est ubi equos mercantur.
Et dans Terence, Eunuch. 1. 2.

..... *Eunushum porro dixti velle te,
Quia solæ utuntur his Reginae.*

Page 89. *C'est la coutume des domestiques, dès que leurs maîtres sont absents*] Cette Peinture est assez naturelle. Terence a dit de mesme, en parlant des servantes de Thaïs, Eunuch. 3. 5.

..... *Foras simul omnes prorunt se:
Abeunt lavatum, prostrepunt, ita ut sit
Domini ubi absunt.*

Dès que leurs maîtres sont absents, ou

foibles & sans autorité] Tout cela est renfermé dans ce seul mot,

... Εὐ τ' αὖ μιν ἐμπάττωσι δυνάτες.

Simul ac non amplius dominantur Reges.

Car dans toutes les langues il faut expliquer les termes par rapport aux sujets & aux occasions dont on parle. Ulysse, qui est le Roy, est ou mort ou absent, la Reyne est foible & n'est plus maistresse, & Telemaque est jeune & sans autorité, c'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ce seul mot *ἐμπάττωσι*, quand il n'y a plus de maistresse qui les retienne dans le devoir.

Car Jupiter oste à un homme la moitié de sa vertu le premier jour qu'il le rend esclave.] Cela est vray pour l'ordinaire; le premier jour qui oste la liberté, oste une grande partie de la vertu, & ce qui en reste ne tient pas contre une longue servitude, car, comme disoit un Philosophe à son ami Longin, la servitude est une espee de prison où l'ame décroist & se rapetisse en quelque sorte, & si la compare fort bien à ces boëtes où l'on enfermoit les nains pour les empêcher de croistre & pour les rendre mesme plus petits. Mais cela n'est pas si generalement vray qu'il n'y ait plusieurs domestiques qui résistent à ces impressions de la servitude & qui conservent leur vertu, témoin ce mesme Eumée. La beauté de la reflexion qu'Homere fait icy a touché l'Auteur mesme du Paral-

lele, mais il la trouve tres mal placée. Cette reflexion est admirable, dit-il, & une des plus belles qui furent jamais. Mais voyez où elle est mise, & à quelle occasion le Poëte prend des sentiments si élevez. Elle est tres bien mise, & plus la chose est petite, plus la negligence de ces valets esclate, & cette reflexion est d'autant plus seante, sur tout dans la bouche de ce pasteur.

Dans le moment le chien d'Ulyffe accomplit sa destinée, & mourut de joye] Tous les animaux, quand ils sont fort vieux, meurent pour la moindre chose; la joye qu'eut ce pauvre Argus de revoir son maistre fut si grande, qu'elle dissippa en mesme temps le peu qui luy restoit d'esprits. Homere dit de ce chien qu'il accomplit sa destinée, parce qu'il a establi dans ses Poëmes qu'il y a une destinée pour les animaux, & que la Providence veille pour eux comme pour les hommes. Ce qui est parfaitement d'accord avec la saine Theologie, comme je l'ay dit ailleurs.

D'avoir revu son maistre vingt ans après son départ] On n'auroit jamais crû que ce passage eust pû fournir un sujet de critique contre Homere; cependant l'Auteur moderne, dont j'ay desja souvent parlé, s'en est servi pour faire voir que si ce Poëte n'estoit ni bon Astronome, ni bon Geographe, comme il se flate assez ridiculement de l'avoir prouvé, il n'estoit pas meilleur Natura-

liste, & il le prouve à sa maniere, c'est à dire qu'il nous fait voir que s'il a fait des bevûes grossieres pour n'avoir pas entendu le Grec, il en fait aussi pour n'avoir pas entendu le Latin, comme M. Despreaux l'a fort bien prouvé, Refl. 3. sur Longin. Je rapporte ces fausses Critiques, pour faire voir à quels excès l'ignorance & le méchant goust portent les Censeurs des Anciens, afin que cet exemple retienne ses semblables. *Ulysse dans l'Odyssée, dit-il, est reconnu par son chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline assure que les chiens ne passent jamais quinze ans. Quand Pline l'auroit dit, il n'auroit pas fallu le croire, & il auroit mieux vallu suivre tant de Naturalistes Modernes qui assurent que les chiens vivent des vingt ans, des vingt-deux ans. Eustathe assure mesme que ceux qui sont venus après Homere, escrivent que les chiens vivent jusqu'à vingt-quatre ans. Οἱ δὲ καὶ ἐκκοιτιῶντες ζῶσιν ἔτι νέες; ἰσόρροτον οἱ παρ' Ὀμηρον.* Et moy-mesme j'en ay vû un qui avoit vingt-trois ans. Bien plus encore, il n'y a pas longtemps qu'on en a vû un icy qui avoit plus de trente années, je ne scay mesme s'il est mort. Comment Pline a-t-il donc pû se tromper sur une chose que l'experience enseigne. Mais bien-loin que Pline ait jamais assuré ce que ce Critique luy attribué si hardiment, il dit expressement le contraire

après Homere. *Canes Laconici vivunt annis
denis, cætera genera quindecim annos,
aliquando viginti.* Cette espece de chiens
qu'on appelle chiens de Laconie vivent dix
ans. Toutes les autres especes de chiens vi-
vent ordinairement quinze ans & vont quel-
quesfois jusqu'à vingt. Plin. liv. 10.

Page 90. Il s'assit hors de la porte, sur
le seuil qui estoit de fresne, & s'appuya con-
tre le chambranle qui estoit de cyprès & fera
bien travailler.] Ces petites particularitez, qui
paroissent inutiles, ne sont pas adjoutées en
vain, elles servent à tromper le Lecteur, &
à luy faire croire que tout le reste est vray,
puisque celuy qui fait le recit est si instruit
des moindres choses, & par ce mesme mo-
yen Homere marque les mœurs des temps.
Le seuil & le chambranle de la porte du
Palais d'Ulyse n'estoient pas d'un bois rare
& précieux.

La honte est nuisible à tout homme qui est
dans le besoin.] Dans le dernier Livre de
l'Iliade Homere a fait dire par Apollon mes-
me, *Que la honte est un des plus grands
maux & des plus grands biens des hom-
mes, qu'elle est tres utile & tres nuisible aux
hommes.*

..... Αὐδὴς μὲν οἴεται ἡδ' ὀνύχου.

Hesiode a réuni ces deux passages, celuy de
l'Odyssée & celuy de l'Iliade, & en a fait
une seule sentence dans son Traité des œu-

134 REMARQUES
vres & des jours :

Αἰδώς δ' ἐν αἰσῶνι χαλκνέμενον αἶσπα
καμίζει,

Αἰδώς, ἢ τ' αἶσπας μέγα σινέται ἢ δ' ἐ-
νέμεται.

C'est à dire, qu'il y a une bonne & une mau-
vaïse honte. On peut voir la Remarque sur
le dernier Liv. de l'Iliade, tom. 3. p. 592.

Page 91. *Il mangea pendant que le chan-
tre Phemius chanta & joüa de la lyre*] Ho-
mere ne rapporte point icy le chant de Phe-
mius, car il n'en a pas le temps, son sujet
l'appelle, & Ulysse va executer la plus eston-
nante de toutes les entreprises.

Page 92. *Quoyqu'il fust resolu qu'il n'en
sauveroit aucun*] Le Poëte adjoute cela à
cause de ce qu'il vient de dire, *afin qu'il püst
connoître ceux qui avoient de l'humanité &
de la justice.* Car il semble que ceux en qui
il en trouveroit devoient estre espargnez,
mais le Poëte nous avertit qu'il n'en sauvera
aucun, pas mesme de ceux en qui il trouvera
cette sorte d'humanité & de justice, car cette
humanité & cette justice n'estant que super-
ficielles & passageres, elles ne devoient pas
les sauver, il n'est pas juste qu'un acte de
vertu, qu'arrache un moment de compas-
sion & qui ne vient point de la bonne dispo-
sition du cœur, efface tant de méchantes
actions qu'un vice habituel a produites.

Mais avec un air si naturel, qu'on eust dit

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 135
qu'il n'avoit fait d'autre mestier toute sa vie] Homere fait remarquer icy la grande souplesse d'Ulysse qui se plioit & s'accommodoit a tous les estats de la fortune comme s'il y estoit né, jusqu'à mendier mesme. Eustathe dit fort bien, *Καὶ ἰδοὺ ὁ πολυμήχανος Ὀδυσσεύς, καὶ ὁ ἐπαγνῆς πηχίμης ἐστ.* Voyez combien est souple & adroit set Ulysse, il est maitre mesme en l'art de mendier. C'est ce qui justifie bien l'épithete *πλότῆρος* que le Poëte luy a donnée.

Se mit à gronder fortement Eumée] Antinoüs comme le plus méchant est aussi le plus soupconneux & le plus timide, il craint qu'il n'y ait icy quelque mystere caché, & que ce gueux ne soit quelque messager qu'Eumée amene à Penelope : voilà pourquoy il s'emporte si fort contre luy.

Page 93. *N'avons-nous pas icy assez de vagabonds & assez de pauvres]* Il y avoit donc beaucoup de pauvres à Ithaque, mais il y a de l'apparence que les pauvres des isles voisines & du continent mesme, s'estoient rendus-là pour profiter de la profusion que les Poursuivants faisoient dans le Palais d'Ulysse, car c'est la coutume des gueux, ils s'assemblient où est la soule. J'ay là quelque part qu'à Athenes il n'y avoit pas un seul gueux qui en mendiant deshonorast la ville. Voilà un grand éloge, je ne croy pas qu'aujourd'huy il y ait une seule ville dans le mon-

136 REMARQUES
de à laquelle on puisse le donner.

Un devin, un medecin, un menuisier, un chantre divin qui fait un grand plaisir par ses chants] Homere met icy au nombre des artisans, *δημιουργον, χειροτέχων*, les devins & les medecins, aussi-bien que les charpentiers, mais il y met aussi les chantres, c'est à dire, les Poëtes mesmes, Cela vient de ce que dans ces premiers temps, tous les arts, ceux mesmes qui nous paroissent aujourd'huy les plus mécaniques, estoient honorez, & on appelloit artisans, *δημιουργοι*, tous ceux qui travailloient pour le public, & qui tiroient une récompense de leur travail.

Voilà les gens qu'on appelle chez soy] Car tous ces gens-là sont utiles, & quand on n'en a pas dans le pays on en fait venir d'ailleurs. Eumée répond tres-solidement au reproche d'Antinoüs.

Page 94. *Il faut avoüer qu'un pere n'a pas plus de soin de son fils que vous en avez de moy]* C'est une ironie, comme si Antinoüs n'avoit voulu chasser cet estranger que pour espargner le bien de Telemaque, & cette ironie est mesme plus amere qu'elle ne paroist d'abord, car c'est comme si Telemaque luy disoit, il semble que vous soyiez seur d'espouser ma mere, vous agissez desja comme si vous me teniez lieu de pere, tant vous avez soin de ménager mon bien.

Page 95. *Je vous assure que si tous les*

Poursuivants donnoient à ce gueux autant que moy, il n'auroit pas besoin de grand chose] Antinoüs répond à l'ironie de Telemaque par une autre ironie, car il veut dire que si tous les Princes donnoient autant que luy à ce gueux, il seroit plus de trois mois sans revenir, car il recevroit tant de coups, qu'il luy faudroit plus de trois mois pour se faire panser. & pour en guerir.

Mais il s'approcha d'Antinoüs, & luy dit: Mon ami, donnez-moy aussi quelque chose] Ulysse dissimule, car la dissimulation fait une grande partie de la patience; il fait donc semblant de n'avoir ni entendu l'ironie cachée sous sa réponse à Telemaque, ni vû l'action qu'il a faite en tirant son marchepied. Il va à luy & luy demande comme aux autres, pour luy donner lieu de combler la mesure de sa méchanceté, & pour fonder la vengeance esclatante qui doit la suivre.

Page 96. *J'allay donc au fleuve Egyptus]* C'est la mesme histoire qu'il a faite à Eumée dans le xiv. Liv. il n'en change que la fin.

Page 98. *Ils me vendirent à un estranger qui passoit]* Cela est bien different de ce qu'il a dit à Eumée dans le xiv. Liv. Mais il ne craint pas qu'Eumée releve cela comme un menfonge, il croit ou que ce pasteur n'y prendra pas garde, ou qu'il croira qu'il a ses raisons pour ne pas dire icy ce qu'il luy a dit chez luy.

Où il me vendit à Dmetor fils de Jasus, qui regnoit dans cette isle] Quoy-qu'il ne faille pas demander raison à Ulyffe de ses fictions, il n'est pourtant pas hors de propos de rechercher les veritez qu'il peut avoir meslées dans ses fables. Je croy que ce Roy de Cypre n'est pas un Roy supposé. Quand les Grecs se préparoient à aller à Troye, il y avoit à Cypre un Roy nommé Cinyras, qui envoya à Agamemnon cette belle cuirasse dont il est parlé au commencement de l'onzième Livre de l'Iliade. Ce Roy mourut apparemment pendant le siege, & ce Dmetor fils de Jasus, dont Homere. parle dans ce passage, regna après luy.

De peur que je ne te fasse revoir cette triste terre d'Egypte, ou Cypre] C'est à dire, de peur que je ne te vende à des corsaires qui te meneront encore en Egypte, ou qui iront te vendre dans l'isle de Cypre. Au reste ce passage suffit pour détromper ceux qui ont crû qu'Homere n'a connu *Aegyptus* que pour le fleuve, car nous voyons icy manifestement qu'il appelle du mesme nom la terre que ce fleuve arrose, puisqu'il dit *μηδὲν Ἀίγυπτον*. Cette épithete au feminin ne convient point au fleuve, elle ne convient qu'à la terre.

Page 99. On voit bien que chez vous vous ne donneriez pas un grain de sel à un mendiant] C'estoit un proverbe en Grece. Pour

marquer un homme fort avare on disoit qu'il ne donneroit pas un grain de sel à un pauvre, car le sel y estoit fort commun. Il faut remarquer icy le mot *étranger* mis pour *étranger*, un mendiant, car après Homere il a eu une signification plus noble.

Page 100. *On n'est point surpris qu'un homme soit blessé quand il combat pour défendre son bien*] Ce discours est tres fort & releve bien l'injustice d'Antinoüs, d'avoir frappé un homme qui ne faisoit que luy demander l'aumosne. Mais outre le sens évident & manifeste qu'ont les paroles d'Ulysse, elles en ont un caché qui a rapport aux affaires presentes, car c'est comme s'il disoit, si je voulois chasser les Poursuivants & défendre mon bien & mes troupeaux qu'ils dissipent, ce ne seroit pas une chose bien estrange que je fusse blessé, mais que je le sois lorsque je ne fais que demander la charité pour appaiser la faim, voilà ce qui est estrange & inouï. Ulysse est blessé par Antinoüs lorsqu'il luy demande l'aumosne, & il ne le fera point lorsqu'il attaquera les Pursuivants pour les chasser de son Palais.

Page 101. *Vous avez fort mal fait, Antinoüs, de frapper ce pauvre*] L'action d'Antinoüs est si criante, qu'elle revolte mesme les autres Princes tout injustes & tout depravez qu'ils estoient.

Que deviendrez-vous, malheureux, si c'est

quelqu'un des Immortels ! car souvent les Dieux, qui se revestent comme il leur plaît de toutes sortes de formes, prennent la figure d'estrangers] Voicy un passage celebre qui a attiré la censure de Platon. Si Dieu se metamorphosoit, dit ce Philosophe dans le 1. liv. de sa Republique, il prendroit une forme plus parfaite que la sienne, ou une forme moins parfaite. Or il est ridicule de dire qu'il se change en mieux, car il y auroit quelque chose de plus parfait que luy, ce qui est absurde ; & il est impie d'admettre qu'il se change en quelque chose de moins parfait, car Dieu ne peut se dégrader. D'ailleurs s'il paroissoit sous une autre forme que la sienne, il mentiroit, parce qu'il paroistroit ce qu'il ne seroit pas. Il faut donc conclure de-là qu'il demeure dans sa forme simple, qui est seule la beauté mesme & la perfection. Qu'aucun Poëte, ajoute-t'il, ne vienne donc pas nous dire que les Dieux prennent toutes sortes de formes, & que sous la figure d'estrangers ils vont dans les villes, &c. M. Dacier a fort bien refuté l'erreur cachée sous ces raisons qui paroissent specieuses. Si Platon, dit-il, n'avoit employé son raisonnement qu'à battre en ruine les ridicules metamorphoses que les Poëtes attribuoient aux Dieux, il auroit raison, mais de s'en servir pour combattre la maniere dont il a souvent plu à Dieu de se rendre visible sous la forme d'un ange.

Dans le
Traité de la
doctrine de
Platon, p. 171.

ou d'un homme qu'il a créé à son image, & dont il a pû prendre la figure sans tromper les hommes, & sans se départir de ses perfections; c'est une erreur. Aussi n'a-t-elle pas échappé aux lumières de son disciple Aristote, qui, bien que d'ailleurs moins éclairé sur la nature divine, a mieux connu que Platon la beauté & la vérité de ce sentiment d'Homere, & instruit par ce grand Poëte, il a reconnu qu'il n'est pas indigne de Dieu de se revestir de la nature humaine pour délivrer les hommes de leurs erreurs. Ce passage d'Homere est certainement d'une grande beauté, & c'est un grand honneur pour ce Poëte que ses vûes s'accordent mieux avec les vérités de nos Livres saints que celles du plus grand Philosophe & du plus grand Theologien du Paganisme. Il semble qu'il avoit lû ce passage de la Genese, où trois Anges s'estant apparus à Abraham, le Seigneur luy dit: *Le cri de Sodome & de Gomorre s'est multiplié, & leur peché s'est extrêmement aggravé, je descendray & je verray si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moy; &c.* Genes. 18. 21. & 22. Toute l'Ecriture sainte est pleine de ces exemples. Et ce qu'il y a icy de bien remarquable, c'est qu'Homere met cette grande vérité dans la bouche de ces Poursuivants pour en mieux marquer la certitude, car il faut qu'une vérité soit bien constante & bien

répandue quand elle est ainsi attestée & avouée par ces sortes de gens qui n'ont d'autres ni pitié ni religion.

Page 102. *Mais quand on eut rapporté à la sage Penelope que ce pauvre avoit esté blessé*] La compassion que Penelope a pour cet étranger, qu'on vient de blesser si indignement, donne lieu à l'entrevûe de Penelope & d'Ulysse, qui se fera dans le xix. Liv. & qui donne un merveilleux plaisir aux Lecteurs.

Page 104. *Et ces trois jours-là ne luy suffirent pas pour me raconter ses tristes aventures*] Il faut qu'Eumée exagere, ou plustost qu'Ulysse luy ait dit beaucoup de choses que le Poëte n'a pas rapportées, ou qu'il n'a rapportées qu'en abrégé, & cela est tres apparent, car ce que nous lisons ne remplit que quelques heures.

Comme quand un chantre celebre, que les Dieux eux-mesmes ont instruit] Homere releve tres souvent les merveilles de la Poësie & le plaisir que font les chants divins, car il connoissoit bien le merite & le pouvoir de son art. Mais il ne parle que des Poëtes que les Dieux eux-mesmes ont instruits, c'est à dire, qui ont receu des Dieux le genie de la Poësie, & à qui les Dieux ont ouvert tous leurs tresors. Les autres ne font aucun plaisir, & ne sont escoutez que de ceux qui n'ont aucune idée de la veritable Poësie.

Où le sage Minos est né.] Le premier Minos, c'est à dire, le fils de Jupiter & d'Europe, fut un Roy si juste & un si excellent Legislateur, qu'Homere l'appelle l'*ami de Jupiter*, qu'il dit qu'il s'entretenoit avec luy, & qu'il a crû ne pouvoir donner un plus grand éloge à l'isle de Crete, qu'en disant que le sage Minos y estoit né. Car rien ne fait tant d'honneur aux Estats que les grands personnages qui y ont pris naissance. D'autres ont expliqué ce mot, *ὅτι Μίνως γένος ἐστίν, où regnent les descendants de Minos*. En effet Idomenée regnoit encore en Crete dans le temps que cecy se passoit à Ithaque, mais j'aime mieux le premier sens.

Qu'Ulysse est plein de vie près des terres des Thesprotiens.] Et cela est tres vray, puisqu'Ulysse est à Ithaque, qui n'est pas éloignée de la Thesprotie, & qu'il y amene de grandes richesses, ces richesses qu'il a cachées dans un antre, comme nous l'avons vû.

Page 105. Et Telemaque esternua si fort que tout le Palais en retentit.] Il falloit bien que l'esternüement de Telemaque fust tres fort pour estre entendu de Penelope, qui estoit retirée dans son appartement au haut de son Palais. Elle reconnoist que c'est l'esternüement de son fils, & cet esternüement qui vient si à propos comme elle achevoit de dire ces paroles, *il se seroit bien-tost vengé de ces Princes*, luy paroist un augure tres

favorable & tres seur. Nous voyons par ce passage que la superstition de prendre les esternüements pour des augures est tres ancienne. Cette superstition venoit de ce que la teste estant la partie la plus sacrée du corps, comme le siege de la raison & du sentiment, & l'esternüement venant de la teste, on le prenoit pour un signe d'approbation, & non seulement on respectoit ce signe, mais on le regardoit comme envoyé par Jupiter mesme, & on l'adoroit. En voicy une preuve bien remarquable dans le 3. liv. de Xenophon de l'expédition de Cyrus. Xenophon ayant fini un petit discours par ces paroles: *Nous avons plusieurs rayons d'esperance pour nostre salut*, il adjoute, *Sur cela quelqu'un esternüa, & tous les soldats l'ayant entendu, se mirent à adorer le Dieu par un mouvement aussi general que subit; & alors Xenophon reprenant la parole, leur dit: Compagnons, puisqu'en parlant d'esperance de salut, cet augure de Jupiter sauveur nous est apparu, &c.* Cela explique fort bien l'idée que l'on avoit des esternüements. Dans la suite cette superstition a fait place à une autre; on a regardé l'esternüement comme une maladie, ou comme un signe de maladie, & c'est d'où est venue la coutume, qui dure encore aujourd'huy, de dire *Dieu vous assiste*, à ceux qui viennent d'esternüer. Comme les Grecs disoient ζῶσον, *Jupiter, sauvez-le*; ou ζήη, *vivez, puissiez*.

puissiez-vous vivre.

Page 106. *Elle vous donnera des habits dont vous avez grand besoin*] Penelope a dit seulement, *je luy donneray de bons habits.* Et Eumée, comme un serviteur affectionné, ajoute, *dont vous avez grand besoin, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c.* Ces dernieres paroles, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c. seroient fort mal dans la bouche de la Reyne, mais elles sont fort bien dans celle d'Eumée, qui croit que c'est assez faire pour un homme comme luy que de l'habiller & de luy permettre de gueuser librement par toute la ville.

Page 107. *Car je sçay des nouvelles de son mary, nous sommes luy & moy dans une mesme infortune*] Les traits équivoques qui portent un sens dans l'esprit de celuy à qui on parle, & un autre sens dans l'esprit de celuy qui lit & qui sçait la verité, font toujours un effet admirable, car le Lecteur a en mesme temps deux plaisirs, l'un d'estre dans le fait, & l'autre, de voir les autres trompez par l'ignorance où ils sont. C'est ce qui regne souverainement dans l'Oédipe de Sophocle.

Telemaque ni aucun de sa maison ne se sont presentez pour me deffendre] Car cette timidité de Telemaque & de ses gens est une grande preuve que tout plie sous ces

Poursuivants, & que leur violence & leur insolence sont redoutées de tout le monde.

Page 110. *Mais ne partez pas sans avoir soupé*] Il y a dans le Grec: *Partez après avoir pris le repas du soir*: οὐ δ' ἔρχο δειλιήσας. Et il s'agit de sçavoir de quel repas Homere parle icy. Quelques anciens Critiques ont crû que c'estoit un quatrième repas que l'on faisoit après souper, que les Romains appelloient *commessationem*, & que nous appelions *collation*. Mais ce repas estoit inconnu aux Grecs de ces temps heroïques, qui estoient trop sobres pour manger encore après le souper. Athenée a pourtant suivi ce sentiment dans son premier livre, mais dans la suite, contraire à luy-mesme, il s'en est moqué; c'est dans son 5. liv. où il dit: *Ceux-là sont ridicules qui disent que les Grecs faisoient quatre repas, sur ce qu'Homere a dit, οὐ δ' ἔρχο δειλιήσας, ne prenant pas garde que ce mot δειλιήσας signifie-là δειλινὸν δεῖπνον ἢ πρὶν ἢ μετὰ τὸν χορὸν*. Athenée a raison icy de ne vouloir pas qu'on explique le mot d'Homere d'un quatrième repas; mais je croy qu'il a tort de ne vouloir pas l'entendre du souper, car on voit que Telemaque n'a pas plustost donné l'ordre, qu'Eumée va se mettre à table & manger. δειλιήσας signifie donc icy *après avoir pris le repas du soir*, c'est à dire, *après avoir soupé*, τὸ δειλινὸν ἔμμελμα λαβὼν, οἷον δειπνήσας, comme dit fort

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 147
bien Hesychius, car le *souper*, δῆμος, estoit
aussi appelé δειπνόν, comme le *diner*, δει-
πνόν, estoit aussi appelé αἶσον. Ainsi voi-à
ces quatre repas qu'on reproche à ces pre-
miers Grecs, les voilà réduits à deux qui
ont des noms differents selon l'heure où on
les faisoit. On peut voir la premiere Re-
marque sur le Liv. xvi.

Car le jour estoit desja bien avancé] C'est
à dire, que le soleil penchoit vers son cou-
cher.



Argument du Livre XVIII.

UN celebre mendiant nommé Irus vient à la porte du Palais & veut en chasser Ulysse ; ce Prince deffend son poste, & ils en viennent tous deux à un combat à l'escrime des poingts ; Ulysse remporte la victoire, & est loué par les Poursuivants qui luy donnent le prix qu'il merite. Ulysse fait de sages reflexions sur la misere de l'homme. Penelope se presente aux Poursuivants, Minerve prend elle-mesme le soin de l'embellir afin qu'elle les charme davantage ; ce soin n'est pas inutile, car ils luy font tous de beaux presens. Penelope, après avoir fait des reproches à son fils de ce qu'il a laissé maltraiter son hoste, & après avoir receu les presens, s'en retourne dans son appartement, & les Princes continuent à prendre le plaisir de la danse & de la musique. Ulysse se querelle avec une des femmes du Palais. Le Poëte fait voir le desordre où vivent ces femmes. Eurymaque fait des railleries d'Ulysse qui luy répond ; Eurymaque s'emporte. Mais enfin Telemaque congédie l'assemblée, & les Poursuivants se retirent après avoir fait les libations,





L'ODYSSE'E

D'HOMERE.

LIVRE XVIII.

EUMÉE estoit à peine parti, qu'on vit se presenter à la porte du Palais un mendiant qui avoit accoutumé de demander son pain dans Ithaque, & qui par son horrible gloutonnerie s'estoit rendu fort celebre, car il mangeoit toujours & estoit toujours affamé. Cependant quoy-qu'il fust d'une taille énorme, il n'avoit ni force ni courage; son veritable nom estoit Arnée, sa mere le luy avoit donné dès sa naissance, mais les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus,

parce qu'il faisoit tous les messages
dont on le chargeoit. En arrivant
il voulut chasser Ulysse de son pos-
» te, & luy dit en l'insultant, Retire-
» toy de cette porte, vieillard décre-
» pit, que je ne t'en arrache en te
» traînant par les pieds. Ne vois-tu
» pas que tous ces Princes me font
» signe & m'ordonnent de te chasser!
» mais je respecte ta profession. Le-
» ve-toy donc, de peur que nous n'en
» venions aux mains, ce qui ne se-
» roit pas à ton avantage.

Ulysse le regardant d'un œil fa-
» rouche, luy dit : Mon ami, je ne
» te dis point d'injures, je ne te fais
» aucun mal, & je n'empêche point
» qu'on ne te donne ; cette porte
» peut suffire à nous deux. Pourquoi
» es-tu fâché qu'on me fasse quel-
» que part d'un bien qui ne t'appar-
» tient pas ! Il me paroist que tu es
» mendiant comme moy. Ce sont les
» Dieux qui donnent les richesses.
» Ne me desfie point trop au combat,

& n'eschauffe pas ma bile, de peur α
 que tout décrepît que je suis, je ne α
 te mette tout en sang ; j'en serois α
 demain plus en repos , car je ne α
 croy pas que de tes jours tu revins- α
 ses dans le Palais d'Ulyffe. α

Grands Dieux, repartit Irus en α
 colere; voilà un gueux qui a la lan- α
 gue bien pendue. Il ressemble tout α
 à fait à une vieille ratatinée. Si je α
 le prends je l'accommoderay mal, α
 & je luy feray sauter les dents de la α
 machoire comme à une beste qui α
 fait le dégast dans les terres d'un α
 voisin. Voyons donc , deshabile- α
 toy, ceins-toy d'un linge & entrons α
 en lice, & que les Princes soient α
 spectateurs de nostre combat : mais α
 vieux comme tu es, comment sou- α
 tiendras-tu un adversaire de mon α
 âge ! α

C'est ainsi qu'Ulyffe & Irus se
 querelloient avec chaleur devant la
 porte du Palais. Antinoüs les en-
 tendit, & adressant aussi-tost la pa-

role aux Poursuivants avec de
» grands ris, Mes amis, leur dit-il,
» vous n'avez encore rien vû de pa-
» reil au plaisir que Dieu nous en-
» voye ; cet estranger & Irus se que-
» rent, & ils vont terminer leur
» différent par un combat. Ne per-
» dons pas cette occasion de nous di-
» vertir ; hastons-nous de les mettre
» aux mains.

Tous les Princes se levent en
mesme temps, & riant de toute leur
force, ils environnent les deux
» mendiens, & Antinoüs dit : Prin-
» ces, voilà les ventres des victimes
» qu'on fait rostir pour nostre table
» après les avoir farcis de graisse &
» de sang, c'est un prix digne de ces
» champions. Que celui donc qui
» aura terrassé son adversaire, choi-
» sisse le meilleur ; il aura encore
» l'honneur de manger toujours a-
» vec nous, & nous ne souffrirons
» point qu'aucun autre mendiant
» partage avec luy cet avantage.

Cette proposition d'Antinoüs
 plut à toute l'assemblée, & le pru-
 dent Ulyffe prenant alors la parole,
 dit avec une ironie cachée, Prin- «
 ces, un vieillard comme moy, acca- «
 blé de calamité & de misere, ne de- «
 vroit pas entrer en lice avec un ad- «
 versaire jeune, fort & vigoureux, «
 mais le ventre accoutumé à faire «
 affronter les plus grands dangers, «
 me force de hazarder ce combat si «
 inégal, où ma deffaite est presque «
 seure. Mais au moins promettez- «
 moy, & avec serment, qu'aucun «
 de vous, pour favoriser Irus, ne «
 mettra la main sur moy, ne me «
 poussera & ne fera aucune super- «
 cherie dont mon ennemi puisse «
 profiter. «

Il dit, & tous les Princes firent
 le serment qu'il demandoit, après
 quoy Telemaque dit : Estranger, si «
 vous avez le courage d'entrepren- «
 dre ce combat, ne craignez aucun «
 des Grecs, car celui qui mettroit «

- » la main sur vous, attireroit sur luy
- » tous les autres ; je vous prends sous
- » ma protection comme mon hôte,
- » & je suis seur que les deux Roys
- » Antinoüs & Eurymaque , tous
- » deux aussi sages que braves, seront
- » pour moy.

Tous les Princes applaudirent au discours de Telemaque. Alors Ulyffe se dépouïlla, quitta ses hailons & en mit une partie devant luy. On vit avec estonnement ses cuisses fortes & nerveuses , ses espaulles quarrées, sa poitrine large, ses bras forts comme l'airain. Minerve, qui se tenoit près de luy, le faisoit paroistre encore plus grand & plus robuste. Tous les Princes, malgré leur fierté, en estoient dans l'admiration , & il y en eut quelques-uns qui dirent à ceux qui estoient près d'eux , Voilà Irus qui

- » ne fera plus de message , il s'est at-
- » tiré son malheur. Quelle force &
- » quelle vigueur dans son adversaire!

il n'y a point d'athlète qui puisse
luy estre comparé.

Irus en le voyant sentit son
courage abattu , mais malgré ses
frayeurs les domestiques des Prin-
ces le menerent sur le champ de
bataille , après l'avoir dépouillé &
ceint d'un linge ; on le voyoit
trembler de tous ses membres. An-
tinoüs en colere de voir tant d'in-
solence avec tant de lascheté, le tan-
ça rudement , & luy dit : Misera-
ble, indigne de vivre, tu méprisois
tant cet estranger , & presentement
tout accablé qu'il est de misere &
d'années, sa seule vûë te fait trem-
bler. Je te déclare que si tu te lais-
ses vaincre, je te jetteray dans un
vaisseau, & je t'envoyeray en Epire
au Roy Echetus , le plus cruel de
tous les hommes, qui te fera cou-
per le nez & les oreilles , & te re-
tiendra dans une dure captivité.

Cette menace augmenta encore
sa frayeur & diminua ses forces.

G vj

On le mena au milieu de l'assemblée. Quand les deux champions furent en présence, ils leverent les bras pour se charger. Ulysse délibera en luy-mesme s'il l'estendrait mort à ses pieds du premier coup, ou s'il se contenteroit de le jeter à terre, & il prit ce dernier parti, comme le meilleur, dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soupçon aux Princes & le découvrir. Les voilà donc aux prises; Irus décharge un grand coup de poing sur l'espaule droite d'Ulysse, & Ulysse le frappe au haut du cou sous l'oreille avec tant de force, qu'il luy brise la machoire & l'estend à terre; le sang sort à gros boüillons de sa bouche avec les dents, & il ne fait que se débattre sur la poussiere. Les Pour suivants, pleins d'admiration, levent les mains avec de grands cris & de grandes risées. Mais Ulysse prenant son ennemi, le traîne par les

pieds hors des portiques & de la
 basse-cour, & le faisant asseoir en
 dehors près de la porte, il luy met
 un baston à la main, & luy dit :
 Demeure-là, mon ami, pour gar- «
 der cette porte, & ne t'avise plus, «
 toy qui es le dernier des hommes, «
 de traiter les estrangers & les men- «
 dians comme si tu estois leur Roy, «
 de peur qu'il ne t'arrive pis encore. «

Après avoir ainsi parlé, il va re-
 prendre sa besace & se remettre à
 la porte dont Irus avoit voulu le
 chasser. Les Princes entrent, & le
 felicitant de sa victoire, ils luy di-
 sent : Estranger, que Jupiter & «
 tous les autres Dieux vous accor- «
 dent tout ce que vous desirez & «
 qui peut vous estre agréable pour «
 la bonne action que vous avez faite «
 de délivrer cette ville de ce men- «
 diant, que rien ne peut rassasier. «
 Car nous allons bientost l'envoyer «
 en Epire au Roy Echetus, qui n'est «
 pas accoutumé à bien traiter ceux «

» qui tombent entre ses mains.

Ulyſſe fut ravi d'entendre ces ſouhairs de la bouche des Pourſuivants, & en tira un bon augure. Antinoüs met devant luy en meſme temps le ventre d'une viétime farci de graiſſe & de ſang & fort bien roſti. Amphinome luy ſert deux pains qu'il tire d'une corbeille, & luy preſentant une coupe
 » d'or pleine de vin, il luy dit: Ge-
 » nereux eſtranger, qui venez de
 » montrer tant de force & tant de
 » courage, puiſſiez-vous eſtre heu-
 » reux, & qu'à l'avenir vous vous
 » voyiez auſſi comblé de richesses,
 » que vous eſtes preſentement acca-
 » blé de miſere & de pauvreté.

Ulyſſe touché de ſa politeſſe,
 » luy répondit: Amphinome, vous
 » eſtes fils d'un pere dont la réputa-
 » tion eſt venue juſqu'à moy; la gloi-
 » re, la valeur, les richesses & la ſa-
 » geſſe de Niſus qui regnoit dans
 » l'iſle de Dulichium me ſont con-

nuës, & je voy que vous n'avez pas «
dégénéré, car vous me paroissez «
prudent & sage. C'est pourquoy je «
ne feray pas difficulté de vous dire «
ma pensée, je vous prie de l'enten- «
dre & de vous en souvenir. De «
tous les animaux qui respirent ou «
qui rampent sur la terre, le plus «
foible & le plus misérable, c'est «
l'homme; pendant qu'il est dans la «
force de l'âge, & que les Dieux en- «
tiennent le cours de sa prospe- «
rité, il est plein de présomption & «
d'insolence, & il croit qu'il ne sçau- «
roit luy arriver aucun mal. Et lors- «
que ces mêmes Dieux le précipi- «
tent de cet estat heureux dans les «
malheurs qu'il a mérités par ses in- «
justices, il souffre ce revers, mais «
avec un esprit de revolte & d'un «
courage forcé, & ce n'est que pe- «
titesse, que bassesse; car l'esprit de «
l'homme est toujours tel que sont «
les jours qu'il plaît au pere des «
Dieux & des hommes de luy en- «

» voyer. Moy-mesme, j'estois né
» pour estre heureux; je me suis ou-
» blié dans cet estat, & j'ay commis
» beaucoup de violences & d'injusti-
» ces, me laissant emporter à mon
» naturel altier & superbe, & me
» prévalant de l'autorité de mon pe-
» re & de l'appuy de mes freres; vous
» voyez l'estat où je suis réduit. C'est
» pourquoy j'exhorte tout homme à
» n'estre jamais ni emporté ni injus-
» te, & à recevoir avec humilité &
» dans un respectueux silence tout
» ce qu'il plaist aux Dieux de luy
» départir. Je voy les Poursuivants
» commettre icy des excès indignes,
» en consumant les biens & en man-
» quant de respect à la femme d'un
» homme qui, je pense, ne sera pas
» long-temps éloigné de ses amis &
» de sa patrie, & qui en est desja bien
» près. Je souhaite de tout mon
» cœur, mon cher Amphinome, que
» Dieu vous remene dans vostre mai-
» son, en vous retirant du danger qui

les menace, & que vous ne vous «
trouviez pas devant luy quand il «
fera de retour ; car je ne croy pas «
que dès qu'il sera une fois entré «
dans son Palais , les Pourſuivants «
& luy ſe ſeparent ſans qu'il y ait «
du ſang répandu. »

En finiffant ces mots il fit ſes libations, but le reſte & luy rémit la coupe entre les mains. Ce Prince rentra dans la ſalle le cœur plein de triſteſſe & ſecoüant la teſte, comme préſageant deſja le malheur qui luy devoit arriver. Mais malgré ces avis & ſon preſſentiment, il ne put éviter ſa deſtinée ; Minerve l'arreſta pour le faire tomber ſous les coups de Telemaque. Il ſe remit donc à table ſur le meſme ſiege qu'il avoit quitté.

Dans ce meſme moment Minerve inspira à la fille d'Icarius, à la ſage Penelope, le deſſein de ſe montrer aux Pourſuivants, afin qu'elle les amuſaſt encore de vaines

esperances, & qu'elle fust plus honorée de son fils & de son mary qu'elle n'avoit jamais esté. Elle appella Eurynome, & avec un soufrire qui n'effaceoit pas la tristesse peinte dans ses yeux, elle luy dit :

» Ma chere Eurynome, voicy un
» nouveau dessein qui vous surpren-
» dra sans doute ; j'ay résolu de
» me faire voir aux Pour suivants,
» quoy qu'ils me soient toujours plus
» odieux. Je trouveray peut-estre
» moyen de donner à mon fils un
» avis utile, c'est de ne se point tant
» meller avec ces hommes insolents
» & injustes, dont les discours ne sont
» que douceur, mais dont le cœur
» est plein de fiel & de perfidie.

» Ce dessein est tres sage, repartit
» Eurynome. Allez donc, ma chere
» Penelope, allez donner à vostre fils
» les avis dont il a besoin. Mais au-
» paravant entrez dans le bain, &
» redonnez à vostre visage, par des
» couleurs empruntées, l'esclat que

vos afflictions ont terni, & n'allez «
point vous presenter le visage tout «
baigné de larmes; rien n'est si con- «
traire à la beauté que de pleurer «
toujours. D'ailleurs je vous prie de «
vous souvenir que vostre fils est «
desja dans l'âge où vous avez tant «
demandé aux Dieux de le voir, «
c'est un homme fait. «

Ah, Eurynome, répondit la sa- «
ge Penelope, que le soin que vous «
avez de moy, & la part que vous «
prenez à mes douleurs ne vous por- «
tent pas à me conseiller de me bai- «
gner, & d'emprunter le secours de «
l'art pour rappeler ma beauté des- «
ja effacée. Les Dieux immortels «
m'ont ravi le soin de m'embellir & «
de me parer depuis le jour fatal «
que mon cher mary s'est embarqué «
pour Troye. Mais faites venir mes «
femmes, Autonoë & Hippoda- «
mie, afin qu'elles m'accompagnent, «
car je n'iray pas seule me presenter «
devant ces Princes; la bienséance «

ne le permet pas. En mesme temps Eurynome sort de l'appartement de la Reyne pour aller donner l'ordre à ses femmes & les faire venir.

Cependant Minerve, qui vouloit relever la beauté de Pénélope, s'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation. Elle luy envoya un doux sommeil qui s'empara de tous ses sens ; elle s'endort à l'instant sur son siege mesme, & alors la Déesse luy fit ses dons les plus esclatants, afin que les Grecs fussent encore plus ébloüis de ses charmes. Premièrement elle se servit pour son beau visage d'un fard immortel, du mesme dont la charmante Cytherée se sert quand elle se prépare pour aller danser avec les Graces ; elle la fit ensuite paroistre plus grande & plus majestueuse, luy rendit tout son embonpoint, & luy donna une blancheur qui effaceoit celle de l'yvoire.

Après l'avoir rendu si belle, la

Déesse se retira, & les femmes de la Reyne entrèrent dans son appartement en parlant à haute voix. Ce bruit éveilla Penelope, qui se frotant les yeux, s'escria, Helas, « un doux assoupissement est venu « suspendre un moment mes cruelles « inquietudes. Plust aux Dieux que « la chaste Diane m'envoyast tout à « l'heure une mort aussi douce, afin « que je ne fusse plus réduite à passer « ma vie dans les larmes & dans la « douleur, soupirant toujours pour « la mort, ou pour l'absence d'un « mary qui par ses rares qualitez & « par ses vertus estoit au dessus de « tous les Princes de la Grece. »

En finissant ces mots elle descendit de son appartement suivie de deux de ses femmes. En arrivant dans la salle où estoient les Princes, elle s'arresta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile, & ayant ses deux femmes à ses deux costez. Les Princes ne la

voient pas plustost, que ravis & comme en extase, ils n'eurent ni force ni mouvement, car l'amour lioit toutes les puissances de leur ame. Le desir de l'espouser se reveille en eux avec plus de fureur.

La Reyne adresse d'abord la parole à Telemaque, & luy dit : Mon
» fils, vous manquez bien de coura-
» ge & de conduite. Quand vous
» n'estiez encore qu'enfant, vous es-
» tiez plus fier, plus hardi, & vous
» connoissiez mieux ce que vous vous
» devez à vous-mesme. Aujourd'huy
» que vous estes homme fait, & que
» les estrangers à voir vostre bonne
» mine & vostre belle taille vous
» prendroient pour un homme har-
» dy & pour le fils de quelque grand
» Prince, vous ne faites voir ni fierté
» ni bienséance ni courage. Quelle
» indigne action venez-vous de souf-
» frir dans vostre Palais ! Vous avez
» souffert qu'on ait ainsi maltraité
» vostre hôte en vostre presence !

Que pensera-t-on de vous ! si un «
 estrangier à qui vous avez accordé «
 vostre protection & donné vostre «
 Palais pour asyle, est traité si indi- «
 gnement, l'affront en retombe tout «
 entier sur vous, & vous estes des- «
 honoré parmi les hommes. »

Le prudent Telemaque luy ré-
 pondit : Ma mere, je ne sçaurois «
 trouver mauvais les reproches que «
 vous me faites, quoyque je ne les «
 merite pas. J'ay le cœur assez bien «
 fait pour estre frappé des bonnes «
 actions & des mauvaises, & je n'ay «
 jamais si-bien connu toute l'esten- «
 duë de mes devoirs que je la con- «
 nois presentement ; mais je ne puis «
 faire tout ce que je voudrois, car «
 tous les Pour suivans, dont je sçay «
 les mauvais desseins, m'estonnent ; «
 je me voy seul au milieu d'eux sans «
 aucun secours. Pour ce qui est du «
 démellé de mon hoste avec Irus, il «
 n'est nullement arrivé par la faute «
 des Princes, & l'estrangier, bien- «

» loin d'avoir esté maltraité, a esté le
 » plus fort; plust à Jupiter, à Apol-
 » lon & à Minerve que tous les
 » Poursuivants fussent aussi foibles
 » & aussi abatus que l'est presente-
 » ment Irus à la porte de la basse-
 » cour ! il peut à peine se soutenir,
 » & n'est point en estat de s'en retour-
 » ner chez luy, car tous ses membres
 » sont disloquez, à peine peut-il por-
 » ter sa teste.

Pendant que Penelope & son
 fils s'entrenoient ainsi, Euryma-
 que s'approche, & adressant la pa-
 » role à la Reyne, il dit: Sage Pene-
 » lope, si tous les peuples, qui sont
 » répandus dans tout le pays d'Ar-
 » gos, avoient le bonheur de vous
 » voir, vous auriez demain dans vos-
 » tre Palais un plus grand nombre
 » de Poursuivants, car il n'y a point
 » de femme qui vous soit compara-
 » ble ni en beauté, ni en belle taille,
 » ni en sagesse, ni dans toutes les
 » qualitez de l'esprit.

Eurymaque,

Eurymaque, répond Penelope, « ne me parlez ni de mes belles qua- « litez , ni de ma beauté, ni de ma « belle taille. Les Dieux m'ont en- « levé tous ces avantages le jour mes- « me que les Grecs se sont embar- « qués pour Ilion, & que mon cher « Ulysse les a suivis. S'il revenoit « dans sa maison, ma gloire en seroit « plus grande, & ce seroit-là toute « ma beauté. Presentement je suis « dans une douleur qui m'accable, « car rien n'égale les maux dont il a « plu à Dieu de m'affliger. Quand « Ulysse me quitta & me dit les der- « niers adieux, il mit ma main dans « la sienne & me parla en ces termes, « qui seront toujours gravez dans « mon souvenir : *Ma femme, je ne « croy pas que tous les Grecs qui vont « à Troye reviennent de cette expedi- « tion, car on dit que les Troyens sont « tres vaillants, qu'ils savent lancer « le javelot, se battre de pied ferme, « & bien mener la cavalerie, ce qui*

» décide ordinairement de l'avantage
» des combats. C'est pourquoy je ne
» sçay si Dieu me fera eschapper aux
» dangers de cette guerre, ou si j'y
» periray. Ayez soin de mes Estats &
» de ma maison ; souvenez-vous sur-
» tout de mon pere & de ma mere, qui
» vont estre accabléz d'affliction ; te-
» moignez-leur toujours la mesme ten-
» dresse, ou une plus grande encore
» parce que je seray absent, & lors-
» que vous verrez nostre fils en âge de
» me succeder, rendez-luy ses Estats,
» choisissez pour vostre mary le Prince
» qui vous paroistra le plus digne de
» vous, & quittez ce Palais. C'est
» ainsi qu'il me parla, & me voilà
» sur le point d'exécuter ses derniers
» ordres. Je voy approcher le jour,
» ou plustost la nuit fatale qui doit
» allumer le flambeau de l'odieux &
» du funeste hymen de la plus mal-
» heureuse de toutes les Princesses.
» Et ce qui augmente encore mes
» déplaisirs, c'est de voir qu'on viole

icy les loix & les coutumes les plus &
 generalmente recéties ; car tous &
 ceux qui recherchent en mariage &
 une femme considerable & de bon- &
 ne maison, & qui la disputent en- &
 tre eux, font venir de chez eux les &
 bœufs & les moutons pour les sa- &
 crifices & pour la table des amis de &
 leur maistresse, & font tous les &
 jours de nouveaux presens, bien- &
 loin de dissiper & de consumer le &
 bien de celle qu'ils aiment, & de &
 luy faire la cour à ses dépens. &

Ulysse fut ravi d'entendre le
 discours de la Reyne, & de voir
 que par ce moyen elle alloit leur
 arracher beaucoup de presens. C'est
 ainsi que cette Princesse les amu-
 soit par de belles paroles, qui n'es-
 toient nullement les interpretes des
 sentiments de son cœur.

Le fils d'Eupithes, Antinosis,
 s'approchant d'elle, luy dit, Sage &
 Penelope, vous pouvez recevoir &
 tous les presens que ces Princes &

» voudront vous faire, car il est de
 » la coutume & de la bienséance de
 » les accepter. Mais je vous déclare
 » que tous tant que nous sommes
 » icy, nous ne nous en retournerons
 » point dans nos maisons, & que
 » nous ne partirons point de vostre
 » Palais que vous n'ayez choisi pour
 » vostre mary le plus brave de la
 » troupe.

Le discours d'Antinoüs plut à
 tous les Princes. Ils envoyerent
 chacun chez eux un heraut pour
 apporter des presens. Celuy d'An-
 tinoüs luy apporta un grand man-
 teau tres magnifique dont la bro-
 derie estoit admirable & les cou-
 leurs nüées avec beaucoup d'intel-
 ligence & d'art ; il avoit douze
 agraffes d'or parfaitement bien tra-
 vaillées. Celuy d'Eurymaque ap-
 porta des brasselets d'or & d'am-
 bre qui brilloient comme le soleil.
 Deux esclaves d'Eurydamas luy
 apporterent des pendants d'oreille

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 173
à trois pendeloques, d'une beauté
charmante & d'un travail exquis.
Celuy de Pisandre, fils du Roy
Polyctor, luy apporta un collier
parfaitement beau & d'un orne-
ment admirable. On apporta de
mesme à tous les autres Princes
toutes sortes de bijoux tres pré-
cieux.

La Reyne s'en retourna dans
son appartement suivie de ses deux
femmes qui portoient les presens
qu'elle avoit receus, & les Pour-
suivants passerent le reste de la jour-
née dans les plaisirs de la danse &
de la musique.

L'estoile du soir les surprit dans
ces divertissements. Ils placerent
dans la salle trois brasiers pour es-
clairer, & les remplirent d'un bois
odoriferant qui estoit sec depuis
long-temps & qui ne venoit que
d'estre scié. Ils allumerent d'espace
en espace des torches, & les fem-
mes du Palais d'Ulysse esclairoient

tour à tour. Ulyſſe choqué de cette
 conduite, adreſſa la parole à ces
 » femmes, & leur dit : Femmes de
 » Penelope, retournez-vous-en dans
 » l'appartement de voſtre maiſtreſſe,
 » & allez la divertir en travaillant
 » auprès d'elle à filer ou à préparer
 » des laines. Je m'offre à eſclairer les
 » Princes à voſtre place ; quand meſ-
 » me ils voudroient paſſer icy la nuit
 » & attendre le retour de l'Aurora,
 » je vous aſſeure qu'ils ne me laſſe-
 » ront point, car je ſuis accoutumé
 » à la patience.

Il dit, & ces femmes ſe mirent
 à rire & à ſe regarder. La belle
 Melantho, fille de Dolius, que
 Penelope avoit priſe toute jeune
 & qu'elle avoit élevée comme ſa
 propre fille, en luy donnant tous
 les plaiſirs que demandoit ſon âge,
 & qui bien-loin d'eſtre touchée de
 reconnoiſſance & de partager les
 déplaiſirs de ſa maiſtreſſe, ne cher-
 choit qu'à ſe divertir, & avoit un

commerce criminel avec Eurymaque , répondit à Ulyſſe tres inſolamment : Malheureux vagabond, « luy dit-elle, on voit bien que tu as « l'eſprit tourné : au lieu d'aller dor- « mir dans quelque forge ou dans « quelque réduit, tu t'amuſes à jaſer « icy avec audace au milieu de tous « ces Princes , & tu ne crains rien ; « eſt-ce que tu as hû, ou que c'eſt ta « coutume de parler impertinem- « ment ? Te voilà transporté de joye « d'avoir vaincu ce gueux d'Irus, « mais prends garde que quelqu'un, « plus vaillant que luy, ne ſe leve « contre toy & ne te chaſſe de ce Pa- « lais après t'avoir caſſé la teſte & mis « tout en ſang. »

Ulyſſe jettant ſur elle des re-
gards terribles, Malheureuſe, luy
dit-il, je vais bien-toſt rapporter à
Telemaque les beaux diſcours que
tu tiens, afin qu'il te traite comme
tu le merites. »

Cette menace eſpouventa ces

femmes : elles commencerent à se retirer, tremblant de peur, car elles voyoient bien qu'il ne les espar-gneroit pas, & que leur conduite n'estoit pas bonne.

Cependant Ulysse se tenoit près des brasiers pour esclairer ces Prin-ees & pour les mieux considerer, pensant toujours aux moyens d'e-xecuter ce qu'il méditoit. Miner-ve ne souffroit pas que les Pour-suivants cessassent leurs brocards & leurs insultes, afin qu'Ulysse en souffrist davantage, & qu'il fust penetré d'une plus vive douleur.

Eurymaque, fils de Polybe, commença le premier pour faire ri-re les compagnons : Pour-suivants
 » de la plus vertueuse des Reynes,
 » leur dit-il, escoutez ce que j'ay à
 » vous dire : Ce n'est pas sans quel-
 » que providence particuliere des
 » Dieux sur nous que cet estrangier
 » est venu dans la maison d'Ulysse,
 » car sa teste chauve peut nous servir

de falot. Mon ami, luy dit-il, veux-
tu entrer à mon service, je t'en-
voyeray à ma campagne où tu au-
ras soin de raccommorder les hayes
& de planter des arbres. Tu seras
bien nourri, bien vestu, bien chauf-
fé, & tu auras de bons gages. Mais
tu es si accoutumé à la fainéantise,
que tu ne voudrois pas aller tra-
vailler, & que tu aimes bien mieux
gueuser par la ville & vivre dans
l'oyiveté en satisfaisant ta glou-
tonnerie, que de gagner ta vie à la
sueur de ton front.

Le prudent Ulysse luy répon-
dit: Eurymaque, si nous avions
tous deux à travailler pour voir
qui de vous ou de moy feroit le
plus d'ouvrage à jeun dans un des
plus longs jours d'esté, & que dans
une grande prairie on nous mist la
faucille à la main, ou que dans une
grande piece de terre on nous don-
nast à chacun une bonne charruë at-
telée de bons bœufs jeunes, grands,

» bien égaux & bien nourris, vous
» verriez bien-tost de mon costé cet-
» te prairie rase & l'herbe par terre,
» & ce champ profondément labou-
» ré & les sillons bien droits & bien
» tracez. Que s'il plaisoit à Jupiter
» d'exciter aujourd'huy par quelque
» endroit dans cette isle une sanglan-
» te guerre, & qu'on me donnast un
» bouclier, une espée, un casque &
» deux javelots, vous me verriez me
» jeter des premiers au milieu des
» ennemis, & vous n'oseriez m'accu-
» ser de fainéantise & de gloutonne-
» rie. Mais vous aimez à insulter les
» gens, & vous avez un esprit dur
» & intraitable. Vous vous croyez
» un grand personnage & un vaillant
» homme, parce que vous estes ren-
» fermé icy avec peu de monde, &
» que vous ne voyez autour de vous
» que des hommes qui n'ont ni for-
» ce ni courage & qui ne valent pas
» mieux que vous. Mais si Ulysse re-
» venoit dans son Palais, ces portes,

quelque larges qu'elles soient, vous «
 paroistroient bien-tost trop estroi- «
 tes pour vostre fuite. »

Eurymaque piqué jusqu'au vif
 de ce reproche, regarda Ulysse
 d'un œil farouche, & luy dit :
 Misérable, tu vas recevoir le chas- «
 timent de l'insolence avec laquelle «
 tu parles au milieu de tant de Prin- «
 ces sans craindre leur ressentiment. «
 Il faut ou que le vin t'ait troublé «
 la raison, ou que tu sois naturelle- «
 ment insensé, ou que la belle vic- «
 toire que tu viens de remporter sur «
 ce gueux d'Irus, à force de te rem- «
 plir d'orgueil, t'ait renversé la cer- «
 velle. En achevant ces mots il «
 prend un marchepied qu'il luy jet-
 te à la teste ; Ulysse pour l'éviter
 se courbe sur les genoux d'Amphi-
 nome, & le marchepied poussé avec
 beaucoup de force, va frapper l'es-
 chanson à l'espaule droite ; l'aiguie-
 re, qu'il tient à la main, tombe
 avec beaucoup de bruit, & il est

renversé par terre, temoignant par ses plaintes la douleur qu'il ressent.

En mesme temps les Pourfais-
vants se levent & font un grand
tumulte dans la salle, & se disent
» les uns aux autres, Plust aux Dieux
» que ce vagabond fust mort avant
» que d'arriver dans cette isle, il
» n'auroit pas causé tant de desordre
» dans ce Palais ! nous ne faisons que
» nous quereller pour ce miserable.
» Il n'y aura plus moyen de goûter
» le plaisir de la table, puisque la
» division regne ainsi parmai nous.

Alors Telemaque prenant la pa-
» role, dit : Princes, vous avez per-
» du l'esprit, & vous ne pouvez plus
» sacher les excés que vous venez de
» faire, car vous découvrez trop vi-
» siblement les sentimens de vostre
» cœur. Il n'en faut pas douter, c'est
» quelque Dieu qui vous excite.
» Mais si vous m'en croyez, vous
» quitterez la table pour aller vous

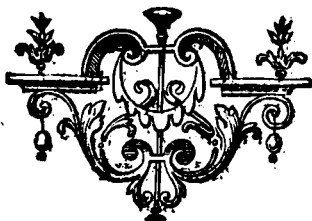
coucher ; vous en avez grand besoin : je ne contrains pourtant personne.

Tous les Princes gardent le silence, & ne peuvent assez admirer la hardiesse de Telemaque de leur parler avec cette autorité. Enfin le sage Amphinome, fils de Nisus & petit-fils du Roy Aretius, leur dit : Mes amis, qu'aucun de vous ne s'empporte & ne cherche à repousser des reproches qui sont justes & que nous meritons. Ne maltraitez point cet estranger, ni aucun des domestiques d'Ulysse. Mais que l'eschanfon nous presente des coupes, afin que nous fassions les libations & que nous allions nous coucher. Laissons cet estranger dans le Palais d'Ulysse ; il est juste que Telemaque en ait soin puisqu'il est son hôte.

Ce discours fut goûté de toute l'assemblée. Le heraut Mulius de Dulichium, qui estoit au service

182 L'ODYSS. *Liv. XVIII.*

d'Amphinome , leur presenta le
vin à la ronde ; ils firent les liba-
tions , vuiderent les coupes , &
quand ils eurent beu, ils se retire-
rent chacun dans leurs maisons.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XVIII.

Page 149. *E*Umée estoit à peine parti, qu'on vit se présenter à la porte du Palais un mendiant. Voicy un nouvel épisode fort divertissant & fort heureusement imaginé. Tout ce qu'Ulysse a souffert jusqu'icy, tous les mauvais traitements qu'il a essuyez de la part des Princes, ne suffisoient pas pour exercer sa patience, il falloit que cette patience fust mise à la dernière des esprouves, qui est d'estre commis avec un mendiant de profession, & d'avoir à disputer contre luy, non pas la porte entière de son Palais, mais une place à cette porte. Peut-on rien imaginer de plus mortifiant, & a-t-on jamais vû un jeu plus insolent de la fortune? Cet épisode a pourtant bien déplû à l'Auteur du Parallele: en quoy il a donné à son ordinaire une grande marque de la solidité de son jugement.

Et qui par une horrible glouppnerie s'es-

toit rendu fort celebre, car il mangeoit toujours & estoit toujours affamé]. Ce qu'Homere dit icy rappelle ce qu'on voit souvent dans les villes capitales, & sur-tout dans les cours des Princes, on y voit des gueux s'introduire, s'accréditer, s'establiir par des talents aussi affreux qu'extraordinaires, & faire une plus grande fortune que Socrate ne feroit s'il revenoit avec toute sa sagesse.

Son veritable nom estoit Arnée] Car il faut bien sçavoir le veritable nom de ce champion. Ce nom luy fut donné par une espece de prophetie de la gloutonnerie qui le distingueroit, car il fut nommé Arnée, *ἀρνέων ἀφ' αὐτῶν*, à cause des moutons & des agneaux qu'il devoit devorer quand il seroit en âge.

Sa mere le luy avoit donné dès sa naissance] Il paroist par ce passage que dans ces temps-là les meres imposoient les noms à leurs enfans, mais c'estoit sans doute de concert avec leurs marys. C'est sur cela qu'est fondée dans les nuées d'Aristophane la dispute de Strepsiade avec sa femme sur le nom qu'il falloit donner à leur fils. La mere, qui estoit noble & glorieuse, vouloit de grands noms où il entraist de la chevalerie, & le pere, qui estoit un bon vilageois, vouloit des noms simples où il entraist de l'espargne; enfin ils s'accorderent en donnant le nom de *Phidippide* qui tenoit des deux, & de l'espargne & de la chevalerie. *Act. 1. sc. 1.*

Mais les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus, parce qu'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit] Rien de nouveau sous le soleil ; voicy dans ces anciens temps un gueux qui servoit à des commerces qui n'estoient pas fort honnestes , & qui faisoit tous les messages dont les jeunes gens le chargeoient , messages dont on a dans tous les temps chargé de semblables canailles, qui sont d'autant plus utiles, qu'on s'en défie moins. Ce gueux estoit donc appelé *Irus*, c'est à dire, *messager*, comme la messagere des Dieux estoit appelée *Iris*, du mot *ἵρην* pour *ἔπειν*, qui signifie *porter la parole, parler*. Hesych. *ἵρην, ἔπειν, λέγω. ἵρος, ἀπαγγέλλων. ἱεὺς, ἄγγελος.*

Page 150. *Il voulut chasser Ulysse de son poste]* Car la porte d'un Palais, où tant de Princes vivoient avec tant de profusion & faisoient tous les jours des repas si magnifiques, estoit un poste bien considerable pour un gueux , c'estoit un Royaume. Et nous voyons tous les jours que les gueux ne souffrent pas que les estrangers viennent partager un poste comme celui-là.

Cette porte peut suffire à nous deux] Voilà un grand mot si les hommes vouloient bien l'entendre, ils seroient heureux, mais insensibles qu'ils sont, ils ne comprennent point, comme dit Hesiode, *Combien la moitié est au dessus du tout :*

Νῆπιος, οὗτος ἴσται, ὅτι καὶ ἡμῶν παῖδες.

Page 151. *Il ressemble tout à fait à une vieille ratatinée*] Le mot Grec καυυα est expliqué diversément. Les uns disent qu'il signifie une vieille enfumée, qui est toujours sur les tisons. Les autres, une vieille incessamment occupée à rostit l'orge pour le faire moudre; & les autres enfin, une vieille ridée & sèche & qui n'a plus la force de se soutenir. On peut voir Helychius. Je l'ay pris dans le dernier sens.

Je t'uy feray sauter les dents des mâchoires, comme à une beste qui fait le dégast dans les terres d'un voisin] Eustathe rapporte que chez les Cypriens il y avoit une loy qui permettoit à celuy qui trouvoit dans son champ la beste de son voisin, de la prendre & de luy arracher les dents. Mais ce passage fait voir que cette loy estoit plus generale, & qu'elle estoit ailleurs qu'à Cypre.

Deshabille-toy, ceins-toy d'un linge] Nous avons vu dans le xx. l. 1. Liv. de l'Iliade, que Diomedes met autour des reins d'Euryale un linge pour cacher sa nudité dans le combat de la lutte où il alloit entrer contre Epee. On peut voir-là la Remarque, tom. 3. pag. 584.

Page 152. *Voilà les ventres des victimes qu'on fait rostit*] Les Anciens faisoient grand cas des ventres farcis de graisse & de sang. Il en est parlé dans les nuées d'Aristophane,

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 187
& j'en parleray plus au long dans une Remarque sur le xx. Liv.

Page 153. *Un vieillard comme moy, accablé de calamité & de misere, ne devoit pas entrer en lice.*] Il dit cecy en se moquant de ce qu'Irus luy a dit: *Mais vieux comme tu es comment saisiendras-tu un adversaire de mon âge!*

Mais au moins promettez-moy, & avec serment, qu'aucun de vous pour favoriser Irus.] Cette précaution estoit necessaire, car Ulysse avoit à craindre que les Princes ne voulussent favoriser le mendiant domestique aux dépens du mendiant estranger. Ulysse ne manque à rien de ce que la prudence demande: mais d'ailleurs cela est plaisant de voir que pour le combat de deux gueux, on observe les memes formalitez que pour le combat de deux heros.

Page 154. *Et je suis seur que, les deux Roys, Antinoüs & Eurymaque.*] Par ces traits de flaterie Telemaque veut mettre ces deux Princes dans les interets d'Ulysse.

Voilà Irus qui ne fera plus de message.] C'est le sens de ces deux mots, *Ïpas òÏpas, Irus ne fera plus Irus.*

Page 155. *Miserable, indigne de vivre*] L'expression Greque est remarquable. On a expliqué mot à mot, *Plust à Dieu que tu ne fusses point, & puisses-tu ne jamais naistre.* Et on a crû qu'Homere avoit pensé au

retour des ames à la vie après la mort, car on a expliqué ce vers comme s'il disoit, *que tu ne fusses jamais né, & que ton ame ne revienne jamais animer un autre corps.* Mais je croy que c'est une pensée qu'Homere n'a jamais eüe, & que ce vers doit estre expliqué simplement, *Plust à Dieu que tu fusses mort, ou que tu ne fusses jamais né.* Imprécation fort usitée dans la colere.

Et je t'envoyeray en Epire au Roy Echetus, le plus cruel de tous les hommes] On prétend qu'il y avoit alors en Epire un Roy nommé Echetus, fils d'Euchenor & de Phlogée, qui estoit le plus cruel de tous les hommes. Et pour marque de sa cruauté on rapporte que sa fille s'estant laissé corrompre, il luy creva les yeux, & la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge qu'il avoit fait faire, & ayant appelé le corrupteur à un festin, il luy coupa les extremités de toutes les parties du corps. Mais comme nulle part ailleurs il n'est fait mention de ce prétendu Roy, & qu'il n'y a nulle apparence que s'il y en avoit eu un de ce naturel, les Historiens Grecs n'en eussent pas parlé, il vaut mieux ajouter foy à la Tradition, qui nous apprend que cet Echetus estoit un contemporain d'Homere, & que ce Poëte ayant eu quelque sujet de se plaindre de luy, se vengea par cette satire, en le placeant dans son Poëme comme un monf-

tre auquel on envoyoit tous ceux qu'on vouloit faire severement punir. On sçait que les Poëtes & les Peintres ont souvent pris de ces sortes de vengeances.

Page 156. *Dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soupçon aux Princes & le decouvrir*] C'est le sens de ce mot, *ὡς μὴ μὴ ἐπιφρασθῇ τ' Ἀχαιοί*. *Ut ne ipsum intelligerent Achivi*. De peur qu'à un coup, qui ne pouvoit partir que de la main d'un heros, ils ne le reconnussent pour ce qu'il estoit. Comme dit fort bien Eustathe, *Τεκμηριούμενοι δηλαδὴ τὴν αἰδρα ἐκ τῆς οὕτω βελαεῖς ἐλάσιως*. *Interpretantes scilicet virum ex tam violenti plaga*. Devinant l'homme sur un coup si violent.

Avec de grands cris & de grandes risées] Il y a dans le Grec, *Et les Princes levant les mains au ciel, mouroient de rire*, *γέλω ἐκδα-ρορ*, expression qui a passé dans nostre langue, qui dit aussi mourir de rire, & faire mourir de rire.

Page 157. *Et le faisant asséoir en dehors près de la porte*] Ce n'est pas près de la porte qu'ils avoient disputée, mais près de la porte de la basse-cour, où il l'establit pour chasser les chiens & les pourceaux.

Comme si tu estois leur Roy] Leur chef, *νολεστος*. Cela est fondé sur ce que les gueux se choisissent pour l'ordinaire un chef auquel ils obéissent, & qui les distribue par

tout comme il luy plaist.

De ce mendiant que rien ne peut rassasier]
 Τὸν ἀναλῶν, comme dans le Liv. précédent;
 γαστῆρ' ἀναλῶν, un ventre que rien ne peut rem-
 plir. Hesychius l'a bien expliqué : Ἀναλῶν,
 dit-il, ἀναυξες, οὐκ ἔστιν ἱκανὸν ἢ ἀπλήρωτον
 παρὰ πλεονέκτων. On voit que le mot ἱκανὸν
 est corrompu, mon pere corrigeoit ἰχρὸν.
 Le mot ἀναλῶν signifie qui ne croist point;
 c'est à dire, maigre, sec, ou qu'on ne peut
 remplir.

[Page 159. *C'est pourquoy je ne feray pas
 difficulté de vous dire ma pensée, je vous prie
 de l'entendre & de vous en souvenir]* Ulysse
 touché du proceder honneste d'Amphino-
 me, est saisi de compassion pour luy, & il
 voudroit bien le sauver. C'est pourquoy il
 luy fait icy une très bonne leçon, en déplo-
 rant en general l'infirmité de la nature hu-
 maine, & en luy faisant sentir en particulier
 l'injustice des Pour suivans, dans la vûë de
 luy en donner de l'horreur & de l'obliger à
 se retirer. Ce discours est admirable, & mar-
 que un parfait caractere de douceur & de
 bonté, qui sied bien à un heros.

*Car l'esprit de l'homme est toujours tel que
 sont les jours qu'il plaist au pere des Dieux
 & des hommes de luy envoyer]* Quoyqu'il ne
 soit que trop vray que les jours proprement
 dits ont beaucoup de pouvoir sur l'esprit des
 hommes, qui sont ordinairement guais ou

chagrins selon que les jours sont fereins ou tristes, ce n'est pourtant pas ce qu'Homere veut dire icy. Dans ce passage *les jours* est un terme figuré pour signifier les accidents de la fortune bons ou mauvais qui arrivent dans le cours des années. Et ce Poëte dit icy une grande verité. L'homme est si foible, que c'est toujours la fortune, que Dieu luy envoie, qui décide de son humeur & qui est maîtresse de son esprit. Dans la prospérité, il est intraitable & superbe, & dans l'adversité, il est bas, lâche & rempant.

Page 160. *Moy-mesme j'estois né pour estre heureux*] Il ne dit pas, *j'estois heureux*, mais *je devois estre heureux*, ἐμελλον ὀλβιος εἶναι, *j'estois né pour estre heureux*, car on ne peut pas dire qu'on est heureux, quand on n'a qu'une felicité qu'on peut perdre, mais on est né pour estre heureux, & on ne l'est que quand on cimente ce bonheur par la vertu.

Page 161. *Mais malgré ces avis & son pressentiment il ne put éviter sa destinée*] Ce passage me paroist remarquable. Ulysse prédit à ce Prince le danger dont il est menacé, il en est touché; il craint l'effet de ces menaces, & il sent quelque mouvement de repentir, avec tout cela il n'évite point sa destinée, il va perir avec les autres Pourfuivants. Comme son repentir n'est que superficiel & passager, & qu'il ne reponce pas à son premier

train, son endurcissement le précipite dans les malheurs qu'il prévoit & qu'il n'a pas la force d'éviter, aveuglé par ses premières injustices.

Minerve l'arresta] Minerve, c'est à dire, la sagesse & la providence de Dieu qui ne permettent pas que le méchant échappe à sa vengeance.

Afin qu'elle les amusast encore de vaines esperances] Le Grec dit, *afin qu'elle délectast, ou, qu'elle espanouïst leur cœur.* ὅπως πείσσει θυμὸν μνησφόρον. Car comme le cœur est retressi par la tristesse & par le desespoir, il est espanouï par la joye & par l'esperance.

Page 162. *Et qu'elle fust plus honorée de son fils & de son mary qu'elle n'avoit jamais esté*] C'est-là la veüe de Minerve, car Penelope ne sçavoit pas qu'elle alloit paroître devant son mary. Cette entrevüe ne pouvoit qu'augmenter l'estime d'Ulysse pour cette Princesse, en le rendant témoin de sa bonne conduite & de sa grande prudence. Cela est menagé avec beaucoup d'art.

Et avec un soufrire qui n'effaceoit pas la tristesse peinte dans ses yeux] Personne n'a réussi comme Homere à faire des images justes, & à peindre des sentiments contraires par un seul mot. Nous avons vû dans l'adieu d'Hector & d'Andromaque, Iliad. liy. vi. qu'il accompagne le soufrire d'Andromaque d'une épithete qui marque bien l'estat de son cœur

cœur, *δακρυόεν γέλασσαι*, avec un soufrire meslé de larmes. Il peint de mesme icy le soufrire de Penelope, *ἀχρεῖον δ' ἐγέλασεν*. Dans l'estat où estoit Penelope il n'estoit pas possible qu'elle rist de bon cœur; elle rit pourtant de son dessein, mais elle ne fait que soufrire, & encore *ἀχρεῖον*, c'est à dire, d'une maniere qui monstroît bien que c'estoit un soufrire qui ne venoit point d'un fond de joye, & qui laissoit voir toute la tristesse qui s'estoit emparée de son cœur. *Αχρεῖον*, dit Hesychius, *ἐπὶ τῆς Πηνελόπης, ἀχρεῖον δ' ἐγέλασεν, τὴν μὴ ἀπὸ γάμου γέλασαν δῆλοι.* Le mot *ἀχρεῖον* dans Homere, en parlant du rire de Penelope, marque un rire qui ne vient pas du fond du cœur.

Voicy un nouveau dessein qui vous surprendra sans doute; j'ay résolu de me faire voir aux Pour suivans] Car le Poëte a establi qu'elle ne se faisoit voir que tres rarement & dans les necessitez pressantes. Icy il ne paroist aucune necessité extraordinaire, mais elle prend pour prétexte le soin de son fils & le dessein de luy donner des avis utiles; & j'entrevoiy un autre motif qu'elle ne dit point, c'est l'impatience de voir l'estranger dont elle a ouï parler, & qui doit aller l'entretenir dès que la nuit sera venue. Cette nuit luy paroist longue à venir.

Page 163, D'ailleurs je vous prie de vous souvenir que vostre fils est desja dans l'âge
Tome III. I

où vous avez tant demandé aux Dieux de le voir, c'est un homme fait] Je croy que c'est-là le sens de ce passage, qu'il me paroist qu'on n'a pas bien expliqué. Eurynome ne cherche point à faire plaisir à Penelope, en luy disant que son fils est en âge de luy donner de la consolation, mais elle veut luy faire voir le besoin qu'elle a de recourir au secours de l'art pour s'embellir, & elle luy en donne une raison tres forte, c'est que son fils est desja homme fait, & par consequent qu'une femme, qui a un fils de vingt ans, a besoin de quelque secours. La réponse mesme de Penelope fait bien voir que c'est-là le sens.

Les Dieux immortels m'ont ravi le soin de m'embellir & de me parer depuis le jour fatal] L'Ecriture sainte nous presente un caractere tout pareil à celuy de Penelope; c'est celuy de la chaste Judith. Penelope refuse icy de se baigner, de s'embellir & de se parer, & elle a renoncé à ce soin depuis le départ d'Ulysse. Judith de mesme depuis la mort de son mary ne s'est ni baignée ni parfumée ni parée que le jour qu'elle s'est préparée pour délivrer sa patrie. Alors elle quitte son sac & ses habits de deuil, & elle se pare. Minerve releve la beauté de Penelope sans qu'elle s'en apperçoive, comme le veritable Dieu augmente la beauté de Judith & luy donne un nouvel esclat. *Judith 2. 3. & 4.*

Page 164. *S'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation*] Ce trait me paroît admirable pour marquer l'obstination avec laquelle Penelope s'opiniastroit à ne plus s'embellir & à ne se point parer, il faut que Minerve la trompe & l'endorme pour l'embellir. Voilà un coup de pinceau d'un grand maître.

D'un fard immortel, du mesme dont la charmante Cytherée se sert, &c.] Homere ne se contente pas de dire d'un fard immortel, il adjoute, *du mesme dont la charmante Cytherée se sert*; & non content de cela, il encherit encore en adjoutant en quelles occasions elle s'en sert. Elle ne l'emploie pas quand elle va voir son Vulcain, mais quand elle se prépare pour aller se mesler dans les chœurs délicieux des Graces. Car voilà les occasions importantes où la Déesse mesme de la beauté a besoin de tout le secours de l'art pour n'estre pas effacée par les Graces. Ce passage marque les mœurs du temps d'Homere, car il ne faut pas douter que ce Poète, sous ces images, ne peigne ce que les femmes pratiquoient de son temps. Quel bonheur si l'on pouvoit avoir de ce fard immortel! mais celuy qu'on employe aujourd'huy est bien different; il est si mortel, qu'il détruit & tue tous les charmes.

Page 165. *En parlant à haute voix*] Car comme ce n'estoit pas l'heure de dormir, et-

les ne sçavoient pas que Penelope fust assoupie.

Page 166. *La Reyne adresse d'abord la parole à Telemaque, & luy dit: Mon fils, vous manquez bien de courage & de conduite*] Penelope fait d'abord entendre qu'elle n'est descendue de son appartement que pour faire à son fils ces remontrances, & elle colore ainsi sa sortie, afin que les Princes n'en puissent rien augurer en leur faveur.

Page 167. *L'affront en retombe tout entier sur vous, & vous estes deshonoré parmi les hommes*] C'est une maxime d'honneur très certaine. Lorsqu'un Prince souffre que ceux qu'il a pris sous sa protection soient maltraitez, l'affront en retombe tout entier sur luy, & il s'attire le mépris des hommes.

Je ne sçaurois trouver mauvais les reproches que vous me faites, quoyque je ne les merite pas] Cette justification de Telemaque est fort adroite, car il fait voir que s'il souffre toutes ces indignitez, ce n'est pas qu'il manque de fierté & de courage, & qu'il ne les sente point, mais c'est qu'il est seul au milieu de tous ces Princes dont le nombre & les mauvais desseins l'estonnent. Les plus hardis & les plus intrepides y seroient embarrassés.

Pour ce qui est du démeslé de mon hôte avec Irus] Ce n'est pas de ce démeslé que Penelope veut parler, c'est du marche-pied

SUR L'ODYSSÉE. *Livre XVIII.* 197
jeté à la teste d'Ulysse. Telemaque dissimule cela pour ne pas exciter un plus grand desordre, & de peur d'aigrir encore d'avantage les Poursuivants.

Page 168. *Si tous les peuples qui sont répandus dans tout le pays d'Argos*] Voicy une grande douceur qu'Eurymaque dit à la Reyne, ébloüi de sa beauté.

Dans tout le pays d'Argos] Le Grec dit, *dans Argos Jasien*, c'est à dire, dans le Peloponese où regnoit autrefois le Roy Jasus fils d'Argus & pere d'Agénor.

Page 169. *Les Dieux m'ont enlevé tous ces avantages le jour mesme que les Grecs se sont embarquez pour Ilion, & que mon cher Ulysse les a suivis*] Quel plaisir pour Ulysse d'entendre parler ainsi Penelope, & en presence des Poursuivants!

S'il revenoit dans sa maison ma gloire en seroit plus grande, & ce seroit-là toute ma beauté] Je suis charmée de ce sentiment de Penelope; il paroît plus de vertu & de sagesse dans ces deux lignes qu'il n'est possible de l'exprimer. Eurymaque vient de la louer sur sa beauté, sur sa belle taille & sur ses grandes qualitez; cette Princesse rejette toutes ces louanges, elle dit qu'elle a perdu tout cela le jour mesme qu'elle a perdu Ulysse; mais que si ce cher mary revenoit, sa gloire en seroit plus grande & qu'elle luy tiendroît lieu de beauté. Cette Princesse enseigne par

là que cette réputation d'affection & de fidélité conjugale doit faire toute la beauté d'une femme, & que c'est la seule dont elle doit se piquer.

Car on dit que les Troyens sont tres vaillants, qu'ils savent lancer le javelot, se battre de pied ferme & bien mener la cavalerie]. Les guerres, que les Troyens avoient eues avant l'expédition des Grecs contre eux, leur avoient donné une grande réputation. Ce qu'Ulysse dit icy renferme un précepte considerable. Avant que d'entreprendre une guerre il faut connoître l'ennemi qu'on va attaquer, & sçavoir en quoy consistent son fort & son foible.

Page 170. *Souvenez-vous sur-tout de mon pere & de ma mere]* Il n'y a point d'ouvrage où la pieté des enfants envers les peres soit plus recommandée que dans les Poèmes d'Homere. La nature seule peut faire connoître la necessité & l'estenduë de ce devoir, mais on seroit tenté de croire que ce Poëte auroit eu quelque connoissance du commandement de la loy de Dieu. L'ordre qu'Ulysse donne à Penelope fait grand honneur à ce heros.

Ou une plus grande encore parce que je seray absent] Voilà un beau sentiment & qui est bien du caractère d'Ulysse. Il faut redoubler nos soins pour les personnes qui doivent nous estre cheres, à mesure que les se-

cours & les consolations qu'elles avoient viennent à leur manquer. Excellent précepte qui s'étend sur toutes les liaisons, sur celle de l'amitié comme sur toutes les autres. Mais peu de gens sont capables de le sentir, & il n'y a presque personne qui sçache le pratiquer.

Rendez-luy ses Estats, choisissez pour vostre mary le Prince qui vous paroistra le plus digne de vous, & quittez ce Palais] Cet ordre d'Ulysse est très juste. Penelope en se remariant devoit rendre à son fils ses Estats & luy laisser son Palais. Mais ce n'estoit pas là l'intention des Princes, qui vouloient qu'elle conservast ce Palais & ses Estats pour son second mary. C'est ce qui l'oblige à repeter icy devant eux les ordres qu'elle avoit receus d'Ulysse. Par-là elle reproche à ces Princes leur injustice, & fait voir à son fils ce qui luy est deu.

Je voy approcher le jour, ou plustost la nuit fatale qui doit allumer le flambeau] Je croy que c'est-là le sens de ces paroles, vuë n. 1521. Penelope ne veut pas appeller jour le jour de son second mariage. C'est un jour de tenebres pour elle, c'est pourquoy elle l'appelle une nuit, car on se marioit le jour. Au reste ces paroles, *je voy approcher le jour*, doivent faire une grande impression sur l'esprit d'Ulysse, & le haster de prévenir ce terrible jour & d'executer ce qu'il a résolu.

Page 171. *Et font tous les jours de nouveaux presens*] Non seulement à celles qu'ils recherchent en mariage, mais à son pere & à sa mere.

Et de voir que par ce moyen elle alloit leur arracher beaucoup de presens] Ce n'est pas tant pour l'interest que pour l'honneur, qu'Ulysse se réjoüit des presens que Penelope alloit s'attirer, car il auroit esté honteux à cette Princesse d'avoir eu tant de Poursuivants sans avoir reçu d'eux les presens que la coutume vouloit qu'ils fissent. Mais quand il se mesleroit un peu d'interest à cette joye, cela ne devoit pas paroître odieux; les Poursuivants avoient fait chez luy un si grand desordre & une si estrange dissipation de son bien, qu'il peut n'estre pas fasché que la Reyne leur fasse faire les presens que l'usage ordonnoit.

C'est ainsi que cette Princesse les amusoit] Je ne scaurois estre du sentiment d'Eustathe, qui veut que ce vers ἑλγε δὲ θυμὸν, &c. s'entende d'Ulysse & non de Penelope, cela me paroît insoutenable; Ulysse ne dit pas un mot: μαιλίχοις ἐπέωσι, ces discours emmielez ne sont donc point de luy, ils sont de Penelope, & c'est ce qu'elle vient de dire qui flatte les Poursuivants: ἑλγε δὲ θυμὸν dépend de φάτο du vers précédent.

Page 172. *Car il est de la coutume & de la bienséance de les accepter*] Homere ad-

joute cecy avec raison, pour justifier les plaintes que Penelope vient de faire, & pour effacer les soupçons d'intérêt & d'avarice que cela pourroit donner contre elle.

Nous ne nous en retournerons point dans nos maisons, &c.] Cela sera vray, mais dans un sens bien contraire à celuy qu'Antinoüs donne à ses paroles. Sur cet augure enveloppé, on peut voir ce qui a esté remarqué sur le second Liv. pag. 167.

Le plus brave de la troupe] Antinoüs parle ainsi par présomption, car il se croyoit le plus brave, & les autres consentent à cet avis parce qu'ils ne luy cedent point. Mais le plus brave sans contredit ce sera Ulysse, & c'est celuy que Penelope choisira.

Celuy d'Eurymaque apporta des brasselets d'or & d'ambre] C'est ainsi que j'explique le mot ὀφρυον, que d'autres ont pris pour un collier, ou plustost pour un ornement attaché au collier & qui pendoit sur la gorge.

Page 173. *On apporta de mesme à tous les autres Princes toutes sortes de bijoux tres précieux*] Comme des poinçons, des ceintures, des bagues & tous les autres ornements qui estoient alors en usage, & dont il est parlé dans le chap. 3. du Prophete Isaïe. Homere ne s'amuse pas à les marquer tous, le temps presse, d'ailleurs ce seroit plustost un inventaire, qu'une narration.

Trois brastiers] C'est ainsi que les An-

ciens ont expliqué *λαμπήρας*, des brafiers que l'on mettoit fur des trepieds, comme nous en avons encore aujourd'hui, & fur lesquels on faisoit brufler un bois odoriferant tres fec pour efclairer les fales, car on n'avoit pas encore l'ufage des lampes ni des flambeaux. Hefychius a fort bien expliqué ce mot : *λαμπήρ*, dit-il, *ἐξάλεα ἐφ' ἧς ἔκαμον ἐν μέσῳ τῶν οἴκων εἰς τὸ φωτίζειν αὐτοῖς, ξηρὰ ξύλα καὶ δαδία*. On appelloit *λαμπήρ* un brafier qu'on mettoit au milieu des chambres, & fur lequel on faisoit brufler du bois fec & des torches pour s'efclairer. Je fuis eftonnée que les lampes ayent esté connues fi tard en Grece, il y avoit fi long-temps qu'elles estoient en ufage chez les Hebreux : parmi les etabliffemens de Moïse on trouve, *oleum ad luminaria concinnanda*. Exod. 25. 6.

Page 174. Femmes de Penelope, retournez-vous-en dans l'appartement de vostre maistresse] Ulyffe veut faire rentrer ces femmes, de peur que pendant la nuit il ne fe paffe à ses yeux des choses qu'il ne pourroit souffrir. Et en mefme temps Homere donne lieu à ces femmes de fe déclarer en s'emportant contre Ulyffe; & par-là il prépare le Lecteur à voir & à approuver le chafiment qui doit fuivre leur infolence.

Et qui bien-loin d'estre touchée de reconnoiffance & de partager les déplaisirs de sa maistresse, ne cherchoit qu'à se divertir] Ho-

mere marque toujours le devoir. Il représente icy la licence & le déreglement de cette malheureuse pour instruire son Lecteur, & pour luy faire voir que les mauvaises actions sont enfin punies.

Page 175. *Au lieu d'aller dormir dans quelque forge, ou dans quelque réduit*] En Grece les gueux pendant l'hyver se retiroient la nuit dans les forges à cause de la chaleur, ou dans des lieux publics destinez à cet usage & qu'on appelloit λέχαε, parce qu'on s'y assembloit aussi pour s'entretenir, pour discourir. Hesychius a bien marqué toutes les significations de ce mot : λέχη, ὁμιλία καὶ φλυαεῖα, καὶ ὁ δημόσιος τόπος, ἐν ᾧ διέπειρον οἱ πτωχοὶ καὶ διελέγοντο ἀλλήλοις, &c. Le mot λέχη signifie assemblée, conversation : c'est aussi un lieu public où les gueux s'assembloient pour jaser. Il signifie aussi les lieux où l'on mangeoit ensemble, & les conversations qu'on y avoit. Il signifie encore les estuves publiques. Hesiode a joint comme Homere χαλκήϊον οἶκον, qu'il appelle χαλκείον θῶκον & λέχων dans ces vers de son Poëme des œuvres & des jours :

Πὰρ δ' ἴη χαλκείον θῶκον καὶ ἐπ' ἀλέα
λέχων

Ὡρὴ χυμείη, ὅποτε κρύος ἀνέρας ἔργον
ἰσάνει.

Fuyez les forges & autres réduits qu'on cherche pour la chaleur dans la saison de l'hyver,

lorsque le grand froid retient les hommes dans la maison. L'Interprete Latin a mal rendu le sens du Poëte, en traduisant, *Accede autem aeneam sedem*, Cherchez les forges, &c. car c'est tout le contraire.

Page 176. *Minerve ne souffroit pas que les Pourſuivans ceſſaſſent leurs brocards & leurs injultes*] Cela me paroît remarquable, qu'Homere attribué à Minerve de pousser les hommes à perséverer dans le mal; ce sentiment est tres conforme à la saine Theologie, qui nous enseigne que Dieu endurecit les méchants, c'est à dire, qu'il permet qu'ils s'endurcissent & qu'ils comblent la mesure de leurs crimes qui doivent esprouver ses châtimens.

Afin qu'Ulyſſe en souffrist davantage, & qu'il fust pectré d'une plus vive douleur] Autre verité bien remarquable; Minerve, c'est à dire la providence, lasche les méchants contre les gens de bien, de sorte que ceux-cy en souffrent, & qu'après que leur patience est exercée, les malheureux, qui les persecutent, en sont plus severement & plus justement punis.

Ce n'est pas sans quelque providence particuliere des Dieux] Homere n'a pas seulement donné dans ses Poëmes l'idée de la Tragedie & de la Comedie, comme je l'ay desja remarqué, Eustathe nous avertit qu'il a aussi donné celle du Poëme Satyrique,

dont nous avons un beau modèle dans le Cyclope d'Euripide, & il en donne pour exemple les railleries d'Eurymaque contre Ulysse. Le Poëme Satyrique est un Poëme qui tient le milieu entre la Tragedie & la Comedie, & dont les plaisanteries sont meslées de choses graves & serieuses. Et telles sont en effet les plaisanteries d'Eurymaque; elles conservent la gravité de la Tragedie, & le style de ses vers évite également la majesté toujours soutenue du style Tragique, & le familier du Comique. Ils ont de la dignité & de la noblesse, mais une dignité qui s'accommode parfaitement avec le badinage qui y regne.

*Car sa teste chauve peut nous servir de fa-
lot]* C'est une raillerie purement Satyrique, & elle est fondée sur ce que les testes chauves sont luisantes; aussi y a-t-il dans le Grec, *La lueur de ces torches me paroist la mesme que celle de sa teste où il n'y a pas un seul cheveu.* Ce que j'ay mis est dans le veritable sens & plus à nos manieres.

Page 177. *Et tu auras de bons gages]*
Ou des gages suffisants, μὲν δὲ καὶ ἀρκούντων. Je ne sçay pas pourquoy Eustathe a crû que ces gages n'estoient que la nourriture & les vestemens dont il est parlé icy, car il me semble qu'il paroist par l'Antiquité qu'outre la nourriture & les habits, les maistres donnoient aussi des gages à ceux qui entroient

volontairement à leur service: il n'est pas nécessaire d'en rapporter des preuves, toute l'Ecriture sainte en est pleine.

Et que tu aimes bien mieux guleuser dans la ville & vivre dans l'oysiveté, en satisfaisant ta gloutonnerie] Et voilà ce qui fait encore aujourd'hy tant de gueux & de mendiants.

Pour voir qui de vous ou de moy feroit le plus d'ouvrage à jeun dans un des plus grands jours d'esté] Ulysse, pour repousser les reproches de fainéantise & de gloutonnerie qu'Eurymaque luy a faits, vient à une supposition, & dit que si on en venoit à l'espreuve, & qu'on les mit tous deux, ou à faucher une prairie, ou à labourer un champ, & à jeun, il verroit bien-tost le grand avantage qu'il remporteroit sur luy & pour le travail & pour la diligence. Voicy donc Ulysse qui se pique d'estre un bon faucheur & un bon laboureur: qualitez qui dans ces heureux temps n'estoient pas indignes d'un heros.

Attelée de bons bœufs, jeunes, grands, biens égaux & bien nourris] Voicy pour l'économie rustique: il faut choisir pour le labourage des bœufs qui soient jeunes, de grande taille & bien égaux, & afin qu'ils travaillent bien, il faut qu'ils ayent eu une bonne & abondante pasture; le laboureur peut travailler à jeun, mais il faut que ses bœufs ayent bien mangé.

Page 178. *Que s'il plaisoit à Jupiter*

d'exciter aujourd'hui par quelque endroit dans cette isle une sanglante guerre] Ulysse ne se contente pas de se vanter d'estre bon faucheur & bon laboureur, il se vante encore d'estre bon homme de guerre, bon soldat, & la supposition qu'il fait est une espece de prédiction de ce qui arrivera dès le lendemain.

Vous vous croyez un grand personnage, parce que vous estes renfermé icy avec peu de monde, & que vous ne voyez autour de vous, &c. Ces paroles renferment une maxime bien sage, bien vraye & bien digne d'attention. Les hommes, qui vivent enfermés dans un petit circuit, & qui ne voyent autour d'eux que des gens de peu de merite, leurs égaux ou leurs inferieurs, se croient ordinairement de grands personnages, parce qu'ils ne voyent rien qui vaille mieux qu'eux, mais quand ils quittent ce petit circuit, & qu'ils paroissent dans le monde où il y a des hommes, & qu'il est question d'agir & de parler, alors malgré leur orgueil ils sentent la difference qu'il y a d'eux aux autres, & ils se trouvent tres petits.

Page 180. *Et vous ne pouvez pas cacher les excès que vous venez de faire, car vous découvrez trop visiblement les sentiments de vostre cœur]* Sur ce que ces Princes se disoient les uns aux autres, *Plust aux Dieux que ce vagabond fust mort.* Telemaque leur reproche fort à propos qu'il faut que ce soit

l'ivresse qui les porte à découvrir ainsi les sentiments de leur cœur contre cet estranger, & le déplaisir qu'ils ont qu'il soit encore en vie, car il n'y a que le vin qui puisse faire découvrir si ouvertement un souhait comme celui-là.

Il n'en faut pas douter, c'est quelque Dieu qui vous excite] Telemaque ne sçait pas que c'est Minerve qui excite ces Princes, mais en leur voyant combler, comme ils font, la mesure de leurs iniquitez, il juge que la vengeance divine n'est pas loin.

Page 181. *Je ne contrains pourtant personne*] Telemaque ajoute cela fort prudemment, afin que son empressement ne soit pas suspect aux Princes, & qu'ils ne s'opiniastrent pas à demeurer.

Mes amis, qu'aucun de vous ne s'empporte & ne cherche à repousser des reproches qui sont justes & que nous meritons] Amphinome a peur que ce que Telemaque vient de dire, en accusant les Princes d'estre yvres, n'allume leur bile & ne les porte à quelque grand excès contre luy. Il tasche de prévenir ce malheur par un conseil tres sage.

Page 182. *Ils firent les libations*] La licence & la débauche où vivent ces Princes ne les empeschent pas de pratiquer les usages de la Religion. Et voilà comme sont faits les hommes; ils accordent leurs desordres avec les pratiques exterieures de la pieté.

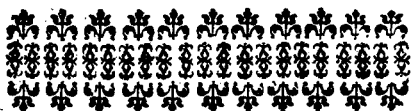


Argument du Livre XIX.

LEs Pourfuivants s'estant retirez la nuit, Ulysse & Telemaque profitent du seul temps qu'ils ont de libre pour retirer les armes de la salle où Ulysse les avoit laissées en partant. Minerve les esclaire d'une maniere surprenante & miraculeuse. Pendant que Telemaque va se coucher, Ulysse demeure seul & attend le moment favorable pour entretenir Penelope. Melanthe, une des femmes du Palais, querelle encore Ulysse, qui enfin est introduit chez la Reyne. Dans cette conversation Penelope raconte comment elle a passé sa vie depuis le départ de son mary, & Ulysse fait une fausse histoire à Penelope, & luy dit qu'il a receu Ulysse chez luy en Crete comme il alloit à Iliou; luy fait la description de l'habit qu'il portoit, & le portrait du heraut qu'il menoit avec luy, & l'assure qu'Ulysse sera bien-tost de retour. Penelope, tres satisfaite, ordonne à ses femmes de le baigner; Ulysse refuse de se faire baigner par les jeunes femmes, & cet employ est donné à Eurycle, la nourrice d'Ulysse, qui en luy lavant les pieds, reconnoit ce Prince à la cicatrice d'une blessure que luy avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse. Le Poëte raconte

l'occasion où il avoit receu cette blessure. Cette occasion produit une reconnoissance pleine de tendresse & mesme de douleur & de compassion. Ulysse & Penelope recommencent leur conversation. Penelope raconte à Ulysse un songe merveilleux qu'elle a eu, & luy fait part du parti qu'elle a pris de se remarier, & du moyen dont elle veut se servir pour choisir celui qu'elle veut épouser, après quoy ils se separent.





L'ODYSSE'E

D'HOMERE.

LIVRE XIX.

ULYSSE estant demeuré seul
 dans le Palais , il prend avec
 Minerve les mesures nécessaires
 pour donner la mort aux Poursui-
 vants. Tout plein de cette pensée,
 il adresse la parole à Telemaque, &
 luy dit : Telemaque, ne perdons «
 pas un moment ; portons au haut «
 du Palais toutes ces armes , & «
 quand les Poursuivants, fâchez «
 de ne les avoir plus sous la main, «
 vous demanderont pourquoi vous «
 les avez ostées, vous les amuserez «
 par des paroles pleines de douceur : «

» Je les ay ostées de la fumée , leur
» direz-vous , parce qu'elles ne res-
» semblent plus à ces belles armes
» qu'Ulysse laissa icy en partant pour
» Troye , & qu'elles sont toutes gas-
» tées par la vapeur du feu. D'ail-
» leurs j'ay eu une considération plus
» forte encore , & c'est pour vostre
» bien que Jupiter m'a inspiré la pen-
» sée de les faire enlever , de peur
» que dans la chaleur du vin vous
» n'entriez en querelle , & que vous
» jettant sur ces armes, vous ne vous
» blessiez les uns les autres, que vous
» ne souilliez vostre table de vostre
» propre sang, car le fer attire l'hom-
» me, & que vous ne ruiniez par-là
» vos desseins.

Telemaque obéit à son pere, &
en appellant Euryclée, il luy dit :
» Ma chere Euryclée, empêchez les
» femmes de ma mere de sortir de
» leur appartement , tandis que je
» transporteray au haut du Palais ces
» belles armes de mon pere, dont la

fumée a terni tout l'esclat pendant α
son absence, parce que j'estois trop α
jeune pour en avoir soin. Mais au- α
jourd'huy je veux les mettre dans α
un lieu où la vapeur du feu ne α
puisse les gaster. α

Euryclee luy répondit : Dieu α
veuille, mon fils, qu'enfin vous α
fassiez paroistre la prudence & la α
sagesse d'un homme, & que vous α
vous mettiez en estat d'avoir soin α
de vostre maison & de tout ce qui α
vous appartient. Mais dites-moy, α
je vous prie, qui est-ce qui vous α
esclairera, puisque vous voulez α
que je tiemme renfermées toutes ces α
femmes qui pourroient vous es- α
clairer ! α

Ce sera cet estranger mesme qui α
m'esclairera, repartit Telemaque, α
car je ne souffriray pas qu'un hom- α
me qui mange le pain de ma table α
demeure oyssif, quoyqu'il vienne α
de loin & qu'il soit mon hoste. α

Il dit, & son ordre fut executé ;

Euriclée ferme les portes de l'appartement des femmes. En même temps Ulyffe & Telemaque se mettent à porter les casques, les boucliers, les espées, les lances, & Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand par tout une lumière extraordinaire. Telemaque
» surpris, dit à Ulyffe, Mon pere,
» voilà un miracle estonnant qui
» frappe mes yeux ; les murailles de
» ce Palais, les sieges, les lambris, les
» colonnes brillent d'une si vive lu-
» miere, qu'elles paroissent toutes de
» feu. Assurement quelqu'un des
» Dieux immortels est avec nous &
» honnore ce Palais de sa presence.
» Gardez le silence, mon fils, ré-
» pondit Ulyffe, retenez vostre cu-
» riosité, & ne sondez pas les secrets
» du ciel. C'est-là le privilege des
» Dieux, qui habitent l'Olympe, de
» se manifester aux hommes au mi-
» lieu d'une brillante lumiere, en se
» déroband à leurs regards. Mais il

est temps que vous alliez vous cou- «
 cher : laissez-moy icy seul, afin que «
 j'examine la conduite des femmes «
 du Palais, & que j'aye un entretien «
 avec vostre mere, qui dans l'afflic- «
 tion où elle est, ne manquera pas «
 de me faire bien des questions pour «
 tirer de moy tout ce que j'ay vû & «
 connu dans mes voyages. «

Il dit, & dans le moment Tele-
 maque sort de la salle, & à la clarté
 des torches il monte dans l'appar-
 tement où il avoit accoutumé de
 se coucher. Il se met au lit, & at-
 tend le retour de l'aurore.

Ce Prince estoit à peine sorti,
 que la sage Penelope, semblable à
 la chaste Diane & à la belle Venus,
 descend de son appartement suivie
 de ses femmes, qui luy mettent d'a-
 bord près du feu un beau siege fait
 tout entier d'yvoire & d'argent,
 ouvrage d'Icmalius, tourneur ce-
 lebre, qui y avoit employé tout
 son art, & qui y avoit joint un mar-

chepied tres magnifique & tres commode. On estendit des peaux sur ce siege & Penelope s'assit. Les femmes se mirent d'abord à desservir les restes des Poursuivants & à emporter les tables & les coupes d'or & d'argent. Elles jetterent à terre ce qui restoit dans les brasiers & mirent à la place quantité d'autre bois , afin qu'il servist à les éclairer & à les chauffer.

Melantho, la plus insolente des femmes de la Reyne , voyant encore Ulysse dans la salle, l'entreprit pour la seconde fois , & luy dit :

- » Estranger, veux-tu nous importu-
- » ner toujours par ta presence , en
- » rodant mesme pendant la nuit dans
- » ce Palais ! C'est donc pour obser-
- » ver tout ce que font les femmes ?
- » Sors au plus viste, miserable que
- » tu es, & contente-toy d'avoir man-
- » gé ton saoul, autrement avec cette
- » torche allumée je te jetteray de-
- » hors.

Ulysse

Ulyſſe la regardant avec des yeux enflammez de colere, luy dit : Malheureuſe , pourquoy m'attaquez-vous toujours avec tant d'aigreur ! Eſt-ce parce que je ne ſuis plus jeune, que je n'ay que de méchants habits , & que je demande mon pain dans la ville ! C'eſt la neceſſité qui m'y force ; le monde eſt rempli de mendiants comme moy, qu'elle a réduits dans ce miſerable eſtat. J'eſtois autrefois favorisé de la fortune ; j'habitois une maiſon opulente , & je donnois liberalement à tous les pauvres qui ſe preſentoient & qui avoient beſoin de mon ſecours ; j'avois une foule d'eſclaves , & j'eſtois environné de toute la magnificence qui attire les yeux & qui fait qu'on paroît heureux. Jupiter a renverſé cette grande fortune, telle a eſté ſa volonté. Que cet exemple vous rende plus ſage ; craignez que vous ne perdiez tous ces avantages &

» toute cette faveur qui vous rele-
 » vent au dessus de vos compagnes,
 » que vostre maistresse irritée ne vous
 » punisse de vos emportemens, ou
 » qu'Ulysse mesme ne revienne, car
 » toute esperance de retour n'est pas
 » perduë pour luy. Et quand mesme
 » il seroit hors d'estat de revenir, il
 » a, par la faveur d'Apollon, un fils
 » en âge de tenir sa place. Ce jeune
 » Prince connoist tous les desordres
 » que les femmes commettent dans
 » ce Palais, & il en sçaura faire la
 » punition qu'ils meritent.

Il parloit assez haut pour estre
 entendu de Penelope. Elle appelle
 » cette femme, & luy dit : Insolente,
 » tout le desordre de vostre conduite
 » m'est connu, & je sçay l'affreux
 » complot où vous estes entrée; vous
 » n'estes descenduë que pour m'es-
 » pier, parce que vous avez sceu, &
 » que vous me l'avez ouï dire à moy-
 » mesme, que je devois venir parler
 » à cet estranger pour luy demander

des nouvelles de mon mary, dont «
l'absence me tient dans une afflic- «
tion continuelle : la mort sera le «
juste chastiment de vostre perfidie. «

En achevant ces mots elle ap-
pelle sa fidelle Eurynome à qui elle
avoit commis le soin de sa maison :
Eurynome, luy dit-elle, apportez «
icy un siege & couvrez-le d'une «
peau, afin que cet estranger s'asseye «
près de moy, car je veux l'entre- «
tenir. «

Eurynome apporte prompte-
ment le siege, le place près de la
Reyne, & le couvre d'une peau.
Ulysse s'estant assis, la Reyne luy
parle la premiere en ces termes :
Estranger, avant toutes choses, di- «
tes-moy, je vous prie, qui vous «
estes, d'où vous estes, & qui sont «
vos parents. «

Princesse, répondit le prudent «
Ulysse, il n'y a point d'homme sur «
toute l'estendue de la terre qui ne «
soit forcé d'admirer vostre sagesse, «

» car vostre gloire vole jusqu'aux
» cieux, & on vous regarde avec rai-
» son comme un grand Roy, qui re-
» gnant sur plusieurs peuples avec
» pieté, fait fleurir la justice, & sous
» le sceptre duquel les campagnes
» sont couvertes de riches moissons,
» les arbres chargez de fruits, les
» troupeaux feconds, la mer fertile,
» & les peuples toujours heureux,
» car voilà les effets d'un gouverne-
» ment pieux & juste. Faites-moy
» toutes les questions que vous vou-
» drez, mais ne me demandez, je
» vous prie, ni ma naissance ni mon
» pays; espargnez-moy un souvenir
» qui me plonge dans les douleurs
» les plus cruelles. Je suis accablé de
» malheurs, & il est desagréable de
» ne porter chez les estrangers que
» des lamentations & des soupirs sur
» sa mauvaise fortune. Il est mesme
» honteux de soupirer toujours;
» vous vous lasseriez enfin de mes
» plaintes; vos femmes mesmes s'en

mocqueroient , & me reproche-
roient que le vin feroit bien plus
la source de mes larmes que mon
affliction.

La sage Penelope luy répondit :
Estranger, les Dieux ont destruit
tous les avantages dont ils m'a-
voient favorisée, & ruiné toute ma
beauté depuis que les Grecs se sont
embarquez pour Troye, & que
mon mary les a suivis. Si ce cher
mary revenoit reprendre la con-
duite de sa maison & de ses Estats,
ma gloire en seroit plus grande, &
c'est-là la seule beauté dont une
femme doit se piquer. Presente-
ment je gemis sous le poids de mon
affliction, si grands sont les maux
qu'il a plu à Dieu de m'envoyer,
car tous les plus grands Princes
des isles voisines, comme de Duly-
chium, de Samos, de Zacynthe,
eux mesme de cette isle d'Ithaque
s'opiniaient à me faire la cour, &
me poursuivent en mariage malgré

» l'aversion que j'ay pour eux, & en
» attendant que je me déclare , ils
» ruinent ma maison. Voilà ce qui
» m'empesche d'avoir soin de mes
» suppliants & de mes hostes. Je ne
» me mesle plus mesme de donner
» mes ordres à nos herauts, qui sont
» des ministres publics & sacrez, mais
» je languis & je me consume en
» pleurant toujours mon cher Ulysse.
» Cependant les Poursuivants font
» tous leurs efforts pour presser mon
» mariage, & moy j'invente tous les
» jours de nouvelles ruses pour l'é-
» loigner. La premiere qu'un Dieu
» m'a inspirée pour me secourir, c'est
» de m'attacher à faire sur le mestier
» un grand voile, & de tenir ce lan-
» gage aux Poursuivants :
» Jeunes Princes , qui m'avez
» choisie pour l'objet de vos feux
» depuis la mort de mon cher Ulyf-
» se, quelque envie que vous ayez de
» haster mon hymen, ayez patience,
» & afin que tout le travail que j'ay

desja fait ne soit pas perdu, atten- «
 dez que j'aye achevé ce voile que «
 je destine pour la sepulture du he- «
 ros Laërte, quand la cruelle Par- «
 que aura tranché le fil de ses jours, «
 car je craindrois d'estre exposée aux «
 reproches de toutes les femmes de «
 Grece, si un Prince aussi riche que «
 Laërte, & qui me doit estre si cher, «
 venoit à estre porté sur le buscher «
 sans estre couvert d'un drap mor- «
 tuaire fait de ma main. «

C'est ainsi que je leur parlay, & «
 ils se rendirent à ces raisons. Je «
 dressay donc dans mon apparte- «
 ment un mestier où je travaillois «
 pendant le jour ; mais dès que la «
 nuit estoit venue, & que les tor- «
 ches estoient allumées, je défaisois «
 ce que j'avois fait le jour. Cela «
 dura trois ans entiers, pendant les- «
 quels je flattay leurs vœux de l'es- «
 perance d'un hymen tres prochain. «
 Mais quand les jours & les mois «
 révolus eurent amené la quatrième «

» année , alors ces amants avertis
» par quelques-unes de mes femmes
» qu'ils avoient gagnées , & qui les
» introduisirent dans mon appartemen-
» ment, me surprirent, & non con-
» tents de me faire des reproches, leur
» flamme insolente les porta à me
» menacer. Je fus donc obligée mal-
» gré moy d'achever ce voile. Au-
» jourd'huy je ne puis plus éviter cét
» hymen, & je ne trouve aucun ex-
» pedient pour le reculer. Tous mes
» parents me pressent de choisir un
» mary ; mon fils est las de ces Prin-
» ces qui le ruinent, & le voilà en
» âge de gouverner luy-mesme sa
» maison. Daigne Jupiter luy donner
» la sagesse necessaire pour la gouver-
» ner avec gloire. Mais quelque af-
» fligé que vous soyez , expliquez-
» moy , je vous prie, vostre naissan-
» ce , car vous n'estes point de ces
» hommes inconnus qu'on dit nez
» d'un chesne ou d'un rocher.

Le prudent Ulysse luy répon-

dit : Princesse , digne des respects «
 de tous les hommes , puisque vous «
 voulez absolument que je vous «
 apprenne ma naissance , je vous la «
 diray ; vous allez renouveler & «
 augmenter mes maux ; cela ne se «
 peut autrement , quand un homme «
 a esté aussi long-temps que moy «
 éloigné de son pays , errant de ville «
 en ville parmi des traverses infinies «
 & des dangers continuels , toujours «
 en butte aux traits de la fortune ; «
 mais vous le voulez , il faut vous «
 obéir. «

Il y a au milieu de la vaste mer «
 une grande isle qu'on appelle Cre- «
 te. Elle est belle & fertile , tres peu- «
 plée , & elle a quatre-vingt dix vil- «
 les considérables. Ses habitants ne «
 parlent pas tous le mesme langage. «
 Il y a des Achéens , des Cretois «
 originaires du pays , hommes fiers , «
 des Cydoniens , des Doriens qui «
 occupent trois villes , & des Pelas- «
 ges. La ville capitale , c'est Cnossé , «

» grande ville où regnoit Minos,
» qui tous les neuf ans avoit l'hon-
» neur de jouir de la conversation de
» Jupiter, & d'entendre les oracles
» de sa bouche. Minos fut pere du
» vaillant Deucalion, qui m'a donné
» le jour. Deucalion eut deux fils,
» Idomenée & moy. Idomenée s'em-
» barqua avec les Grecs pour aller à
» Troye, car il estoit l'aîné, & hom-
» me de grand courage. Moy, comme
» le plus jeune, je restay dans le Pa-
» lais de mon pere, & je m'appellois
» Æthon. Ce fut-là que j'eus l'hon-
» neur de voir Ulysse, & de luy faire
» les presens de l'hospitalité, car les
» vents le firent relascher malgré luy
» à Crete comme il alloit avec sa
» flotte à Ithon, en l'empeschant de
» doubler le cap de Malée, & le pouf-
» ferent à l'embouchure du fleuve
» Amnisus, où est la caverne d'Ithi-
» the, sur une rade tres difficile &
» tres dangereuse. La tempeste estoit
» si violente, qu'il eut beaucoup de

peine à se sauver. En arrivant à «
 Cnosse il demanda d'abord mon «
 frere Idomenée, avec lequel il di- «
 soit qu'il estoit lié par les sacrez «
 liens de l'amitié & de l'hospitalité, «
 mais il y avoit dix ou onze jours «
 que mon frere estoit parti sur ses «
 vaisseaux. Je le receus donc le «
 mieux qu'il me fust possible, & je «
 n'oubliai rien pour le bien traiter. «
 Je fis fournir abondamment par la «
 ville à tous ceux de sa suite le pain, «
 le vin & la viande dont ils avoient «
 besoin. Tous ces Grecs demeure- «
 rent douze jours chez moy, rete- «
 nus par les vents contraires, car il «
 souffloit un vent de nord si vio- «
 lent, qu'on avoit de la peine à se «
 tenir mesme sur la terre ferme, & «
 sans doute il estoit excité par quel- «
 que Dieu ennemi. Le treizième «
 jour le vent tomba, & ils partirent. «

C'est ainsi qu'Ulysse débitoit
 ses fables, en les meslant & les ac-
 commodant avec des veritez. Pe-

Penelope en les entendant versoit des ruisseaux de larmes ; comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes , se fondent dès que le vent de midy relasche le temps par ses douces haleines , & cette fonte fait déborder les rivières & les torrents ; de même Penelope attendrie par le récit d'Ulysse , fondeoit toute en pleurs, & elle pleuroit son mary qui estoit-là devant elle. Ulysse , la voyant en cet estat , estoit touché de compassion, ses yeux estoient arrestez & fixes comme s'ils eussent esté de corne ou de fer, & pour la mieux tromper il eut la force de retenir ses larmes.

Quand Penelope eut adouci quelque temps ses déplaisirs par ses pleurs, elle reprit la parole, & dit :
» Estranger , je veux esprouver si
» vous m'avez dit la verité, lorsque
» vous m'avez asseuré que vous avez
» receu Ulysse dans vostre Palais ; di-

tes-moy donc, je vous prie, quels «
habits il portoit quand il arriva «
chez vous, comment il estoit fait, «
& quelles gens il avoit à sa fuite. «

Après un si long-temps qui s'est «
escoulé depuis, répondit Ulyffe, il «
est difficile de se souvenir de ces «
particularitez; car il y a desjà vingt «
années qu'il quitta Crete, & partit «
pour Troye. Cependant je vous le «
diray à peu près selon l'idée que je «
puis en avoir conservée. Ulyffe «
estoit vestu ce jour-là d'un beau «
manteau de pourpre tres fin & tres «
ample, qui s'attachoit avec une «
double agraffe d'or, & qui estoit «
brodé par devant; on voyoit au «
bas un chien de chasse qui tenoit «
un faon de biche tout palpitant «
qu'il alloit déchirer. Cette peinture «
estoit si naturelle & si vive, qu'on «
ne pouvoit la voir sans admiration. «
Le chien & le faon estoient tous «
deux d'or. Le chien estrangloit le «
faon pour le devorer, & on voyoit »

» les efforts que faisoit le faon pour
» se tirer de sa gueule en se debatant.
» Sous ce manteau Ulysse avoit une
» tunique d'une estoffe tres fine , qui
» brilloit comme le soleil , & dont la
» broderie estoit admirable ; les prin-
» cipales femmes de la ville la virent
» & furent charmées de sa beauté. Il
» est vray que je ne sçaurois vous dire
» certainement si Ulysse estoit parti
» de chez luy habillé de cette ma-
» niere, ou si c'estoient des habits que
» quelqu'un de ses Compagnons luy
» eust donnez après qu'il se fut em-
» barqué , ou qu'il eust mesme re-
» ceus en chemin de quelqu'un de ses
» hostes , car il avoit plusieurs amis ,
» & l'on peut dire qu'il y avoit peu
» de Grecs qui luy ressemblassent.
» Quelqu'un , en le recevant chez
» luy, avoit pû luy donner ces habits
» comme je luy fis present d'une es-
» pée & d'un grand manteau de pour-
» pre d'une assez grande beauté &
» d'une tunique qui paroissoit avoir

esté faite pour luy, tant elle estoit «
 bien à sa taille. A son départ je luy «
 fis tous les honneurs qui estoient «
 dûs à sa naissance & à son merite. «
 Il estoit accompagné d'un heraut «
 qui paroissoit un peu plus âgé que «
 luy, & je vous diray comme il es- «
 toit fait; il avoit les espauls hautes «
 & amoncelées, le teint un peu ba- «
 fanné & les cheveux crespez; il «
 s'appelloit Eurybate. Ulysse le trai- «
 toit avec beaucoup de distinction, «
 & luy faisoit plus d'honneur qu'à «
 tous les autres Compagnons, parce «
 qu'il trouvoit en luy une humeur «
 conforme à la sienne, & les mesmes «
 sentiments de justice & de pieté. «

Ces marques certaines qu'Ulyf-
 se donnoit à Penelope renouvele-
 rent ses regrets. Après qu'elle eut
 soulagé ses douleurs par ses larmes,
 elle reprit la parole, & dit à Ulyf-
 se, Estranger, jusqu'icy je n'ay eu
 pour vous que les sentiments de
 compassion qu'excitent tous les

» malheureux , mais presentement
» ces sentiments sont accompagnez
» d'estime , d'amitié & de considéra-
» tion. Les habits que vous venez
» de me dépeindre sont les mesmes
» que je donnay à mon cher Ulysse
» quand il partit , j'y attachay moy-
» mesme cette belle agraffe. Helas !
» je n'auray jamais le plaisir de le re-
» cevoir dans son Palais, car la fatale
» destinée l'a entraîné à cette mal-
» heureuse Troye, dont le seul nom
» me fait fremir. Ces dernieres pa-
» roles estoient suivies de pleurs &
» de sanglots.

» Femme du fils de Laërte, luy
» dit Ulysse, vivement touché, ne
» corrompez plus vostre beauté , en
» pleurant toujours vostre mary. Ce
» n'est pas que je blasme vostre ten-
» dresse ; on voit tous les jours des
» femmes pleurer leurs maris dont
» elles ont eu des enfans, & refu-
» ser d'estre consolées. Comment ne
» pleureriez-vous point un mary tel

qu'Ulyſſe qui reſſembloit aux «
Dieux immortels ! Mais ſuſpendez «
un peu voſtre douleur, & eſcoutez «
ce que j'ay à vous dire, je ne vous «
tromperay point , & je vous diray «
certainement la verité. J'ay ouïy «
parler du retour d'Ulyſſe , & on «
m'a aſſeuré qu'il eſtoit plein de vie «
près d'icy dans le fertile pays des «
Theſprotiens , & qu'il vous ap- «
portoit quantité de richèſſes qui «
ſont des preſens qu'il a receus des «
Princes & des peuples. Il a perdu «
dans un naufrage ſon vaiſſeau & «
tous ſes Compagnons en partant «
de l'ille de Trinacrie , car il a attiré «
ſur luy la colere de Jupiter & celle «
du Soleil , dont ſes Compagnons «
ont tué les troupeaux. Ces Dieux «
irritez ont fait perir tous ces mal- «
heureux dans la vaſte mer. Il s'eſt «
ſauvé luy ſeul ; car comme il ſe «
tenoit attaché à ſon maſt , le flot «
l'a jetté ſur le rivage des Pheaciens, «
dont le bonheur égale celui des «

» Dieux mesmes. Ces peuples l'ont
» reçu & honoré comme un Dieu,
» l'ont comblé de presens, & ils vou-
» loient le renvoyer sain & sauf dans
» sa patrie après l'avoir gardé assez
» long-temps, mais il a trouvé qu'il
» estoit plus utile d'aller faire encore
» plusieurs courses pour amasser de
» grands biens, car de tous les hom-
» mes du monde Ulysse est celuy qui
» a le plus d'adresse & d'industrie;
» personne ne peut luy rien disputer
» sur cela. Voilà ce que Phidon,
» Roy des Thesprotiens, m'a dit de
» sa propre bouche; bien plus il m'a
» juré, en faisant les libations, que
» le vaisseau qui devoit le ramener,
» & les rameurs pour le conduire es-
» toient prests. J'aurois bien voulu
» l'attendre, mais je partis le premier
» pour profiter de l'occasion d'un
» vaisseau de Thesprotie qui faisoit
» voile pour Dulichium. Avant mon
» départ il me montra toutes les ri-
» chesses qu'Ulysse avoit desja amas-

ſées ; elles ſont ſi grandes, qu'elles «
ſuffiroient à nourrir une famille «
entiere pendant dix generations. «
Et il me dit qu'il eſtoit allé à Do- «
done pour interroger le cheſne mi- «
raculeux de Jupiter, & apprendre «
par ſon oracle comment il devoit «
retourner dans ſa patrie après une «
ſi longue abſence, ſ'il y retourne- «
roit à découvert, ou ſans ſe faire «
connoiſtre. Je puis donc vous af- «
ſeurer qu'il eſt vivant, qu'il ne ſe- «
ra pas encore long-temps éloigné «
de ſes amis , & que vous le verrez «
pluſtoſt que vous ne penſez ; & ce «
que je vous dis, je vais vous le con- «
firmer par ſerment : Je jure par Ju- «
pitor , qui ſurpaſſe tous les autres «
Dieux en bonté & en puiffance, «
je jure par le foyer d'Ulyſſe, où je «
me ſuis refugié, que tout ce que je «
dis aura ſon accompliſſement , & «
qu'Ulyſſe reviendra dans cette meſ- «
me année ; ouïy, il reviendra à la fin «
d'un mois & au commencement de «
l'autre. «

» Dieu veuille que ce bonheur
» m'arrive comme vous me le pro-
» mettez, répondit la sage Penelope.
» Si cela est, vous recevrez de moy
» des presens qui vous feront regar-
» der avec envie. Mais si j'en croy
» les pressentiments de mon cœur,
» mon cher Ulysse ne reviendra point
» chez luy, & personne ne vous don-
» nera les moyens de retourner dans
» vostre patrie, car ceux qui gouver-
» nent dans ma maison ne sont pas
» comme Ulysse ; ils ne se piquent
» pas de bien recevoir nos hostes, &
» de leur fournir les secours dont ils
» ont besoin. En mesme temps adres-
» sant la parole à ses femmes, elle leur
» dit : Allez laver les pieds à cet es-
» tranger, & dressez-luy un bon lit
» avec de bonnes peaux & de bonnes
» couvertures, afin que couché bien
» chaudement, il attende le lever de
» l'aurore. Demain, dès qu'il sera
» levé, vous le baignerez & le parf-
» merez d'essences, afin qu'il disne

avec Telemaque. Celuy qui le mal-
traitera, ou qui luy fera la moindre
peine, quelque sujet qu'il croye en
avoir, & quelqu'irrité qu'il soit
contre luy, encourra mon indigna-
tion, & n'avancera pas ses affaires.
Car, mon hôte, comment pour-
riez-vous me flatter de quelque
sorte d'avantage sur les autres fem-
mes du costé de la sagesse & de la
prudence, si je vous laissois dans
mon Palais avec ces haillons &
dans cette malpropreté. Les hom-
mes n'ont sur la terre qu'une vie
fort courte, c'est pourquoy il faut
l'employer à faire du bien : ceux
qui sont durs & inhumains, & qui
ne sçavent faire que des actions de
dureté & de cruauté, doivent s'as-
seurer que le monde les charge
d'imprécations pendant leur vie &
les maudit après leur mort : au lieu
que ceux qui ont de l'humanité,
de la bonté, & qui ne perdent ja-
mais l'occasion de faire tout le bien

» qu'ils peuvent, ils sont seurs que
 » leur gloire est répandue dans tout
 » l'univers par les hostes qu'ils ont
 » bien traitez, & que tout le monde
 » les comble de benedictions & de
 » louanges.

» Genereuse Princesse, répond le
 » prudent Ulysse, j'ay renoncé aux
 » habits magnifiques & aux bons lits
 » depuis le jour que j'ay quitté les
 » montagnes de Crete pour m'em-
 » barquer. Je coucheray comme j'ay
 » fait jusqu'icy. Je suis accoutumé à
 » coucher sur la dure & à passer les
 » nuits entieres sans dormir. N'or-
 » donnez point qu'on me lave les
 » pieds; je ne souffriray point qu'au-
 » cune des femmes qui ont l'honneur
 » de vous servir, approche de moy
 » & me touche, à moins qu'il n'y en
 » ait quelqu'une de fort âgée, dont
 » la sagesse soit connue, & à qui le
 » grand âge ait appris de combien
 » d'ennuis & de maux nostre vie est
 » traversée; pour celle-là je n'empes-

cheray point qu'elle me lave les «
pieds. «

Penelope charmée, luy répon-
dit : Mon hôte , de tous les amis «
que nous avons dans les pays éloi- «
gnez, & qui sont venus dans mon «
Palais , il n'y en a point qui ayent «
marqué dans leurs discours & dans «
leurs actions, tant de vertu & tant «
de sagesse. J'ay auprès de moy une «
femme fort âgée, dont je connois «
la prudence & la fidélité, qui a «
nourri & élevé ce malheureux «
Prince, l'unique objet de mon «
amour, & qui le receut entre ses «
bras quand sa mere le mit au mon- «
de; ce sera elle qui vous lavera les «
pieds, quoyqu'elle n'ait presque «
plus qu'un souffle de vie. En mes- «
me temps elle l'appella, & luy dit :
Euryclée, allez laver les pieds de «
cet estranger qui paroist de mesme «
âge que vostre cher Prince; je m'i- «
magine qu'Ulysse est fait comme «
luy & dans un estat aussi pitoyable, «

» car les hommes dans la misère vieillissent très promptement.

A ces mots Euryclée met ses mains devant son visage , fond en larmes, & d'une voix entrecoupée

» de sanglots, elle s'écrie, Ah, malheureuse, c'est votre absence, mon

» cher fils , mon cher Ulysse , qui cause tous mes chagrins ; vous êtes donc l'objet de la haine de Jupiter avec toute votre piété , car

» jamais Prince n'a offert à ce Dieu tant de sacrifices, ni des hecatombes si parfaites & si bien choisies

» que vous en avez fait brûler sur ses autels, le priant tous les jours de vous faire parvenir à une heureuse

» vieillesse, & de vous donner la consolation d'élever votre fils & de le mettre en état de bien gouverner

» ses peuples ; mais Jupiter, sourd à vos prières, vous a refusé de vous ramener chez vous. Peut-être ,

continua-t-elle, en se tournant du

» côté de l'étranger, que chez les Princes

D'HOMERE. *Liv. XIX. 241*

Princes où mon cher Ulyſſe a cher-
ché un aſyle, les femmes du Palais
l'ont inſulté, comme ces inſolentes,
qui ſont icy, vous inſultent. C'eſt
ſans doute pour ne pas vous com-
mettre & vous expoſer encore à
leurs inſultes & à leurs injures
groſſieres, que vous n'avez pas
voulu qu'elles vous lavaffent les
pieds, & que la ſage Penelope m'a
chargée de cet employ, je l'accepte
de tout mon cœur. Je m'en acqui-
teray le mieux qu'il me ſera poſſible
pour obéir à ma maiſtreſſe & auſſi
pour l'amour de vous, car je vous
avoüe que mon cœur treſſaillit au
dedans de moy, & que je ſens de
cruelles agitations, dont vous allez
connoître la cauſe. Nous avons vû
arriver dans ce Palais pluſieurs ef-
trangers perſecutez par la fortune,
mais je n'en ay jamais vû un qui
reſſembloit à Ulyſſe comme vous
luy reſſemblez ; c'eſt ſa taille, ſa
voix, toute ſa démarche.

Tome III.

L

Ulyſſe allarmé de ce ſouſçon
 » d'Euryclée, luy répondit, Vous
 » avez raiſon, car il eſt vray que tous
 » ceux qui nous ont vûs, Ulyſſe &
 » moy, ont eſté frappez, comme
 » vous, de cette reſſemblance.

Euryclée prit en meſme temps
 un vaiſſeau de cuivre; elle y verſa
 d'abord quantité d'eau froide où
 elle meſſa enſuite de l'eau bouil-
 lante, Ulyſſe eſtoit aſſis près du
 foyer, & il tournoit adroitement
 le dos à la lumière, car il luy vint
 tout d'un coup dans l'eſprit que
 cette bonne femme, en luy lavant
 les pieds, pourroit appercevoir une
 cicatrice qu'il avoit au deſſus du
 genou, & que cela acheveroit de
 le faire reconnoiſtre. Cette bonne
 femme commença donc à luy laver
 les pieds, & auſſi-toſt elle reconnut
 cette cicatrice qui luy reſtoit d'une
 bleſſure que luy avoit faite un ſan-
 glier ſur le mont Parnaffe, où il
 eſtoit allé chaffer autrefois avec les

D'HOMERE. *Liv. XIX.* 243

filz d'Autolycus son ayeul mater-
nel, pere d'Anticlée sa mere, Prin-
ce qui surpassoit tous ceux de son
temps en prudence & en adresse
pour cacher ses desseins & pour sur-
prendre ses ennemis, & en bonne
foy pour garder religieusement sa
parole, & ne violer jamais ses ser-
ments. Mercure luy avoit donné
cès deux grandes qualitez, parce
qu'Autolycus avoit pour luy une
devotion particuliere, & qu'il of-
froit tous les jours sur ses autels
des agneaux & des chevres, c'est
pourquoy ce Dieu l'accompagnoit
toujours & luy donnoit des mar-
ques de sa protection en toutes ren-
contres. Un jour ce Prince arriva
à Ithaque dans le temps que sa fille
venoit d'accoucher d'un filz. Eu-
ryclée prit cet enfant, le mit sur
les genoux de son ayeul comme il
achevoit de souper, & luy dit: Au-
tolycus, voyez quel nom vous
voulez donner à l'enfant de la Rey- «

» ne vostre fille ; c'est un fils que les
 » Dieux ont accordé à vos vœux.
 » Autolycus répondit, Que mon
 » gendre & ma fille luy donnent le
 » nom que je vais dire. J'ay esté au-
 » trefois la terreur de mes ennemis
 » jusqu'aux bouts de la terre ; qu'on
 » tire de-là le nom de cet enfant,
 » qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est à dire
 » le terrible. Quand il sera grand &
 » qu'il viendra à la maison mater-
 » nelle sur le Parnasse où j'ay de
 » grandes possessions, je luy en don-
 » neray une partie, & je le renvoye-
 » ray bien content.

Dès qu'*Ulysse* fut sorti de l'en-
 fance , il alla chez son grand pere
 pour recevoir ces beaux presens,
 qu'il luy avoit promis. Autolycus
 & ses enfans le receurent avec
 toutes les marques de tendresse,
 & sa grandmere Amphithée l'em-
 brassant estroitement , ne pouvoit
 se lasser de le baiser. Après les pre-
 mières caresses, Autolycus ordon-

na à ses enfans de préparer le souper. Ils font donc venir un taureau de cinq ans, ils le dépouillent, le préparent, le mettent en quartiers, en garnissent plusieurs broches, le font rostir & servent les portions; on se met à table, on y demeure jusqu'au coucher du soleil. Et quand la nuit est venue, chacun va se coucher & jouir des paisibles dons du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le jour, les fils d'Autolycus, qui avoient tout disposé pour donner à Ulysse le divertissement de la chasse du sanglier, le vont prendre; ils partent ensemble avec leurs chiens & leurs veneurs, & vont sur le Parnasse, qui est couvert d'une grande forest. Ils traversent bien-tost les sommets de cette montagne; le soleil sortant du paisible sein de l'Océan, commençoit à répandre ses rayons sur la plaine. Les veneurs descendent

dans une vallée, les chiens marchent devant eux sur la piste du sanglier. Les Princes suivent, & Ulyssé est des premiers à la queue des chiens, tenant à la main une longue pique. Le sanglier estoit dans un fort si espais, que ni les vents ni la pluye ni le soleil mesme ne pouvoient le penetrer; la beste estoit cachée sous quantité de feuilles & de branches entrelassées; le bruit des chiens & des chasseurs qui s'approchoient pour le lancer, l'excita; il quitte son fort, va à leur rencontre les foyes herissées, jettant le feu par les yeux, & s'arreste à leur vûë; Ulyssé, la pique à la main, va sur luy pour avoir l'honneur de la blesser le premier, mais le sanglier le prévient, & d'une de ses deffenses il luy fait une large blessure au dessus du genou, en le frappant de costé; heureusement la dent meurtriere ne penetra pas jusqu'à l'os; Ulyssé sans s'es-

tonner, luy porte un grand coup de pique à l'espaule droite & le perce de part en part; cet énorme sanglier tombe & expire sur le champ. Les Princes le font emporter, & dans le moment ils bandent la playe d'Ulyffe, & par des paroles enchantées ils arrestent le sang, & s'en retournent dans le Palais de leur pere. Dès qu'Ulyffe fut guéri, Autolycus & ses fils, charmez d'avoir vû ces marques de son courage, le comblent de magnifiques presens, & le renvoient à Ithaque où Laërte & Anticlée avoient grande impatience de le revoir. Son retour les combla de joye. Ils luy firent raconter son voyage, & luy demanderent des nouvelles de sa blessure. Il leur fit le détail de tout ce qui s'estoit passé, & s'étendit particulièrement sur la chasse du mont Parnasse où il avoit esté blessé.

La bonne Euryclée touchant

L iij

avec ses mains la cicatrice de cette playe , la reconnut aussi-tost , & frappée de cette aventure , & hors d'elle-mesme, elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit , & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé & l'eau répandue. En mesme temps elle sentit dans son cœur un mélange de douleur & de joye ; ses yeux furent baignez de pleurs & sa voix arrestée. Enfin faisant effort sur elle-mesme, & luy portant la main au menton , elle luy dit : Ah , mon cher fils , vous estes Ulysse, & je ne vous ay reconnu qu'après avoir touché cette cicatrice ! En prononçant ces mots elle regardoit Penelope , pour luy annoncer que son cher mary estoit devant ses yeux. Mais elle ne peut attirer ses regards ni son attention, car, outre que Minerve avoit distrait l'esprit de cette Princesse, & la tenoit appliquée à d'autres objets , Ulysse se jettant tout d'un

coup sur elle, luy mit une main sur
 la bouche, & de l'autre il la tira
 à luy, & luy dit : Ma chere nour-
 rice, voulez-vous me perdre, vous
 qui m'avez allaité ! Je suis revenu
 dans mon Palais après avoir souffert
 pendant vingt années des maux
 infinis. Mais puisque vous m'avez
 reconnu, & que les soupçons que
 quelqu'un des Dieux vous a inspi-
 rez sont changez en certitude, n'en
 dites rien, de peur que quelqu'un
 ne vous entende dans ce Palais, car
 je puis vous assurer que toute ma
 nourrice que vous estes, si vous
 me découvrez, & que Dieu fasse
 tomber sous mes coups les Pour-
 suivants, je ne vous espargneray
 point le jour que je puniray ces
 malheureuses femmes, qui ont
 commis tant de desordre dans ma
 maison.

La prudente Euryclée luy ré-
 pond : Ah, mon cher fils, quelle
 parole venez-vous de me dire ! Ne

» connoissez-vous pas ma fidelité &
 » ma constance. Je garderay vostre
 » secret , & je feray aussi impenetra-
 » ble que la plus dure pierre & que
 » le fer. Je vous promets mesme que
 » si Dieu vous donne la victoire sur
 » ces insolents , je vous nommeray
 » toutes les femmes du Palais qui
 » meritent chastiment pour avoir
 » deshonoré vostre maison, & celles
 » dont l'attachement pour la Reyne
 » & pour vous est digne de récom-
 » pense.

» Il n'est pas necessaire , ma chere
 » nourrice , que vous me les nom-
 » miez, dit le prudent Ulysse, je les
 » connoistray bien sans vous, & je
 » feray informé de toute leur con-
 » duite. Gardez seulement le silence,
 » & laissez faire les Dieux.

Il dit , & la nourrice sortit de
 la salle pour aller chercher d'autre
 eau , la premiere ayant esté répar-
 due. Après qu'elle eut achevé de
 laver les pieds d'Ulysse, & qu'elle

les eut frotez & parfumez avec des
essences, il rapprocha son siege du
feu pour se chauffer, & avec ses
vieux haillons il cacha le mieux
qu'il put la cicatrice qui l'avoit
desja fait reconnoistre. Alors Pe-
nelope s'approchant, luy dit: Es-
tranger, je ne vous demande plus
qu'un moment d'entretien, car voi-
là bien-tost l'heure d'aller se cou-
cher, pour ceux que leurs chagrins
n'empeschent pas de gouter les
douceurs du sommeil. Pour moy,
Dieu m'a plongée dans un deuil
qui n'a point de fin, car le jour je
n'ay d'autre consolation que de ge-
mir & de me plaindre, en travail-
lant & en prenant garde au travail
de mes femmes. Et quand la nuit
est venue, & que tout le monde
jouit du repos, moy seule je veille
dans mon lit, & toutes mes inquie-
tudes se réveillant avec plus de vi-
vacité, m'empeschent de fermer la
paupiere. Comme la plaintive Phi-

» Iomele , fille de Pandare , toujours
» cachée entre les branches & les
» feüilles des arbres dès que le prin-
» temps est venu , fait entendre sa
» voix , & pleure son cher Ityle qu'el-
» le a tué par une cruelle méprise ,
» & dans ses plaintes continuelles ,
» elle varie ses tristes accents ; moy
» de mesme je pleure sans cesse , &
» mon esprit est agité de differents
» pensers. Je ne sçay le parti que je
» dois prendre ; dois-je , toujours fi-
» delle aux cendres de mon mary &
» respectant la renommée , demeurer
» auprès de mon fils pour avoir soin
» de ses affaires , & luy aider à gou-
» verner ses Estats ! Ou dois-je choi-
» sir pour mon mary celuy d'entre
» les Poursuivants qui me paroistra
» le plus digne de moy , & qui me
» fera les plus grands avantages ! Pen-
» dant que mon fils a esté enfant &
» qu'il a eu besoin de mon secours , je
» n'ay pû ni deu le quitter , ni penser
» à un second mariage. Mais presen-

tement qu'il est homme fait, il est «
 forcé de souhaiter luy-mesme que «
 je sorte de sa maison, où tout est «
 en proye à ces Poursuivants qui le «
 ruinent. Mais escoutez, je vous «
 prie, un songe que j'ay fait la nuit «
 derniere, pendant qu'un moment «
 de sommeil suspendoit mes ennuis, «
 & taschez de me l'expliquer. J'ay «
 dans ma basse-cour vingt oysons «
 domestiques que je nourris & que «
 j'aime à voir. Il m'a semblé qu'un «
 grand aigle est venu du sommet de «
 la montagne voisine fondre sur ces «
 oysons, leur a rompu le cou, & «
 reprenant aussi-tost son vol, il a dis- «
 paru dans les nûes. J'ay vû mes oy- «
 sons estendus les uns sur les autres, «
 je me suis mise à pleurer & à la- «
 menter. Toutes les femmes d'Itha- «
 que sont venuës pour me consoler «
 dans ma douleur. En mesme temps «
 j'ay vû ce mesme aigle revenir ; il «
 s'est posé sur un des creneaux de la «
 muraille, & avec une voix articulée «

» comme celle d'un homme il m'a dit
 » pour mettre fin à mes regrets : Fille
 » du celebre Icarius, prenez courage,
 » ce n'est pas icy un vain songe, mais
 » un songe vray & qui aura son ac-
 » complissement. Ces oysons, ce sont
 « les Poursuivants, & moy qui vous
 » ay paru un aigle, je suis vostre ma-
 » ry, qui viens vous délivrer & les
 » punir. A ces mots mon sommeil
 » s'est dissipé, & toute tremblante
 » encore, j'ay d'abord esté voir si mes
 » oysons estoient vivants, & j'ay vû
 » qu'ils mangeoient à leur ordinaire.
 » Grande Reyne, reprit Ulysse,
 » vous avez la veritable explication
 » de ce songe, il est impossible de
 » l'expliquer autrement. Ulysse luy-
 » mesme vous l'a expliqué, & vous a
 » dit ce qu'il va executer. N'en dou-
 » tez point, la mort pend sur la teste
 » des Poursuivants, & aucun d'eux
 » ne pourra se dérober à sa malheu-
 » reuse destinée.
 » Mais, mon hôte, dit la sage Pe-

nelope, j'ay toujours oûi dire que «
les songes sont difficiles à entendre, «
qu'on a de la peine à percer leur «
obscurité, & que l'événement ne «
répond pas toujours à ce qu'ils «
sembloient promettre. Car on dit «
qu'il y a deux portes des songes ; «
l'une est de corne & l'autre d'yvoi- «
re ; ceux qui viennent par la porte «
d'yvoire, ce sont les songes trom- «
peurs, qui font attendre des choses «
qui n'arrivent jamais : & ceux qui «
ne trompent point & qui sont ve- «
ritables, sont les songes qui vien- «
nent par la porte de corne. Helas, «
je n'ose me flatter que le mien, qui «
paroist si mystérieux, soit venu par «
cette dernière porte. Qu'il seroit «
agréable pour moy & pour mon «
fils ! J'ay encore une chose à vous «
dire, je vous prie d'y faire atten- «
tion. Le jour de demain est le mal- «
heureux jour qui va m'arracher du «
Palais d'Ulysse ; je vais proposer «
un combat dont je seray le prix. «

» Mon cher mary avoit dressé une
 » lice, où il avoit disposé d'espace en
 » espace douze piliers chacun avec sa
 » potence ; à chaque potence il pen-
 » doit une bague, & prenant son arc
 » & ses flèches, & se tenant à une as-
 » sez grande distance, il s'exerçoit à
 » tirer, & avec une justesse admira-
 » ble il faisoit passer ses flèches dans
 » les bagues sans les toucher. Voilà
 » le combat que je vais proposer aux
 » Poursuivants. Celuy qui se servira
 » le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui
 » fera passer ses flèches dans les ba-
 » gues de ces douze piliers, m'emme-
 » nera avec luy, & pour le suivre
 » je quitteray ce Palais si riche, où
 » je suis venuë dès ma premiere jeu-
 » nesse, & dont je ne perdray jamais
 » le souvenir, non pas mesme dans
 » mes songes.

Ulysse, plein d'admiration pour
 la prudence de Penelope, luy ré-
 » pondit : Princesse, ne differez pas
 » plus long-temps de proposer ce

combat, car je vous assure que «
vous verrez plustost Ulysse de re- «
tour que vous ne verrez ces Pour- «
suivants se servir de l'arc d'Ulysse, «
& faire passer leurs flèches au tra- «
vers de tous ces anneaux. »

Si vous vouliez continuer cette «
conversation, repartit Penelope; «
j'y trouve tant de charmes, que je «
renoncerois volontiers au sommeil; «
mais il n'est pas juste de vous em- «
pescher de dormir; les Dieux ont «
reglé la vie des hommes; ils ont «
fait le jour pour le travail & la nuit «
pour le repos. Je m'en retourne «
dans mon appartement, & je vais «
me coucher dans ce triste lit, te- «
moin de mes douleurs, & que je «
noye toutes les nuits de mes larmes «
depuis le jour fatal qu'Ulysse par- «
tit pour cette malheureuse Troye, «
dont je ne sçauois prononcer le «
nom sans horreur. Et pour vous, «
puisque vous voulez coucher dans «
dans cette salle, vous coucherez à «

» terre sur des peaux , ou vous vous
» ferez dresser un lit.

En finissant ces mots elle le quitte, & monte dans son magnifique appartement suivie de ses femmes. Dès qu'elle y fut entrée, ses larmes recommencerent, elle se mit à pleurer son cher Ulysse ; enfin Minerve luy envoya un doux sommeil qui ferma ses paupieres.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XIX.

Page 211. *T* Elemaque, ne perdons pas un moment ; portons au haut du Palais toutes ces armes] Nous avons vû dans le xvi. Liv. qu'Ulyffe, qui n'avoit pas prévu qu'il auroit un temps aussi favorable pour ôster ces armes de la salle où elles estoient, & pour les porter au haut du Palais, dit à Telemaque, *Dés que Minerve, de qui viennent tous les bons conseils, m'aura envoyé ses inspirations, je vous feray un signe de teste ; si-tost que vous appercevrez ce signe, vous prendrez toutes les armes, &c.* Mais c'est qu'alors il croyoit qu'il faudroit faire cette expedition en presence des Pour suivants mesme. La fortune en décida autrement ; elle leur donne un temps qu'ils n'avoient pas esperé, & ils en profitent. Car le sage change de dessein selon les conjonctures.

Et quand les Pour suivants, s'assembleront de ne les avoir plus sous la main, vous demandez

ront, &c.] Ce sont les mêmes vers que nous avons lûs dans le xvi. Liv. Les anciens Critiques, qui les ont marquez-là d'une pointe & d'une estoile pour marquer qu'ils sont beaux, mais déplacez dans le xvi. Liv. les marquent icy d'une estoile seule, pour nous avertir qu'ils sont fort beaux & dans leur véritable place, mais je ne sçauois approuver cette critique; la chose est assez importante pour estre répétée; Ulysse a fort bien pû donner cet avis à Telemaque avant l'occasion, & les luy répeter dans l'occasion même.

Page 212. *Empeschez les femmes de mamer de sortir de leur appartement]* Telemaque se deffie avec raison de ces femmes, parce qu'elles estoient presque toutes dans les interets des Pourfuiants, il falloit donc les empescher de voir où l'on portoit ces armes, de peur qu'elles ne le découvriissent aux Princes. Homere en faisant prendre toutes ces précautions à Telemaque pour asseurer l'entreprise, fait voir l'infidelité de ces femmes, & prépare par-là à voir la punition qu'Ulysse en fera.

Page 213. *Qui est-ce qui vous esclairera]* Car Euryclée demeurant à la porte de l'appartement des femmes pour les empescher de sortir, il ne restoit dans la salle qu'Ulysse & Telemaque.

Car je ne souffriray pas qu'un homme, qui mange le pain de ma table, demeure oisif]

C'est un précepte œconomique ; tout homme qui mange doit travailler. Il y a dans le Grec: *Je ne souffriray point oysif tout homme qui touche à mon boisseau*, c'est à dire, *qui se nourrit de mon pain*, car le boisseau estoit la mesure que l'on donnoit par jour à chaque esclave pour sa nourriture. On prétend que c'est ce passage qui a fourni à Pythagore son symbole, *ποινὴν μὴ ἐπιτρεῖν*. *Ne vous asseyez pas sur le boisseau*, pour dire, ne vous reposez pas sur ce que vous avez vostre pain d'aujourd'huy, mais travaillez pour gagner vostre vie, & pour avoir vostre pain du lendemain, car celui qui ne travaille point ne doit pas manger.

Page 214. *Et Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand par-tout une lumière extraordinaire*] Eustathe remarque fort bien que ce miracle de Minerve, si poëtiquement imaginé par Homere, n'est que pour marquer que la grande prudence d'Ulysse aydée & éclairée par un rayon de la sagesse divine, a heureusement conduit son entreprise pendant la nuit. Au reste c'est apparemment pour immortaliser ce miracle de Minerve qu'un ouvrier, appelé Callimaque, fit à cette Déesse, qui estoit dans la citadelle d'Athenes, une lampe d'or dont l'huile, qu'on y mettoit une fois, duroit une année entiere, quoy-qu'elle brustast nuit & jour, comme le rapporte Pausanias, liv. 1.

Il y a une difficulté sur le mot *λῦχνος*, que quelques-uns prétendent devoir estre expliqué une *torche* & non pas une *lampe*, parce, disent-ils, que les lampes n'estoient pas en usage en Grece du temps d'Ulysse. Mais elles pouvoient estre connues du temps d'Homere, & cela suffit.

C'est-là le privilege des Dieux, qui habitent l'Olympe, de se manifester aux hommes au milieu d'une brillante lumiere] Telemaque vient de dire à Ulysse qu'asseurément il y a dans la salle quelqu'un des Dieux de l'Olympe, & Ulysse luy répond qu'il ne faut pas sonder ces secrets, & qu'une marque seule que c'est quelqu'un des Dieux qui habitent l'Olympe, c'est que c'est le propre des Dieux du ciel de se manifester ainsi aux hommes, en se déroband à leurs regards, & j'ay crû devoir développer le sens du vers, qui dit seulement,

Ἄντι πῶς δίκαι' ἔστι θεῶν οἱ Ὀλυμπόν' ἔχουσιν.
C'est-là le droit des Dieux qui habitent l'Olympe. Ce droit est de paroistre environnez de lumiere sans estre vûs.

Page 215. *Un beau siege fait tout entier d'ivoire & d'argent*] Dans ces anciens temps les bons ouvriers prenoient plaisir à mesler ces deux matieres dans leurs ouvrages. L'Antiquité nous parle de statues faites d'ivoire & d'argent.

Ouvrage d'Icmalius, tourneur celebre]

Homere fait toujours honneur aux grands ouvriers qui se sont distinguez dans leur art.

Et qui y avoit joint un marchepied tres-magnifique] Le marchepied-tenoit au siege, c'est pourquoy il dit, *ποροφύε' ἐξ αὐτῆς, ad-natum illi,*

Page 116. *On estendit des peaux sur ce siege*] On n'estend point des tapis fins comme on auroit fait à une Princesse comme Helene, accoutumée au luxe & à la mollesse, mais des peaux comme il convenoit à Penelope, qui estoit dans l'affliction, & qui vivoit plustost en heroïne qu'en Reyne. Au reste j'ay oublié de marquer que cette ancienne coutume de couvrir les sieges de peaux & de tapis a duré plusieurs siecles, & qu'elle passa mesme dans nostre France. On en voit des vestiges dans l'histoire de nos premiers Roys.

Elles jetterent à terre ce qui restoit dans les brasiers] Car ce qui y restoit estoit consumé & ne pouvoit plus servir à esclarer.

C'est donc pour observer tout ce que font les femmes!] C'est ce qui mettoit cette Melantho de si mauvaise humeur, car apparamment elle avoit des affaires qui ne demandoient pas de temoins.

Page 217. *Est-ce parce que je ne suis plus jeune*] Cette réponse d'Ulysse renferme un reproche fort amer. Il fait bien voir qu'il connoist la mauvaise conduite de cete femme.

Et qui fait qu'on paroist heureux] Ou comme dit le Grec, qu'on est appelé heureux. Cela est tres bien dit, cette richesse, cette magnificence font qu'on paroist heureux, mais elles ne font pas qu'on le soit effectivement, le bonheur dépend d'autre chose. Il y a bien de la difference entre paroistre, ou estre appelé & estre effectivement ; Horace a fort bien connu cette verité,

Non possidentem multa, vocaveris

Recte beatum. Rectius occupat

Nomen beati, qui Deorum

Muneribus sapienter uti,

Duramque callet pauperiem pati, &c.

Ce seroit sans raison qu'on appelleroit heureux celui qui possède beaucoup de biens. Ce beau nom n'est deu qu'à celui qui sçait user sagement des presens des Dieux, qui a la force de souffrir patiemment la plus dure pauvreté, & qui craint la honte mille fois plus que la mort, cet homme est toujours prest de mourrir pour ses amis & pour sa patrie. Liv. 4. Od. 19. Je suis bien aise de rapporter à propos ces grandes maximes, car on ne sçau-roit les lire trop souvent.

Craignez que vous ne perdiez tous ces avantages & cette grande faveur] Tout cela est renfermé dans ce mot, πᾶσαι ἀγλαΐαι.

Page 218. Il a, par la faveur d'Apollon, un fils desja en âge de tenir sa place] Il dit, par la faveur d'Apollon, parce qu'on attribuoit

buoit à ce Dieu le soin de la jeunesse, c'est pourquoy il estoit appelé *κουροτρόφος*, aussi bien que Diane sa sœur, qui partageoit avec luy ce soin, c'est pourquoy elle avoit aussi le nom particulier de *Curothallia*, parce qu'elle faisoit croistre les enfans, *τις κόρυς δαίλειν*. C'est pourquoy l'on celebroit en son honneur une feste particuliere pour la santé des enfans.

Page 219. *La mort sera le juste châtiment de vostre perfidie*] Le Grec dit : *Crime que vous essuyerez sur vostre teste. ὁ σὴ κεφαλῇ ἀκαμάξεις*. Ce qui est une expression empruntée de la coutume des meurtriers, qui après avoir tué quelqu'un, essuyoient leurs mains sanglantes & leur espée sur la teste mesme du mort comme pour se laver du sang qu'ils venoient de répandre, & pour dire que le mal estoit retombé sur la teste de celui qui l'avoit commis. Il y en a une preuve bien remarquable dans l'Electre de Sophocle, vers 448.

..... Καπὶ λυτροῖσιν καὶ

Κηλίδας ἐξέμαξεν.

que l'Interprete Latin a tres-mal traduit, *Et in lustrali aqua vulnera, quæ mater capiti ejus inflixit, abluta sunt*. Il falloit traduire comme l'Interprete François : *Et qui pour se laver de ce meurtre, a bien eu le courage d'essuyer sur sa teste ses mains sanglantes*.

Apportez icy un siege] *διφρον*, c'est un pe-

ait siege different de celuy de Penelope & sans marchepied.

Page 200. *Et on vous regarde avec raison comme un grand Roy*] Voicy un grand éloge de Penelope, on ne la regarde pas comme une Reyne, mais comme un Roy, & comme un grand Roy; ce n'est pas encore assez, il adjoute, comme un Roy pieux. Homere ne perd aucune occasion d'instruire ses Lecteurs, il donne icy une grande leçon aux Roys, en leur représentant les grands biens qui accompagnent d'ordinaire le règne d'un Roy pieux & juste. Cet endroit me paroist fort beau.

Sous le sceptre duquel les campagnes sont couvertes de riches moissons, les arbres chargés de fruits] Car la pieté & la justice du Prince attirent toutes ces benedictions du ciel. C'est ainsi, selon la judicieuse remarque de Grotius, que le Pseaume 71. prédit la fertilité qui devoit estre bien-tost sous le règne de Salomon, où une petite poignée de grain semée mesme sur la cime des montagnes, c'est à dire, dans le terroir le plus ingrat, produiroit des moissons plus hautes que le liban: *Et erit firmamentum in terra, in summis montium. Superextolletur super libanum fructus ejus. Et flotebunt de civitate sicut scenum terræ.* La terre sera fertile mesme sur les sommets des montagnes les plus arides, Son fruit s'elevera au dessus des ar-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 287
*bres du liban. Et les hommes fleuriront dans
la cité & croîtront comme l'herbe verte. C'est
un grand honneur pour Homere que ses
vûës soient si conformes à ce que nous avons
de plus grand & de plus saint.*

La mer fertile] C'est à dire, quelle pro-
duira une quantité prodigieuse de poissons
qui fourniront des pesches tres abondantes.

Et les peuples toujours heureux]. L'An-
teur du Liv. de la Sagesse dit de mesme: *Res
sapienti stabilimentum populi.* Sap. 6. 26.

Page 221. *Estranger, les Dieux ont des-
truit tous les avantages dont ils m'avoient
favorisée*] Ces six vers sont repetez du Livre
précédent: on a vû-là les Remarques.

Page 222. *Voilà ce qui m'empesche d'a-
voir soin de mes suppliants & de mes hostes*]
Penelope dit cela pour se justifier en quel-
que sorte des mauvais traitements que cet
estrange a receus dans son Palais.

Page 224. *Aujourd'huy je ne puis plus
éviter cet hymen, & je ne trouve aucun ex-
pédient pour le reculer*] Le voile est achevé,
les parents de Penelope la pressent de se re-
marier, son fils mesme est las des desordres
qui regnent dans sa maison, il veut qu'ils
finissent, & il est en âge de prendre le gou-
vernement de l'Etat. Le temps presse, &
Ulyse n'a pas un moment à perdre, s'il veut
prévenir le malheur dont il est menacé. Sa
situation est fort délicate & fort vive. Se dé-

clarera-t-il ! Mais quelle apparence qu'un gueux vienne se dire Ulyffe ! differera-t-il ! voilà la femme remariée. Y a-t-il rien de plus capable d'exciter la curiosité d'un Lecteur !

Daigne Jupiter luy donner la sagesse nécessaire] Il y a dans le Grec, *ὦ Ζεῦ πάτερ*. Et cela peut fort bien estre expliqué, car Jupiter l'appelle à cette gloire. C'est de Dieu que les Princes tiennent le sceptre. Cependant j'ay trouvé un plus beau sens à lire *ὦ πάτερ*, au lieu de *ὦ Ζεῦ*. C'est un souhait que Penelope fait pour son fils.

Mais quelque affligé que vous soyez, expliquez-moy, je vous prie, vostre naissance] Comme si elle luy disoit : puisque malgré mon affliction je n'ay pas laissé de vous conter mes malheurs, vous de mesme ne laissez pas de me conter les vostres, quelque affligé que vous soyez.

Car vous n'estes point de ces hommes incertains qu'on dit nez d'un chesne ou d'un rocher] Le Grec dit : *Car vous n'estes point nez d'un chesne ou d'un rocher*. Mais sur une expression aussi éloignée de nos manieres, j'ay crû qu'il estoit bon d'en renfermer le sens dans la Traduction mesme. Quand on voyoit des gens, dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils estoient nez d'un chesne ou d'un rocher, parce qu'anciennement les peres, qui ne pouvoient nourrir

leurs enfans, les expofoient dans le creux des arbres ou dans les antres, & ceux qui les trouvoient, difoient qu'ils eftoient nez des lieux où ils les avoient pris. C'eftoit comme nous difons aujourd'huy *des enfans trouver*.

Page 225. *Il y a au milieu de la vafte mer une grande ifle qu'on appelle Crete*] Comme Ulyffe parle à une Princeffe qui pouvoit eftre instruite de l'hiftoire de fon temps & de la Geographie, il n'avance rien que de vray dans tout ce qu'il dit de cette ifle, & il fe sert adroitement de ces veritez, pour faire paffer les menfonges qu'il y ajoute, pour ce qui le regarde en particulier.

Et elle a quatre-vingt dix villes confiderables] Dans le fecond Livre de l'Iliade Homere appelle Crete l'*Ifle à cent villes*, & Ulyffe ne luy en donne icy que quatre-vingt dix. Pour accorder cette contradiction, dans laquelle il eft bien feur qu'un Poëte fi fçavant & fi exact n'eft point tombé, quelques Anciens ont dit qu'après la guerre de Troye il y eut dix villes destruites par les ennemis d'Idomenée. Mais Strabon a fait voir la faufeté de cette opinion, car Homere ne dit point que Crete eust cent villes du temps de la guerre de Troye; mais de fon temps. Il parle-là de fon chef; s'il eust fait parler quelqu'un qui eust vefcu dans le temps dont il parle, il ne luy auroit donné-là que quatre-vingt dix villes, comme Ulyffe ne luy en

donne que ce nombre dans cet endroit de l'Odyssée. Et quant à ces dix villes détruites, il n'est pas probable qu'elles l'ayent esté ni pendant la guerre de Troye, ni après le retour d'Idomenée à Crete, car dans le III. Liv. de l'Odyssée, Nestor dit à Telemaque qu'Idomenée arriva sain & sauf à Crete avec tous ses Compagnons que la guerre avoit espargnez. Il n'est pas vraisemblable que Nestor n'eut pas parlé de ces dix villes détruites, car il n'auroit pû l'ignorer. Si elles n'ont pû l'estre pendant cette expedition, il est encore moins possible qu'elles l'ayent esté après le retour, car outre qu'Idomenée avoit ramené des troupes suffisantes pour defendre ses villes, Ulysse n'auroit pû le sçavoir, parce que depuis son départ il n'avoit vû aucun Grec qui eust pû luy en dire des nouvelles. En un mot, du temps de la guerre de Troye, Crete n'avoit que quatre vingt dix villes, & du temps d'Homere elle en avoit cent, parce que les Doriens, qui suivirent Althemenes à Crete après la guerre de Troye, y en bastirent dix autres, comme Ephorus l'a escrit. Voyez Strab. liv. 10.

Ses habitants ne parlent pas tous le même langage] Car les habitants naturels du pays estoient meslez avec des estrangers, comme il va l'expliquer.

Il y a des Achéens] Sous ce nom d'Achéens, qui sont des peuples de l'Achaïe,

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XIX.* 271
c'est à dire du Peloponèse, il comprend les
Lacedemoniens, dont Althemenes mena
une colonie à Crete.

Des Cretois originaires du pays] *Εκγονοί*
αι, c'est à dire, de véritables Cretois, des in-
digènes, c'est à dire, nez dans le pays.

Des Cydoniens] Qui habitoient la ville
de Cydon, *Cydonia*. Il semble qu'Homere
ne reconnoisse pas ces Cydoniens pour veri-
tables Cretois pour originaires du pays. Ce-
pendant Strabon escrit qu'il est vraysembla-
ble que les Cydoniens estoient originaires
du pays comme les Eteocretes, ou véritables
Cretois.

Des Doriens qui occupent trois villes] Un
ancien Auteur, appelé Andron, que Stra-
bon cite, a escrit que ces Doriens estoient
une colonie de Thessalie, qui estoit appelée
Doris; que cette colonie estoit composée de
peuples voyfins du Parnasse, & qui habi-
toient trois villes, Erinée, Boée & Cytine,
d'où ils furent appelez *Τριφυνοί*, *Trichai-*
ces, *trifariam divisi*, partager en trois. Stra-
bon dit sur cela qu'on ne reçoit pas cette
opinion d'Andron, & qu'on le blâme de
n'avoir donné que trois villes aux Doriens,
dont le pays estoit appelé *la Tetrapole*, par-
ce qu'ils habitoient quatre villes, Erinée,
Boée, Pinde & Cytine; mais Andron a pour
luy Thucidide & Diodore de Sicile, & il y a
de l'apparence que cela estoit ainsi du temps

d'Homere, il faut s'en tenir à cette explication du mot *Τριχάκας*, & ne pas recevoir celle de Strabon, qu'on appelle ces Doriens *Trichācas*, à cause qu'ils avoient trois crestes, trois pennaches sur leurs casques, ou que ces pennaches estoient faits de crins, ou autres choses semblables, car c'est ainsi que M. Dacier a corrigé le passage de Strabon qui est corrompu, & qui a fait tant de peine à Casaubon, ἢ ἀπὸ τῶν τριχίνων εἶναι τοὺς λόφους ἱερὰ μύμους. On ne sçait que faire de ce dernier mot ἱερὰ μύμους qui en effet ne peut rien signifier. Il faut lire ἢ ἱερὰ μύμους, *vel quod cristæ essent ex crimibus, vel ex re simili. Quæ ces crestes estoient faites de crins, ou de choses qui ressembloient à des crins.*

Et des Pelasges] Les anciens Pelasges estoient des peuples d'Arcadie. Ils s'establirent dans la Thessalie, & de-là ils se répandirent en diverses contrées, c'estoit une nation errante qui ne se borna pas dans l'Europe seule, elle penetra jusques dans l'Asie. Il y avoit des Pelasges dans les troupes des Troyens. Ceux dont Homere parle icy estoient une colonie d'Arcadiens ou de Thessaliens.

Page 226. *Où regnoit Minos, qui tous les neuf ans avoit l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter*] Casaubon dans ses notes sur le 10. liv. de Strabon, a grande raison de s'estonner que personne jusqu'à luy n'eust donné dans le véritable sens de ce pas-

sage, après qu'il avoit esté si bien éclairci par Platon dans son dialogue intitulé *Minos*, ou *de la Royauté*. Mais il est encore plus estonnant qu'après la remarque de Casaubon, on s'y soit encore trompé, car on l'a toujours expliqué comme si Homere disoit que *Minos* fut disciple de Jupiter neuf ans entiers, & il dit seulement qu'il y estoit tous les neuf ans. Le mot *ἐννέωρος* ne signifie pas neuf ans non plus que *τρεῖς αἴας* ne signifie pas trois jours, mais chaque troisième jour; *ἐννέωρος* signifie donc chaque neuvième année. Platon ne laisse aucun lieu d'en douter: voicy le passage, tom. 2. p. 319. L'éloge qu'Homere fait icy de *Minos* est fort court, mais il est si grand, que ce Poète ne le donne à aucun de ses heros. Il établit par tout que Jupiter est un grand maistre, & que son art est admirablement beau, mais il le fait voir icy souverainement, car il dit que *Minos* estoit admis à son entretien chaque neuvième année, *ἐννέωρος*, & qu'il alloit à luy pour estre instruit comme un disciple par un maistre. Puis donc qu'il n'y a point d'autre heros que luy à qui ce Poète ait donné cet éloge d'estre instruit par Jupiter, il faut regarder cette louange comme la plus grande & la plus admirable de toutes les louanges. Et quelques lignes après il adjoute, *Minos* alloit donc tous les neuf ans, *δι' ἐννέωρος*, dans l'antre de Jupiter pour y apprendre de nouvelles

choses, ou pour reformer, selon l'exigence des cas, ce qu'il avoit appris dans la précédente neuvième année. Cela est bien clairement expliqué. Tous les neuf ans Minos retouchoit les loix, & adjoutoit ou retranchoit quelque article selon les temps, & pour le faire plus seurement, & mieux contenir les peuples dans l'obéissance, tous les neuf ans il alloit dans un antre appelé l'antre de Jupiter, où il disoit qu'il avoit des entretiens secrets avec ce Dieu qui l'instruisoit, & qui luy donnoit les ordres & reformoit ses loix. Ainsi tout ce qu'il rapportoit de cet antre estoit regardé comme la loy de Jupiter même. Cette conduite de Minos, qui fut ensuite imitée par Numa, marque combien les hommes ont toujours esté persuadés de cette vérité, qu'un Roy ne scauroit estre ni bon Roy ni bon Législateur, s'il n'est disciple de Jupiter, & s'il ne reçoit les oracles de sa bouche. Et Plutarque, dans la vie de Demetrius, remarque fort bien qu'Homère a honoré de ce glorieux titre d'ami & de disciple de Jupiter, non le plus belliqueux, non le plus injuste, non le plus sanguinaire des Roys, mais le plus juste.

De jouir de la conversation de Jupiter]
C'est ce que signifie proprement Διὸς ἐαεσις, comme Platon même l'a expliqué, οὐρανὸς οὐ Διὸς, car, dit-il, les entretiens sont appelés ἀγοαί, ainsi ἐαεσις n'est autre

chose que *συνοσιασὶς ὁι λόγοις*, celui qui s'entretient avec quelqu'un. Il y a des gens, ajoute-t-il, qui l'expliquent *συμπότιω, συμποισίν ᾧ Διὶς*, qui boit, qui joue avec Jupiter; mais une preuve certaine qu'ils se trompent, c'est que de tous les Grecs, ou plustost de tous les peuples de la terre, les Cretois & leurs imitateurs les Lacedemoniens, sont les seuls qui ne connoissoient pas le plaisir de la table, & que Minos luy-mesme avoit fait une loy de ne pas boire ensemble pour faire des excès. Homere n'auroit donc pas donné à ce Legislatteur un éloge tiré d'une chose qui n'estoit pas de son goût, en l'appellant le *convive de Jupiter*, mais il loue le commerce qu'il avoit avec ce Dieu, comme un entretien qu'il avoit avec luy pour s'instruire dans tout ce qui estoit vertueux & louable.

Et le pousserent à l'embarcadere du fleuve Amnisus] Le fleuve Amnisus se déchargeoit donc dans la mer au septentrion de l'isle.

Où est la caverne d'Ithye] Strabon escrit que sur l'Amnise il y avoit un temple d'Ithye, qui est la mesme que Lucine. Eustathe cherche en vain dans la racine du mot *Amnisus* la raison qui avoit obligé de placer en cet endroit l'autre, ou le temple d'Ithye; cela est tres frivole. Cet autre estoit appelé *l'autre d'Ithye*, ou parce qu'il avoit servi d'azyle à quelque personne dans de pressants besoins, ou parce que l'eau estant un des

grands principes de la generation; le temple de Lucine ne peut estre mieux placé que sur le bord d'un fleuve & près de la mer.

Sur une rade tres difficile & tres dangereuse] Car tout le costé septentrional de l'isle est de difficile accès.

Page 227. *Je fis fournir abondamment par la ville à tous ceux de sa suite le pain, le vin, & la viande*] Il n'estoit pas juste que le Prince défrayast seul la flotte d'Ulyse qui avoit douze vaisseaux. Ce passage nous apprend donc une coutume tres remarquable; c'est que quand il arrivoit chez un Prince des gens en si grand nombre, le Prince se contentoit de recevoir chez luy le maistre de la troupe & quelques-uns de ses amis, & les autres, il les faisoit traiter aux dépends du public.

C'est ainsi qu'Ulyse debitoit ses fables, en les meslant & les accommodant avec des veritez] Eustathe nous avertit icy que les Dictionnaires expliquent le mot ἱσμεν, ἔλεγεν, disoit; mais que les plus exacts Grammairiens le prennent pour ἡισμεν, c'est à dire, εἰκαζεν ἀπεικονίζων πρὸς ἀλήθειαν, les accommodoit, les rendoit conformes à la verité. C'est ainsi qu'Hesychius explique ἱσμεν, εἰκαζω, ἀπεικάζω. Au reste ce vers renferme tout le secret du Poëme Epique; qui n'est qu'un tissu de veritez & de mensonges, mais de mensonges accommodez & rendus conformes

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 277
aux veritez, comme M. Dacier l'a expliqué
dans la Poétique.

Page 228. *Comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes*] Cette comparaison me paroît tres naturelle & tres juste. Les neiges entassées sur les montagnes par le Zephyre, ce sont les déplaisirs accumulez dans l'esprit de Penelope par la fortune ennemie, & le vent doux qui vient fondre ces neiges & les faire couler, c'est le recit qui luy parle d'Ulysse; qui l'attendrit & qui fait que ses déplaisirs se fondent en larmes; s'il est permis de parler ainsi; cela est bien dans la nature. Il n'y a rien de plus plaisant que de voir la maniere dont l'Auteur du Parallele a rendu cet endroit. La description que le Poëte fait de la douleur tendre de cette Princesse, dit-il, est bien estrange. La voicy: *Son corps se liquefie comme la neige se liquefie sur les hautes montagnes, quand Eurus la liquefie, & que de cette neige liquefiée les fleuves se remplissent, car c'estoit ainsi que se liquefioient les belles joües de Penelope.* Après quoy il adjoute, *Ce que je vous dis-là est traduit mot à mot.* Oüy, il est traduit mot à mot d'après une malheureuse Traduction Latine, dont l'Auteur n'a senti ni la beauté ni la force des termes de l'Original.

Et elle pleuroit son mary qui estoit-là devant elle] Homere fait cette reflexion, non

pas pour apprendre quelque chose à son Lecteur, mais parce que c'est une reflexion que tout Lecteur doit necessairement faire. Car c'est un cas bien extraordinaire qu'une femme pleure son mary qu'elle a devant les yeux, sans qu'il puisse se faire connoître.

Ses yeux estoient arrestez & fixes comme s'ils eussent esté de corne ou de fer] Effet ordinaire quand on sent des passions & des mouvements contraires qui se combattent. Ulysse est icy en proye tout à la fois, non seulement à l'estonnement, à l'admiration & à la compassion, mais au desir de consoler Penelope & à la douleur de ne le pouvoir. En cet estat la vûë est fixe & arrestée comme si on avoit perdu tout sentiment.

Comme s'ils eussent esté de corne] On prétend que c'est la tunique appelée *cornée*, qui a fourni à Homere cette comparaison.

Page 229. *Ulysse estoit vestu ce jour-là d'un beau manteau de pourpre*] Cet endroit est remarquable en ce qu'il nous enseigne bien expressement la mode de ces temps-là, & de quelle maniere estoient les habits que portoient alors les Princes. Ils avoient des manteaux qui estoient brodez par devant, ou qui estoient de différentes couleurs avec des figures représentées au naturel, car le mot *πικίλον* peut signifier l'un & l'autre, ou une broderie faite sur l'estoffe, ou l'estoffe même ainsi travaillée sur le mestier, comme

nous voyons encore aujourd'hui de ces estoffes des Orientaux admirablement bien travaillées & qui représentent toutes sortes de sujets.

Qui s'attachoit avec une double agraffe d'or] L'agraffe d'or estoit un ornement pour les Princes comme la pourpre : les particuliers n'osoient en porter, il n'y avoit que ceux à qui les Princes la donnoient pour leur faire honneur, & cette distinction dura longtemps. C'est ainsi qu'Antiochus, fils d'Antiochus, envoya au Pontife Jonathas l'agraffe d'or, *Et misit ei fibulam auream, sicut consuetudo est dari cognatis Regum.* 1. Machab. 10. 89. Antiochus, fils d'Alexandre, luy confirma ensuite ce privilege, *Dedit ei potestatem bibendi in aura & esse in purpura, & habendi auream fibulam.* 2. 58.

Page 230. Sans ce manteau Ulysse avoit une unique d'une estoffe tres fine] Le Grec dit qu'elle estoit si fine, qu'elle ressembloit à la petite peau d'un oignon, & il paroist que c'estoit la comparaison dont on se servoit ordinairement pour marquer la grande finesse d'une estoffe, on disoit qu'elle estoit comme la petite peau d'un oignon, qui est en effet tres fine.

Il est vray que je ne scaurois vous dire certainement si Ulysse estoit parti de chez luy] Comme ce qu'il vient de dire de ses habits est tres circonstancié, il a peur que cela ne

donne quelque soupçon, c'est pourquoy il broüille icy les voyes pour s'empescher d'estre reconnu.

Et d'une tunique qui paroissoit avoir esté faite pour luy, tant elle estoit bien à sa taille] Le Grec dit cela en un mot, περιόεις χιτών, l'épithete περιόεις signifie ce qui est proportionné, qui n'est ni trop long ni trop court, ni trop large ni trop estroit, & par consequent περιόεις χιτών est une tunique juste à la taille, comme περιόεια δόρυς, un bouclier qui n'est ni trop petit ni trop grand, mais qui couvre bien tout le corps. Hesychius explique fort bien ce mot, περιόεις (χιτών) μέσην καὶ ὀμότερον τὸν μέγεθος τῶν ποδῶν περιεσφόμενον. Qui descend jusqu'aux pieds, qui est bien proportionnée, & qui est taillée juste à la taille de la personne.

Page 231. Il estoit accompagné d'un heraut qui paroissoit un peu plus âgé que luy, & je vous diray comme il estoit fait] Penelope le prie de luy dire comment estoit fait Ulysse, & Ulysse pour éviter de parler trop de luy-mesme, se met à dire comment estoit fait le heraut qui l'accompagnoit, ce qui produit le mesme effet pour Penelope.

Parce qu'il trouvoit en luy une humeur conforme à la sienne, & les mesmes sentiments de justice & de pieté] Tout cela est renfermé dans ces mots, ἐν οἷ φέρων ἄρτια ἦδν. Quoniam Eurybates illi similia mente no-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIX. 281
vit. Parce que les sentiments de son cœur
estoyent semblables aux siens, car c'est cette
conformité qui fait naître l'inclination.

Page 232. *On voit tous les jours des femmes pleurer leurs maris dont elles ont eu des enfants*] Ces derniers mots ne sont pas adjoutez inutilement, car les enfants serrent l'union & augmentent la tendresse dans le mariage.

Page 233. *J'ay oïi parler du retour d'Ulysse, & l'on m'a assuré, &c.*] Ulysse fait encore icy en trente-huit vers un abrégé des contes qu'il a desja faits en divers endroits des Livres précédents, & comme il est fort exercé à ces sortes de fables, il accommode cet abrégé à sa fantaisie, en renversant l'ordre, & en y changeant ce qu'il juge à propos.

Page 234. *Mais il a trouvé qu'il estoit plus utile d'aller faire encore plusieurs courses pour amasser de grands biens*] Car comme tous les Princes chez lesquels il arrivoit, luy faisoient de beaux presens, ses courses luy estoient fort profitables. Le Grec ἀγυρνάζειν est un mot emprunté des gueux qui en mendiant, amassent beaucoup de bien, c'est pourquoy on l'a employé pour dire simplement *amasser*. Hesych. ἀγυρνάζει, συλλέγει, πλίζει, ἐρίζει. Mon Pere corrigeoit les deux derniers mots qui sont manifestement corrompus, & il lisoit πωρίζει, ἀρίζει. Le mot ἀγυρνάζει signifie *il assemble, il mendie, il amasse*.

Page 235. *Oüy, il reviendra à la fin d'un mois & au commencement de l'autre*] C'est à dire, le dernier jour du mois. On peut voir la Remarque sur le xiv. Liv. p. 537. Et ce dernier jour du mois arrive le lendemain, mais Ulysse ne s'explique pas davantage.

Page 236. *Car ceux qui gouvernent dans ma maison*] Le mot Grec *οἱ μὲν τοῖς* signifie les Princes, les Roys, les Chefs, ceux qui donnent les ordres, & il se prend en bonne & en mauvaise part.

Ne sont pas comme Ulysse] Penelope trouve le moyen de donner une grande louange à Ulysse, en disant seulement que ces Princes ne sont pas comme luy.

Allez laver les pieds à cet estranger] C'estoit un des premiers devoirs de l'hospitalité de laver les pieds aux estrangers. On en voit des exemples dans l'Ecriture sainte. Je remarque seulement que comme c'estoit aussi la coutume de les baigner, comme nous l'avons desja vû ; & comme Penelope en va aussi donner l'ordre, & que cette fonction de baigner paroissoit plus noble que celle de laver les pieds, ils faisoient cette difference que pour la premiere ils employoient les filles de la maison, les Princesses mesme, quand il y en avoit ; & pour la derniere ils commettoient les servantes. C'est pourquoy nous voyons que lorsque David envoya ses serviteurs à Abigail pour luy dire qu'il vou-

loit la prendre pour la femme, elle répondit, *Ecce famula tua sit in ancillam ut lavez pedes servorum Domini mei.* 1. Roys, 25.

41.

Il attende le lever de l'aurore] Le Grec dit: Il aille au lever de l'aurore, on voit que les Grecs ont employé leur verbe aller dans le même sens que nous, pour dire parvenir, gagner, &c.

Vous le baignerez & le parfumerez d'essences] S'il y avoit eu dans le Palais une jeune Princesse, elle auroit eu cet employ.

Page 237. Les hommes n'ont sur la terre qu'une vie fort courte, c'est pourquoy il faut l'employer à faire du bien] J'ay suppléé icy ce qui manque au sens, & que le Poëte laisse inferer de ce qui suit. C'est un grand précepte de ne perdre aucune occasion de faire du bien, parce que la vie est courte & qu'on n'en aura pas toujours le temps. Il est vray que Penelope n'exhorte icy à faire le bien que dans la vûe de la reputation, mais c'est qu'il ne s'agit icy que de réputation. Le Poëte a assez fait voir ailleurs qu'il faut faire le bien dans la vûe de Dieu, pour luy plaire & pour luy ressembler.

Et qui ne savent faire que des actions de dureté & de cruauté] Elle ajoute cela avec raison, car un homme peut estre dur & inhumain en ne faisant qu'une seule action d'inhumanité, mais celuy qui ne sçait faire

que de ces actions, voilà l'habitude. L'expression d'Homere, *ἀννία εἰδὼν, qui sçait, qui a appris les actions dures, & ἀβουρία εἰδὼν, qui sçait, qui a appris les actions bonnes & louables*, marque qu'il a crû que le bien & le mal estoient des sciences, qu'on les apprenoit.

Depuis le jour que j'ay quitté les montagnes de Crete] Il dit fort bien les montagnes de Crete, parce que Crete est un pays fort montagneux. *ἔστι δὲ ὁπερὺν καὶ δαοῖσιν ἰμῶος. Tota insula montosa est & sylvestris*; dit Strabon, liv. 10.

Page 238. *A moins qu'il n'y en ait quelqu'une de fort âgée dont la sagesse soit connue*] Ce ne sont nullement des raisons de pudeur qui l'obligent à refuser les autres femmes du Palais & à en demander une des plus âgées, mais c'est parce qu'il ne vouloit pas s'exposer aux insultes & aux railleries des jeunes dont il connoissoit l'insolence & l'emportement. La Remarque suivante expliquera sur cela ses raisons.

Pour celle-là je n'empescheray point qu'elle me lave les pieds] Didyme & Eustathe nous apprennent que quelques Critiques anciens ont rejeté ces trois vers, et *μὴν γεγενηῖ, &c. à moins qu'il n'y en ait quelqu'une de fort âgée*, parce, disoient-ils, qu'il y a trop d'imprudencé à Ulysse de choisir la seule qui pouvoit le reconnoître, & par-là ruiner tous

ses desseins. Mais je ne croy pas que ces Critiques ayent raison ; ils ne sont point entrez dans les vûes d'Ulysse ; il n'y a point d'imprudence à ce choix ; il demande une personne âgée, pleine de sagesse & compaisante par la grande experience des miseres humaines que le grand âge luy aura donnée, & deux choses l'obligent à en demander une vieille ; la premiere, que j'ay desja dite, c'est qu'elle ne l'insultera point & ne se moquera point de luy ; la seconde, qu'il pourra peut-estre apprendre des particularitez qu'il ignore, la gagner mesme & l'attirer dans ses interests, car on verra dans la suite qu'il avoit besoin du secours d'une femme affectionnée. Au reste Ulysse ne pense nullement qu'il pourra en estre reconnu, cette pensée ne luy vient que quand il est prest de mettre les pieds dans l'eau, c'est pourquoy le Poëte dit que cette pensée luy vint tout d'un coup, αὐτίκα. C'est à mon avis sans aucune raison qu'Eustathe donne cet endroit pour un exemple d'un conseil mal pris, d'une affaire mal imaginée, qui a un succès heureux.

Page 239. *Je m'imagine qu'Ulysse est fait comme luy & dans un estat aussi pitoyable*] Homere ne manque aucune des reflexions que fournit l'estat present des choses, & qui peuvent le plus toucher le Lecteur. On prend un grand plaisir à voir Penelope trom-

pée comparer Ulyſſe à Ulyſſe.

Page 240. *Car les hommes dans la miſere vieilliffent tres promptement*] Elle ajoute cela, parce que cet eſtranger paroifſoit plus âgé qu'il n'eſtoit, à cauſe des miſeres qu'il avoit ſouffertes. Ulyſſe, qu'elle croyoit qui n'en avoit pas moins ſouffert, devoit eſtre auſſi changé.

A ces mots Euryclée met ſes mains devant le viſage, fond en larmes] Ariſtote dans le 3. liv. de ſa Rhetorique marque ce paſſage comme un des paralogiſmes familiers à Homere, & dont il ſe ſert adroitement pour tromper ſon Lecteur, en faiſant que d'un ſigne connu, il tire une conſequence pour ce qu'il ne connoiſt pas, car Homere rend toujours ſes contes vrayſemblables par des circonſtances ſimples & naturelles, & qui ſont ordinairement des ſuites de la paſſion, comme icy; parce que ceux qui pleurent ſe cachent ordinairement le viſage avec les mains, ce Poëte taſche de perſuader le Lecteur par ce ſigne, qui n'eſt pas moins faux que tout le reſte. Et c'eſt-là proprement un paralogiſme, comme dit fort bien le meſme Ariſtote dans ſa Poétique : *Car comme tous les hommes ſont naturellement perſuadez, que quand une telle choſe eſt, ou ſe fait, une telle autre choſe arrive, on leur fait aiſement croire que ſi la dernière eſt, la première eſt auſſi par conſequent ; mais outre que cette*

derrière, qu'on donne pour vraie est souvent fautive, la première l'est aussi le plus souvent. En effet de ce qu'une chose, est il ne s'ensuit pas toujours nécessairement que l'autre soit, mais parce que nous sommes persuadés de la vérité de la dernière, nous concluons fautive-ment que la première est vraie aussi. Cette manière de donner l'air de vérité à des mensonges a attiré à Homère l'éloge d'avoir enseigné aux autres Poètes à mentir comme il faut. On peut voir les Remarques de M. Dacier sur le 25. chap. de la Poétique.

Vous estes donc l'objet de la haine de Jupiter avec toute vostre piété] Voilà ce qui fait l'estonnement d'Euryclée, qu'un Prince si pieux soit si persécuté; cette bonne femme ne peut comprendre que les malheurs soient les épreuves de la vertu, & que Dieu ne haïsse point ceux qu'il éprouve.

Page 241. C'est sans doute pour ne pas vous commettre & vous exposer encore à leurs insultes & à leurs injures grossières] Voilà le motif d'Ulysse bien développé & bien éclairci.

Et aussi pour l'amour de vous, car je vous avoue que mon cœur tressaillit au dedans de moy, & que je sens de cruelles agitations] Plus cette bonne femme regarde cet étranger, plus elle croit y reconnoître les traits d'Ulysse, c'est ce qui lui cause ces agitations dont elle parle, comme elle va l'expliquer,

Cela est conduit avec un art infini, & en mesme temps avec un naturel admirable.

Mais je n'en ay jamais vû un qui ressemble à Ulysse comme vous luy ressemblez.] D'où vient que Penelope n'a pas apperceu & dé-messlé cette ressemblance ? C'est que Penelope, comme une Princesse modelle & vertueuse, n'a pas examiné curieusement cet étranger, elle ne l'a pas regardé si attentivement ; au lieu que cette vieille femme, à qui l'âge donnoit plus de liberté, l'a examiné depuis les pieds jusqu'à la teste.

Page 242. *Vous avez raison, car il est vray que tous ceux qui nous ont vûs, Ulysse & moy, ont esté frappez comme vous de cette ressemblance]* Ulysse n'a garde de nier cette ressemblance, cela auroit esté suspect, il l'avouë, & en l'avouant il persuade qu'il n'est pas luy.

Et il tournoit adroitement le dos à la lumiere] Ulysse s'assit le dos tourné au brasier sur lequel brusloit le bois qui esclairoit, & il se placea adroitement de cette maniere pour empêcher Euryclee de le considerer de plus près & plus attentivement, & de se confirmer dans la pensée, qu'elle avoit desja, qu'il ressembloit à Ulysse ; soupçon qui pouvoit se convertir en certitude, car il luy vint tout à coup dans l'esprit qu'elle pourroit appercevoir la cicatrice de la blessure qu'il avoit reçue autrefois & qui luy estoit connue, voilà

sa pensée d'Ulysse; mais le Poëte a aussi ses vûes pour luy donner cette situation, qui est nécessaire pour fonder la vraysemblance de ce qui va arriver, car, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, par ce moyen ni l'évanouissement d'Euryclée, ni son action de prendre Ulysse au menton, ni celle d'Ulysse qui la prend à la gorge pour l'empêcher de parler, ne pourront estre apperceus, & ils le seroient s'il estoit exposé à la lumiere.

Aussi-tost elle reconnut cette cicatrice, qui luy restoit d'une blessure que luy avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse] Aristote dans le 8. chap. de sa Poétique, en parlant de l'unité du sujet, pour faire voir que le sujet du Poëme Epique doit estre un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne, parce qu'il arrive que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si différentes, qu'on ne scauroit jamais les réduire à cette unité, & en faire une seule & même action, donne pour exemple cette cicatrice, & l'usage qu'Homere en a fait. *Homere, dit-il, qui a excellé sur tous les autres Poëtes, me paroist avoir parfaitement connu ce deffaut (que toute la vie d'un heros pouvoit faire un seul sujet, une seule fable) ou par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ou par les regles de l'art, car en composant son Odyssée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulysse; par exemple,*

il n'a pas meslé la blessure qu'il receut sur le Parnasse, avec la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient leur armée, car de ce que l'une est arrivée il ne s'ensuit ni nécessairement ni vraisemblablement que l'autre doive arriver aussi; mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & mesme action comme est celle de l'Odyssée. Ce précepte renferme un des grands secrets du Poëme Epique. J'auray recours icy aux Remarques de M. Dacier pour l'expliquer. Voilà deux événements remarquables dans la vie d'Ulysse; le premier, la blessure qu'il receut sur le mont Parnasse à la chasse du sanglier, & l'autre la folie qu'il feignit pour s'empescher d'aller à la guerre de Troie; Homere a employé l'un & negligé l'autre; il a vu que cette feinte folie ne pouvoit avoir aucune liaison ni nécessaire ni vraisemblable avec le sujet de son Poëme, c'est pourquoy il n'en a pas dit un seul mot. Il n'en a pas usé de mesme de la blessure d'Ulysse, quoique cette blessure ne soit pas plus la matiere de son Poëme, que la folie que ce Prince feignit lorsqu'on assembloit les Grecs, il n'a pas laissé d'en parler, mais il n'en parle que parce qu'il trouve un moyen de l'insérer si naturellement dans son action principale, qu'elle en est une partie tres nécessaire, puisqu'elle produit la reconnoissance de ce heros. Ainsi cette histoire, au lieu d'estre un épisode estranger,

devient un épisode très naturel par la manière dont il est lié au sujet. Cela fait voir de quelle nature doivent estre les différentes parties qu'un Poëte employe pour former une seule & mesme action, elles doivent estre des suites nécessaires ou vraisemblables les unes des autres, comme la reconnoissance d'Ulysse est une suite de sa blessure. Toute aventure donc qui n'aura pas cette liaison & ce rapport avec quelque partie de la matière du Poëme, doit estre rejetée comme estrangere, parce qu'elle corrompt l'unité de l'action. Voilà pourquoy Homere n'a eu garde d'interrompre la continuité de son Odyssée, par l'épisode de la folie qu'Ulysse feignit, car cet incident ne pouvoit jamais, ni naistre d'aucun de ceux qui estoient nécessaires & propres au Poëme, ni en produire aucun qui eust avec eux le moindre rapport. Cette regle est très importante, & malheureusement elle est ou très ignorée ou très negligée, c'est pourquoy j'en ay rapporté icy l'explication, & c'est icy la véritable place.

Page 143. Prince qui surpassoit tous ceux de son temps en prudence & en adresse pour cacher ses desseins & pour surprendre ses ennemis, & en bonne foy pour garder religieusement sa parole & ne violer jamais ses sermens.] Voicy un passage très important & qui renferme le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Prince. Mais il a esté fort

mal expliqué. Ce que j'ay dit en quatre lignes pour le bien faire entendre, Homere l'a dit en cinq ou six mots,

..... Ὅς ἀνθρώποις ἐκέκασο

Κλεψούνῃ δ' ὅρκῳ τε.

Mot à mot : *Il surpassoit tous les hommes en adresse pour dérober & pour jurer.* Voilà un terrible éloge, si on le prend à la lettre, cependant c'est ainsi qu'on l'a pris. On s'est imaginé qu'Homere louoit Autolycus de son adresse à faire des vols & à tromper par des serments équivoques, comme celui qui ayant fait une trêve de dix jours avec ses ennemis, ravageoit la nuit leurs terres, sous prétexte que la nuit n'est pas le jour. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'un Poëte comme Homere, qui n'a pour but que d'instruire les hommes & de les porter à la vertu, loue icy le vol & la fourberie; &, ce qui est encore plus estonnant, qu'il ose dire que ce sont-là des presens d'un Dieu & la récompense de la piété ! cela est absurde. κλεψούνῃ ne signifie pas icy un vol illicite & deffendu & indigne d'un honneste homme, il signifie un vol louable & permis, car il signifie l'adresse à cacher ses desseins & à découvrir ceux de ses ennemis, à les surprendre lorsqu'ils s'y attendent le moins, en enlevant leurs quartiers, leurs troupeaux, leurs convoys, soit en leur nuisant de quelque autre manière autorisée par les loix de la guerre. Et ὅρκῳ si

gnifie la fidelité à tenir sa parole & à ne violer jamais la sainteté du serment. Platon dans le premier liv. de sa Reptb. fait assez entendre que c'est là le sens du Poëte, quand il dit, *Que le meilleur gardien d'un camp & d'une armée, c'est celuy qui sçait voler à ses ennemis leurs resolutions, leurs desseins & toutes leurs entreprises* : d'où il infere, *Que selon Homere & Simonide la justice est une espece de volerie, καλὴ κλέψις, pour servir ses amis & nuire à ses ennemis*. On peut voir le passage entier, tom. 2. pag. 334. Voilà donc deux grandes qualitez qu'Homere donne à l'ayeul maternel d'Ulysse; il estoit tres habile à cacher ses desseins, & à découvrir, penetrer & prévenir ceux de ses ennemis, & tres religieux à garder sa parole & à observer ce qu'il avoit juré. Ce Poëte louë donc icy la fidelité du serment, & il n'a garde d'en faire un appast pour tromper les hommes.

Mercuré luy avoit donné ces deux grandes qualitez] Il attribué cela à Mercuré, parce que c'estoit le Dieu qui présidoit à tout ce qu'on vouloit faire sans estre connu, & que comme c'estoit aussi le Dieu de la parole, c'estoit à luy qu'appartenoit de rendre inviolable la foy des serments.

C'est pourquoy ce Dieu l'accompagneit toujours, & luy donnoit des marques de sa protection en toutes rencontres] C'est le sens

de ce demi vers,

..... *Dit si accompagné d'un saint*
 Mot à mot : *Et il l'accompagne par tout*
avec bienveillance. Ce qui renferme une chose qu'il est bon de développer. Hierocles ne dit pas que Mercure avoit donné à Antolys ces deux grandes qualitez, celle de cacher ses desseins & de découvrir ceux de ses ennemis & celle de garder la foy du serment, & il adjoute icy que ce Dieu l'accompagnait par tout & luy donnoit des marques de sa protection ; c'est à dire, qu'en toute occasion il l'aidoit à cacher ses desseins, ou à découvrir ceux des autres & à observer le serment. Et ce n'est pas sans raison qu'il regarde cela comme une protection de Mercure, & qu'il impute à ce Dieu, qui preside au gain, le don de l'heureuse science de tenir sa parole, car c'est-là le plus grand de tous les gains. Le serment, comme dit excellemment Hierocles, mène à la verité ceux qui s'en servent comme il faut, il est le depositaire de la verité & le garant de tous les desseins des hommes, & le moyen qui les unit & les associe avec la verité & la stabilité de Dieu mesme ; il enrichit de mœurs tres excellentes ceux qui savent le respecter, & c'est l'observation exacte du serment qui fait de l'homme fidelle la véritable image de Dieu. Quel plus grand gain l'homme peut-il faire ? Tous les plus grands biens acquis par la violation du serment ne sau-

soient estre que funestes. Aussi un grand Empereur, c'est Marc Antonin, avoit accoustumé de dire, *Garde-toy bien de regarder comme utile, ce qui t'obligera à manquer de foy.* Et le Roy Prophete, plus sçavant dans les choses de Dieu que tous les Philosophes, a dit que *le ciel est pour celuy qui jure à son prochain & ne trompe point. Qui jurat proximo suo & non fallit.* Pseau. 15. 5. Et que *des bénédictions du Seigneur sont pour celuy qui n'a pas juré en fraude à son prochain. Nec juravit in dolo proximo suo, hic accipies benedictionem à Domino.* Pseaum. 23. 45. Cela foudroye toutes les différentes manieres qui destruisent la nature du serment, & qui surprennent la bonne foy par le mensonge à qui elles donnent tous les dehors de la verité.

Euryclée prit cet enfant, le mit sur les genoux de son ayeul. Dans le 11. Liv. de l'Iliade nous avons vu Phoenix qui dit que son pere, en le mandissant, avoit prié les Furies qu'il ne pust jamais mettre sur les genoux un fils sorti de luy. Et sur cela j'ay remarqué la coutume des Grecs: Les enfants, dès qu'ils venoient au monde, estoient mis par leurs peres sur les genoux des grands peres, comme le plus agréable present qu'un fils puisse faire à son pere que de luy donner un petit-fils. On peut voir la *ma Remarque*, tom. 2. pag. 462.

Page 244. *C'est un fils que les Dieux ont accordé à vos vœux*. Il semble que par ces paroles Euryclée veut indiquer à Autolycus le sujet d'où il faut tirer ce nom, comme si elle vouloit qu'il l'appellast le *fils de ses desirs*, comme cela n'est pas sans exemple, car c'est de-là qu'avoient esté tirez les noms d'*Arctus*, d'*Euchenor*, comme Eustathe l'a remarqué.

J'ay esté autrefois la terreur de mes ennemis jusqu'au bout de la terre; qu'on tire de-là le nom de cet enfant, qu'on l'appelle Ulysse, c'est à dire le terrible. La grande habileté d'Autolycus à cacher ses desseins & à découvrir & prévenir ceux de ses ennemis, l'avoit fait réussir dans toutes ses entreprises, & il s'estoit rendu redoutable par ses grands succès. C'est de-là qu'il veut qu'on tire le nom de son petit-fils, & qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est à dire, *qui est craint de tout le monde*, car *ὀδυσσεύς* signifie *je redoute*. Voicy donc un petit fils nommé, non par rapport aux qualitez qui luy sont propres, mais par rapport aux qualitez de son grand pere. C'est ainsi que dans le 1. x. Liv. de l'Iliade, Idas & Marpesse donnerent à leur fille le surnom d'*Alcyone*, à cause des regrets de sa mere, & dans le xxii. les Troyens nommerent le fils d'Hector *Astianax*, pour honorer la valeur du pere. On peut voir les Remarques, tom. 2. pag. 471. & tom. 3. pag. 563.

Page 245. *Le soleil en sortant du paisible sein de l'Océan*] Ce vers est repeté du vii. Liv. de l'Iliade; *Cependant le flambeau du jour sortant du paisible sein de l'onde.* On n'y a pas fait grande attention, il est néanmoins plus important qu'on n'a crû, car il fait voir manifestement qu'Homere a connu l'Océan oriental, & qu'il luy a mesme donné le nom qu'il a aujourd'huy, car on l'appelle *la mer pacifique*, & c'est ce que signifie proprement le mot *διὰ λαπρῆτος*, *Ωκεανός*, *Oceanus pacificus*, c'est à dire, *placide fluens*. Homere avoit donc eu connoissance des navigations des Pheniciens, qui par la mer rouge avoient pénétré dans l'Inde, & de-là jusqu'à l'Océan oriental, avant mesme le temps de David, car il paroist que cette mer orientale estoit connue de luy, puisque, comme le sçavant Bochart l'a remarqué, il la désigne dans ce passage du Pseaume 139. 9. *Sí alas Auroræ sumpsero ut habuero in extremo mari.* Quand je prendrois les ailes de l'Aurore pour me retirer vers la mer la plus reculée. C'est à dire: Quand je prendrois des ailes pour m'aller cacher sur le rivage de la mer qui est au bout de l'Orient.

Page 246. *En le frappant de costé*] Car les deffences du sanglier sont faites de maniere, qu'il ne peut blesser que de costé, c'est ce qu'Homere exprime par ces mots, *λίκριος ἀγῆας*, *oblique irruens*. Et c'est ce qu'Ho-

race a imité quand il a dit en parlant du sanglier,

Verris obliquum mediantis ictum.

Liv. 3. Od. 22.

Page 247. *A l'espaule droite*] Car c'est là, dit-on, l'endroit le plus seur pour abatre le sanglier.

Et par des paroles enchantées ils arrestent le sang] Il y a long-temps que les hommes sont entesiez de cette superstition, de croire qu'il y a des paroles enchantées ou magiques qui ont la vertu, non seulement d'arrester le sang & de guerir les playes, mais de faire d'autres effets aussi surprenants, comme d'arrester le feu dans un incendie, elle a regné dans tous les temps & chez tous les peuples, car la superstition gagne & se répand facilement. Il ne faut pas douter que les magiciens d'Egypte n'employassent les paroles enchantées pour l'opération de leurs miracles. Ces paroles se prononçoient entre les dents & d'une maniere peu intelligible, c'est pourquoy Isaïe en parlant de ces magiciens, dit: *Qui strident in incantationibus suis.* 8. 19.

Page 248. *Elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé*] Cela est fort bien pour la peinture, car il fait une image, & tout ce qui peint plaît; d'ailleurs voilà de ces circonstances ajoutées avec art pour

la vraysemblance & pour mieux tromper le Lecteur.

Page 149. *Je ne vous espargneray point*] Il adjoute aux prieres les menaces, & cela ne doit point paroistre trop dur. Le danger où se trouve Ulysse est si grand, qu'il ne doit rien menager, & qu'il est obligé mesme d'effrayer sa nourrice dont l'imprudencce le pourroit perdre.

Page 250. *Je garderay vostre secret, & je seray aussi impenetrable que la plus dure pierre & que le fer*] Plutarque, dans un Traité du trop parler, nous fait remarquer icy le grand merite du silence, Car Homere, dit-il, qui fait Ulysse si éloquent, nous le représente en mesme temps tres secret & tres taciturne. Il nous represente de mesme sa femme, son fils & sa nourrice. Ses Compagnons mesme, qui l'avoient accompagné dans ses voyages, avoient souverainement cette vertu, car la plupart aimeroient mieux se laisser froiser contre terre & devorer par le Cyclope, que de découvrir le secret de leur maistre, & de déclarer à ce Geant ce qu'Ulysse machinoit contre luy. C'est pour faire voir que le secret est l'ame du conseil des Princes.

Page 251. *Et qu'elle les eut frotez & parfumer avec des essences*] Ce n'estoit pas seulement après s'estre baigné qu'on se frotoit & se parfumoit avec de l'huile & des essences, on se parfumoit de mesme les pieds après les

avoir lavez. C'est mesme sur cette coutume qu'est fondée ce que la femme pécheresse fit pour Nostre Seigneur chez Simon, elle arrosa ses pieds de ses larmes, voilà le bain, car Simon ne luy avoit pas donné de l'eau pour laver les pieds, elle les essuya avec ses cheveux & elle y répandit de l'huile de parfum.

En travaillant & en prenant garde au travail de mes femmes] Voilà deux des principaux devoirs des femmes, des Reynes mesme, dans ces anciens temps, de travailler & de faire travailler leurs femmes & de prendre garde à leur travail. L'affliction de Penelope ne l'empesche pas de remplir ces deux devoirs.

Comme la plaintive Philomele] Cette comparaison n'est pas seulement pour comparer son affliction à celle de Philomele, mais aussi pour comparer son agitation & les différentes pensées qui l'occupent, aux différents accens dont Philomele varie sa voix. Au reste sur la fable de Philomele Homere ne suit pas la mesme Tradition que les Poëtes, qui sont venus après luy, ont suivie, que Philomele estoit femme de Terée, qu'elle avoit une sœur nommée Progné, que Terée la viola & luy coupa ensuite la langue, pour l'empescher de découvrir sa mauvaise action à sa sœur; que Progné l'expliqua dans une broderie, & que Philomele au desespoir tua son propre fils Itys ou Ityl, & le servit à son

mary. Homere n'a connu ni Terée ni Progné, & il a suivi la fable que voicy. Pandare fils de Merops avoit trois filles, Merope, Cleothere & Aëdon. Il maria son aînée, qui estoit Aëdon, à Zethus frere d'Amphion; elle n'en eut qu'un fils appelé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de son beaufrere Amphion, qui avoit plusieurs enfants de Niobe, elle resolut de tuer l'aîné de ses neveux, & comme son fils Ityle estoit élevé avec eux & couchoit avec eux, elle l'avertit de changer la nuit de place, & de ne pas coucher près de l'aîné de ses cousins. Le jeune Ityle oubliâ cet ordre, & Aëdon s'estant glissée la nuit dans leur chambre, tua son fils, croyant frapper l'aîné de ses neveux. En voilà assez pour l'intelligence de ce passage d'Homere.

Page 253. *Il est forcé de souhaiter luy-mesme que je sorte de sa maison*] Voilà comme Penelope excuse son fils, en reconnoissant qu'il a raison de souhaiter qu'elle se remarie, afin de voir finir tous les desordres de sa maison. Car il n'y avoit que le mariage de Penelope, ou l'arrivée d'Ulysse qui pût y mettre fin. Les Poursuivants estoient absolument les maîtres, & le parti qui estoit demeuré fidelle à Telemaque, estoit trop foible pour les chasser.

Toutes les femmes d'Ithaque sont venues pour me consoler]. Voilà la mesme simplicité

de mœurs que celle que Nostre Seigneur peint dans S. Luc, 15. en parlant du berger qui ayant perdu une brebis de son troupeau, & l'ayant enfin retrouvée, appelle ses amis & ses voisins, afin qu'ils viennent se réjouir avec luy. Et de cette femme qui ayant perdu une drachme, la cherche dans toute la maison, & l'ayant trouvée, appelle ses amies & ses voisines, afin qu'elles viennent l'en féliciter & s'en réjouir. La mort de vingt oysons, que Penelope avoit élevez avec tant de soin, valoit bien la peine que ses amies & ses voisines vinssent l'en consoler.

Page 254. *Ce n'est pas icy un vain songe, mais un songe vray*] Les Anciens mettoient de la différence entre *drap* & *ûmp*; ils appelloient *drap*, tous les songes qui ne prédisoient rien de vray, & qui n'estoient que l'effet du sommeil & des vapeurs. Et ils appelloient *ûmp*, ceux qu'ils croyoient envoyez par quelque Dieu, & qui prédisoient des choses réelles & veritables.

Page 255. *J'ay toujours ouï dire que les songes sont difficiles à entendre, & qu'on a de la peine à percer leur obscurité*] Penelope, comme une Princesse bien élevée, savoit tout ce qu'on disoit des songes, qu'ils sont trompeurs & difficiles à entendre; qu'il y a de l'imprudence à s'y laisser amuser, mais en mesme temps elle savoit que s'il y en a de faux, il y en a aussi de vrais. Et c'est ce qu'elle va expliquer.

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 303
Car on dit qu'il y a deux portes des songes] Virgile en a orné son Eneïde, liv. 6.

Sunt geminae somni portae, quarum altera fertur

Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris :

Altera, candenti perfecta nitens elephanto,

Sed falsa ad oculum mittunt insomnia Manos.

Et Horace dans l'Ode 27. du liv. 3. fait dire par Europe,

..... An vitis carentem ludit imago

Vana, quae porta fugiens oburna

Somnium ducit.

On a bien philosophé pour expliquer le mystère caché sous ces deux portes. Je n'abuseray pas icy du temps de mon Lecteur ni du mien, en rapportant tout ce qu'on en a dit. Par exemple, que la corne représente l'œil, à cause de la tunique appelée la cornée, & que l'ivoire représente le corps, à cause des os qui ressemblent à l'ivoire. Je suis persuadée que par la corne, qui est transparente, Homere a entendu l'air, le ciel qui est transparent, & par l'ivoire, qui est solide, opaque obscur, il a marqué la terre. Les songes qui viennent de la terre, c'est à dire des vapeurs terrestres, sont les songes faux ; & ceux qui viennent de l'air, du ciel, sont les songes vrais. Car il n'y a que les songes envoyez

de Dieu qui soient veritables. C'est pourquoy l'Auteur de l'Ecclesiastique dit, *Nisi ab altissimo fuerit emissa visitatio, ne dederis in illis cor tuum. Si les songes ne viennent de Dieu, n'y mettez pas vostre cœur.* On peut voir ce qui a esté remarqué ailleurs.

Que le mien, qui paroist si mystereux] C'est le sens du mot *αἰνός* *ovairov*, mon songe mystereux, énigmatique. Car *αἰνός*, comme nous l'avons vû ailleurs, signifie un discours allegorique & qui a un sens caché.

Où il avoit disposé d'espace en espace douze piliers chacun avec sa potence] Les Grecs appelloient *πείλας*, haches, ces piliers à potence dont on se sert encore aujourd'huy dans les maneges pour courre la bague, parce que ces piliers representent parfaitement une hache debout. Le poteau ou pilier fait le manche, & la potence represente le fer de la hache.

Page 256. *Celuy qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui fera passer ses fleches]* Comme elle vouloit choisir celuy qui seroit le plus digne d'elle, elle croyoit que le plus digne seroit celuy qui approcheroit le plus de la force & de l'adresse d'Ulysse. Et il faut remarquer que c'est de l'arc mesme d'Ulysse que tous ces Princes devoient se servir, & qui estoit fort difficile.

Et dont je ne perdray jamais le souvenir, non pas mesme dans mes songes] Que de

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 305
coqueteries Penelope fait à Ulysse, & quel-
les douceurs ne luy dit-elle point en parlant
de luy sans le connoistre !

Page 257. *Vous coucherez à terre sur
des peaux, ou vous vous ferez dresser un lit*
Elle met donc de la difference entre cou-
cher à terre sur des peaux, & coucher sur
un lit. C'estoit toujours coucher à terre,
mais le premier estoit coucher à terre sim-
plement sur des peaux, & l'autre estoit aussi
coucher à terre, mais sur un lit dressé avec
plus de façon, & qui estoit plus élevé.



Argument du Livre XX.

Ulyffe couche dans le vestibule, & voit les desordres des femmes du Palais. Minerve se presente à luy & luy envoie un doux sommeil. Penelope voyant le jour auquel elle doit estre obligée de se remarier, marque son desespoir par ses plaintes, & desire la mort. Ulyffe demande à Jupiter des signes favorables, & est exaucé. Penelope donne ses ordres pour le festin dace jour, qui est une feste d'Apollon. Les bergers amènent les victimes pour le sacrifice & pour le repas. Melanthius attaque encore Ulyffe. Jupiter envoie aux Poursuivants un signe malheureux. Ils se mettent à table & font grand chere, pendant que d'un autre costé le peuple d'Ithaque offre un sacrifice hors de la ville dans un bois consacré à Apollon. Telemaque parle aux Princes avec autorité, & leur deffend de maltraiter son hoste, mais Ulyffe ne laisse pas d'estre encore insulté. Sageffe de Telemaque dans une conversation qu'il a avec un des Poursuivants. Les ris insensés & les extravagantes plaisanteries de ces Princes, qui se moquent d'Ulyffe, & continuent leurs railleries contre Telemaque pendant leur disner. Prodiges inouïs que voit le devin Theoclymene, & les prédictions qu'il fait sur cela aux Princes.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XX.

U^LYSSE se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avoit point esté préparée & qu'il couvrit de plusieurs peaux de moutons, car les festins & les sacrifices continuels, que faisoient les Poursuivants, en fournissoient en abondance. Quand il fut couché, Eurynome estendit sur luy une couverture pour le garantir du froid. Le sommeil ne ferma pourtant pas ses paupieres; il pensoit toujours aux moyens dont il pourroit se servir pour se venger

de ses ennemis. Cependant les femmes de Penelope, qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir, sortent de l'appartement de la Reyne pour aller au rendez-vous ordinaire qu'elles avoient avec les Pourfuiuants. La veüe de ce desordre excita la colere d'Ulysse ; il delibera d'abord dans son cœur s'il les puniroit sur l'heure, ou s'il les laisseroit satisfaire leur passion criminelle pour la dernière fois. Son cœur rugissoit au dedans de luy, comme un lion rugit autour d'une bergerie où il ne scauroit entrer. Tel estoit le rugissement d'Ulysse sur cette prostitution horrible qu'il detestoit & qu'il ne pouvoit empescher. Mais enfin se frappant la poitrine il tança son cœur, & luy dit : Supporte encore cet affront ; tu as supporté des choses plus terribles, lorsque l'épouventable Cyclope devoit mes Compagnons. Tu eus la force de

soutenir cette horreur sans foiblesse, jusqu'à ce que ta prudence t'eût fait sortir de la caverne où tu n'attendois plus que la mort.

C'est ainsi qu'Ulysse tança son cœur, & son cœur soumis demeura paisible & retint son ressentiment. Mais pour luy, il n'estoit pas un seul moment dans une mesme situation. Comme un homme qui fait rostir un ventre de victime rempli de graisse & de sang, le tourne sans cesse sur un grand feu dans l'impatience qu'il soit rosti pour s'en rassasier; de mesme Ulysse se tournoit de costé & d'autre dans son lit, pensant comment il pourroit faire tomber les Poursuivants sous ses coups & se rassasier de leur sang, se voyant seul contre un si grand nombre.

Comme il estoit dans ces agitations, Minerve descendit des cieux sous la figure d'une femme, se plaça sur sa teste, & luy dit : O le

» plus malheureux des hommes ;
» pourquoy passez-vous ainsi la nuit
» sans dormir ! Vous vous-retrouvez
» dans vostre maison ; vostre femme
» est fidelle , & vous avez un fils tel ,
» qu'il n'y a point de pere qui ne
» voulust que son fils luy ressemblast.
» Je merite vos reproches, grande
» Minerve, répondit Ulysse, mais je
» suis dans une cruelle agitation ; je
» pense toujours comment je pour-
» ray faire tomber les Pourpursans
» sous mes coaps ; je suis seul, & ils
» sont en grand nombre, & toujours
» ensemble sans jamais se quitter. Je
» pense encore à une autre chose, qui
» est mesme plus importante, en cas
» que par le secours de Jupiter & par
» le vostre, je vienne à bout de tant
» d'ennemis , où pourray-je me reti-
» rer pour me mettre à couvert du
» ressentiment de tant de peuples, qui
» ne manqueront pas de venir sur
» moy les armes à la main pour ven-
» ger leurs Princes ! Soulagez-moy

dans cette détresse, je vous en conjure.

Homme trop incrédule & trop déffiant, luy dit Minerve, on voit tous les jours des hommes suivre le conseil de leurs amis, qui sont hommes comme eux, & qui souvent même leur sont inférieurs en prudence. Et moy je suis une Déesse qui vous aime, qui vous protège, & qui vous assiste dans tous vos travaux. Je vous déclare que si nous avions-là devant nous en bataille cinquante bataillons d'ennemis, avec moy vous remporteriez aisément la victoire, & vous emmeneriez tous leurs troupeaux. Rasseurez-vous donc, & laissez le sommeil fermer vos paupières; il est triste de passer toute la nuit sans dormir. Bien-tôt vous sortirez de tous les malheurs qui vous accablent.

En finissant ces mots la Déesse versa sur ses yeux un doux som-

meil qui calma ses chagrins, reprit son vol vers l'Olympe, & Ulysse dormit tranquillement & sans aucune inquiétude.

Mais la sage Penelope s'étant réveillée, se remit à pleurer dans son lit, & lorsqu'elle fut rassasiée de gemissements & de larmes, elle se leva, & d'abord elle adressa cette

» priere à la chaste Diane : Venera-
 » ble Déesse, fille de Jupiter, déco-
 » chez sur moy tout presentement
 » une de vos fleches mortelles, ou
 » permettez qu'une violente tempe-
 » te vienne m'enlever, & que m'em-
 » portant au milieu des airs, elle aille
 » me jeter dans les flots de l'Océan,
 » comme les tempestes enleverent
 » autrefois les filles de Pandare, car
 » après que les Dieux les eurent fait
 » orphelines, en tuant leur pere &
 » leur mere, elles resterent dans la
 » maison paternelle ; la Déesse Ve-
 » nus eut soin de les nourrir de lait,
 » de miel & de vin ; Junon leur don-
 na

na en partage la beauté & la sagesse
 au dessus de toutes les femmes de
 leur temps, Diane leur fit present
 de la belle taille, & Minerve les
 instruisit à faire toutes sortes de
 beaux ouvrages, & quand elles fu-
 rent en âge d'estre mariées, Venus
 alla sur le haut Olympe prier Ju-
 piter de fixer le jour de leurs nop-
 ces, & de leur donner des maris,
 car c'est Jupiter qui regle le sort
 des hommes & qui les rend heu-
 reux ou malheureux. Cependant
 les Harpyes enleverent ces Prin-
 cesses & les livrerent aux Furies.
 Que la mesme avanture m'arrive.
 Que les Dieux, temoins de mon
 desespoir, permettent aux Harpyes
 de m'enlever, ou que Diane m'en-
 voye une mort soudaine, afin que
 j'aiele rejoindre mon cher Ulysse
 dans le sejour mesme des tenebres
 & de l'horreur, que je ne sois pas
 réduite à faire la joye d'un second
 mary, qui ne pourroit qu'estre fort

» inférieur au premier & faire mon
» supplice. Les maux sont suppor-
» tables encore quand on ne fait que
» pleurer & gemir pendant le jour,
» & que la nuit, entre les bras du
» sommeil, on peut oublier tous les
» malheurs & toutes les inquiétudes;
» mais pour moy, les nuits ressem-
» blent aux jours; & si par hazard
» le sommeil vient fermer un mo-
» ment mes paupieres, un Dieu cruel
» m'envoye des songes qui ne font
» que renouveler mes douleurs. Cet-
» te mesme nuit j'ay vû dans ma cou-
» che un homme entièrement sem-
» blable à Ulysse, & tel qu'il estoit
» quand il partit avec l'armée. Je sen-
» tois une joye que je ne puis expri-
» mer, car j'estois persuadée que ce
» n'estoit pas un songe, mais une
» réalité.

Comme elle achevoit ces mots
l'Aurore sur son throsne d'or vint
annoncer la lumiere aux hommes.
Ulysse entendit la voix de Pene-

lope qui fondoit en larmes ; d'a-
 bord il luy vint dans l'esprit que la
 Reyne pouvoit l'avoir reconnu, &
 qu'elle estoit presté à sortir de son
 appartement pour le venir trouver.
 C'est pourquoy pliant aussi-tost la
 couverture & les peaux de brebis,
 sur lesquelles il avoit couché, il les
 porta dans la salle sur un siege, &
 mit à la porte la peau de bœuf, &
 levant les mains au ciel, il fit aux
 Dieux cette priere : Pere des Dieux «
 & des hommes, grand Jupiter, & «
 tous les autres Dieux, si c'est par «
 un effet de vostre bonté pour moy «
 que vous m'avez ramené dans ma «
 patrie au travers de tant de terres «
 & de mers, après m'avoir affligé de «
 maux sans nombre, je vous prie «
 que je puisse tirer quelque bon au- «
 gure de la voix de quelque homme «
 dans ce Palais, & qu'au dehors «
 Jupiter daigne m'envoyer quelque «
 prodige qui me rassure. »

Jupiter exauça la priere sur le

moment ; il fit entendre les tonnerres du haut des cieux , & Ulyſſe fut ravi de joye. En meſme temps une femme , qui eſtoit occupée à moudre de l'orge & du froment , dit une choſe dont il tira un heureux préſage. Dans un lieu fort vaſte & voyſin de la ſalle où eſtoit Ulyſſe , il y avoit douze meules que douze femmes faiſoient travailler ordinairement pour moudre le grain qui fait la force de l'homme. Toutes les autres ayant achevé leur travail , dormoient , il n'y en avoit qu'une qui , plus foible que les autres , n'avoit pas encore fini. Quand elle entendit le tonnerre , elle arreſta ſa meule & prononça ces paroles , qui furent pour Ulyſſe un ſigne certain :

» Grand Jupiter , qui regnes ſur
 » les hommes & ſur les Dieux , s'eſ-
 » cria-t-elle , vous nous avez fait en-
 » tendre le bruit eſclatant de voſtre
 » tonnerre ſur le vaſte Olympe , & le

ciel est sans nuages. Sans doute «
 que vous envoyez à quelqu'un ce «
 merveilleux prodige. Helas, dai- «
 gnez accomplir le desir qu'une «
 malheureuse ose vous temoigner : «
 Qu'aujourd'huy les Pour suivants «
 prennent leur dernier repas dans le «
 Palais d'Ulysse, eux pour qui j'ay «
 usé mes forces & ma vie à fournir «
 la farine necessaire pour leurs fes- «
 tins. Puisse le disner d'aujourd'huy «
 estre leur dernier disner. «

Elle parla ainsi, & Ulysse eut
 une joye extresme d'avoir eu un
 prodige dans le ciel & un bon au-
 gure sur la terre, & il ne douta plus
 qu'il n'exterminast bien-tost ces
 scelerats.

Toutes les femmes du Palais
 s'estant assemblées dans la salle, a-
 voient allumé du feu dans les bra-
 siers. Pendant ce temps-là Telema-
 que, semblable à un Dieu, se leva,
 mit ses habits & son baudrier, d'où
 pendoit une forte espée, prit de

beaux brodequins, & armant son
bras d'une bonne pique, il descen-
dit de son appartement, & s'arres-
tant sur le seuil de la porte de la
» salle, il dit à Euryclée, Ma mere,
» comment avez-vous traité mon
» hôte dans ma maison ? a-t'il esté
» bien couché & bien nourry ? ou
» l'avez-vous laissé-là sans en avoir
» soin ! Car pour la Reyne ma mere,
» quoyque pleine de prudence & de
» sagesse, elle est si occupée de son
» affliction, qu'elle ne distingue per-
» sonne ; elle accablera d'honneurs
» un homme de néant, & ne fera au-
» cune honnesteté à un homme con-
» siderable.

La prudente Euryclée luy re-
» partit : Mon fils, ne faites pas à la
» Reyne ces reproches qu'elle ne me-
» rite point ; vostre hôte a esté fort
» bien traité ; la Reyne elle-mesme
» l'a pressé de manger, il s'en est ex-
» cusé & n'a demandé qu'un peu de
» vin, & quand l'heure de se coucher

est venue, elle a commandé à ses
 femmes de luy dresser un lit, mais
 luy, comme un malheureux, que
 les Dieux persecutent, il n'a pas
 voulu coucher dans un lit, il a es-
 tendu à terre une peau de bœuf non
 préparée, il a mis sur cette peau
 plusieurs peaux de brebis & s'est
 couché là-dessus, & nous avons
 jetté sur luy une couverture.

Voilà ce que dit Euryclée, &
 Telemaque, la pique à la main,
 sort du Palais suivi de deux chiens,
 & se rend à la place publique où
 les Grecs estoient assemblez. La sa-
 ge Euryclée appelle toutes les fem-
 mes du Palais pour leur donner ses
 ordres: Despeschez, leur dit-elle,
 que les unes se hastent de netoyer
 cette salle, de l'arroser, & de met-
 tre des tapis sur tous les sieges; que
 les autres netoyent les tables avec
 des esponges, qu'elles lavent les ur-
 nes & les coupes, & qu'il y en ait
 qui aillent à la fontaine pour en

- » apporter promptement de l'eau, car
- » les Pourſuivants ne ſe feront pas
- » long-temps attendre, ils viendront
- » de bon matin, c'eſt aujourd'huy
- » une grande feſte.

Elle dit, & ces femmes exécutent ſes ordres; il y en eut vingt qui allèrent à la fontaine, & les autres ſe mirent à orner la ſalle & à dreſſer le buffet. Les cuiſiniers arrivent & commencent à fendre le bois neceſſaire pour préparer le feſtin. Les femmes reviennent de la fontaine; après elles arrive Eumée qui mene trois cochons engraiſſez, les meilleurs de ſon troupeau; il les laiſſe paître dans la baſſe-cour, & cependant ayant apperceu Ulyſſe, il s'approche de luy, & luy dit : Eſtranger, les Grecs ont-ils pour vous la conſideration & les égards que vous méritez, ou vous traitent-ils avec mépris, comme ils ont fait d'abord!

» Mon cher Eumée, répondit le
 » prudent Ulyſſe, que les Dieux pu-

nissent bien-tost ces insolents qui «
 commettent tant de desordres dans «
 le Palais d'un Prince qu'ils de- «
 vroient respecter, & qui n'ont ni «
 la moindre pudeur ni la moindre «
 retenue.

Comme ils s'entretenoient ain- «
 si, on voit arriver le berger Melan- «
 thius, qui amenoit les chevres les «
 plus grasses de sa bergerie pour le «
 repas des Poursuivants ; il avoit «
 avec luy deux autres bergers ; ils «
 lierent les chevres sous le portique, «
 & Melanthius adressant insolem- «
 ment la parole à Ulysse : Quoy, «
 luy dit-il, te voilà encore à impor- «
 tuner ces Princes ! ne veux-tu donc «
 pas sortir de cette maison ! Je vois «
 bien, que nous ne nous separerons «
 point avant que d'avoir éprouvé la «
 force de nos bras. Il est ridicule «
 que tu sois toujours à cette porte. «
 Il y a aujourd'huy tant d'autres ta- «
 bles où tu peux aller mendier.

Ulysse ne daigna pas luy répon-

dre, il branla la teste sans dire une parole, meditant le chastiment qu'il luy préparoit.

Enfin arrive Philetius qui avoit l'intendance des troupeaux d'Ulysse dans l'isle des Cephaliens, il menoit une genisse grasse & des chevres pour la feste. Des marini-
 » niers qui avoient-là des barques
 » pour passer ceux qui alloient de
 » Cephalene à Ithaque, les avoient
 » passez, Melanthius & luy. Après
 » que Philetius eut attaché ses che-
 » vres & sa genisse, il s'approche
 » d'Eumée, & luy dit: Mon cher
 » Eumée, qui est cet estranger nou-
 » vellement arrivé dans le Palais de
 » nostre maistre? De quel pays est-il
 » & de quelle famille? Malgré l'estat
 » malheureux où il est, il a la majes-
 » té d'un Roy. Helas! comment les
 » Dieux espargneront-ils les hom-
 » mes du commun, s'ils n'espargnent
 » pas les Roys mesmes, & s'ils les af-
 » sujettissent à toutes sortes de mise-

res & d'humiliations. En disant ces mots il s'approche d'Ulyffe, le prend par la main, & luy parle en ces termes :

Étranger, mon bon pere, puissiez-vous estre heureux , & qu'à tous vos malheurs succede une prosperité qui vous accompagne toute vostre vie. Grand Jupiter, vous estes le plus cruel des Dieux ! après que vous avez donné la naissance aux hommes , vous n'avez d'eux aucune compassion , & vous les plongez dans toutes sortes de calamitez & de souffrances. Nous en avons un grand exemple dans ce Palais. Je ne puis retenir mes larmes toutes les fois que je me souviens d'Ulyffe , car je m'imagine que vestu de méchants haillons comme cet étranger , il erre de Royaume en Royaume, si tant est même qu'il soit en vie & qu'il jouisse de la lumiere du Soleil. Que si la Parque a tranché le fil de ses

» jours & l'a précipité dans les En-
» fers, je ne cesseray jamais de pleu-
» rer un si bon maître, qui malgré
» ma grande jeunesse eut la bonté de
» m'establis sur ses troupeaux dans
» l'isle de Cephallenie. Ses troupeaux
» ont tellement multiplié entre mes
» mains, que je ne croy pas que ja-
» mais pasteur ait vû un plus grand
» fruit de ses travaux & de ses veilles.
» Mais des estrangers me forcent de
» leur amener icy pour leurs festins
» ce que j'ay de plus beau & de meil-
» leur. Ils n'ont aucun égard pour
» nostre jeune Prince, & ils ne crai-
» nent pas mesme la vengeance des
» Dieux à qui rien n'est caché, car
» leur insolence va jusqu'à vouloir
» partager entre eux les biens de ce
» Roy absent. Cependant mon cœur
» est combattu de différentes pensées.
» D'un costé je voy que ce seroit une
» tres mauvaise action pendant que
» le jeune Prince est en vie, de m'en
» aller chez quelqu'autre peuple &

d'emmener tous les troupeaux, «
 mais d'un autre costé aussi il est bien «
 fascheux, en gardant les troupeaux «
 d'un maistre, de passer sa vie dans «
 la douleur, exposé aux insolences «
 de ces Pour suivants. Les desordres «
 qu'ils commettent sont si insupor- «
 tables, qu'il y a desja long-temps «
 que je me serois retiré chez quel- «
 que Roy puissant ; mais je prends «
 patience & je differe toujours pour «
 voir si ce malheureux Prince ne «
 viendra point enfin chasser ces in- «
 solents de son Palais. »

Pasteur, reprit le prudent Ulys- «
 se, vos paroles temoignent que «
 vous estes un homme sensé & plein «
 de courage & de sagesse, c'est pour- «
 quoy je ne feray pas difficulté de «
 vous apprendre une nouvelle qui «
 vous réjouïra, & afin que vous n'en «
 puissiez douter, je vous la confir- «
 meray par serment : Oüy, je vous «
 jure par Jupiter & par tous les au- «
 tres Dieux, par cette table où j'ay »

» esté receu , & par ce foyer d'Ulyssé
 » où j'ay trouvé un asyle, Ulyssé sera
 » arrivé dans son Palais avant que
 » vous en fortiez, & si vous voulez,
 » vous verrez de vos yeux les Pour-
 » suivants, qui sont icy les maistres,
 » tomber sous ses coups & inonder
 » cette salle de leur sang.

» Ah, répondit le pasteur, daigne
 » le grand Jupiter accomplir cette
 » grande promesse. Vous seriez con-
 » tent ce jour-là de mon courage &
 » de la force de mon bras. Eumée
 pria de mesme tous les Dieux qu'
 Ulyssé püst revenir dans son Palais.

Pendant qu'Ulyssé s'entretenoit
 ainsi avec ses pasteurs, les Poursui-
 vants dresseoient de nouveaux pie-
 ges à Telemaque pour le faire pe-
 rir. Et comme ils estoient entiere-
 ment occupez de cette pensée, un
 grand aigle parut à leur gauche sur
 le haut des nuées, tenant dans ses
 serres une timide colombe. En mes-
 me temps Amphinome prenant la

parole, leur dit : Mes amis, le com-
plot que nous tramons contre Te-
lemaque ne nous réussira point ,
ne pensons donc qu'à faire bonne
chère.

L'avis d'Amphinome plut aux
Poursuivants. Ils entrent tous dans
le Palais , & quittant leurs man-
teaux, qu'ils mettent sur des sieges,
ils commencent à égorger les victi-
mes pour le sacrifice & pour leur
repas. Quand les entrailles furent
rosties, ils firent les portions & mes-
lerent le vin dans les urnes. Eumée
donnoit les coupes, Philetus pre-
sentoit le pain dans les corbeilles,
& Melanthius servoit d'eschanson.

Pendant qu'ils se livroient au
plaisir de la table, Telemaque, dont
la prudence esclatoit dans toute sa
conduite, fit entrer Ulysse dans la
salle, luy donna un méchant siege
près de la porte, mit devant luy
une petite table, luy servit une por-
tion, & luy versant du vin dans une

» coupe d'or, il luy dit : Mon bon
» homme, asseyez-vous-là pour man-
» ger comme les autres, & ne crai-
» gnez ni les railleries ni les insultes
» des Poursuivants, je les empesche-
» ray de vous maltraiter, car ce n'est
» point icy une maison publique,
» c'est le Palais d'Ulysse & j'y suis
» le maistre. Se tournant ensuite du
» costé des Poursuivants, & vous,
» Princes, leur dit-il, retenez vos
» mains & vos langues, de peur qu'il
» n'arrive icy quelque desordre qui
» ne vous feroit pas avantageux.

Il dit, & tous ces Princes eston-
nez se mordent les levres, & admì-
rant la hardiesse avec laquelle Te-
lemaque vient de leur parler, ils
gardent long-temps le silence. En-
fin Antinoüs le rompit & leur par-
» la en ces termes : Princes, obéissions
» aux ordres de Telemaque, quelque
» durs qu'ils soient, car vous voyez
» bien qu'ils sont accompagnez de
» menaces. Si Jupiter ne s'estoit pas

opposé à nos desseins, ce vehement harangueur ne nous estourdiroit pas aujourd'huy de sa vive éloquence.

Telemaque ne se mit point en peine du discours d'Antinoüs, & ne daigna pas luy répondre.

Cependant les herauts publics menoient en pompe par la ville l'hecatombe que l'on alloit offrir aux Dieux, & tout le peuple d'Ithaque estoit assemblé dans un bois consacré à Apollon, auquel on offroit particulièrement ce sacrifice.

Quand on eut fait rostir les chairs des victimes, on fit les portions, tout le peuple se mit à table & fut régalé à ce festin solennel.

D'un autre costé dans le Palais ceux qui servoient, donnerent à Ulysse une portion égale à celle des Princes, car Telemaque l'avoit ainsi ordonné. Mais la Déesse Minerve ne permit pas que les Pour-suivants retinssent leurs langues.

empoisonnées, afin qu'Ulyſſe fuſt encore plus maltraité, & que la douleur & la colere aiguifſſent ſon reſſentiment.

Parmi les Pourſuivants il y avoit un jeune homme des plus insolents & des plus emportez, il s'appelloit Cteſippe, & il eſtoit de Samé, & plein de confiance dans les grands biens de ſon pere, il pourſuivoit en mariage, comme les Princes, la femme d'Ulyſſe. Ce Cteſippe hauſſant la voix, dit : Fiers
 » Pourſuivants de la Reyne, eſcou-
 » tez ce que j'ay à vous dire : cet eſ-
 » tranger à une portion égale à la
 » noſtre, comme cela eſt juſte, car la
 » juſtice & l'honneſteté veulent que
 » l'on ne mépriſe pas les hoſtes, &
 » ſur-tout les hoſtes d'un Prince
 » comme Telemaque. J'ay envie de
 » luy faire auſſi pour ma part un pre-
 » ſent dont il pourra régaler celui
 » qui l'aura baigné, ou quelqu'autre
 » des domeſtiques d'Ulyſſe.

En finissant ces mots il prend
 dans une corbeille un pied de bœuf,
 & le jette de toute sa force à la teste
 d'Ulyse. Ce Prince se baïsse &
 évite le coup, en riant d'un ris qui
 cachoit sa douleur & qui ne luy
 promettoit rien que de funeste ; le
 coup alla donner contre le mur.

Telemaque en colere de la bru-
 talité de Ctesippe, luy dit : Tu es
 bien heureux, Ctesippe, tu n'as pas
 frappé mon hôte, il a évité le
 coup ; si tu l'eusses atteint, je t'au-
 rois percé de ma pique, & ton pe-
 re, au lieu de se réjouir de tes no-
 ces, auroit esté occupé du soin de
 te préparer un tombeau. Que per-
 sonne ne s'avise de suivre ton exem-
 ple. Je suis presentement en âge de
 connoître le bien & le mal, ce que
 je n'estois pas en estat de faire pen-
 dant mon enfance ; jusqu'icy j'ay
 souffert vos excès & tout le dégast
 que vous faites dans ma maison, car
 seul, que pouvois-je faire contre

» un si grand nombre ! Mais ne con-
 » tinuez plus ces desordres, ou tuez-
 » moy, car j'aime encore mieux mou-
 » rir que de souffrir plus long-temps
 » vos insolences , & que de voir à
 » mes yeux mes hostes maltraitez &
 » les femmes de mon Palais deshon-
 » norées..

Il parla ainsi , & le silence regna
 parmi tous ces Princes. Enfin Age-
 laüs , fils de Damastor , élevant sa
 » voix, dit : Mes amis, on ne doit ni
 » répondre à des reproches justes ni
 » s'en fâcher. N'insultez pas davan-
 » tage cet estranger, & ne maltraitez
 » aucun domestique d'Ulysse. Pour
 » moy je donneroïs à Telemaque &
 » à la Reyne sa mere un conseil plein
 » de douceur, si cela leur estoit agréa-
 » ble. Pendant qu'ils ont pû se flater
 » qu'Ulysse pouvoit revenir, il n'est
 » pas estonnant qu'ils nous ayent a-
 » musez dans ce Palais, en flatant nos
 » vœux d'une esperance éloignée, car
 » ce retardement-là leur estoit utile,

& ils ne devoient penser qu'à ga-
gner du temps. Mais aujourd'huy
qu'ils voyent certainement qu'il
n'y a plus de retour pour Ulysse,
Telemaque doit conseiller à sa me-
re de choisir au plustost pour mary
celuy qui luy sera le plus agréable
& qui luy fera les plus beaux pre-
sens, afin qu'entrant en possession
de tous les biens de son pere, il
mange & boive & se réjoüisse, &
que sa mere se retire dans le Palais
de ce second mary.

Telemaque luy répondit avec
beaucoup de sagesse : Agelaüs, je
vous jure par Jupiter & par les
douleurs de mon pere, qui est ou
mort loin d'Ithaque, ou errant de
ville en ville, que je ne cherche
point à éloigner l'hymen de ma
mere, & que je l'exhorte tres sînce-
rement à choisir pour mary celuy
qui luy plaira davantage, & qui luy
fera les plus beaux presens. Mais la
bien-séance & le respect me deffen-

» dent de la faire sortir par force de
 » mon Palais & de l'y contraindre en
 » aucune maniere. Que les Dieux ne
 » me laissent jamais commettre une
 » si grande indignité. Ainsi parla ce
 Prince. Mais Minerve inspira aux
 Poursuivants une envie demesurée de rire, car elle leur aliena l'esprit; ils rioient à gorge déployée, & en riant ils avaloient des morceaux de viande tout sanglants, leurs yeux estoient noyez de larmes, & ils pouffoient de profonds soupirs, avantcoureurs des maux dont leur ame avoit desja des presentiments sans les connoistre.

Le devin Theoclymene, effrayé luy-mesme de ce qu'il voyoit, s'écria, Ah, malheureux, qu'est-ce que je voy ! Que vous est-il arrivé de funeste ! Je vous voy tous enveloppez d'une nuit obscure; j'entends de sourds gémissements; vos joües sont baignées de larmes; ces murs & ces lambris dégoutent de

sang ; le vestibule & la cour sont «
 pleins d'ombres qui descendent «
 dans les Enfers ; le soleil a perdu «
 sa lumiere & d'épaisses tenebres «
 ont chassé le jour. «

Il dit, & les Pour suivans re-
 commencent à rire en se mocquant
 de luy, & Eurymaque leur parle
 en ces termes : Cet estranger extra- «
 vague, il vient sans doute tout frai- «
 chement de l'autre monde. Et en «
 mesme temps s'adressant aux do-
 mestiques qui servoient, Garçons, «
 leur dit-il, menez promptement ce «
 fou hors de la salle, & conduisez-le «
 à la place publique, puisqu'il prend «
 icy le grand jour pour la nuit. «

Le devin Theoclymene luy ré-
 pond : Eurymaque, je n'ay nulle- «
 ment besoin de conducteur, j'ay «
 les yeux, les oreilles & les pieds fort «
 bons & l'esprit encore meilleur. Je «
 sortiray fort bien tout seul de cette «
 salle, & j'en sortiray avec un tres «
 grand plaisir, car je voy ce que «

- » vous ne voyez pas ; je voy les maux
- » qui vont fondre sur vos testes ; pas
- » un ne pourra les éviter. Vous allez
- » tous perir, vous qui vous tenant
- » insolemment dans la maison d'U-
- » lyffe, insultez les estrangers & com-
- » mettez toutes sortes de violences &
- » d'injustices.

En achevant ces mots il sortit,
& se retira chez Pirée, qui le receut
avec beaucoup d'amitié.

- Les Pourfuijvants se regardent
les uns les autres ; & pour piquer
& irriter davantage Telemaque, ils
commencent à le railler sur ses
- » hostes ; Telemaque, luy dit un des
 - » plus emportez, je ne connois point
 - » d'homme qui soit si mal en hostes
 - » que vous. Quel miserable men-
 - » diant avez-vous-là, toujours affa-
 - » mé, incapable de rendre le moin-
 - » dre service, qui n'a ni force ni ver-
 - » tu, & qui n'est sur la terre qu'un
 - » fardeau inutile ! Et cet autre qui
 - » s'avise de venir faire icy le devin !
- En

En verité, si vous me vouliez croire, vous feriez une chose tres sensive ; nous mettrions ces deux honnestes gens dans un vaisseau & nous les enverrions en Sicile ; & vous en auriez plus qu'ils ne valent, à quelque bon marché qu'on les donnast.

Voilà les beaux propos que tenoient les Poursuivants ; Telemaque ne daigna pas y répondre & ne dit pas un mot, il regarda seulement son pere comme attendant qu'il luy donnast le signal de se jeter sur les Poursuivants, & de commencer le carnage. Penelope, qui avoit mis un siege vis à vis de la porte de la salle, entendoit tout ce qui s'y disoit. C'est ainsi que ces Princes, par leurs plaisanteries & par leurs risées, éguayoient un dîner que la bonne chere & le bon vin rendoient d'ailleurs tres excellent, car ils avoient immolé quantité de viétimes. Mais si ce dîner

leur fut agréable, le souper qui le suivit ne luy ressembla pas, Minerve & Ulysse le leur rendirent tres funeste , en récompense de tous ceux qu'ils avoient faits jusques-là avec tant d'excès , d'insolence & d'indignité.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XX.

Page 307. *Ulyffe se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avoit point esté préparée*] Ulyffe pour faire voir qu'il estoit accoutumé à une vie dure, & qui convient à un heros, ne se fait pas dresser un lit, mais il couche sur une peau de bœuf qui n'estoit point corroyée, & qui par consequent estoit sèche & dure, elle luy servoit de sommier, & sur cette peau il mit des peaux de mouton, qui servoient de matelas.

Page 308. *Qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir*] Eustathe a fait icy une remarque qui me paroist tres digne d'un Archevesque; il dit que le silence & la modestie sont le partage naturel des femmes; que dès qu'elles aiment si fort à rire & à parler, elles sortent de leur estat & sont fort hasardées, car cette envie de rire & de parler leur fait chercher les entretiens secrets & le badinage, qui dilatant &

épanouissant leur ame, les rendent susceptibles de toutes les impressions qu'on veut leur donner, & les précipitent enfin dans les actions les plus indecentes. C'est pour marquer ce progrès, que les Atheniens avoient une statuë de Venus de la *chuchoterie*, on me pardonnera ce mot, je ne sçaurois mieux expliquer le Ἰδύμεν Ἀφροδίτης, & auprès d'elle la statuë de l'Amour. C'est dans la mesme vûë que, dans le xiv. Liv. de l'Iliade, Homere a mis les entretiens secrets, l'amour & le badinage dans la belle description qu'il fait de la ceinture de Venus. Il joint de mesme icy le rire & le divertissement, ἥλωτα καὶ ἀφροσύνη.

La vûë de ce desordre excita la colere d'Ulysse] Le Poëte peint fort bien icy l'indignation qu'un si grand desordre excite dans le cœur d'un homme sage.

Son cœur rugissoit au dedans de luy, comme un lion] J'avoue que je n'ay osé suivre icy Homere. L'image qu'il donne est parfaitement belle dans sa langue, mais j'ay crainct qu'elle ne parust pas telle dans la nostre. La voicy, afin que tout le monde puisse en juger. *Son cœur aboye au dedans de luy comme une lice tournant autour de ses petits, aboye un homme qu'elle ne connoist point, & est toute preste à le combattre.* Comme cette expression, *son cœur aboye*, a paru à Homere une figure hardie, il l'a adoucie & comme

fondée par cette comparaison, *comme une lice*, dont le propre est d'aboyer, & de cette maniere l'image est fort naturelle & fort juste. Comme la lice qui garde ses petits, aboye en voyant un homme inconnu, de mesme Ulyse qui garde sa femme & son fils, aboye en voyant des desordres qu'il ne connoist point, & qui pourroient se communiquer. Cette figure, *son cœur aboye au dedans de luy*, n'a pas paru trop farouche aux Poëtes Latins, ils s'en sont servis, Ennius a dit comme Homere, *Animusque in pectore latrat*.

Sur cette prostitution horrible qu'il détestoit] C'est le sens du mot, ἀγαμέμνων κακὰ ἔργα. Les anciens Critiques ont lû ἀγαμέμνων, qui l'estonnoit.

Mais enfin se frappant la poitrine, il tanga son cœur, & luy dit : Supporte encore cet affront] Platon dans son Phedon où il traite de l'immortalité de l'ame, se sert admirablement de cet endroit, pour faire voir qu'Homere a connu que l'ame n'est pas composée & qu'elle est differente du corps. Si l'ame, dit-il, estoit composée & qu'elle fust une harmonie, elle ne chanteroit jamais le contraire de ce què chantent les parties qui la composent, elle ne leur seroit jamais opposée ; mais nous voyons tout le contraire ; nous voyons quelle conduit & gouverne les choses mesmes dont on prétend qu'elle est composée, qu'elle leur resiste, qu'elle les combat, qu'elle mena-

ce, qu'elle gourmande, qu'elle reprime les convoitises, les coleres, les craintes; en un mot, nous voyons que l'ame parle au corps comme à quelque chose qui est d'une autre nature qu'elle, & c'est ce qu'Homere a fort bien compris, lorsque dans l'Odyssée il dit qu'Ulysse se frappant la poitrine, tancha son cœur, & luy dit: supporte cecy, tu as supporté des choses encore plus dures & plus difficiles. Il a donc connu que l'ame doit guider les passions & les conduire, & qu'elle est d'une nature plus divine que l'harmonie. Ce raisonnement est très sensible, & c'est la même expression que celle dont se sert l'Ecriture sainte, lorsqu'en parlant de David, qui avoit fait faire le dénombrement de son peuple, dit: Percussit cor David eum postquam numeratus est populus. Et le cœur de David le frappa de repentir. 2. Roys 24. 10. avec cette difference que dans Homere le cœur est la partie animale & terrestre, & dans le passage des Roys, il est la partie spirituelle, & luy c'est le corps. Mais cela revient au même, car voilà les deux parties bien distinctes, l'ame & le corps.

Page 309. C'est ainsi qu'Ulysse tancha son cœur, & son cœur soumis] Voilà la partie animale promptement soumise à la partie spirituelle & divine. Elles sont donc différentes, puisque l'une commande & que l'autre obéit.

Comme un homme qui fait rostir un ventre

de victime, rempli de graisse & de sang] Nous avons vû dans le xviij. Liv. que le ventre d'une victime rostie a esté le prix de la victoire qu'Ulysse a remportée sur Irus; c'est ce qui a amené cette comparaison. Et c'est fort plaisamment, dit Eustathe, qu'Homere, en parlant d'un homme qui vient de recevoir un tel prix, compare l'impatience qu'il a de se saouler du sang des Pour suivans, à l'impatience qu'a un homme affamé de se rassasier d'un ventre qu'il fait rostir sur un grand feu, & l'agitation du premier à l'agitation de l'autre. Cette comparaison est donc tres juste. Cependant l'Auteur des Dialogues contre les Anciens, qu'il n'a jamais lûs ni connus, cherche à la rendre ridicule. Homere, dit-il, compare Ulysse qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on fait rostir sur le gril. M. Despreaux a fort bien répondu à cette impertinente critique dans ses Reflexions sur Longin. Il a fait voir, 1^o. Qu'il est faux qu'Homere ait comparé Ulysse à un boudin, & il dit fort bien que ce Poëte compare Ulysse qui se tourne ça & là dans son lit, brullant d'impatience de se saouler du sang des Amans de Penelope, à un homme affamé qui se tourmente & qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre d'un animal dont il brulle de se rassasier. 2^o. Que le ventre de certains animaux chez les Anciens estoit un de leurs plus délicieux mets, & que le *sumen*,

le ventre de truie estoit vanté par excellence
 parmi les Romains, & deffendu mesme
 par une loy somptuaire comme trop volup-
 tueux. 3^o. Que comme ce méchant Criti-
 que ne pouvoit lire les originaux, il en ju-
 geoit par de méchantes copies, & qu'icy il
 avoit esté trompé par une miserable Traduc-
 tion qui fut faite de l'Odyssée par un Avo-
 cat appelé Claude Boitel en 1619. qui a
 traduit ainsi ce passage : *Tout ainsi qu'un
 homme qui fait griller un boudin plein de sang
 & de graisse, le tourne de tous les costez sur
 le gril, pour le faire cuire, ainsi la fureur &
 les inquietudes le viroient & le tournoient ça
 & là, &c.* C'est sur la foy de ce beau Tra-
 ducteur que quelques ignorants & l'Auteur
 de ces Dialogues, ont crû qu'Homere com-
 paroît Ulyssé au boudin, quoyque ni le Grec
 ni le Latin n'en disent rien, & que jamais au-
 cun Commentateur n'ait fait cette ridicule
 bevûë. Cela montre bien les estranges in-
 conveniens où tombent ceux qui veulent
 parler d'une langue qu'ils n'entendent point.
 Jusques là M. Despreaux a raison. Mais il
 s'est trompé évidemment, lorsqu'il a dit dans
 sa Remarque, que ces mots *plein de sang &
 de graisse*, se doivent entendre de la graisse
 & du sang qui sont naturellement dans cette
 partie du corps de l'animal : Ces mots *plein
 de sang & de graisse*, dit-il, *qu'Homere a mis
 en parlant du ventre des animaux, & qui*

SUR L'ODYSSEE. Livre XX. 345
sont si vray de cette partie du corps, on
donné occasion, &c. Il se trompe, dis-je, car
ces mots doivent s'entendre de la graisse &
du sang dont on farcissoit cette partie. Cela
peut se prouver par toute l'Antiquité, mais
le seul passage d'Homere suffit. Voicy deux
vers que nous venons de lire dans le XVIII.
Livre:

Γαστέρες αἰοῖ ἀγῶν κέατ' ὅν ποτ' αἰεὶ ἐν
 δόρπῳ
 Κατ' ἐμὲ δα κρέοντες τε καὶ αἷματός ἐμπλή-
 σωντες.

Princes, voilà les ventres des victimes qu'on
fait rostir pour nostre table après les avoir
remplis de graisse & de sang. Le mot ἐμπλή-
σωντες, après les avoir remplis, prouve mani-
festement que le Poëte ne parle pas des ven-
tres gras & sanglants, c'est à dire, qui estoient
naturellement pleins de graisse & de sang,
comme l'a crû M. Despreaux, mais farcis de
sang & de graisse, comme les boudins au-
jourd'huy.

Page 310. *Vous vous retrouverez dans vos-*
tre maison, vostre femme est fidelle, &c.]
Voilà en effet trois choses bien satisfaisantes
pour Ulysse, & qui devoient luy donner
quelque tranquillité, mais d'un autre costé il
se trouvoit dans un moment bien vif & bien
capable de donner de l'inquietude. Minerve
va confondre cette derniere excuse, en luy
reprochant le peu de confiance qu'il avoit en
sa protection.

En cas que par le secours de Jupiter & par le vostre je vienne à bout de tant d'ennemis, où pourray-je me retirer pour me mettre à couvert du ressentiment de tant de peuples] Voicy un passage d'une grande beauté & qui renferme un grand précepte. Ulyssé dans le fort de son ressentiment & au milieu de la vengeance qu'il medite, ne laisse pas de penser aux suites que son entreprise pourra avoir. Il veut se venger & donner la mort à tous ces Princes, mais tous ces Princes ont des sujets & des parents ou des amis qui voudront venger leur mort. Comment Ulyssé résistera-t-il à tant d'ennemis? Homere parle icy aux Princes. Ils veulent entreprendre une guerre; mais auparavant ils doivent penser quels peuples cette guerre interessera, combien elle en réunira contre eux, & quels moyens ils ont de résister à une ligue si forte. Le plus seur, c'est la protection du ciel, comme le Poëte va l'enseigner, & cette protection suit ordinairement la bonne cause.

Page 311. *On voit tous les jours des hommes suivre le conseil de leurs amis]* Il n'y a rien de plus vray ni de plus fort que ce raisonnement. Que nous ayons un ami que nous croyons sage, ou puissant, nous suivons ses conseils, & nous regardons sa protection comme une forteresse qui nous rassure. Dieu, plus sage que les hommes, nous donne ses conseils, & nous refusons de les suivre,

Dieu plus puissant que les hommes nous aime, il nous promet qu'il nous protégera, il nous a desja protegez mille & mille fois, nous avons éprouvé son secours tous les jours de nostre vie, nous ne laissons pas d'estre toujours deffiants, incredules, foibles, tout nous fait peur. M. Dacier m'a avertie que c'est cet endroit qui a donné à Epictete l'idée de cette belle maxime qu'on vient de voir dans le nouveau Manuel qu'il a recüeilli : *La protection du Prince, ou celle mesme d'un grand Seigneur suffisent pour nous faire vivre tranquillement & à couvert de toute allarme. Nous avons Dieu pour protecteur, pour curateur, pour pere, & cela ne suffit pas pour chasser nos chagrins, nos inquietudes, nos craintes.*

Si nous avions-là devant nous en bataille cinquante bataillons d'ennemis, avec moy vous remporteriez aisément la victoire] Voicy un sentiment tres remarquable dans un Poëte payen. Il est persuadé qu'avec le secours des Dieux un homme seul peut deffaire une armée. L'expression d'Homere est presque la mesme que celle de David dans le Pseaume 26. 3. *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si je voyois devant moy une armée, mon cœur n'en seroit point effrayé.*

Vous remporteriez aisément la victoire] Ce que Minerve dit icy prépare le Lecteur à n'estre point surpris quand Ulysse assisté de son fils, du bon Eumée & de quelques autres

domestiques, mettra à mort ce grand nombre de Poursuivants, car cela est bien au dessous de ce que cette Déesse luy promet icy.

Page 312. *Décochez sur moy tout presentement une de vos fleches*] Que le sage caractère de Penelope est bien soutenu! Tant qu'elle a pû éluder les poursuites de ses Amants, elle a fait tout ce que la prudence luy a inspiré; presentement que le jour est venu qu'elle ne peut plus différer ni se dédire, elle souhaite la mort. Voilà tout ce que peut faire la plus grande sagesse, & jamais femme n'a poussé plus loin sa fidélité pour son mary.

Ou permettez qu'une violente tempeste vienne m'enlever, & que m'en portant au milieu des airs, elle aille me jeter dans les flots de l'Océan] Les Anciens estoient persuadés qu'il y avoit eu des gens emportez par de violents tourbillons, par de violentes tempestes, & dont on n'avoit plus ouï parler. Les Poëtes sont pleins de ces exemples, tous fabriquez sur ceux d'Homere qui en est le premier auteur. Et ce sont sans doute des expressions figurées comme celles dont se servoient les Hebreux: *In turbine conteret me.* Job, 9. 17. *Tollet eum ventus urens, & auferet, & velut turbo rapiet eum de loco suo.* Job, 27. 21. Et dans le Livre de la sagesse: *Contra illos stabit spiritus virtutis, & tanquam turbo ventus dividet illos.* vers. 24. Et le Prophete Isaïe, *Et ventus tollet, & turbo disperget eos.* 41. 16.

Enleverent autrefois les filles de Pandare] Merope & Cleothere sœurs d'Aëdon & filles de Pandare, qu'on prétend qu'il est le même que Pandion. Il en a été parlé dans le Livre précédent.

La Déesse Venus ent soin de les nourrir de lait, de miel & de vin] Voicy un passage bien remarquable, & je vois que personne n'y a fait attention. Premièrement Homere attribue à Venus la nourriture des enfants, parce que comme elle les a fait naître, c'est à elle à les élever & à les nourrir. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important. Il dit qu'elle les nourrit de lait, de miel & de vin, *γάλαϊ καὶ μέλι καὶ οἶνον*. C'est à dire, qu'elle les nourrit dans leur enfance & jusqu'à l'âge de raison, de tout ce qu'il y a de meilleur & dans une abondance de toutes choses, car le lait & le miel passaient pour la graisse de la terre, c'est pourquoy pour dire un pays fertile, on disoit, *un pays dévoulant de lait & de miel, terram fluentem lacte & melle*, Exod. 3. 17. & 3. 5. Et cette expression d'Homere, *elle les nourrit de lait & de miel*, est la même dont le Prophete Isaïe s'est servi dans cette prophétie si respectable, où en parlant de la naissance du Sauveur, il dit : *Butyrum & mel comedet, ut sciat reprobare malum & eligere bonum. Il mangera le beurre & le miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien*. C'est à dire, jusqu'à l'âge où la raison

est formée dans les hommes. *Isaïe, 7. 15.* Je m'estonne que personne, pas mesme Grotius, n'ait relevé dans Homere un passage si conforme à ce celebre passage du Prophete & qui sert mesme à l'expliquer. Cette remarque est de M. Dacier.

Junon leur donna en partage la beauté & la sagesse] Penelope ne dit pas que ce fut Venus qui leur donna la beauté, mais que ce fut Junon, parce que la beauté des Princesses doit estre differente de celle des autres personnes; la seule beauté qui leur convient, c'est une beauté majestueuse qui n'a rien que de noble & de grand, & qui est tres éloignée des mignardises & des afeteries de celle de Venus. Voilà pourquoy c'est Junon qui la donne.

Page 313. *Diane leur fit present de la belle taille*] Nous avons vû dans l'Iliade au sujet d'Agamemnon, que chaque qualité excellente est fournie par le Dieu en qui cette qualité se trouve éminemment.

Et quand elles furent en âge d'estre mariées, Venus alla sur le haut Olympe prier Jupiter de fixer le jour de leurs nopces] Que cela est bien imaginé, & quelle Poësie dans cette image!

Prier Jupiter de fixer le jour de leurs nopces] Homere reconnoist que c'est Jupiter qui regle le sort des hommes, & qui préside particulièrement au mariage.

Cependant les Harpyes enleverent ces Princesses, & les livrerent aux Furies] Sur quoy a-t-on pû fonder l'histoire de l'enlèvement de ces Princesses par les Harpyes sur le point qu'on alloit les marier ? Voicy ce que je m'imagine : Ces deux Princesses avoient vû le malheureux sort de leur sœur Aëdon qui fut mariée à Zethus, & qui eut le malheur de tuer son fils & d'estre changée en rossignol. Craignant donc quelque sort aussi malheureux, & ayant en horreur le mariage, elles se déroberent & allerent vivre dans quelque lieu éloigné & desert, sur quoy on dit que les Harpyes les avoient enlevées & livrées aux Furies. Il a esté parlé des Harpyes sur le 1. Liv. de l'Odyssée, & sur le xvi. de l'Iliade.

Que la mesme aventure m'arrive] Comme ces Princesses furent enlevées dans le moment qu'on alloit les marier, c'est ce qui l'oblige de demander la mesme grace, car la voilà sur le point de prendre un second mary.

Page 314. *Et tel qu'il estoit quand il partit avec l'armée]* Ce n'est pas inutilement qu'Homere ajoute ce trait, c'est pour faire voir que Penelope avoit l'idée remplie de l'image d'Ulyssé, mais d'Ulyssé encore jeune & tel qu'il estoit quand il partit pour Troye, & que c'estoit ce qui l'empeschoit de le reconnoistre dans l'estat si different où elle le voyoit.

Page 315. *D'abord il luy vint dans l'esprit que la Reyne pouvoit l'avoir reconnu*] Il prend les larmes de Penelope pour des larmes de joye, & il s' imagine, ou qu'elle l'a reconnu en tirant des consequences de tout ce qui s'est passé devant elle, ou que sa nourrice Euryclee, ou son fils mesme pour la consoler, luy ont decouvert la verité, voilà pourquoy dans la crainte où il est que cette Princesse dans les transports de sa joye, ne fasse quelque chose qui le decouvre avant qu'il ait executé son dessein, il fait cete priere aux Dieux & demande d'estre rassuré par quelque signe favorable.

Page 316. *Il y avoit douze meules que douze femmes faisoient travailler*] C'est pour faire entendre le grand degast & la grande profusion que faisoient ces Princes dans le Palais. Il y avoit douze meules pour moudre la farine necessaire pour le pain de leur table, *τρέψασκε, remuoient, faisoient tourner à force de bras.*

Qui fait la force de l'homme] Le Grec dit, *la moëlle de l'homme*, car c'est la moëlle des os qui fait la force.

Page 317. *Et le ciel est sans nuages*] Voilà le prodige, qu'il tonne sans nuages & pendant un temps serein. Longtemps après Homere les Stoïciens ont embrassé tres serieusement cette opinion, qu'il tonnoit sans nuages, & ils s'en sont servis pour prouver la

Providence, comme si la Providence de Dieu n'esclatoit pas tout de mesme, en laissant aux tonnerres & aux esclairs leur cause naturelle.

Puisse le disner d'aujourd'huy estre leur dernier disner] Elle souhaite que ces Pour-suivants ne passent pas la journée, & voilà l'augure qui s'accomplira. Il a esté assez parlé ailleurs de ces augures tirez de paroles fortuites des hommes.

Page 318. *Elle accablera d'honneurs un homme de néant*] Ce discours de Telemaque n'est pas pour blasmer sa mere, mais au contraire pour la louer, en faisant voir sa grande tendresse pour Ulysse, & l'excès de son affliction qui la portoit à combler d'honneurs & de presens tous les charlatants qui luy venoient dire des nouvelles de son mary, & qui ne luy permettoit pas de penser seulement aux autres.

Il s'en est excusé & n'a demandé qu'un peu de vin] Dans ce moment Ulysse avoit bien d'autres choses à penser qu'à se mettre à table, il ne demande qu'un peu de vin pour se soutenir.

Page 319. *Et se rend à la place publique où les Grecs estoient assemblez*] C'estoit la coutume des Princes d'aller dès le matin à la place publique pour se faire voir, & pour escouter tous ceux qui avoient à leur parler. Telemaque a encore une raison particuliere de s'y rendre, il sort du Palais pour n'estre

pas obligé d'aller trouver Ulyffe, ce qui auroit pû donner du foubçon aux Pourfuiuants s'ils l'auoient vû avec luy.

Que les autres netoyent les tables avec des éponges] Car l'usage des napes n'estoit pas encore connu, ainsi les tables auoient besoin d'estre netoyées & lavées avec des éponges après chaque repas.

Page 320. *C'est aujourd'huy une grande feste]* C'estoit le dernier du mois & le premier du mois suivant, car c'estoit la nouvelle lune, c'est pourquoy ce jour-là estoit consacré à Apollon. Il n'y auoit point de feste plus solemnelle.

Page 321. *Et qui n'ont ni la moindre pudeur, ni la moindre retenue]* Il dit cela par rapport aux mauvais traitements qu'il en a receus, & aux infamies qu'ils ont commises avec les femmes de Penelope, & dont il a esté témoin. Homere parlé ailleurs des grands biens que la pudeur fait aux hommes.

Il y a aujourd'huy tant d'autres tables] A cause de la feste d'Apollon, où tout le monde faisoit des sacrifices & des festins.

Page 322. *Les auoient passer, Melanthius & luy]* Melanthius & Philetius auoient tous deux leurs troupeaux dans l'isle de Cephalenie, mais dans des lieux separez, & ils auoient passé séparément dans des barques le petit détroit qui les separoit d'Ithaque.

Helas, comment les Dieux espargneront-ils les hommes du commun, s'ils n'espargnent pas les Roys mesmes] Ce raisonnement est fort bon, les Roys sont d'une maniere particuliere les enfans de Dieu, si Dieu ne les espargne point, & s'il les esprouve par des humiliations, comment des particuliers pourrout-ils se flatter d'estre espargnez, & comment pourrout-ils se plaindre de ne l'estre point?

Page 323. *Vous estes le plus cruel des Dieux! après que vous avez donné la naissance aux hommes, vous n'avez d'eux aucune compassion*] Ce pasteur raisonne comme tous ceux qui ne connoissent pas les voyes de Dieu, & qui voyant les miseres où les hommes sont souvent précipitez, l'accusent de cruauté & d'injustice, comme un pere qui n'a non seulement aucun soin de ses enfans, mais qui les persecute & les accable de malheurs.

Nous en avons un grand exemple dans ce Palais] Il y a dans le Grec, ἰδιον ὡς ἐνόντα. Didyme & après luy Eustathe ont expliqué ce mot ἰδιον, ἰδίον, ἐνόντα. Je suë, je suis hors de moy quand j'y pense. Mais je ne croy point du tout que ce soit-là le sens. ἰδιον n'est point icy un verbe, c'est un adjectif, qui signifie *ce qui est particulier à quelqu'un, ce qui luy est propre*. Philetus, en voyant cet étranger si malheureux, se plaint de la cruauté

de Jupiter qui plonge les hommes dans des malheurs espouvantables, & il se confirme dans ce sentiment, en faisant reflexion à ce qui est arrivé à Ulyffe. Ἰδὼν ὧς ἐβόνα depends de ce qui précède; Et l'exemple domestique que nous en avons me revient dans l'esprit. Cela est tres naturel & ne fait aucune violence au texte.

Page 324. *Ses troupeaux ont tellement multiplié entre mes mains*] Le mot Grec est remarquable, ἡνέκα χοίρε, il est emprunté des épics de bled, un seul grain produit quelquefois plusieurs épics, ce qui fait une multiplication infinie. Il me semble que j'entends Jacob qui dit à Laban, *Vous aviez peu de chose avant que j'entrasse à vostre service, & maintenant vous estes fort riche. Modicum habuisti antequam venirem ad te, nunc autem dives effectus es. Genes. 30. 30.*

D'un costé je voy que ce seroit une tres mauvaise action pendant que ce jeune Primos est en vie] Philetius rapporte icy tout ce qui peut venir naturellement dans l'esprit d'un serviteur qui voit les biens de son maistre dissiper & ravager par des estrangers. La premiere pensée, c'est de se retirer, & d'emporter avec soy quelque débris de cette fortune. Cela pourroit estre excusable s'il n'y avoit point d'enfants, mais pendant qu'il y a un Prince, ce seroit un veritable vol. Ainsi quoy que ce serviteur soit persecuté, il est obligé

de souffrir. Il y auroit un autre parti à prendre, ce seroit de se retirer seul & de se réfugier chez quelque Roy puissant, mais un reste d'esperance le retient, un serviteur fidelle attend toujours le retour de son maître jusqu'à ce qu'il soit assuré de sa mort. Il y a beaucoup de courage & de sagesse dans les reflexions de Philetus, aussi Ulysse va-t-il l'en louer.

Page 327. *Le complot que nous tramons contre Telemaque ne nous réussira point*]. Pourquoi Amphinome n'explique-t-il pas autrement ce signe ? pourquoi ne croit-il pas que l'aigle marque ces Princes, & que la timide colombe marque Telemaque ? Cela ne pouvoit-il pas estre aussi specieux ? non sans doute, cela auroit esté opposé aux regles des augures. L'aigle marquoit necessairement celuy qui estoit le maître dans le lieu où le signe paroissoit ; il marquoit donc Ulysse. Amphinome ne s'y trompoit point.

Ils commencent à égorger les victimes pour le sacrifice] Il y a dans le Grec : *Ils immolent les moutons, les chevres & les cochons engraisser, & la genice*. Et sur cela Eustathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que c'est icy le seul endroit où l'on voit les Poursuivants offrir un sacrifice, par-tout ailleurs ils ne font que manger sans se souvenir des Dieux. Mais je doute fort de la verité de cette remarque. Le mesme terme qu'Ho-

mere employe icy, il l'a employé souvent ailleurs, pourquoy n'aura-t-il pas la même signification qu'icy? D'ailleurs n'avons-nous pas vu les Poursuivants faire des libations? pourquoy n'auroient-ils pas fait des sacrifices? Il est vray qu'on ne les entend jamais prier, mais cela est tres naturel à ces sortes de gens emportez & qui vivent dans la débauche, ils ne font des sacrifices que par coutume & par maniere d'acquit, & ne savent ce que c'est que de faire des prieres.

Luy donna un méchant siege] Un siege plus honorable auroit pû donner du soubçon.

Page 328. *Car ce n'est point icy une maison publique*] Δημος οἶκος peut signifier une maison publique, & une maison particuliere. Dans une maison publique, on a plus de liberté, tout le monde y est maître, & dans une maison particuliere, on doit avoir des égards pour le maître de la maison, mais on luy doit moins de respect qu'au Palais d'un Roy.

Page 330. *Et plein de confiance dans les grands biens de son pere*] Homere nous apprend icy indirectement que les grands biens ne servent de rien pour la sagesse, & qu'au contraire les richesses produisent d'ordinaire l'injustice, l'insolence & l'emportement.

Page 331. *En riant d'un ris qui cachoit*

la douleur, & qui ne luy promettoit rien que le funeste] Le Grec dit, en riant d'un ris Sardanien. On appelloit ris Sardanien un ris forcé qui cachoit une douleur interieure. Et l'on donne plusieurs raisons de ce nom, la plus vraysemblable est celle qu'on tire de l'ancienne coutume des habitants de l'isle de Sardaigne, colonie de Lacedemone. On prétend qu'il y avoit une certaine feste de l'année où ils immoloient, non seulement leurs prisonniers de guerre, mais aussi les vieillards qui passoient soixante-dix ans, & ces malheureux estoient obligez de rire à cette horrible ceremonie. D'où l'on a appelé ris Sardanien tout ris qui ne passe pas le bout des levres & qui cache une veritable douleur.

Je suis presentement en âge de connoistre le bien & le mal, ce que je n'estois pas en estat de faire pendant mon enfance] Les Grecs marquoient donc comme les Hebreux le temps de l'enfance par le temps d'ignorance, comme le sçavant Grotius l'a fort bien remarqué sur ce passage du Deuteronomie, 1. 39. *Et filii qui hodie boni ac mali ignorant distantiam. Et les enfans qui ignorent aujourd'huy la difference qu'il y a entre le bien & le mal.* Cela est parfaitement conforme à ce vers d'Homere. L'âge des adultes, l'âge de raison, c'est l'âge où l'on sçait rejeter le mal & choisir le bien.

Page 332. *Car j'aime encore mieux m'exposer à une mort certaine que de souffrir plus long-temps*] Telemaque a bien profité de la leçon qu'Ulysse luy avoit faite chez Eumée au commencement du xvi. Liv. Il ne faut qu'un mot à un homme bien né pour luy apprendre son devoir, & luy faire sentir ce qu'il se doit à luy-mesme.

Page 333. *Mais aujourd'huy qu'ils voyent certainement qu'il n'y a plus de retour pour Ulysse*] Comment le voyent-ils si certainement? Cela est plaisant, dit en presence d'Ulysse mesme.

Afin qu'entrant en possession de tous les biens de son pere] Mais ce n'estoit pas l'intention des Poursuivants; ils vouloient bien que Telemaque se mist en possession des terres de son pere, mais ils prétendoient que Penelope gardast le Palais. Agelaüs fait la condition de Telemaque un peu meilleure, c'est pourquoy il appelle ce qu'il dit un conseil plein de douceur.

Il mange & boive & se réjouisse] Voilà en quoy Agelaüs fait consister tout le bonheur & tout le devoir de l'homme.

Telemaque luy répondit avec beaucoup de sagesse] En effet la réponse de Telemaque est fort sage, mais les Poursuivants aveugles n'en penetrent pas le sens.

Et par les douleurs de mon pere] Ce serment *par les douleurs de son pere*, me parois-

roist noble. Il est d'ailleurs plein de tendresse. Et il le fait bien à propos, car dans le temps qu'il jure il se prépare à les faire finir.

Ou mort loin d'Ithaque] Mais s'il n'est qu'errant loin d'Ithaque, comment pressent-il sa mere de se remarier ? Cela seul devoit faire ouvrir les yeux aux Poursuivants & leur faire démesler le sens caché dans cette réponse. Il est vray qu'il ne cherche nullement à éloigner le mariage de sa mere, au contraire il ne cherche qu'à l'avancer, & il va l'exhorter serieusement à choisir un mary, mais c'est à choisir Ulysse. Et c'est ce qu'ils n'entendent point.

Page 334. *Mais Minerve inspira aux Poursuivants une envie de rire demesurée, car elle leur aliena l'esprit*] Ce ris immodéré & hors de saison est un effet de l'alienation d'esprit. Les Poursuivants ne penetrant point le sens de la réponse de Telemaque, & n'apercevant que le faux sens qu'elle presente à leur esprit, aveuglez par la passion, ils se croient au comble de la fortune, de-là vient qu'ils rient si extravagamment. C'est pourquoy le Poëte dit que *Minerve leur avoit aliéné l'esprit*.

Ils rioient à gorge déployée] Le Grec dit mot à mot : *Ils rioient avec une bouche d'emprunt* : ce qu'Eustathe a fort mal expliqué : *Ils rioient du bout des dents & d'un rire forcé*. C'est tout le contraire, Homere dit clai-

rement qu'ils rioient de tout leur cœur, & comme nous disons, à gorge déployée, comme des gens qui roient avec une bouche d'emprunt qu'ils n'apprehenderoient pas de fendre jusqu'aux oreilles, car on n'espargne guere ce qui est aux autres. Et une marque certaine que ce rire estoit excessif, tres naturel & tres veritable, c'est qu'Homere l'appelle *ἄβυσον, demesuré, que rien ne peut arrester*, & qu'il ajoute dans la suite *ἰδὸν γέλασσαν, ils rioient avec plaisir*. On peut voir la Remarque de M. Dacier sur ce mot d'Horace, *malis ridentem alienis*, de la 3. Sat. du liv. 2.

Et en riant ils avaloient des morceaux de viande tout sanglants] Ces morceaux de viande estoient bien rostis, mais par un surprenant prodige ils paroissoient dégoutants de sang. Il y a dans tout cet endroit une grande force de Poësie.

Ah, malheureux, qu'est-ce que je voy! que vous est-il arrivé de funeste!] Ce n'est pas que Theoclymene voye tout ce qu'il dit, mais c'est que comme Prophete il voit ce qui va arriver, & que son imagination emportée par l'enthousiasme prophetique, l'annonce comme present, car c'est ainsi que parlent les Prophetes.

Je vous voy tous envelopper d'une nuit obscure] Comme ceux qui sont déjà dans le séjour tenebreux.

J'entends de sourds gémissements] Les gémissements qu'ils pousseront bien-tôt quand ils auront à lutter contre la mort.

Ces murs & ces lambris dégoutent de sang] Comme on a vû quelquefois des pluyes de sang, & des statuës suant des gouttes de sang prédire de grandes défaites.

Page 335. *Le vestibule & la cour sont pleins d'ombres qui descendent dans les Enfers*] Car c'est de-là que partiront tantôt toutes les ombres des Poursuivants pour aller dans la nuit éternelle.

Le soleil a perdu sa lumière] Il veut dire qu'il va y avoir une éclipse de soleil, car c'est le jour de la nouvelle lune, & c'est dans ce temps-là que se font les éclipses, parce qu'alors la lune est en conjonction avec le soleil & nous dérobe sa lumière. Peut-estre aussi est-ce une expression poétique pour dire simplement que ces Poursuivants ne verront plus le jour, que le soleil va pour toujours se coucher pour eux, comme dit Theocrite; le soleil se couche pour ceux qui meurent.

Cet étranger extravagant] Voilà le véritable langage des fous. Ils accusent de folie les sages qui les avertissent & qui leur prédisent des malheurs.

Il vient sans doute tout fraîchement de l'autre monde] C'est ce que signifie proprement icy ἄλλοθεν εἰληλυθὴς, venu de quelque terre étrangère. Et c'est ce que nous disons,

venu de l'autre monde, & que nous appliquons à ceux qui ne savent rien de tout ce qui se passe dans le lieu où ils sont, & qui viennent nous débiter des sotises qui n'ont ni vraysemblance ni apparence de raison.

Et conduisez-le à la place publique, puisqu'il prend icy le grand jour pour la nuit] Ces Poursuivants ont pris au pied de la lettre ce que Theoclymene leur a dit, *Je vous voy tous enveloppez d'une nuit obscure, le soleil a perdu sa lumiere, & d'espaises tenebres ont chassé le jour.* Ils ne voyent pas que c'est une prophetie. C'est pourquoy ils ordonnent, en se mocquant, qu'on le mene à la place publique, où il se convaincra qu'il est jour & qu'il n'est pas nuit.

Puisqu'il prend icy le grand jour pour la nuit] Ils veulent luy reprocher par-là qu'il est yvre, car l'ivresse agit particulièrement sur la vûe & fait voir ce qui n'est point. Et il y a sur cela un bon mot d'Anacharsis. Quelqu'un luy ayant dit à table qu'il avoit une femme fort laide: *Je la trouve telle,* luy répondit le Scythe, *mais, garçon, verse-moy du vin, afin que je la rende belle à force de boire.* Ce mot est rapporté par Eustathe.

J'ay les yeux, les oreilles & les pieds fort bons] Cette réponse de Theoclymene est en mesme temps plaisante & serieuse, καὶ ἀσπαστοὶ καὶ σοφοὶ ὁ νοῦς, dit fort bien Eustathe. Il a les yeux bons, il se conduira bien luy-mes-

même, il a les oreilles bonnes ; il entend qu'on veut qu'il sorte, il sort ; il a les pieds bons, il marchera bien tout seul. Mais les Pour suivans ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, & des pieds pour ne plus marcher.

Et l'esprit encore meilleur] Les yeux du corps ne voyent que ce qui est visible, mais les yeux de l'esprit d'un Prophete voyent ce qui n'est pas encore & qui est caché, & ils le voyent plus sûrement que les yeux du corps ne voyent ce qui est visible. Les Payens avoient cette grande idée de leurs Devins. C'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ces deux épithetes *ῥόος πτυγμένος, & οὐδὲν ἀπικνής*. Car *πτυγμένος* signifie - là *esclairé*, *πεφωτισμένος*, & *οὐδὲν ἀπικνής* signifie icy *qui ne se trompe point*

Je ne connois point d'homme qui soit si mal en hostes que vous] C'est ce que veut dire icy le mot *κακοξενώπιος*, *plus mal en hostes*. Et cette signification me paroist remarquable.

Page 336. *Quel miserable mendiant avez-vous-là, toujours affamé, incapable de rendre le moindre service*] Cela est plaisant, dit contre Ulysse un moment avant qu'il exécute le plus grand de tous les exploits.

Et cet autre qui s'avise de venir faire icy le devin] Cette raillerie est encore fort plaisante contre un Prophete dont la prophetie va s'accomplir.

Page 337. *Et nous les enverrions en Sicile*] Cette isle avoit donc le nom de *Sicile* avant Homere, & c'estoit mesme son nom le plus ordinaire & le plus connu, comme cela paroist par ce passage, où un des Pour suivans l'appelle ainsi dans le discours familier. Et cela est vray. Les Phœniciens avoient donné ce nom à cette isle, je ne dis pas longtemps avant la naissance de ce Poëte, mais long-temps avant la guerre de Troye. Et Bochard fait voir qu'ils l'avoient ainsi nommée du mot *sicul*, *insulam sicul*, l'*isle de perfection*, parce qu'elle tenoit le premier rang entre toutes les isles de la mer Mediterranée. *C'est, dit Strabon, la meilleure & la plus grande de nostre mer.* Ou plustost du mot Syrien *segol* ou *segul*, qui signifie *un raisin*. *Insulam segul*, l'*isle des raisins*, parce que long-temps avant que les vignes fussent connues en Afrique, la Sicile estoit celebre par ses vignobles, & que les Carthaginois tiroient de-là des raisins & du vin. Homere mesme au commencement du 1x. Liv. de l'*Odyssée*, parle de ses vignes qui produisoient le vin le plus excellent. Si ce Poëte n'a pas nommé la Sicile, en parlant des Erreurs d'*Ulysse*, c'est que pour les rendre plus merveilleuses, il a voulu désigner cette isle par les noms les moins connus.

Vous en auriez plus qu'ils ne valent] Il paroist par ce passage que les esclaves se ven-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XX. 367
doient mieux en Sicile qu'ailleurs, parce
que ses habitants estant fort riches par leur
commerce, ils achettoient des esclaves pour
faire travailler leurs terres.

*Penelope, qui avoit mis un siege vis à vis
de la porte de la salle]* Cette Princesse avoit
voulu estre spectatrice de tout ce qui se pas-
seroit à ce repas pour se conduire selon ce
qu'elle verroit & entendroit, & pour voir
si elle devoit reculer ou haster le combat
qu'elle avoit résolu de leur proposer. L'in-
solence des Poursuivants est montée à un
point qu'elle voit bien qu'il n'y a plus de
temps à perdre.



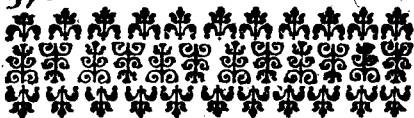
Argument du Livre XXI.

PEnelope ne pouvant plus éluder les Poursuites de ses Amants, leur propose, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, & promet d'espouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, & qui fera passer le premier sa fleche dans plusieurs bagues disposées de suite. Le Poëte fait l'histoire de cet arc, & raconte comment il est venu entre les mains d'Ulysse. Les Princes acceptent la proposition de la Reyne ; Telemaque veut aussi entrer en lice pour retenir sa mere s'il est victorieux, & il fait l'éloge de cette Princesse. Il essaye par trois fois de tendre l'arc, mais en vain, & comme il alloit y réussir, son pere l'arreste. Quelques Poursuivants font aussi leurs efforts, & sans aucun succès, quoy-qu'ils n'oublient rien pour estre plus heureux. Ulysse se fait connoistre à deux de ses bergers qui luy sont fidelles. D'autres Poursuivants tentent aussi de tendre l'arc, mais inutilement, & l'un d'eux propose de remettre la partie au lendemain, parce que ce jour-là est une des festes d'Apollon, & que ce Dieu refuse de les favoriser, parce qu'ils violent sa feste par cet exercice. Mais avant que de finir

*Ulyſſe demande qu'il luy ſoit permis d'eſ-
prouver ſes forces. Cette propoſition déplaiſt
aux Pourſuivants , ils s'emportent contre
luy & le menacent. Penelope les raiſſeure
& les appaiſe. Ulyſſe donne ſes ordres ;
il prend l'arc , & après l'avoir bien exa-
miné , il le bande tres aiſément ; Jupiter
l'encourageant par un ſigne favorable , il
tire & fait paſſer ſa fleche dans tous les
anneaux. Telemaque prend ſes armes , ſe
tient près de ſon pere , & attend toujours
le ſignal.*

6229

Q v



L'ODYSSÉE

D'HOMERE.

LIVRE XXI.

LA Déesse Minerve inspira à la sage Penelope de proposer dès ce jour-là aux Poursuivants l'exercice de tirer la bague avec l'arc, qui n'estant en apparence qu'un jeu, devoit devenir un combat tres sérieux & donner lieu à un horrible carnage. Elle monta au haut de son Palais, & prenant une clef à manche d'yvoire & faite en faucille, elle entra avec ses femmes dans l'appartement le plus reculé. Là dans un grand cabinet estoient les richesses qu'Ulysse avoit laissées,

l'airain, l'or, le fer, & parmi d'autres armes estoit l'arc de ce Prince & le carquois rempli de fleches, sources de gemissements & de pleurs. C'estoit un present qu'Iphitus, fils d'Eurytus, égal aux Immortels, luy avoit fait autrefois dans le pays de Lacedemone où ils s'estoient rencontrez dans le Palais d'Orsiloque. Car Ulysse estoit allé dans la Messenie demander le payement d'une somme que devoient les Messeniens, qui ayant fait une descente dans l'isle d'Ithaque, avoient enlevé sur leurs vaisseaux trois cents moutons avec leurs bergers. Le Roy Laërte & les vieillards d'Ithaque avoient envoyé Ulysse jeune encore en ambassade demander aux Messeniens, ou l'équivalent, ou le prix de ce butin, qu'ils avoient fait sans qu'ils fussent en guerre. Et de son costé Iphitus y estoit allé pour chercher douze mules & autant de juments qu'il avoit

perduës, & qui dans la suite furent la cause de sa mort, car il arriva chez le fils de Jupiter, chez Hercule, si renommé pour son grand courage & par ses merveilleux travaux. Hercule le receut dans son Palais, mais malgré l'hospitalité il le tua. Ce cruel ne redouta point la vengeance des Dieux, & ne respecta point la table sacrée où il l'avoit admis, il le tua avec inhumanité & retint ses juments & ses mules. Comme Iphitus alloit donc les chercher, il rencontra Ulysse & luy donna cet arc que son pere Eurytus avoit accoutumé de porter & qu'il luy avoit laissé en mourant. Ulysse de son costé luy donna une espée & une pique pour gages de l'amitié & de l'hospitalité qu'il contractoit avec luy. Mais ils n'eurent pas le plaisir de les confirmer dans leurs Palais, car avant qu'ils pussent se revoir l'un chez l'autre, le fils de Jupiter tua Iphitus, qui par

sa bonne mine & par sa sagesse ressembloit aux Immortels. Ulysse en partant pour Troye n'avoit pas pris avec luy cet arc, il l'avoit laissé dans son Palais pour ne le perdre jamais, & pour se souvenir toujours de celuy qui luy avoit fait ce present, il s'estoit contenté de s'en servir pendant qu'il estoit resté à Ithaque.

Penelope estant donc arrivée à la porte de ce cabinet dont le seuil & le chambranle estoient parfaitement bien travaillez & dont les deux battants ébloüissoient les yeux par leur esclat, elle détache du marteau la courroye qui couvre l'entrée de la serrure, insinuë la clef, pousse les leviers qui servent de verroux, & la porte s'ouvre avec un mugissement semblable à celuy d'un taureau qui paist dans une prairie. Elle monte dans une chambre haute toute pleine de coffres où estoient ses habits, qui répan-

doient l'odeur d'un parfum tres agreable, & haussant le bras, elle prend cet arc merveilleux, qui estoit pendu à la muraille dans son estuy; elle le tire de cet estuy, s'assied, le pose sur ses genoux, & se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'estoit servi.

Quand elle se fut assez abandonnée au plaisir qu'elle trouvoit à pleurer & à se plaindre, elle descendit dans la salle où estoient les Pour suivans, tenant dans ses mains cet arc & le carquois tout rempli de fleches bien acérées. Ses femmes, qui la suivoient, portoient un coffre où estoient les bagues qui servoient aux plaisirs d'Ulysse lorsqu'il vouloit s'exercer. En arrivant elle s'arresta sur le seuil de la porte, appuyée sur deux de ses femmes, & le visage couvert d'un voile, & adressant la parole aux Pour suivans, elle leur dit : Princes, qui
» ruinez par vos festins continuels &

par vos débauches outrées la mai- «
 son de mon mary, qui est absent «
 depuis si long-temps, & qui ne «
 donnez d'autre prétexte à vostre «
 conjuration que l'envie de m'es- «
 pouser, voicy le moyen de vous sa- «
 tisfaire, le combat va estre ouvert, «
 vous n'avez qu'à entrer en lice, je «
 vais vous mettre l'arc d'Ulysse en- «
 tre les mains. Celuy qui le tendra «
 le plus facilement, & qui fera pas- «
 ser sa fleche dans toutes les bagues «
 de ces douze piliers, sera mon ma- «
 ry, je le suivray, & je quitteray ce «
 Palais où j'ay passé ma premiere «
 jeunesse, ce Palais rempli de toutes «
 sortes de biens, & dont je ne per- «
 dray jamais le souvenir, non pas «
 mesme dans mes songes. «

En achevant ces mots elle or-
 donne à Eumée de prendre l'arc,
 de le presenter aux Pour suivants
 avec les bagues. Eumée prend l'arc,
 & en le voyant il ne peut retenir
 ses larmes. Philoëtus pleure aussi

de son costé. Antinoüs les voyant pleurer, s'emporte contre eux :

- » Malheureux pasteurs, leur dit-il, qui
- » vivez au jour la journée, & qui ne
- » voyez que ce qui est à vos pieds,
- » pourquoy pleurez-vous, & pour-
- » quoy venez-vous attendrir ainsi le
- » cœur de la Reyne, qui n'est que
- » trop affligée de la perte de son ma-
- » ry ? Tenez-vous à table sans dire
- » une parole, ou sortez ; allez pleu-
- » rer dehors & laissez démeßer aux
- » Princes cette grande affaire dont ils
- » ne sortiront point à leur honneur.
- » Sur ma parole ils ne tendront pas
- » facilement cet arc, car, il faut l'a-
- » vouër, parmi nous, il n'y a point
- » d'homme tel qu'Ulyße. Je l'ay vû
- » & je m'en souviens tres bien, quoy
- » que je fusse fort jeune. En parlant
- » ainsi il se flattoit qu'il seroit le pre-
- » mier qui tendroit l'arc, & qu'il se-
- » roit passer sa fleche dans toutes les
- » bagues, mais il devoit le premier
- » sentir les fleches qui partiroient de

la main d'Ulyſſe , comme il eſtoit le premier qui l'avoit maltraité & qui avoit excité contre luy les autres Princes.

Alors Telemaque prenant la parole, dit : Il faut que Jupiter m'ait « envoyé un eſprit de vertige & d'eſ- « tourdiſſement, je vois que ma me- « re , toute ſage & prudente qu'elle « eſt, ſe prépare à quitter mon Pa- « lais & à ſuivre un ſecond mary, & « dans une ſituation ſi triſte , je ne « penſe qu'à rire, qu'à me divertir, « & qu'à eſtre ſimple ſpectateur d'un « combat qui doit me couſter ſi cher. « Non, non ; comme vous allez faire « vos efforts pour m'enlever Penelo- « pe, il faut que je faſſe auſſi les miens « pour la retenir. C'eſt un prix trop « grand. Ni dans toute l'Achaïe, ni « dans la ſacrée ville de Pylos , ni « dans Argos , ni dans Mycenes, ni « dans Ithaque, ni dans toute l'Epire « il n'y a point de femme qui puiſſe « eſtre comparée à la Reyne. Vous «

» n'en estes que trop persuadez ,
 » qu'est-il besoin que j'en fasse icy
 » l'éloge ! Ne cherchez donc point
 » de prétexte pour differer. Allons,
 » venez esprouver vos forces , j'es-
 » sayeray aussi comme vous de ten-
 » dre cet arc, & si je suis assez heu-
 » reux pour y réussir & pour faire
 » passer la fleche au travers de toutes
 » les bagues , je n'auray pas la dou-
 » leur de voir ma mere me quitter
 » & suivre un second mary ; car elle
 » n'abandonnera pas un fils qu'elle
 » verra en estat d'imiter les grands
 » exemples de son pere, & de rem-
 » porter comme luy les prix de tous
 » les combats.

Il dit , & se levant en mesme
 temps , il quitte son manteau de
 pourpre & son espée, & se met luy-
 mesme à dresser les piliers dans les
 trous qu'il fait & dont il applanit
 la terre au pied. Il les dresse tous
 à distance égale sur la mesme ligne
 comme s'il eust assisté plusieurs fois

à cette sorte d'exercice, quoyqu'il ne l'eust jamais vû. Les Pourfui-
vants en furent estonnez, car ils
sçavoient que Telemaque n'avoit
jamais vû faire ces préparatifs. Les
piliers dressez & les bagues mises,
il retourna à la porte de la cour, &
prenant l'arc il essaya trois fois de
se bander, mais ses efforts furent
inutiles. Il en approchoit pourtant
si fort, qu'il esperoit qu'à la qua-
trième tentative il en viendrait à
bout, & il y alloit employer avec
succès toutes ses forces, lorsqu'U-
lysse, qui vit que cela pourroit es-
tre contraire à ses desseins, luy fit
signe de se retenir & d'y renoncer.

Telemaque, qui comprit le si-
gne, s'escria, O Dieux! est-ce en
moy foiblesse naturelle! ou est-ce
seulement que je suis trop jeune
encore pour entrer en lice contre
des hommes faits qui ont toutes
leurs forces! Je renonce donc au
prix. Mais vous, Pourfui-vants,

- » qui estes plus forts & plus robustes, essayez de tendre cet arc, & achevons cet exercice.

En mesme temps il pose l'arc à terre sur le seuil de la porte, met la fleche sur son manche, & va se remettre à la mesme place où il estoit assis. Antinoüs prit en mesme temps

- » la parole, & dit : Mes amis, levez-vous l'un après l'autre pour entrer en lice en défilant par la droite du costé que l'eschançon verse le vin.

L'avis d'Antinoüs fut suivi, & Leodes, fils d'Enops, qui estoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui estoit leur devin, se leva le premier. Il estoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Poursuivants, & qui leur remontroit leurs injustices. Il prit l'arc & s'efforça de le bander, mais en vain, car ses mains peu accoutumées à manier les armes furent lasses avant que d'en venir à bout ; il remet donc l'arc, & dit : Mes amis,

je ne puis tendre cet arc, & je suis
obligé d'y renoncer. Qu'un autre
vienne donc prendre ma place.
Mais cet arc va faire perdre la vie
à beaucoup de braves gens, car il
vaut mille fois mieux perir que de
vivre privé d'un prix tel que celuy
que nous poursuivons icy depuis
tant d'années. Quelqu'un espere
& se promet d'espouser bien-tost
Penelope femme d'Ulysse, mais
quand il aura manié & considéré
cet arc, je luy conseille d'aller faire
la cour à quelque autre des fem-
mes Grecques, de la disputer par
ses liberalitez, & de laisser la fem-
me d'Ulysse se choisir celuy qui
luy fera les plus beaux presens &
à qui elle est destinée. En parlant
ainsi il met l'arc & la fleche à terre,
& va s'asseoir au mesme lieu d'où
il estoit parti.

Antinoüs, offensé de cette pro-
phetie, luy dit d'un ton plein d'ai-
greur, Leodes, quelle parole dure

» & fascheuse venez-vous de laisser
 » eschapper ! je n'ay pû l'entendre
 » sans indignation. Cet arc, dites-
 » vous, va faire mourir bien de bra-
 » ves gens, parce que vous n'avez
 » pû le tendre ! Mais vostre mere, en
 » vous mettant au monde, ne vous a
 » pas fait propre à manier un arc &
 » des fleches, vos mains sont trop
 » délicates ; vous allez voir que les
 » Poursuivants vont faire ce que
 » vous n'avez pas fait. En même
 » temps s'adressant à Melanthius :
 » Allez, Melanthius, allez prompte-
 » ment dans la salle, allumez-y du
 » feu, mettez tout auprès un siege
 » couvert de bonnes peaux & appor-
 » tez-nous une grosse masse de grais-
 » se, afin que frottant & eschauffant
 » cet arc avec cette graisse, nous le
 » rendions plus souple & plus mania-
 » ble, & que nous sortions de ce com-
 » bat avec honneur.

Melanthius part sur l'heure mes-
 me ; il entre dans la salle, y allume

du feu, met auprès du feu un siege garni de bonnes peaux, & apporte un grand rouleau de graisse avec laquelle les Poursuivants taschent d'amollir l'arc & de le rendre flexible, mais inutilement. Ils ont beau frotter & eschauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre, ils manquent tous de force; Antinoüs & Eurymaque, qui estoient à la teste des Poursuivants & les plus robustes, sont obligez eux-mêmes d'y renoncer.

Dans ce moment les deux pasteurs, Eumée & Philoëtius sortent de la salle, & Ulysse les suit. Quand ils furent hors de la cour & un peu éloignez des portes, Ulysse prenant la parole, leur dit avec beaucoup de douceur: Pasteurs, je ne sçay si je dois vous déclarer ou vous cacher une pensée qui m'est venue, mais mon cœur m'inspire de m'ouvrir à vous. Dites-moy franchement dans quelle disposition

» vous estes pour Ulysse ! S'il arri-
 » voit icy tout d'un coup, & qu'un
 » Dieu vous l'amenast, prendriez-
 » vous son parti, ou vous déclare-
 » riez-vous pour les Pourfuivants !
 » Parlez, faites-moy cette confiden-
 » ce, je n'en abuseray point.
 » Ah, s'escria Eumée, Jupiter,
 » pere des Dieux & des hommes,
 » accomplissez nostre desir. Que ce
 » cher maistre revienne, qu'un Dieu
 » favorable daigne nous l'amener. Si
 » ce bonheur nous arrivoit, estran-
 » ger, vous verriez des preuves de
 » l'amour que nous luy conservons,
 » & vous seriez temoin des efforts
 » que nous tenterions pour son ser-
 » vice.

C'est ainsi qu'Eumée prioit les
 Dieux de ramener Ulysse; & Phi-
 loëtius ne desiroit pas moins ar-
 demment son retour. Ulysse ins-
 truit par-là des veritables senti-
 ments de ces deux fidelles servi-
 teurs & assuré de leur zele, leur
 dit;

dit : Vous voyez devant vos yeux «
cet Ulysse ; c'est moy , qui après «
avoir souffert pendant vingt an- «
nées des maux infinis , suis enfin «
revenu dans ma patrie. Je connois «
que vous estes les seuls de mes do- «
mestiques qui fassiez des vœux pour «
mon retour , car parmi tous les au- «
tres , je n'en ay pas entendu un seul «
qui desirast de me revoir , & qui «
demandast aux Dieux que je re- «
vinsse dans mon Palais. Je suis si «
touché des marques de vostre affec- «
tion , que vous pouvez compter «
que si Dieu me donne la victoire «
sur les Poursuivants , je vous ma- «
rieray l'un & l'autre , & je vous «
comblерay de biens , je vous feray «
bastir des maisons près de mon Pa- «
lais , & vous ferez non seulement «
les amis & les compagnons de Te- «
lemaque , mais comme ses freres. «
Et afin que vous ne doutiez pas de «
la vérité de ce que je vous dis , & «
que vous soyez forcez de me re- «

- » connoître , je vais vous montrer
- » une marque seure qui ne vous lais-
- » sera aucun scrupule , je vais vous
- » faire voir la cicatrice de la blessure
- » que me fit autrefois un sanglier sur
- » le mont Parnasse , où j'estois allé à
- » la chasse avec les frs d'Autolycus
- » & qui vous est tres connue.

En achevant ces mots il escarte ses haillons & decouvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs en la voyant se mettent à pleurer, & se jettant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent & le baisent avec des transports de joye mellez d'un profond respect. Ulysse touché de ces marques de tendresse, y répond par tous les temoignages d'une veritable affection; la nuit les auroit surpris dans ces caresses reciproques, melées de larmes & de soupirs, si Ulysse n'eust moderé cet excès trop

- » dangereux , en leur disant : Mes
- » amis, cessez ces larmes de joye, de
- » peur que quelqu'un venant à for-

tir du Palais, ne les voye, & n'aille
en faire aux Princes un rapport
qui pourroit decouvrir nostre in-
telligence & nous rendre suspects.
Rentrez l'un après l'autre & non
pas tous deux ensemble. Je vais
rentrer le premier, vous me sui-
vrez, & voicy l'ordre que je vous
donne: Il est bien seur que les fiers
Poursuivants ne souffriront point
qu'on me remette l'arc & le car-
quois, mais vous, Eumée, dès que
vous l'aurez retiré de leurs mains,
ne manquez pas de me le donner,
& d'aller ordonner aux femmes du
Palais de bien fermer les portes de
leur appartement, & si elles enten-
dent des cris & des gémissements,
de ne point sortir, mais de demeu-
rer tranquillement dans leurs cham-
bres. Et pour vous, mon cher Phi-
loëtus, je vous donne la garde de
la porte de la cour, tenez-la bien
fermée à la clef. En parlant ainsi il
rentre & va se placer dans le siege

qu'il venoit de quitter. Les deux pasteurs rentrent un moment après, mais separément, comme il leur avoit ordonné.

En entrant ils trouvent qu'Eurymaque tenoit l'arc, & que le chauffant & le frottant de tous costez, il tâchoit de le rendre plus aisé; mais toutes ces précautions ne servirent de rien, il ne put le tendre. Il en soupiroit de colere, & dans l'excès de son desespoir, il s'écria : O Dieux, que je souffre pour moy & pour ces Princes! Ma douleur ne peut s'exprimer; elle ne vient pas tant de ce que je suis forcé de renoncer à l'hymen de la Reine, car & dans Ithaque & dans toutes les autres villes de Grece, il y a assez d'autres Princesses qui pourront me consoler de cette perte; elle vient de ce que nous nous trouvons si inferieurs en forces au divin Ulysse, que nous ne scaurions faire aucun usage d'un arc dont il

se servoit facilement ! quelle honte «
pour nous dans tous les siècles ! «

Antinoüs prenant la parole, luy «
dit : Non, non, Eurymaque, nous «
n'y renonçons point, & vous allez «
penser comme moy ; mais nous «
avons mal pris nostre temps ; c'est «
aujourd'huy une des grandes festes «
d'Apollon & des plus solempnelles, «
est-il permis de tendre l'arc ! Te- «
nons-nous en repos pour aujour- «
d'huy, & laissons-icy les piliers & «
les bagues, personne je croy ne «
viendra les enlever. Que l'eschan- «
son vienne promptement verser du «
vin dans les coupes & nous les pre- «
senter, afin que nous fassions nos «
libations avant que de finir, & or- «
donnez à Melanthius de nous ame- «
ner demain matin l'élite de ses trou- «
peaux ; nous ferons un sacrifice à «
Apollon qui préside à l'art de tirer «
des fleches, & favorisez de son se- «
cours ; nous acheverons heureuse- «
ment cet exercice. «

Cet avis fut goûté des Pourſui-
 vants, les herauts donnent à laver,
 & de jeunes gens rempliffent de vin
 les coupes & les preſentent à toute
 l'aſſemblée. Chacun ayant fait ſes
 libations & bu autant qu'il en avoit
 envie, Ulyſſe ſe leve, & plein du
 deſſein qu'il machinoit contre eux,
 il leur dit : Princes, qui aspirez à
 l'hymen de la Reyne, eſcoutez-
 moy, je vous prie; je m'adreſſe ſur-
 tout à Eurymaque & à Antinoüs
 qui vient de parler avec beaucoup
 de ſageſſe; ceſſez pour aujour-
 d'huy ce combat, & cedeſz aux
 Dieux; demain Dieu donnera la
 victoire à celui qu'il daignera fa-
 vorifer. Mais permettez-moy de
 manier un moment cet arc, & que
 j'eſprouve icy devant vous mes for-
 ces, pour voir ſi elles ſont encore
 entieres & comme elles eſtoient au-
 trefois, ou ſi les fatigues de mes
 voyages & une longue miſere ne
 les ont point diminuées.

Les Pourfuiants irritez de cette audace, s'emportent contre luy, moins par mépris, que de crainte qu'il ne vinst à bout de tendre l'arc. Antinoüs sur-tout, le regardant d'un œil de colere, luy dit : Ah, le plus indigne de tous les hostes, malheureux vagabond, c'est ton esprit qui n'est pas en son entier. N'est-ce pas beaucoup pour toy, & n'es-tu pas content d'estre souffert à nos festins, d'estre admis à nostre table & d'entendre tout ce que nous disons ! Tu es le seul men-
diant que nous souffrions dans cette salle; assurement le vin t'a trou-
blé l'esprit, comme il le trouble à tous ceux qui en prennent avec excès, & qui ne gardent aucune mesure. N'est-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux nopces du brave Pirithoüs ! car ce ne fut qu'après avoir bû que ce Centaure, devenu furieux, commit des insolences qui

» exciterent la colere de ces heros; ils
» se jetterent sur luy, le traifnerent
» hors de la falle du festin, & luy
» couperent le nez & les oreilles.
» Ainsi ce malheureux fut puni de
» son emportement, & voilà l'origi-
» ne de la cruelle guerre qui s'alluma
» entre les Centaures & ces vaillants
» hommes, & qui fut fatale à son au-
» teur, qui porta le premier la peine
» de son yvrogerie. Je te déclare
» que quelque grand malheur t'arri-
» vera si tu viens à bout de tendre
» cet arc, & n'espere pas trouver au-
» cun secours ni aucun soulagement
» dans Ithaque, nous t'envoyons
» sur un vaisseau pieds & poings liés
» au Roy Echetus, qui est le plus
» cruel de tous les hommes, & qui ne
» fait aucun quartier à ceux qui tom-
» bent entre ses mains, tu ne t'en ti-
» reras pas mieux que les autres. De-
» meure donc en repos, si tu m'en
» crois, & ne cherche point à entrer
» en lice avec des hommes plus jeu-
» nes que toy.

Alors Penelope prenant la parole, dit: Antinoüs, il n'est ni hon-
 neste ni juste de maltraiter les hos-
 tes de Telemaque comme vous fai-
 tes. Vous imaginez-vous que si cet
 estranger, plein de confiance en
 son adresse & en sa force, entre-
 prend de tendre l'arc d'Ulysse, &
 qu'il en vienne à bout, il aura pour
 cela l'avantage de m'espouser, &
 que je me resoudray à devenir sa
 femme! Je m'assure qu'il n'est pas
 luy-mesme assez insensé pour se
 flater d'une telle esperance. Que
 cette pensée ne trouble donc point
 vos plaisirs, elle m'est trop inju-
 rieuse.

Sage Penelope, répondit Eury-
 maque, nous ne nous imaginons
 point que vous puissiez jamais es-
 pouser cet homme, il y a trop de dis-
 proportion, mais nous craignons
 les mauvaises langues. Qui est-ce
 qui empeschera les plus lasches &
 les femmes mesme, de dire, voilà

» des Princes qui ont aspiré à l'hy-
» men d'une Princesse dont le mary
» valloit mieux qu'eux, ils n'ont ja-
» mais pû tendre son arc & rempor-
» ter une victoire dont elle devoit
» estre le prix, mais un vagabond,
» un vil mendiant est venu, a tendu
» l'arc & a enfilé toutes les bagues,
» voilà comme on parleroit, & nous
» serions couverts de confusion &
» de honte.

Penelope luy répondit avec
» beaucoup de sagesse : Eurymaque,
» il est impossible d'acquérir de la
» gloire & de la réputation dans le
» monde, quand on ne fait comme
» vous que deshonnorer & ruiner la
» maison d'un Prince d'un tres grand
» merite qui n'est pas en estat de la
» deffendre. Voilà d'où viendra vos-
» tre honte & vostre confusion,
» pourquoy les placez-vous où elles
» ne sont point ! Cet estranger est
» grand & bien fait, & il se vante
» d'estre issu d'un sang illustre. Don-

nez-luy donc l'arc, afin que nous «
 voyions ce qu'il sçait faire, car je «
 vous assure que s'il vient à bout «
 de le tendre, & qu'Apollon luy «
 accorde cette gloire, je luy donne- «
 ray une belle tunique, un beau «
 manteau & des brodequins magni- «
 fiques, je luy donneray aussi une «
 belle espée & un long javelot, & «
 je l'envoyeray où il desirera le plus «
 d'aller. »

Quand la Reyne eut achevé de
 parler, Telemaque prit la parole,
 & dit : Ma mere, je suis icy le seul «
 des Grecs qui ay le pouvoir de «
 donner ou de refuser l'arc d'Ulysse «
 à qui je voudray, & il n'y a aucun «
 Prince ni d'Ithaque ni de toutes les «
 isles voisines de l'Elide, qui puisse «
 m'empêcher de le donner, si je «
 veux, à cet estranger. Mais, ma «
 mere, retirez-vous dans vostre ap- «
 partement, reprenez vos occupa- «
 tions ordinaires, vos toiles, vos fu- «
 seaux, vos laines, & distribuez à «

» vos femmes leur ouvrage, les hom-
 » mes auront soin de ce qui regarde
 » cet exercice, & moy sur-tout que
 » cela regarde & qui dois comman-
 » der icy.

Penelope estonnée se retire, l'es-
 prit rempli du discours de son fils.
 Dès qu'elle fut remontée à son ap-
 partement avec ses femmes, elle se
 met à pleurer son cher mary jus-
 qu'à ce que Minerve luy eust en-
 voyé un paisible sommeil qui sus-
 pendit toutes ses inquietudes. Ce-
 pendant Eumée ayant pris l'arc, le
 portoit à Ulysse. Les Poursuivants
 se mettent à faire grand bruit dans
 la salle & à le menacer, & un des
 » plus insolents luy dit : Misérable
 » gardeur de cochons, insensé, où
 » portes-tu cet arc ? Bien-tost les
 » chiens, que tu as nourris, mange-
 » ront ton cadavre dans quelque lieu
 » desert, si Apollon & les autres
 » Dieux veulent nous estre propices.

Eumée effrayé de ces menaces,

pose à terre l'arc, mais Telemaque
 le menace de son costé, & luy crie,
 Mon ami, apportez icy cet arc ; «
 bien-tost vous n'obéirez plus à «
 tant de maistres, & si vous conti- «
 nuez vous vous en trouverez fort «
 mal, car je vous chasseray, & je «
 vous renvoyeray à vos troupeaux «
 après vous avoir traité comme un «
 vil esclave. Plust aux Dieux que «
 j'eusse aussi-bien la force de chas- «
 ser de ma maison ces insolents, ils «
 en fortiroient bien-tost, & on ver- «
 roit promptement finir tous ces «
 desordres. »

Les Poursuivants se mirent à
 rire de ces vaines menaces, car tou-
 te leur bile s'estoit changée en dou-
 ceur. Eumée remet l'arc entre les
 mains d'Ulysse, & ayant esté cher-
 cher Eurycleé, il l'appelle, & luy
 dit : Telemaque vous ordonne de «
 fermer toutes les portes de l'appar- «
 tement des femmes, afin que si elles «
 entendent des cris & des plaintes »

- » dans la salle ou dans la cour, elles
- » ne puissent sortir, & qu'elles se
- » tiennent tranquillement à leur ou-
- » vrage.

Euryclee obéit promptement à cet ordre & ferme les portes de l'appartement. Dans le mesme temps Philoëtius, sans rien dire, fort dans la cour, se saisit de la porte, la ferme, & ayant apperceu sous un portique un cable d'Egypte dont on se servoit pour les vaisseaux, il le prend & s'en sert pour la mieux fermer. Il rentre ensuite & se remet à sa place, les yeux toujours attachez sur Ulysse. Ce heros ayant pris l'arc, le manioit & le consideroit de tous costez, & regardoit avec soin si les vers n'en avoient point piqué la corne pendant son absence. Les Pourcuisants voyant cette grande attention, en faisoient des railleries. Les uns disoient, Celuy qui admire si fort cet arc auroit bonne envie de

le voler. Ou peut-estre qu'il en a «
chez luy un tout semblable, & que «
cette ressemblance réveille en luy «
quelque agréable souvenir, ou en- «
fin qu'il voudroit en faire faire un «
de la mesme tournure; voyez com- «
me ce vagabond plein de ruses & «
de malice, le manie & l'examine «
de tous costez. Les autres disoient, «
Que les Dieux fassent réüssir tous «
ses desirs, comme il viendra à bout «
de tendre cet arc. «

Pendant que les Poursuivants
parlent ainsi, Ulysse après avoir
bien examiné son arc & vû qu'il
estoit en bon estat, le tend sans au-
cun effort & aussi facilement qu'un
maistre de lyre, tend une corde à
boyau en tournant une cheville.
Ulysse tendit son arc avec la mes-
me facilité, & pour esprouver la
corde il la lascha; la corde laschée
resonna & fit un bruit semblable
à la voix de l'hirondelle; une dou-
leur amere s'empara du cœur de

tous les Pourſuivants , ils changerent de couleur ; en meſme temps Jupiter pour augmenter leur eſfroy par ſes ſignes, fait retentir ſon tonnerre. Ulyſſe, ravi d'entendre ce ſigne, & fortifié par ce grand prodige, prend la fleche qui eſtoit ſur une table, car toutes les autres eſtoient dans le carquois, d'où elles devoient bien-toſt fortir pour la perte des Pourſuivants ; il la poſe ſur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne, & après avoir tiré à luy la corde pour le bander, il ajuſte la fleche ſans ſe lever de ſon ſiege & tire avec tant d'adreſſe & de juſteſſe, qu'il enfile les anneaux de tous les piliers depuis le premier juſqu'au dernier, & que la fleche armée d'airain va donner de roideur dans la porte, qu'elle perce de part en part.

Après ce ſuccès il adreſſe la parole à Telemaque, & luy dit : Jeune Prince, voſtre hoſte ne vous fait point de honte, il n'a point

manqué le but ; je n'ay pas beau- α
coup sué à tendre cet arc , & mes α
forces sont assez entieres ; je ne me- α
ritois pas le mépris ni les reproches α
des Poursuivants. Mais il est temps α
qu'ils pensent à souper pendant α
qu'il est encore jour , & qu'ils se α
divertissent à entendre chanter & α
jouer de la lyre, car c'est-là le plus α
doux assaisonnement des festins. α

En achevant ces mots il fait si-
gne à Telemaque. Ce Prince l'en-
tend , il prend son espée, arme son
bras d'une bonne pique , & ainsi
armé de ce fer estincelant, il se tient
debout près du siege de son pere.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XXI.

Page 370. *DE proposer dès ce jour-là aux Pourſuivants l'exercice de tirer la bague*] Il n'eſtoit plus temps de differer, l'inſolence des Pourſuivants eſtoit à ſon comble, & Penelope avoit ſujet de craindre qu'ils ne ſe portaffent aux dernières extremitez contre l'eſtranger & contre Telemaque.

Et prenant une clef à manche d'yvoire & faite en faucille] Voicy comment eſtoient faites ces clefs : c'eſtoit un morceau de fer aſſez long, courbé en faucille & enmanché ou de bois ou d'yvoire. Après qu'on avoit détaché la courroye qui couvroit le trou de la serrure, on faiſoit entrer ce fer dans cette serrure, & par ſon moyen on repouſſoit le verrou qui fermoit en dedans. J'en ay vû à peu-près de meſme à la campagne.

Page 371. *Dans le pays de Lacede-*

REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. XXI. 403
moné] Le Grec dit, à *Lacedemone*, mais
Strabon, liv. 8. a fait voir que le mot *Lace-*
demone est dit de tout le pays de Laconie,
qui comprenoit alors la Messénie. Ce qui pa-
roist incontestablement parce qu'Homere
ajoute, *qu'ils s'estoient rencontrez dans la*
Messénie. Car ils s'estoient rencontrez à
Pheres dans le Palais d'Orsiloque, pere de
Diocles, dont il a esté parlé dans le 111.
& dans le xv. Liv. Or Pheres estoit de la
Messénie.

Ou l'équivalent, ou le prix de ce butin]
C'est à dire, ou autant de moutons qu'ils en
avoient pris, & le mesme nombre de ber-
gers, ou la valeur & le prix selon l'estimation
qui en seroit faite.

Qu'ils avoient fait sans qu'ils fussent en
guerre] Les courses n'estoient donc permi-
ses que contre les peuples avec lesquels on
estoit en guerre ouverte. Mais il faut enten-
dre cecy seulement des Grecs entre eux. Car
ces pirateries s'exercoient impunément con-
tre les autres peuples sans qu'il y eust de
guerre déclarée.

Et de son costé Iphitus y estoit allé pour
chercher douze mules & autant de juments
qu'il avoit perduës] Autolycus les avoit dé-
robées, & Iphitus estoit parti d'Oëchalie,
ville de Thessalie, pour les aller chercher. Au
reste on reconnoist bien icy les mœurs an-
ciennes. Iphitus va chercher les mules & les

juments de son pere Eurytus, comme nous voyons dans l'Ecriture sainte que Saül alla chercher les ânesses de son pere qui s'estoient perduës. *Perierunt autem asinae Cis patris Saül, & dixit Cis ad Saül filium suum, tolle tecum unum de pueris, & consurgens, vade & quære asinas, &c.* Les ânesses de Cis pere de Saül estoient perduës, & Cis dit à son fils Saül, prends avec toy un de tes serviteurs, & te mettant en chemin, va chercher les ânesses. 1. Roys, 9. 3.

Page 372. Et qui dans la suite furent la cause de sa mort] Elles en furent la cause, comme les ânesses de Saül furent la cause ou l'occasion de ce qu'il fut sacré Roy. 1. Roys, 11.

Car il arriva chez le fils de Jupiter] A la ville de Tirynthe dans l'Argolide.

Mais malgré l'hospitalité il le tua] Apollodore escrit qu'estant tombé en fureur, il se précipita du haut de son Palais. Mais Homere ne suppose en luy aucune manie, il le tua de sang froid, & je ne comprends pas comment on attribue à Hercule une action si noire, & qui deshonnore ses glorieux travaux; un fils de Jupiter tuer son hôte! Pour l'expiation de ce meurtre, il fut vendu comme esclave à la Reyne Omphale.

Page 373. Il l'avoit laissé dans son Palais pour ne le perdre jamais] Comme dans le v. 1. Liv. de l'Iliade, Diomedes dit qu'en par-

tant pour Troye il avoit laissé dans son Palais la coupe d'or que Bellerophon avoit donnée à son pere Oënée, pour gage de l'hospitalité qu'ils avoient contractée, & dont les nœuds estoient sacrez. C'est pourquoy ils gardoient précieusement ces gages, afin qu'ils fussent toujours dans leur famille des monuments de ce droit d'hospitalité qui les lioit. On peut voir le passage, tom. 1. pag. 253.

Et la porte s'ouvre avec un mugissement semblable] Homere ajoute cela pour faire connoistre l'épaisseur & la solidité de la porte de ce cabinet, car les portes espesses & solides font du bruit en s'ouvrant. Il estoit de la prudence de munir de bonnes portes le lieu où ils tenoient leurs trésors.

Elle monte dans une chambre haute] Ce passage prouve que le trésor d'Ulysse avoit plus d'un étage, car *avis* signifie un étage, *tabulatum*.

Page 374. *Et se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'estoit servi]* Toutes les choses qui rappellent le souvenir des personnes cheres que nous avons perduës, renouvellent nos larmes & nostre affliction, sur-tout celles qui estoient à leur usage. Que plusieurs années après leur mort nous retrouvions un raban, un estuy, un rien dont elles se sont servies, c'est comme si nous ne venions que de les perdre. Il y a peu de

personnes frappées de ces sortes de coups, qui n'ayent donné de ces marques de foiblesse, & qui n'ayent payé à la nature ce pitoyable tribut.

Page 375. *Et qui ne donnez d'autre prétexte à vostre conjuration*] Il faut bien remarquer icy la signification du mot *μῶτος*, qui signifie icy *conjuration, complot*. οἱ παλαιοί, dit fort bien Eustathe, *μῶτον μὲν ἀντιῶδα ἰδίως πλὴν εἰσὶν λέγουσιν*. Les anciens entendent icy par *μῶτος* une conjuration. Et il cite après cela un passage d'Anacreon, qui appelle des conjurez *μωθηταί*, en parlant de l'Isle de Samos, *μωθηταί δ' ἐν νήσῳ διέπουσιν ἱερὸν ἄστυ*. Les conjurez se rendent maîtres de la ville. Et c'est de-là, je pense, qu'Hesychius a marqué, *μῶδαρχοι οἱ πορευόμενοι τῶν εἰσέσεων*. On appelle *μῶδαρχοι* ceux qui sont à la teste des conjurations.

Page 376. *Qui vivez au jour la journée, & qui ne voyez que ce qui est à vos pieds*] C'est ce que signifie icy *ἐφημέρια φρονέοντες*, *quotidiana cogitantes*. Il leur reproche deux choses, leur condition qui fait qu'ils sont très contents de vivre & de gagner leur pain de chaque jour, & leur aveuglement qui les empêche de voir ce qui les menace. Ils s'amusaient à pleurer sur un arc qui les fait souvenir d'Ulysse.

Page 377. *Je ne pense qu'à rire, qu'à me divertir, & qu'à estre simple spectateur d'un*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXI. 407
combat qui me doit couster si cher. Non, non ;
comme vous allez faire vos efforts, &c.] Cet
endroit est fort difficile dans l'original, je l'ay
un peu estendu dans ma Traduction pour le
développer & le faire entendre. A la lettre
il auroit paru trop sec.

Non, non] C'est à dire , cela ne sera pas
ainsi, je ne seray pas spectateur inutile. Com-
me vous allez faire tous vos efforts pour
m'enlever Penelope, il faut que je fasse aussi
les miens pour la retenir. On a vû toutes les
marques de tendresse que Telemaque a
données à sa mere. En voicy une nouvelle
bien singuliere & bien au dessus des autres.
Il va se mettre au nombre des amants de
Penelope, & se déclarer le rival des Princes ;
ils entrent en lice pour l'emmenner , & il y
entre pour la retenir : cela est bien neuf.

Page 378. *Son manteau de pourpre]* Les
manteaux de pourpre estoient pour les Roys
ou pour les fils de Roys, car la pourpre estoit
la couleur qui marquoit la Royauté. J'en ay
fait une Remarque sur le 1 v. Liv. de l'Ili-
de, tom. 1. pag. 416. où j'ay dit qu'il ne se-
roit pas mal aisé de prouver par les Livres
de l'ancien Testament que la pourpre estoit
particulierement reservée pour les Princes
& les Roys, & pour ceux à qui ils donnoient
la permission de la porter. Il y en a en effet
une infinité de preuves, en voicy quelques-
unes. Dans le liv. des Jug. 8. 26. on lit, Et

monilibus & veste purpura quibus Reges Median uti soliti erant. Et dans le Cantique des Cantiques, *Sicut purpura Regis.* Dans la prophetie de Daniel, le Roy Baltazar promet de vestir de pourpre & d'orner d'un collier d'or celuy qui lira & interpretera les mots qu'une main miraculeuse venoit d'escrire devant luy sur le mur de la salle du festin: *Quicumque legerit scripturam hanc, & interpretationem ejus manifestam mihi fecerit, purpura vestietur, & torquem aureum habebit in collo.* Dan. vers. 7. Et dans le 1. liv. des Machab. le Roy Demetrius permet à Simon de porter le manteau de pourpre & d'avoir une agraffe d'or, ce qui estoit deffendu au peuple, *Ut operiatur purpura & auro.* Et ne liceat ulli ex populo . . . & vestiri purpura & uti fibula aurea. 1. Machab. 14. 43. 44.

Page 379. *Lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit estre contraire à ses desseins]* J'ay adjouté ces derniers mots pour faire connoistre en quelque façon la pensée d'Ulysse, qui selon sa prudence ordinaire, prévint que si son fils s'opiniastroit à tendre cet arc, & qu'il en vinst à bout, il arriveroit de deux choses l'une, ou qu'en le tendant il le rendroit plus souple, & par-là plus facile à tendre, & qu'ainsi quelqu'un des Poursuivants y pourroit réussir comme luy, ce qui causeroit un grand embarras, ou que s'ils ne pouvoient en venir à bout, ils seroient si enragez

gez contre Telemaque, qu'ils luy jouëroient quelque mauvais tour.

Telemaque, qui comprit le signe, s'escria, O Dieux, est-ce en moy foiblesse naturelle] Ce Prince, qui a compris le signe que luy a fait Ulysse, veut se retirer sans donner du soubçon aux Poursuivants. Pour cet effet il n'a que deux prétextes, le premier, une foiblesse naturelle; & le second, sa grande jeunesse, où n'ayant pas encore toutes ses forces, il est obligé de ceder à ceux qui sont plus avancez en âge, & qui sont beaucoup plus forts que luy. Il y a bien de l'art dans cette réponse.

Page 380. *En défilant par la droite du costé que l'eschanson verse le vin]* Antinoüs pour éviter les longueurs & les difficultez qui pourroient naistre sur les rangs, s'avise d'un bon expedient, c'est d'entrer en lice par la droite comme ils estoient assis & comme l'eschanson versoit le vin à table, car il commençoit toujours par la droite.

Et Leodes, fils d'Oënap, qui estoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui estoit leur devin] Ce passage est remarquable. Les Poursuivants avoient un devin de profession. *Σωοκλός* signifie proprement celui qui sur l'inspection des entrailles des victimes, ou mesme sur la fumée des sacrifices, prophétisoit ce qui devoit arriver. Icy c'est un mot qui est mis pour le mot ge-

neral *μῆνς*. Et comme tous ces honnestes gens se deffioient de Penelope & de Telemaque, & qu'ils craignoient qu'on n'empoisonnast l'urne où l'on mesloit l'eau & le vin pour leurs repas, ils avoient establi auprès de cette urne ce devin qu'ils regardoient comme un homme de bien à cause de sa profession, & par-là incapable de se laisser corrompre. Ils ont desja donné des marques de cette deffiance dans le 11. Liv. lorsque, sur le voyage que Telemaque alloit entreprendre, ils se demandent : *Veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre, afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuses qu'il meslera dans nostre urne pour nous faire tous perir !*

Il estoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Pour suivans] Car comme devin il prévoyoit les malheurs qui les menaçoient. Mais il ne fut pas assez bon devin pour prévoir cely qui le menaçoit luy-mesme, car il fut tué comme les autres, parce qu'il avoit persisté dans sa poursuite; comme on le verra dans le Livre suivant. Il faut se separer des méchants, si l'on veut n'estre pas enveloppé dans leur ruine.

Car ces mains peu accoutumées à manier les armes] Car la profession de devin estoit tres opposée à la profession des armes, au moins parmi les Grecs; Calchas ne se battoit point.

Page 381. *Mais ces arc va faire perdre*

la vie à beaucoup de braves gens] Voilà une prophétie bien formelle & bien claire, elle va s'accomplir; mais comme les devins ne s'expliquent jamais si clairement, qu'ils n'ajoutent quelque chose qui rend leur oracle obscur, & qui empesche qu'on n'en développe tout le mystere, Leodes ajoute, *car il vaut mille fois mieux perir, &c.* comme si cette mort, dont il menace les Poursuivants, estoit une mort de leur choix. La Remarque suivante va le faire mieux entendre.

Car il vaut mille fois mieux perir que de vivre privé d'un prix] Il vient de dire que cet arc donnera la mort à bien de braves gens, & en mesme temps, soit qu'il ne voye qu'à demi & fort confusément ce qui doit arriver, soit qu'il veuille répandre quelque obscurité sur son oracle, il ajoute, *car il vaut mille fois mieux perir, &c.* comme si la mort dont il les menace devoit estre causée seulement par le desespoir où ils seroient de n'avoir pû tendre l'arc, & de se voir par-là privés d'un aussi beau prix que Penelope. Si cela rend l'oracle obscur, il le rend aussi tres galand.

Et de laisser la femme d'Ulysse se choisir celui qui luy fera les plus beaux presents] Il y a dans le Grec: *Et que celle-cy desormais se marie à celui, &c.* Et l'on ne peut pas douter que *ἡ δὲ κ' ἐπεὶ* ne soit dit de Penelope, qui en effet, comme il l'a desja dit ail-

leurs, se mariera à Ulyffe, qui est celuy qui luy fera les plus beaux presens.

Page 382. *Cet arc, dites-vous, va faire mourir bien de braves gens, parce que vous n'avez pû le tendre*] Antinoüs est bien éloigné d'entendre le veritable sens de la prophetie de Leodes, il la prend au pied de la lettre d'une mort causée par le désespoir. Et il veut luy faire entendre que comme il n'a pû tendre l'arc, c'est à luy à mourir de douleur, & qu'il y en aura d'autres qui ne mourront point, parce qu'ils auront la force de le tendre.

Allumez-y du feu, mettez tout auprès un siege couvert de bonnes peaux] Il luy ordonne de mettre un siege auprès du feu, afin que les Poursuivants assis l'un après l'autre sur ce siege fassent commodément & sans se lasser, ce qu'il va dire & ce que je vais expliquer dans la Remarque suivante.

Et apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que frotant & eschauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple] Ce passage est assez clair dans l'original, cependant on s'y est trompé, en prenant cette graisse pour une graisse destinée à frotter le corps des Poursuivants, pour rendre leurs nerfs plus agiles, plus forts & plus souples. Je m'estonne qu'on soit tombé dans cette erreur, sur-tout après la remarque d'Eustathe, qui l'a fort bien expliqué. *Sur l'ordre d'An-*

tinçois, dit-il, Melanthius allume du feu dans la salle, met auprès du feu un siege garni de bonnes peaux, afin que les Poursuivants s'assoyent l'un après l'autre, & il apporte une grosse masse de graisse, afin que l'arc oint & frotté avec cette graisse chauffée, en devienne plus souple & plus maniable, car la roideur de la sécheresse que l'arc avoit contractée par la longueur du temps, cederait à cette graisse qui s'insinuant par la chaleur dans les pores de la corne, l'adoucirait & le rendrait plus flexible. Cela est parfaitement bien; la seule faute qu'ait faite Eustathe dans sa Remarque, c'est d'avoir crû que les Poursuivants font porter un siege pour tirer assis. Ils le font porter pour s'y asseoir pendant qu'ils froteront l'arc, mais ils se leveront pour tirer. Il est vray que dans la suite on voit qu'Ulysse tire sans se lever de son siege, mais c'estoit pour faire mieux voir & sa grande force & sa grande adresse.

Page 383. Mais inutilement. Ils ont beau frotter & eschauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre] Il ne dit pas que la graisse ne l'adoucit point, il dit seulement qu'avec ce secours ils ne purent venir à bout de le tendre. La graisse fit ce qu'elle pouvoit faire, mais cet arc estoit si dur & si roide, qu'amolli mesme, il estoit encore trop fort pour des hommes ordinaires.

Dans ce moment les deux pasteurs, Eur

mée & Philoëtius sortent de la salle] Tous les moments sont bien observez, & on peut donner à Homere cette loüange, *Divisa sunt tibi temporibus recte hæc.* Pendant que les Princes s'amusement dans la salle auprès du feu à frotter l'arc, les deux pasteurs sortent de la salle, Ulysse les suit, & après les avoir menez hors de la cour, il les sonde, comme le Poëte va nous le rapporter.

Page 385. *Car parmi tous les autres]* Il y avoit dans le Palais d'Ulysse plusieurs serviteurs outre ceux qui sont nommez, mais il n'en est fait aucune mention, parce qu'ils ne jouïoient pas un rolle assez considerable.

Page 386. *En achevant ces mots il escarte ses haillons & decouvre cette large cicatrice]* Aristote dans les chap. 11. & 12. de sa Poëtique, traite des diverses sortes de reconnoissances pour enseigner quelles sont les plus parfaites & celles que les Poëtes doivent préférer. La plus parfaite est celle qui produit sur le champ la peripetie ou le changement d'estat. Mais il y en a de plusieurs autres sortes, & qui sont ou avec art ou sans art. Ces reconnoissances se font ordinairement par le moyen de certaines marques ou naturelles ou estrangeres, *Et ces marques, dit ce grand maistre, peuvent estre employées avec plus ou moins d'art, comme on peut le voir dans la reconnoissance d'Ulysse par la cicatrice de sa blessure, car il est reconnu par*

sa nourrice autrement que par ses bergers. Aussi est-il certain que toutes les marques, dont on se sert de propos délibéré pour établir une vérité, sont fort peu ingénieuses, au lieu que celles qui font leur effet par hazard, sont beaucoup meilleures & plus adroites, comme celle qui se fait dans l'Odyssée quand on lave les pieds à Ulysse. Ce jugement d'Aristote est très sûr. Nous avons vu dans le XIX. Liv. qu'Ulysse est reconnu de sa nourrice par hazard à la cicatrice de sa blessure, & cette reconnoissance est très ingénieuse, parce qu'elle paroît estre faite sans aucun dessein. Mais icy il est reconnu par les bergers à la même cicatrice, d'une manière toute différente, car c'est Ulysse luy-même qui leur montre cette cicatrice, pour leur faire voir qu'il ne les trompe pas, & qu'il leur a dit la vérité quand il leur a dit qu'il estoit Ulysse. Aristote ajoute avec raison que cette dernière reconnoissance est peu ingénieuse, car il ne faut ni grande adresse ni grand esprit pour avoir recours à ces marques quand on veut estre reconnu, & cette reconnoissance ne cause ni un grand changement ni une grande surprise. Je n'ay fait qu'employer icy la Remarque de M. Dacier sur la Poétique. Au reste quand Aristote déclare que cette reconnoissance est peu ingénieuse, il ne faut pas s'imaginer qu'il la blâme en cet endroit, car icy c'est une reconnoissance de nécessité.

ce Prince n'a pas le temps d'attendre que le hazard le fasse reconnoistre, il faut qu'il se découvre luy-mesme à ceux qu'il veut engager dans son parti. On ne peut pas accuser Homere de manquer d'art & d'esprit dans tout ce qu'il veut faire. Il y a de l'art & de l'esprit à s'accommoder au temps & à profiter des conjonctures. Il seroit à souhaiter qu'on estudiait aujourd'huy avec un peu plus de soin l'art des reconnoissances. Car c'est par là que pechent la pluspart de nos Pieces de Theatre de ces derniers temps. Les Poëtes y gastent estrangement les reconnoissances les plus naturelles que fournissent les sujets les plus heureux. On doit excepter de cette censure la Tragedie de Penelope, dont l'Auteur merite de grandes louanges. Car il a traité dans cette Piece le sujet de l'Odyssée, & l'a embrassé tout entier avec beaucoup d'intelligence. Il a sur-tout si heureusement attrapé le naturel des reconnoissances d'Homere qu'elles sont dans sa Piece le mesme plaisir que dans l'original & causent les mesmes surprises. Il a mesme presté de temps en temps à ce Poëte des paroles interessantes qui frappent & qui touchent sensiblement le Spectateur ou le Lecteur instruit. Veritablement il n'a pas suivi l'ordre du Poëte, mais il est permis de changer dans la Tragedie l'ordre des reconnoissances du Poëme Epique quand les situations ne permettent pas

SUR L'ODYSSÉE. *Libre XXI.* 417
de les suivre. M. l'Abbé Genest a parfaitement senti la beauté de l'Odyssée & en a bien pris tout l'esprit, non seulement dans les reconnoissances, mais dans les caractères & dans les mœurs.

Il est bien sûr que les fiers Poursuivants ne souffriront pas qu'on me remette l'arc & le carquois] Il en donne la raison dans cette seule épithete, *les fiers Poursuivants*; il veut faire entendre qu'ils estoient trop orgueilleux pour permettre qu'un homme, qu'ils regardoient comme un gueux, entraist avec eux en lice. Et la suite va le faire voir.

Tenez-la bien fermée à la clef] Afin que personne ne puisse sortir pour aller appeller du secours de la ville, & que les partisans des Princes ne puissent accourir au bruit.

Page 388. *Elle vient de ce que nous nous trouvons si inferieurs en forces au divin Ulysse]* Il donne cette épithete de *divin*, pour trouver en cela mesme quelque consolation dans leur foiblesse, car il n'est pas bien estonnant qu'on soit forcé de ceder à un homme divin, c'est à dire, qui est au dessus des autres hommes. Ce qu'il y a de plaisant icy, c'est qu'Eurymaque ne croit parler que pour le passé, & ce qu'il dit va se trouver vray encore pour le present. Ulysse va estre encore tout à l'heure superieur à eux en forces, car il va tendre l'arc.

Page 389. *Mais nous avons mal pris nos-*

tre temps ; c'est aujourd'hui une des grandes festes d'Apollon & des plus solennelles, est-il permis de tendre l'arc !] Voicy un plaisant scrupule qui saisit Antinoüs, il s'imagine que leur combat déplaist à Apollon, parce que, c'est sa feste, & que les jours de feste il n'est pas permis de faire la moindre chose, voilà pourquoy Apollon irrité leur refuse son secours, & ils ne peuvent venir à bout de tendre cet arc. C'est une superstition digne d'un homme du caractère d'Antinoüs. Homere veut faire voir par cet exemple que les plus impies sont tres-souvent les plus superstitieux.

Page 39. 1. *N'est-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux nopces de Pirithoüs*] Pirithoüs un des Lapithes, se mariant à Hippodamie, fille d'Adraste, pria à ses nopces les Lapithes & les Centaures. Les derniers burent avec tant d'excès, qu'ils forcerent les Lapithes à les maltraiter, & ce fut le Centaure Eurytion qui commença ces insolences, qui furent funestes à toute sa nation. C'est ce qu'Horace a eu en vüe dans l'Ode 18. du liv. 1.

*At ne quis modici transiliat munera liberæ
Centaurea monet cum Lapithis rixa super
mero*

Debellata.

Mais le combat, qui arriva dans le vin entre les Centaures & les Lapithes, nous avertit de

ne pas faire un mauvais usage des présents du sobre Bacchus. Au reste il paroît par ce que dit Eustathe, qu'au lieu de *δομον κατὰ Πειριθοίου*, à la maison de Pirithoüs, les Anciens ont lu *γαμον κατὰ Πειριθοίου*, aux nopces de Pirithoüs. Et c'est la leçon que j'ay suivie: deux vers auparavant Homere a dit, *ἐν μεγάρῳ Πειριθοίου*, dans le Palais de Pirithoüs. Il ne l'a donc pas repeté icy.

Page 392. Et voilà l'origine de la cruelle guerre qui s'alluma entre les Centaures & ces vaillants hommes] Il paroît par le 11. Liv. de l'Iliade que cette guerre dura près d'un an, car elle commença le jour de la nopce de Pirithoüs; & le jour que sa femme accoucha de son fils Polypoëtes, il remporta une grande victoire sur les Centaures, il les chassa du mont Pelion & les obligea de se renfermer dans les montagnes de Thessalie. On peut voir ce qui a esté remarqué sur ce 11. Liv. de l'Iliade, pag. 371.

Et n'espere pas trouver aucun secours ni aucun soulagement dans Ithaque] Eustathe est assez embarrassé à expliquer ce mot *ἐμψύος*, & il rapporte deux differents sentimens; le premier, de ceux qui l'ont expliqué *aumosne*, & l'autre de ceux qui ont prétendu qu'il signifioit *louange*. C'est un mot extraordinaire & qu'on ne trouve point ailleurs. Je croy qu'il signifie *douceur, charité*. Et il est sans doute formé du mot *ἐμψυς*, qui

signifie *sage, raisonnable, veritable, juste, doux, & par consequent charitable & bienfaisant*. Je ne sçay mesme si au lieu de ἐπιπρός, Homere n'avoit point escrit ἐπίπρος. Antinoüs dit à Ulysse: *Et n'espere pas de trouver dans Ithaque quelque homme bienfaisant & secourable qui te soulagera*. Car je croy qu'Hesychius avoit cet endroit en vüe; quand il a escrit, ἐπίπρος, ἀλοχιστόν, ἀγνώμονος, οὐτε-
 ρόν, πρῶτον. Homere s'est desja servi deux fois de ce mot ἐπίπρος, dans le xiiii. Liv. vers 232. & dans le xviii. vers 127.

Page 393. *Vous imaginez-vous que si cet estranger, plein de confiance en son adresse & en sa force, entreprend de tendre l'arc d'Ulysse*] En effet quelle apparence qu'une Reyne recherchée par tant de Princes, allast espouser un inconnu, un mendiant! Penelope parle donc icy en femme tres sensée. Et en mesme temps le Lecteur jouit avec grand plaisir de l'ignorance & de l'erreur de cette Princesse qui va n'avoir d'autre mary ce jour là mesme que celui qu'elle regarde avec quelque sorte de mépris comme indigne d'elle.

Mais nous craignons les mauvaises langues] On sousentend, & voilà pourquoy nous le maltraitons, nous le rebutons.

Page 394. *Eurymaque, il est impossible d'acquérir de la gloire & de la réputation dans le monde*] Cette réponse de Penelope

est admirable & renferme une grande instruction. Sur ce qu'Eurymaque vient de dire que si cet estranger venoit à tendre l'arc, ils seroient couverts de confusion & de honte, Penelope leur fait entendre qu'ils sont plaisants de penser si fort à leur réputation, & de craindre si fort la confusion & la honte, eux qui passent leur vie à faire des actions tres injustes & tres honteuses; que la confusion & la honte viennent des mauvaises actions, & la gloire & la réputation des actions bonnes & honnestes. Il n'y a point de honte à estre surpassé en force par un homme quel-qu'il soit, mais il y en a beaucoup à surpasser les autres hommes en insolence & en injustice.

Voilà d'où viendra vostre honte & vostre confusion, pourquoy les placez-vous où elles ne sont point ?] Cela est tres vray & tres heureusement dit. Ces Princes placent la honte où elle n'est point, car ils la font consister à estre inferieurs en force à cet estranger, ce qui n'est nullement honteux; & ils ne la placent point où elle est, car ils ne trouvent point honteux de ruiner, comme ils font, la maison d'un Prince qui ne leur a fait aucun tort, ni de commettre mille actions infames, & c'est-là ce qui est veritablement indigne. Rien n'est plus ordinaire aux hommes que de mettre la honte & la gloire où elles ne sont point, & de prendre malheureusement

le change, & l'on peut appliquer à cela le mot de Terence. *And. 4. 1.*

..... *Hic ubi opus est,*

Non verentur: illic ubi nihil opus est, ibi verentur.

Qu'on les mette où elles sont, on évitera l'une & on acquerra l'autre immanquablement.

Page 395. *Car je vous assure que si Apollon luy accorde cette gloire, je luy donneray une belle tunique*] Tout cela sera accompli à la lettre, mais bien autrement que Pénélope ne l'entend elle-même. Tous les mots qu'elle prononce sont autant d'oracles qu'elle n'entend pas comme il faut & qu'Ulysse entend fort bien.

Je suis icy le seul des Grecs qui aye le pouvoir de donner ou de refuser l'arc d'Ulysse à qui je voudray] Car cet arc d'Ulysse luy appartient, il est dans son Palais, & il est le seul qui ait droit d'en disposer.

Et il n'y a aucun Prince ni d'Ithaque ni de toutes les isles voisines de l'Elide] Cela comprend tous les Poursuivants qui estoient des Princes d'Ithaque & de toutes les autres isles voisines du Peloponèse, comme de Céphalénie, de Zacynthe, de Dulichium, &c.

Mais, ma mere, retirez-vous dans vostre appartement, reprenez vos occupations ordinaires] C'est la même chose que ce que dit Hector à Andromaque dans le v. l. Liv. de

l'Iliade, en la quittant pour aller au combat. Ce sont les mêmes vers, il n'y a qu'un seul mot de changé, qui est celui qui fait la différente application, car là il est question de guerre, & icy il s'agit de l'exercice de l'arc. Il falloit que Penelope sortist de son appartement pour faire ce qu'elle a fait, mais sa présence n'est plus nécessaire pour ce qui va s'exécuter. Au contraire il est d'une absolue nécessité qu'elle se retire, & non seulement qu'elle se retire, mais encore qu'elle soit bien endormie, afin qu'elle ne puisse entendre ce qui se passera, & c'est ce qu'Homere fait fort adroitement, d'un costé en luy faisant donner par Telemaque un ordre assez sec de se retirer, & de l'autre, en luy faisant envoyer par Minerve un profond sommeil. Outre que Penelope ne pouvoit ni ne devoit assister à tout le carnage qui va se faire, Homere ménage par-là au Lecteur le plaisir de l'estonnement & de la surprise de Penelope, quand elle reconnoitra Ulysse, & qu'elle apprendra la punition des Pour suivans. C'est ce qu'Eustathe a fort bien senti & fort bien expliqué.

Page 396. *Penelope estonnée se retire, l'esprit rempli du discours de son fils*] Penelope est estonnée icy, comme elle l'a esté dans le premier Livre, de l'ordre que son fils vient de luy donner de se retirer. Car c'est icy la même chose. Comme elle ne com-

prend rien à ce que Telemaque veut faire, & qu'elle y soupçonne un mystere qu'elle ne peut démesler, elle est persuadée que c'est un Dieu favorable qui inspire à ce jeune Prince la conduite qu'il doit tenir. C'est ce que le Poëte fait entendre, en adjoutant qu'elle conservoit dans son cœur les paroles de son fils.

Page 397. *Car toute leur bile s'estoit changée en douceur*] La joye de voir enfin le jour venu qui devoit mettre fin à leurs travaux par le choix que la Reyne alloit faire de celui qui tendroit l'arc, avoit calmé toute leur bile & l'avoit convertie en douceur.

Telemaque vous ordonne de fermer toutes les portes de l'appartement des femmes] Cela n'est pas vray, ce n'est pas Telemaque qui a donné cet ordre, c'est Ulysse, mais comme Eumée ne sçait pas qu'Ulysse a desja esté reconnu d'Euryclee, il luy donne cet ordre de la part de Telemaque à qui il sçait bien qu'elle obéira, au lieu qu'il n'est pas persuadé qu'elle obéist à Ulysse qu'il croyoit qu'elle regardoit comme un estrangier, & qu'il ne pouvoit luy nommer que l'estrangier.

Page 398. *Et ayant apperceu sous un portique un cable d'Egypte*] Un cable fait de la plante appelée *biblus*, qui croissoit dans les marais d'Egypte. C'estoit une sorte de canne qui avoit au bout une espece de chevelure, s'il est permis de parler ainsi, *ψαλιν παβ*.

ἄς ἐκ ἀκρῶς ἔχουσι χαίρω, dit Strabon. De cette chevelure on faisoit les cordages & les cables des vaisseaux, comme icy on fait de jonc les cordes de puits. Et ce passage d'Homere nous fait voir qu'il s'en faisoit un grand commerce, & que les Grecs les avoient de ce pays-là.

Il le prend & s'en sert pour la mieux fermer] Pour comprendre comment ce cable pouvoit servir à mieux fermer la porte, il faut se souvenir qu'en Grece les portes de la cour s'ouvroient en dehors, comme nous le voyons dans les Comedies de Terence, où il est marqué que ceux qui sortent font du bruit à la porte, car ce bruit estoit pour avertir ceux qui passoient dans la rue de s'éloigner, afin de n'estre pas pris entre la porte qui s'ouvroit & le mur. Ces portes s'ouvrant donc ainsi, le cable pouvoit fort bien estre de quelque usage, on le passoit sans doute dans l'anneau qui estoit en dedans, & on en arrestoit les deux bouts aux deux costez du mur.

Ce heros ayant pris l'arc, le manioit & le consideroit de tous costez, & regardoit avec soin si les vers n'en avoient point piqué la corne pendant son absence] La prudence d'Ulysse éclate par tout. Il va s'engager dans une terrible affaire avec cet arc, il faut donc qu'il s'en assure & qu'il examine s'il est en bon estat, s'il n'est point vermoulu, & s'il

pourra fournir à tout le travail qu'il luy destine ; s'il l'avoit trouvé gasté, il auroit eu recours à quelque autre expedient. Ce qu'Ulysse fait icy, c'est ce que doivent faire tous les bons soldats pour leurs armes, sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque action.

Celuy qui admire si fort cet arc, auroit bonne envie de le voler] C'est à mon avis le seul veritable sens du vers Grec, & cela est parfaitement bien dit,

Ὁ γὰρ ὅς μιν τιμῇ καὶ ἐπικλοπῆς ἔπλετο πόθων.
Ce vers peut faire un proverbe qui vient à tout. Tout homme qui admire, desire, car l'admiration produit d'ordinaire le desir.

Page 399. *Les autres disoient, Que les Dieux fassent réussir tous ses desirs, comme il viendra à bout de tendre cet arc*] Ce que les Poursuivants disent comme une imprecation contre Ulysse, dans la pensée où ils sont qu'il ne pourra tendre l'arc, devient une sorte de benediction & un-souhait favorable. C'est une prophétie qui s'accomplit, car comme il tend l'arc, tous ses desirs réussissent.

Le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maistre de lyre tend une corde à boyeau en tournant une cheville] C'est une comparaison merveilleuse, dit fort bien Eustathe, & on n'en scauroit trouver une plus propre, plus convenable & qui marque plus de facilité. Et comme elle est empruntée

d'un art tout opposé à celuy auquel elle est appliquée, elle l'égaye en l'expliquant.

Et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle] C'est à dire, qu'elle rendit un sifflement aigu & sec comme le chant de l'hirondelle.

Page 400. *En mesme temps Jupiter, pour augmenter leur effroy par ses signes, fait retentir son tonnerre*] Voicy le signal du combat donné par le tonnerre, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Homere prépare toujours son Lecteur à n'estre pas surpris des prodiges qu'Ulysse va executer. Que ne doit on pas attendre d'un homme pour qui le ciel s'interesse ! car dans le mesme temps que ce signe effraye les Poursuivants, il encourage & fortifie Ulysse, qui comprend que Jupiter se déclare pour luy.

Ulysse fut ravi d'entendre ce signe, & fortifié par ce grand prodige] Ce tonnerre est appelé *signe*, σημα, parce qu'il présage ce qui doit arriver, & *prodige*, προδιγε, parce qu'il arrive pendant un temps serein.

Il la pose sur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne] C'est ce que signifie εν τῷ ἐνὶ μέσῳ. C'est à dire, qu'Ulysse, en empoignant l'arc de sa main gauche par le milieu, empoignoit en mesme temps la fleche & la tenoit ainsi toute prestee à estre promptement ajustée sur la corde.

Il ajuste la fleche sans se lever de son siege

Et tire] C'est pour faire plus admirer la force d'Ulyffe, car un homme qui tire assis a bien moins de force que celui qui tire debout ou à genoux.

Jeune Prince, vostre hôte ne vous a point fait de honte] Ulyffe ne dit point cecy pour se vanter & pour s'enorgueillir de ce succès, mais pour fortifier le courage de Telemaque & celui de ses deux pasteurs, & pour les porter à avoir en luy une entière confiance.

Page 401. *Mais il est temps qu'ils pensent à souper pendant qu'il est encore jour, & qu'ils se divertissent*] Ulyffe excite les Pour-suivants à penser à souper pendant qu'il est encore jour, car il trouve qu'il luy sera plus avantageux de les attaquer à table, & il espere qu'il en aura meilleur marché. Il est mesme necessaire qu'ils soupent en plein jour, *ou plutôt*, car s'ils avoient soupé aux flambeaux, ils n'auroient eu qu'à les esteindre & Ulyffe auroit esté fort embarrassé.



Argument du Livre XXII.

Ulysse commence sa vengeance par la mort d'Antinoüs, & se fait connoître aux Poursuivants. Ceux-cy par leurs soumissions taschent de desarmer sa colere, mais se voyant rebutez, ils prennent le parti de se deffendre. Ulysse secondé par Telemaque tuë les plus hardis. Telemaque va chercher des armes pour son pere, pour luy & pour les deux pasteurs. L'infidelle Melanthius en fait autant pour les Poursuivants. Il veut faire un second voyage, mais il est surpris par Eumée & par Philoëtius, qui l'enferment & l'attachent à une colonne. Minerve s'approche d'Ulysse sous la figure de Mentor & releve son courage. Le combat recommence avec une nouvelle fureur ; Ulysse & ses trois compagnons font des exploits terribles. Ils espargnent le chantre Phemius & le heraut Medon. Eloge de la Poësie & son caractere. Tous les Poursuivants estant tuez, Ulysse donne ses ordres pour la punition des femmes qui avoient deshonoré sa maison. Avant que de les punir on s'en sert pour nettoyer la salle & pour la pur-

*ger de tout ce carnage. On punit ensuite
Melanthius, & on luy fait souffrir les sup-
plices qu'il a meritez. Ulysse purifie son
Palais avec le feu & le soufre. Les fem-
mes du Palais descendent, reconnoissent
leur maistre, & luy donnent toutes les mar-
ques de la plus tendre & de la plus res-
pectueuse affection.*



L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE XXII.

ULYSSE ayant quitté ses hail-
 lons, saute sur le seuil de la
 porte avec son arc & son carquois,
 verse à ses pieds toutes ses fleches,
 & adressant la parole aux Pourfui-
 vants, il leur dit : Voilà un jeu in-
 nocent & un exercice plustost qu'-
 un combat, que vous venez de fai-
 re. Presentement cecy va changer
 de face, & je me propose un autre
 but, un but tout nouveau. Nous
 verrons si je l'atteindray & si Apol-
 lon m'accordera cette gloire.

Il dit, & il tire en mesme temps

sur Antinoüs. Ce Prince tenoit une coupe pleine de vin & la portoit à sa bouche ; la pensée de la mort estoit alors bien éloignée de luy. Eh, qui auroit pû croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillant qu'il fust, eust pû concevoir le temeraire dessein de luy oster la vie ! Ulysse le frappe à la gorge & la pointe mortelle luy perce le cou. Il est renversé de son siege, la coupe luy tombe des mains, un ruisseau de sang luy sort par les narrines, il renverse la table avec ses pieds & jette par terre les viandes, qui nagent pesse messe dans le sang.

Les Poursuivants levoyant tombé, font un grand bruit, se levent avec précipitation & cherchent de tous costez des armes ; mais ils ne trouvent ni bouchier ni pique, Ulysse avoit eu la précaution de les faire enlever. Ne pouvant donc se venger de luy par la force, ils

ont recours aux injures :

Malheureux estrangier, luy di-
sent-ils, tu es bien grossier de blef-
fer ainsi les gens ; tu ne seras plus
reçu à aucun combat ; la mort
pend sur ta teste. Tu viens de tuer
un Prince qui estoit la fleur de tou-
te la jeunesse d'Ithaque ; tu vas es-
tre la proie des vautours.

Chacun parloit ainsi, car ils pen-
soient tous qu'il l'avoit tué par
mégarde & sans le vouloir. Insen-
sez ! ils ne voyoient pas que leur
derniere heure estoit venue.

Ulysse les regardant avec des yeux
terribles, Lasches, leur dit-il, vous
ne vous attendiez pas que je revien-
drois des rivages de Troye, & dans
cette confiance vous consumiez icy
tous mes biens, vous deshonoriez
ma maison par vos infames débau-
ches, & vous poursuiviez ma fem-
me, sans vous remettre devant les
yeux ni la crainte des Dieux ni la
vengeance des hommes ; vous voilà

» tombez dans les filets de la mort.

Il dit, & une passe frayeur glace
 leurs esprits. Chacun regarde par
 où il pourra se dérober à la mort
 qui le menace. Le seul Euryma-
 que eut l'assurance de répondre :
 » Si vous estes véritablement Ulysse
 » Roy d'Ithaque , luy dit-il, vous
 » vous plaignez avec raison des
 » Poursuivants, ils ont commis tou-
 » tes sortes de desordres dans vostre
 » Palais & dans vos terres ; mais ce-
 » luy qui en estoit le principal au-
 » teur, & qui excitoit tous les autres,
 » vient d'estre puni ; c'est Antinoüs
 » seul qui nous portoit à toutes ces
 » violences & à ces injustices, & en
 » cela il sacrifioit bien moins à l'a-
 » mour qu'à l'ambition, il vouloit
 » regner à Ithaque, & s'assurer du
 » throsne par la mort du Prince vos-
 » tre fils. Jupiter n'a pas permis qu'il
 » ait executé ses pernicieux desseins ;
 » il a receu le salaire dû à ses crimes ;
 » épargnez presentement vos sujets.

nous vous serons toujours fidelles, «
 nous vous dédommagerons de tout «
 le dégast que nous avons fait, nous «
 vous donnerons des troupeaux, de «
 l'or & de l'airain jusqu'à ce que «
 vous soyez satisfait; jusques-là vos- «
 tre colere est juste. «

Ulysse jettant sur luy un regard
 terrible, luy dit : Eurymaque, «
 quand vous me donneriez tous les «
 biens que vous possédez chacun en «
 particulier, & que vous en adjou- «
 teriez de plus grands encore, je ne «
 retiendrois pas mon bras : je ne se- «
 ray satisfait qu'après m'estre rassasié «
 de vengeance & avoir puni tous les «
 Poursuivants. Vous n'avez qu'à «
 vous deffendre, ou à prendre la «
 fuite, mais je ne croy pas qu'au- «
 cun de vous eschappe à mon juste «
 ressentiment. «

Ces mots portent la terreur dans
 l'ame de tous ces Princes & lient
 leurs forces. Eurymaque leur dit,
 Mes amis, n'attendons aucun quar- «

» tier de cet homme irrité, car puis-
» qu'il est maistre de l'arc & du car-
» quois, aucune de ses fleches ne luy
» fera infidelle, & il ne cessera de ti-
» rer qu'il ne nous ait tous tuez les
» uns après les autres. Ranimons
» donc nostre courage, mettons l'es-
» pée à la main, opposons ces tables
» à ses fleches, & jettons-nous tous
» ensemble sur luy pour tâcher de
» le chasser de son poste, & de nous
» faire jour pour sortir & pour ap-
» peller du secours; c'est le seul mo-
» yen de mettre cet inaposteur en es-
» tat de se servir aujourd'huy pour
» la derniere fois de son arc & de ses
» fleches. En parlant ainsi il tire son
» espée & se lance sur Ulysse avec de
» grands cris. Ulysse le prévient &
» luy perce le cœur d'une fleche. Eu-
» rymaque percé lasche son espée,
» tombe sur la table tout couvert de
» sang, renverse les plats, la coupe
» & le siege, & empoigne la poussie-
» re en combattant contre la mort;

une éternelle nuit ferme ses paupières.

Amphinome se jette sur Ulysse l'espée à la main, voulant forcer le passage, mais Telemaque le perce de sa pique par derrière entre les deux espaulles ; le fer de sa pique sort par devant ; Amphinome tombe avec un grand bruit sur le visage. Telemaque se retire en même temps, laissant sa pique dans le corps d'Amphinome, car il craignoit que s'il s'arrestoit à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitast de ce moment pour se jeter sur luy & ne le perçast de son espée. Il s'approche de son pere, & luy dit :
 Mon pere, je vais vous apporter «
 tout à l'heure un bouclier, deux ja- «
 velots & un casque, je m'armeray «
 aussi, & j'armeray de même nos «
 deux pasteurs ; les armes sont ne- «
 cessaires, sur-tout dans un combat «
 si inégal. «

Allez, mon fils, répondit Ulys- «

» se, apportez-moy ces armes pen-
 » dant que j'ay encore icy, assez de
 » fleches pour me deffendre, mais ne
 » tardez pas, car on forceroit enfin
 » ce poste, que je deffends seul.

Telemaque sans perdre un moment monte à l'appartement où estoient les armes. Il prend quatre boucliers, huit javelots & quatre casques-ornez de leurs aigrettes, va rejoindre Ulysse, s'arme auprès de luy, & fait armer les deux pasteurs. Ulysse avoit desja employé presque toutes ses fleches, & aucune n'estoit partie inutilement de sa main. Il s'estoit fait autour de luy un rempart de morts. Quand il n'eut plus de traits, il pendit son arc à une colonne qui estoit dans le vestibule mesme dont il occupoit l'entrée, prend son bouclier, arme sa teste d'un casque orné d'aigrettes au dessus desquelles flotloit un grand pennache, & prend deux javelots.

Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement, d'où on descendoit dans la cour; cette porte estoit si bien fermée, qu'on ne l'appercevoit presque pas; Ulysse commande à Eumée de la bien garder, ce qui n'estoit pas difficile, car il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Agelaüs, qui vit qu'il n'y avoit pour eux aucune autre ressource que de forcer ce passage, s'escrie :

Mes amis, quelqu'un de vous n'ira-t-il point par cette petite porte appeller le peuple à nostre secours ! c'est le seul moyen de nous dérober à la fureur de cet ennemi si terrible.

Melanthius prenant la parole, dit : Agelaüs, ce que vous proposez n'est pas praticable, car outre qu'il y a encore la porte de la cour, le passage de cette fausse porte est si estroit, qu'un homme seul suffit pour le défendre. Mais attendez

- » un moment, je vais vous apporter
- » des armes, car je ne doute pas qu'
- » Ulyffe & son fils ne les ayent ser-
- » rées dans leur appartement.

Il part en même temps, monte dans l'appartement d'Ulyffe par un escalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Pourfuivants.

- Quand Ulyffe vit ses ennemis ainsi armez, il sentit son courage abbattu & ses forces diminuées, car l'affaire devenoit difficile. Se tournant donc vers Telemaque, il luy dit : Mon fils, ou nous sommes trahis par quelque une des femmes du Palais, ou c'est icy une suite de la perfidie de Melanthius.

- » Mon pere, répondit Telemaque, c'est un effet de mon imprudence, & il ne faut accuser que moy, qui, en fortant, ay oublié de fermer la porte, & me suis contenté de la pousser, je devois y pren-

dre mieux garde ; mais il faut pré-
 venir les suites fascheuses que cette
 faute pourroit avoir. S'adressant
 donc à Eumée, il luy dit : Allez,
 Eumée, allez promptement fermer
 la porte, & tachez d'esclaircir si ce
 sont les femmes du Palais qui nous
 trahissent, en assistant nos ennemis,
 ou si c'est Melanthius ; je soubçon-
 ne plustost ce dernier.

Pendant qu'ils parloient de la
 sorte, Melanthius estoit remonté à
 l'appartement pour en apporter des
 armes ; Eumée, qui s'en apperçut,
 se raprocha d'Ulysse en mesme
 temps, & luy dit : Voilà l'homme
 que nous avions soubçonné avec
 justice ; il va remonter, voulez-
 vous que je le tuë, ou que je vous
 l'amene, afin que vous le punissiez
 vous-mesme de toutes ses perfidies !

Ulysse luy dit : Eumée, nous
 soutiendrons Telemaque & moy
 l'effort de tous ces ennemis, quel-
 que méchants qu'ils soient. Allez,

» Philoëtius & vous, suivez le per-
 » fide, jetez-le à terre, liez-luy par
 » derriere les pieds & les mains en-
 » semble, & l'attachant par le milieu
 » du corps avec une corde, élevez-le
 » jusqu'au haut d'une colonne près
 » du plancher, fermez bien la por-
 » te, & le laissez-là tout en vie souf-
 » frir long-temps les peines qu'il a
 » meritées.

Les Pasteurs executent ponc-
 tuellement cet ordre ; ils montent
 après Melanthius & se cachent pour
 l'attendre. Ce perfide fouille dans
 tous les coins pour chercher des ar-
 » mes. Ils se tiennent tous deux en
 » embuscade aux deux costez de la
 » porte en dehors. Ce malheureux,
 » après avoir cherché par-tout, sort
 » portant d'une main un beau casque
 » & de l'autre un vieux bouclier tout
 » couvert de rouille, & qui avoit
 » servi autrefois au heros Laërte pen-
 » dant qu'il estoit jeune, mais on l'a-
 » voit negligé depuis ce temps-là &

ses courroyes estoient toutes usées.
 Quand il voulut passer le seuil de
 la porte, Eumée & Philoëtus se
 jettent sur luy, le prennent par les
 cheveux & le remencent dans la
 chambre où ils le jettent à terre,
 luy attachent par derriere les pieds
 & les mains ensemble, & le liant
 d'une bonne corde, ils le guident
 au haut d'une colonne près du
 plancher, & en sortant, Eumée luy
 dit d'un ton moqueur, Mon pau-
 vre Melanthius, tu vas passer la
 nuit bien commodément dans un
 bon lit & tel que tu le merites.
 Quand l'aurore sortira du sein de
 l'Océan, elle ne pourra se dérober
 à ta vûë, tu en apperceveras les
 premiers rayons, & tu ne manque-
 ras pas de partir pour amener aux
 Poursuivants l'élite de tes trou-
 peaux à l'ordinaire.

En parlant ainsi ils le laissent
 dans ces durs liens, ferment bien la
 porte, prennent le casque & le bou-

clier & vont rejoindre Ulyffe. Voi-
là donc en un petit espace tous ces
guerriers, qui ne respirent que le
sang & le carnage, quatre d'un
costé & une nombreuse troupe de
l'autre. La fille de Jupiter, Minerve
s'approche des premiers sous la
figure de Mentor. Ulyffe ravi de
» le voir, luy dit : Mentor, venez me
» deffendre, secourez vostre compa-
» gnon d'armes que vous avez tou-
» jours aimé, & n'oubliez pas ce que
» j'ay fait pour vous en tant de ren-
» contres, nous sommes de mesme
» âge tous deux.

Il parla ainsi, quoyqu'il se dou-
tast bien que c'estoit la guerriere
Minerve. Mais les Poursuivants le
menaçoient de leur costé, & Age-
laüs, fils de Damastor, luy cria :
» Mentor, qu'Ulyffe ne vous sédui-
» se pas par ses paroles, & qu'il ne
» vous oblige pas à combattre contre
» nous pour le secourir, car si vous
» l'assistez, je vous promets qu'après

que nous les aurons tuez son fils & «
 luy, vous ferez la victime de nostre «
 ressentiment; vous payerez de vos- «
 tre teste le secours que vous luy au- «
 rez donné, & après vostre mort, «
 nous confondrons tous vos biens «
 avec ceux d'Ulysse que nous parta- «
 gerons; nous chasserons de vostre «
 maison vos fils & vos filles, & nous «
 ne souffrirons pas que vostre fem- «
 me trouve un asyle dans Ithaque, «
 nous l'envoyerons dans quelque «
 pays éloigné.

Ces paroles insolentes excite-
 rent la colere de Minerve, elle tan-
 ça Ulysse & luy marqua en ces ter-
 mes son indignation: Quoy donc, «
 Ulysse, n'avez-vous plus de cou- «
 rage ni de force! N'estes-vous plus «
 cet Ulysse qui a combattu tant «
 d'années pour Helene contre les «
 Troyens, qui les a battus en tant «
 de rencontres, & qui en a fait un «
 carnage affreux! Avez-vous ou- «
 blié que c'est par vos conseils que «

» la grande ville de Troye a esté pri-
 » se ! N'est-ce que lorsqu'il s'agit de
 » deffendre vostre Palais, vos biens,
 » vostre femme, que vous n'avez
 » plus la mesme valeur ! Approchez
 » & voyez ce que je vais faire pour
 » vous; vous allez connoistre aujour-
 » d'huy, par la deffaite de vos en-
 » nemis, quel homme est Mentor
 » quand il s'agit de marquer à ses
 » bienfaiteurs sa reconnoissance.

La Déesse ne donna pourtant
 pas encore la victoire à Ulysse, el-
 le se contenta d'exciter son coura-
 ge & celui de son fils, après quoy
 elle disparut & s'envola au haut
 du plancher de la salle, semblable
 à une hirondelle.

Agelaüs, voyant Mentor parti,
 exhorte ses compagnons, & il est
 secondé par Eurynome, Amphi-
 medon, Demoptoleme, Pisandre &
 Polybe, qui estoient les plus vail-
 lants de ceux qui restoit & qui
 combattoient encore pour deffen-

dre leur vie. Tous les autres avoient
esté tuez. Agelaüs haussant la voix,
dit : Mes amis , cet homme , tout «
furieux qu'il est , ne sera pas long- «
temps en estat de nous resister ; «
voilà Mentor parti après n'avoir «
fait que de vaines menaces. Ils ne «
sont que quatre qui deffendent l'en- «
trée de la porte , c'est pourquoy ne «
lancez pas tous ensemble vos jave- «
lots , vous ne feriez que vous nuire ; «
que les six premiers qui sont à vos- «
tre teste , tirent seuls sur Ulysse ; car «
si Jupiter nous accorde la grace de «
le tuer , il ne faut pas nous mettre «
en peine des autres , nous en au- «
rons bon marché. »

Ils obéissent à cet ordre , les six
plus braves lancent les premiers
leurs javelots sur Ulysse , mais Pal-
las les détourne & les rend inutiles.
L'un frappe le chambranle de la
porte , l'autre perce la porte mes-
me , un troisième donne dans la mu-
raille , qui est esbranlée du coup.

Ulyſſe voyant que tous les coups des Pourſuivants avoient eſté vains , dit à ſa petite troupe ,

- » Tirons tous quatre enſemble ſur
- » nos ennemis , qui après tous les
- » maux qu'ils nous ont faits , en veulent encore à noſtre vie , mais taſ-
- » chons de mieux viſer.

En meſme temps ils lancent tous leurs javelots , & aucun ne part inutilement de leurs mains. Demoptoleme eſt tué par Ulyſſe , Euryade par Telemaque , Elatus par Eumée , & Piſandre par Philoëtius.

Quand les Pourſuivants virent que ces quatre de leurs plus braves chefs eſtoient tuez , ils ſe retirerent au fond de la ſalle ; Ulyſſe & ſes compagnons quittent leur poſte & les vont attaquer avec les meſmes javelots qu'ils arrachent du corps de ceux qu'ils ont tuez. Le combat recommence avec une nouvelle furie ; les Pourſuivants lancent

encore leurs javelots avec aussi peu de succès, car Minerve les détourne encore ; mais à une seconde décharge Amphinome blesse Télémaque à la main fort légèrement ; le fer ne fit qu'emporter la peau, & Ctesippe blessa Eumée ; son javelot volant par dessus son bouclier, luy effleura le haut de l'espaule & alla tomber à terre derrière luy.

Ulysse & ses compagnons firent payer bien cherement à leurs ennemis ces legeres blessures, Ulysse tua Eurydamas, Télémaque fit mordre la poussière à Amphimedon, Eumée se dessit de Polybe, & Philœtius choisit pour sa victime Ctesippe, & en le frappant au milieu de l'estomac, il l'insulta en ces termes : Fils de Polytherse, qui n'as
 mes qu'à vomir des injures, ne cesses plus à ton emportement & à ta
 folie, qui te rendent si insolent & si
 hautain, & apprends enfin à estre
 plus modeste dans tes discours, en

» te soumettant aux Dieux, qui sont
 » plus puissants que les hommes.
 » Voilà le present que je te fais pour
 » le pied de bœuf dont tu régulas
 » Ulysse qui mendoit dans sa mai-
 » son.

Ainsi parla ce fidelle pasteur.
 Ulysse ayant joint le fils de Dama-
 stor, le perça de sa pique; Telema-
 que enfonça la sienne dans le ven-
 tre de Leocrite; le fer déchire ses
 entrailles & sort par l'épine du dos;
 Leocrite tombe sur sa playe & frap-
 pe rudement la terre du front.

Alors Minerve fait paroître au
 haut du plancher de la salle son E-
 gide qui porte la terreur & la mort.
 Cette vûë rend éperdus les Pour-
 suivants & jette le desespoir dans
 leur ame. Ils courent dans la salle
 sans sçavoir ce qu'ils font, comme
 un troupeau de taureaux que les
 taons ont piquez dans quelque prai-
 rie pendant un des plus chauds
 jours de l'esté. Ulysse & ses com-

D'HOMERE. *Liv. XXII.* 454

pagnons fondent sur eux comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oiseaux, qui fuyant les rets qu'on leur a tendus dans la plaine, s'envolent par troupes; ces éperviers en font un carnage horrible, car ces bandes timides ne peuvent ni se défendre ni se retirer, & les assistants prennent un merveilleux plaisir à cette chasse. Tels Ulysse & ses compagnons poursuivent les Princes dans la salle, frappant à droit & à gauche. On n'entend que cris, que gémissements, tout est plein de confusion & de désordre, & le plancher de la salle est inondé de sang.

Leodes se jettant aux pieds d'Ulysse, luy dit : Généreux Ulysse, je vous embrasse vos genoux; laissez-vous fléchir; ayez pitié de ma jeunesse; les femmes de vostre Palais me rendront témoignage que je ne leur ay jamais rien dit ni rien fait qui

» pust les offenser. Je m'opposois
 » mesme toujours aux insolences des
 » autres Poursuivants, & je taschois
 » de les retenir, mais ils refusoient
 » d'esconter mes remontrances, c'est
 » pourquoy ils ont receu le salaire
 » qu'ils ont merité. Mais pour moy
 » qui fais innocent & qui n'ay fait
 » auprès d'eux que la fonction de
 » devin, periray-je aussi comme les
 » coupables! Est-ce-là la récompense
 » des bonnes actions!

Ulysse le regardant avec des
 yeux pleins de colere, luy dit :
 » Puisque tu faisois auprès d'eux la
 » fonction de devin, combien de fois
 » as-tu souhaité dans mon Palais
 » qu'il n'y eust jamais de retour pour
 » moy! Combien de fois mesme as-
 » tu prédit qu'on ne devoit plus m'at-
 » tendre, te flattant que tu épouse-
 » rois ma femme, & que tu en aurois
 » des enfans! c'est pourquoy tu n'é-
 » viteras pas la mort, qui sera le prix
 » de tes fausses prédictions & de tes
 » folles esperances.

Ayant ainsi parlé, il leve de terre l'espée qu'Agelaiüs avoit laissé tomber en mourant, & luy abat la teste qui tombe sur la poussiere, en prononçant quelques mots mal articulez.

Le chantre Phemius, qui estoit forcé de chanter devant les Pour-suivants, cherchoit à éviter la mort dont il estoit menacé. Il se tenoit près de la fausse porte de la salle, sa lyre entre les mains; il déliberoit en luy-mesme s'il sortiroit de la salle par cette petite porte pour aller se refugier à l'autel de Jupiter domestique qui estoit dans la cour, & sur lequel Laërte & Ulysse avoient fait brusser les cuisses de tant de taureaux; ou plustost s'il iroit se jeter aux genoux d'Ulysse. Ce dernier parti luy parut le meilleur. Il met sa lyre à terre entre une grande urne & le siege où il estoit assis, & se jettant aux pieds d'Ulysse, il embrasse ses ge-

noux, en luy adreſſant ces paroles,
» Fils de Laërte, vous me voyez à
» vos pieds, ayez pitié de moy, don-
» nez-moy la vie. Vous auriez une
» douleur amere & un cuiſant re-
» pentir, ſi vous aviez tué un chan-
» tre qui fait les délices des hommes
» & des Dieux. Je n'ay eu dans mon
» art d'autre maître que mon genie;
» c'eſt Dieu meſme qui par ſes inf-
» pirations m'a enſeigné toutes ſor-
» tes de chants. Je ſuis preſt de chan-
» ter devant vous comme devant un
» Dieu, c'eſt pourquoy épargnez-
» moy, ſauvez-moy la vie pour voſ-
» tre propre intereſt. Le Prince voſ-
» tre fils pourra vous dire que je ne
» ſuis venu dans voſtre Palais ni vo-
» lontairement ni par aucun intereſt
» pour chanter devant ces Princes
» après leur repas, mais qu'ils m'y
» ont forcé & entraîné malgré moy.
» Pouvois-je reſiſter à des Princes
» ſi fiers, qui avoient en main l'au-
» torité & la force !

Telemaque l'entendant, se hâta
de parler à Ulyſſe, Retenez voſtre «
bras, mon pere, luy dit-il, & ne le «
ſouillez pas du ſang d'un innocent; «
ſauvons auſſi la vie au heraut Me- «
don, qui a toujours eu ſoin de «
moy pendant mon enfance; mais «
je crains bien qu'il n'ait deſja eſté «
tué par Eumée ou par Philoëtius, «
ou que vous-meſme vous ne l'ayez «
enveloppé dans voſtre vengeance «
avec les coupables qui ont eſté les «
victimes de voſtre fureur. «

Medon entendit ces paroles a-
vec un tres grand plaisir. Il eſtoit
tapi ſous un ſiege, & pour ſe dé-
rober à la mort, il s'eſtoit couvert
d'une peau de bœuf nouvellement
dépoüillé. Il ſort en meſme temps
de ſon aſyle, tire la peau qui le ca-
choit & va ſe jeter aux pieds de
Telemaque, & luy adreſſe cette
priere: Mon cher Telemaque, je «
ſuis ce Medon dont vous avez re- «
connu la fidelité & le zele, prenez- «

» moy sous vostre protection, & em-
 » ployez-vous pour moy auprès du
 » Roy vostre pere, afin que dans sa
 » colere, il ne me punisse pas des de-
 » sordres que les plus insolents de
 » tous les hommes ont commis dans
 » son Palais, & du peu de respect que
 » ces insensez ont eu pour vous &
 » pour la Reyne,

Ulysse luy répondit en souf-
 » riant, Ne craignez rien Medon ;
 » mon fils vous a garenti de ma fu-
 » reur & vous a sauvé la vie, afin
 » que vous reconnoissiez, & que
 » vous appreniez aux autres combien
 » les bonnes actions sont plus utiles
 » que les mauvaises. Sortez de cette
 » salle Phemius & vous ; tirez-vous
 » du milieu de ce carnage, & allez
 » vous asseoir dehors pendant que je
 » vais achever ce qui me reste enco-
 » re à faire.

Ils sortent tous deux sans diffé-
 rer & vont dans la cour s'asseoir
 près de l'autel de Jupiter, regardant

dant de tous costez , & ne pouvant encore se rasseurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image leur estoit toujours presente.

Ulysse chercha dans toute la salle pour voir si quelqu'un des Pour-
suivants ne s'estoit point caché pour se dérober à sa vengeance. Il les vit tous estendus sur la poussiere, couverts de sang , & haletant encore, comme des poissons que des pêcheurs ont tirez de leurs filets & jettez sur le rivage , & qui entassez sur le sable aride, desirant les ondes qu'ils viennent de quitter , & sont réduits à la derniere extremite par la chaleur & la sécheresse de l'air qui leur oste la vie. Les Pursuivants, entassez de mesme les uns sur les autres , rendent les derniers sours.

Alors le prudent Ulysse dit à
Telemaque, Mon fils, allez appeler Eurycleé, afin que je luy donne mes ordres.

Telemaque ouvre la porte , & haussant la voix , il appelle Euryclée , & luy dit : Euryclée , vous qui avez l'inspection sur toutes les femmes du Palais, descendez, mon pere veut vous parler, & vous donner ses ordres. Euryclée obéit; elle ouvre les portes de l'appartement qu'elle avoit toujours tenu fermées , descend & vient se rendre auprès d'Ulysse conduite par Telemaque. Elle trouve ce Prince environné de morts & tout couvert de sang & de poussiere; comme un lion qui vient de dévorer un taureau dans un pasturage , dont la gueule & la criniere sont dégouttantes de sang , & dont on ne peut soutenir la veüe, tel parut Ulysse ; ses yeux estoient encore comme des esclairs, & le sang, dont il estoit couvert, le rendoit un objet terrible.

Quand Euryclée vit tout ce carnage , elle se mit à jetter de grands

cris de joye sur ce grand exploit,
 mais Ulyſſe la retint, & luy dit :
 Euryclée, renfermez voſtre joye «
 dans voſtre cœur, & ne la faites pas «
 eſclater davantage ; il y a de l'im- «
 pieté à ſe réjoûir du malheur des «
 hommes & à les inſulter après leur «
 mort. Ces Princes ont haſté ſur «
 eux la vengeance divine par leurs «
 mauvaiſes actions, car ils commet- «
 toient toutes fortes de violences & «
 d'injuſtices, & n'avoient aucun reſ- «
 pect pour les eſtrangers que la for- «
 tune amenoit près d'eux, voilà «
 pourquoy ils ont attiré ſur eux un «
 ſort ſi funeſte. Mais comptez-moy «
 preſentement les femmes du Palais «
 qui ont participé à leurs crimes, & «
 celles qui ont fait leur devoir & «
 qui ſont demeuré fidelles. «

Euryclée luy dit : Mon fils, je «
 vous diray la verité ſans aucun dé- «
 guiſement. Vous avez dans voſtre «
 Palais cinquante femmes à qui «
 nous avons appris à travailler à «

» toutes fortes d'ouyrages , & que
 » nous avons tafché d'accoutumer à
 » la fervitude avec beaucoup de dou-
 » ceur. De ces cinquante il y en a
 » douze qui ont foulé aux pieds les
 » bienséances les plus indispensables,
 » & qui n'ont eu aucun refpect pour
 » moy ni mefme pour la Reyne. Le
 » Prince voftre fils eftoit trop jeune
 » pour avoir de l'autorité, & la Rey-
 » ne ne fouffroit pas qu'il euf avec
 » elles aucun commerce. Mais per-
 » mettez que je remonte prompte-
 » ment, & que j'aille annoncer cette
 » grande nouvelle à Penelope, à qui
 » un Dieu favorable vient d'envoyer
 » un doux fommeil.

» Ne la réveillez pas encore, re-
 » partit Ulyffe, il n'eft pas temps,
 » faites feulement venir icy les fem-
 » mes qui ont manqué au refpect &
 » à la fidelité qu'elles luy devoient.

Euryclée quitte Ulyffe en mef-
 me temps pour aller faire descen-
 dre ces femmes, & Ulyffe ayant

appelé Telemaque & les deux pasteurs, il leur dit : Commencez à emporter ces morts ; faites-vous aider par les femmes, & quand vous aurez bien lavé & nettoyé avec de l'eau & des éponges les sieges & les tables, & bien balayé le plancher & remis tout en bon estat, vous ferez sortir ces femmes, & les ayant menées entre le dongeon & la cour, vous leur osteriez la vie, afin que par leur sang elles expient toutes les débauches dont elles ont deshonoreré mon Palais.

Comme il parloit ainsi, ces douze femmes descendirent faisant de grands cris & le visage couvert de larmes. Elles se mirent d'abord à emporter les morts qu'elles entassoient sous les portiques de la cour. Ulysse les hastoit luy-mesme & les forceoit d'emporter ces corps qui leur estoient auparavant si agréables. Après qu'elles eurent lavé & nettoyé les sieges & les tables, Te-

Telemaque & les deux pasteurs se mirent à balayer la salle, & les femmes emportoient les ordures dehors. Quand tout fut propre, ils exécuterent le dernier ordre d'Ulyffe ; ils firent sortir les femmes, & les enfermerent entre le dongeon & la cour, d'où elles ne pouvoient échapper en aucune maniere. Là Telemaque adresse la parole aux deux pasteurs, & leur dit :

- » Il ne faut point faire finir par
- » une mort honorable des creatures
- » qui nous ont couverts d'opprobre
- » la Reyne & moy par la vie infame
- » qu'elles ont menée & par tous les
- » desordres qu'elles ont commis.

Il dit, & en mesme temps elles furent attachées à une corde, qu'on tendit d'une colonne à la pointe du dongeon. Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux colets qu'on leur a tendus, & que leur gourmandise les a empêché de voir ; de mesme ces mal-

heureuses se trouverent prises aux lacets que leur intemperance leur avoit cachez.

Cette horrible execution faite, ils firent descendre Melanthius dans la cour près du vestibule, & là ils luy couperent le nez & les oreilles, & après l'avoir horriblement mutilé pour assouvir leur ressentiment, ils luy offerent la vie.

Ils se laverent ensuite les pieds & les mains, & se rendirent auprès d'Ulysse pour luy apprendre qu'il estoit délivré de tous ses ennemis.

Ulysse ordonne à Euryclée de luy apporter du feu & du soulfre, dont on se fert pour les expiations, Je veux, luy dit-il, purifier mon « Palais : il luy ordonna aussi d'aller « en mesme temps faire descendre Penelope avec toutes ses femmes & toutes les esclaves.

Ce que vous dites est tres juste, « mon fils, reprit Euryclée, mais per- « mettez auparavant que je vous ap- «

» porte un manteau & une tunique;
» ne vous presentez pas à la Reyne
» avec ces vieux haillons ; cela se-
» roit horrible , & vous luy feriez
» peur.

» Faites ce que je vous dis, reprit
» Ulysse, apportez-moy auparavant
» le soufre & le feu. Elle obéït, &
Ulysse luy-mesme parfuma la cour,
la salle & le vestibule. Cependant
Euryclée va annoncer cette gran-
de nouvelle à toutes les femmes
& les faire descendre dans la salle.
Elles descendent toutes avec des
flambeaux allumez , & se jettant
à l'envi au cou de ce Prince, elles
luy temoignent leur zele & leur
tendresse ; elles luy baissent la teste,
les espaules, les mains. Ulysse les
reconnut toutes , & il répondit à
leurs caresses par des larmes & par
des sanglots.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XXII.

Page 431. **U** *Lyſſe ayant quitté ſes haillons*] Il ne quitte que ſes haillons de deſſus qui luy tenoient lieu de manteau, qui ne luy auroit pas laiſſé les bras libres, car il ne ſe met pas tout nud.

Saute ſur le ſeuil de la porte] Il ſe tient ſur la porte afin de n'eſtre pas enveloppé, & pour empêcher qu'aucun des Pourſuivants ne puſt ſortir & appeller du ſecours. Il paroît que Platon a eſté frappé de ce paſſage, car il l'a remarqué avec pluſieurs autres dans ſon Dialogue intitulé *Ion*, où Socrate dit : *Allons donc, Ion, dites-moy encore, je vous prie, & ne me cachez rien de tout ce que je vous demanderay ; quand vous recitez emphatiquement ces vers heroïques, & que vous raviffez vos auditeurs, en leur repreſentant ou Ulyſſe qui ſaute ſur le ſeuil de la porte, qui ſe fait connoiſtre aux Pourſuivants, & qui verſe à ſes pieds ſes fleches, ou Achille*

V. v

qui se lance sur Hector , ou que vous recitez quelques endroits les plus touchants d'Andromaque, d'Hecube ou de Priam, estes-vous alors de sang rassis , ou estes-vous transporté hors de vous-mesme ! Et plein d'enthousiasme , vous imaginez-vous estre present aux choses que vous dites , à Ithaque , à Troye , ou par tout ailleurs où se passent les choses dont vous parlez ! Tom. 1. pag. 535.

Verse à ses pieds toutes ses fleches] Car par là il les avoit plus à la main , & il estoit plus aisé de les prendre à terre que de les tirer du carquois à mesure qu'il en auroit à faire.

Page 432. *Eh , qui auroit pû croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillant qu'il fust , eust pû concevoir le temeraire dessein]* Homere par ces paroles releve extremement l'audace d'Ulysse , & en mesme temps il guerit , s'il m'est permis de parler ainsi , le peu de vraysemblance de ce grand exploit , car il fait voir qu'il a bien vû qu'il paroistroit incroyable , & qu'il n'y a que la force de la verité qui l'oblige à le raconter tel qu'il est. Ainsi il en establit la verité sur son peu de vraysemblance mesme. Si le Critique moderne, dont j'ay si souvent parlé, avoit bien pris garde à toutes les précautions qu'Homere a prises pour sauver le peu de vraysemblance qui est dans cet exploit d'Ulysse , il auroit admiré la sagesse

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXII. 467
du Poëte, bien-loin de le condamner comme il a fait. Mais pour bien admirer il faut sentir.

Mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique]
On voit presentement le bon effet que produit la prudence d'Ulyffe, qui a eu la précaution de faire enlever toutes les armes de la salle du festin.

Ne pouvant donc se venger de luy par la force, ils ont recours aux injures] Mais ils avoient leurs espées, ne pouvoient-ils donc pas mettre l'espée à la main, & tous ensemble aller sur Ulyffe, qui n'auroit eu le temps que d'en tuer un ou deux, & les autres l'auroient accablé par le nombre. Ils prennent enfin ce parti, mais sans succès, parce qu'ils n'ont ni cœur ni teste.

Page 433. *Malheureux estrange, luy disent-ils, tu es bien grossier de blesser ainsi les gens]* Car ils croyent, comme Homere va nous le dire, qu'il a tué Antinoüs par mégarde & qu'il visoit ailleurs. Et cela est fondé sur ce qu'il leur a dit : *Je me propose un autre but, un but tout nouveau ;* ils s'imaginent sur cela qu'Ulyffe, pour faire voir son adresse, vise à quelque endroit de la salle.

Chacun parloit ainsi, car ils pensoient tous]
Eustathe nous apprend que cet endroit a paru suspect aux anciens Critiques, parce qu'ils trouvoient ridicule que tous les Pour-
suivants disent la mesme chose, comme si

c'estoit un chœur de Tragedie, & que dans ces occasions, c'est la coutume d'Homere de dire, *ainsi parla quelqu'un*. Mais cette critique est tres mal fondée. Comme les Pour suivants trompez par le discours d'Ulysse pensoient tous qu'il avoit tué Antinoüs par mégarde, Homere peut fort bien leur faire dire tous ensemble ce qu'ils ont tous pensé. Cela convient mesme mieux au trouble & au desordre qui regne icy.

Lasches, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de Troye] Ces mots *des rivages de Troye*, font une grande impression sur l'esprit des Pour suivants, car ils estoient informez des grands exploits qu'Ulysse avoit faits à cette guerre, & ils sçavoient que ce grand succès estoit dû à sa prudence, à son courage & à ses conseils.

Page 434. *Si vous estes veritablement Ulysse Roy d'Ithaque*] Le discours d'Eury-maque est tres adroit. Il ne defavoüe point le fait, mais il en rejette la faute sur celui qui vient d'estre tué, car les morts ont toujours tort; il represente à Ulysse qu'il doit épargner ses sujets, & il luy promet un dédommagement convenable.

C'est Antinoüs seul qui nous portoit à toutes ces violences] Mais pourquoy serviez-vous l'ambition d'Antinoüs, & pourquoy manquiez-vous de fidelité à vostre Prince legitime!

Épargnez presentement vos sujets] Cela est specieux, car un Prince qui destruit ses sujets, se destruit luy-mesme, il verse son propre sang. Mais des sujets qui manquent à leur devoir, meritent encore plus d'estre punis que des estrangers.

Page 435. *Nous vous dédommagerons de tout le dégast que nous avons fait*] Cela répare le tort, le dommage; mais l'insolence, l'injustice, le crime, la majesté du Prince violée, tout cela ne doit-il pas estre réparé?

Page 436. *Opposons ces tables à ses fleches*] Il veut qu'on prenne ces tables & qu'on s'en serve comme de boucliers, & ce conseil n'estoit pas mauvais. Ce passage prouve que tous les Poursuivants ne mangeoient pas à une seule & mesme table.

Pour tascher de le chasser de son poste, & de nous faire jour pour sortir] Pourquoi ne dit-il pas, *pour l'accabler sous le nombre & pour le tuer*? Cela est bien plus naturel, mais il n'ose seulement concevoir cette pensée; la valeur d'Ulyssé & son nom l'ont tellement intimidé, qu'il ne pense qu'à se faire jour pour sortir & pour appeller du secours.

Et pour appeller du secours] Car outre que les Poursuivants avoient un grand parti parmi le peuple, il estoit bien naturel que tous ceux d'Ithaque prissent la deffense de ces Princes contre un estranger, avant qu'ils eussent le temps de le reconnoistre & d'es-

claircir que c'estoit Ulyffe.

Page 437. *Mais Telemaque le perce de sa pique*] Le premier exploit de Telemaque c'est de sauver la vie à son pere, & non content de cela, il luy donne encore un bon conseil, de forte qu'il paroist desja digne fils d'Ulyffe, en alliant comme luy la prudence à la valeur.

Par derrière entre les deux espaulles] Il me semble qu'Eustathe prend fort mal cette action, & qu'il en juge plustost en Archevesque qu'en Soldat. Il dit que ce Prince étant encore novice au mestier de la guerre, & n'osant pas envisager le combat de front, frappe Amphinome par derrière; qu'après l'avoir frappé, il s'ensuit saisi de peur & laisse sa pique, en quoy il ressemble à un homme qui abandonne son bouclier, & qu'enfin la peur aiguissant encore son esprit, luy fait imaginer cet expedient d'aller chercher des armes, car la necessité est toujours ingenieuse. Voilà le sens de la Remarque d'Eustathe. Mais elle me paroist tres injurieuse à Telemaque. Ce n'est point à moy à juger de ces fortes d'actions, il me semble cependant que celle-cy est en mesme temps une action de courage & de prudence. Dans un combat si inégal, Telemaque n'est pas obligé à s'astreindre au point d'honneur qui s'observe dans les combats singuliers. Dans ces occasions on frappe comme on peut, cela est in-

différent. Il laisse sa pique dans le corps de son ennemi, parce qu'en la tirant il donneroit le temps à quelqu'un des Princes de le blesser pendant qu'il estoit desarmé & sans deffense. D'ailleurs il n'a plus besoin de sa pique, puisqu'il va chercher d'autres armes, & bien-loin que cet expedient d'aller chercher ces armes luy soit suggeré par la peur, il est l'effet d'une tres grande prudence.

Page 439. *Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement*] Les anciens Grecs appelloient *ἐποδύπλιον* une demi-porte qui n'avoit point de seuil & qui rasoit le plancher. Ulysse qui sçavoit tous les estres de son Palais, s'avise fort sagement de faire garder cette porte par Eumée, car c'estoit le seul endroit par où on pouvoit descendre dans la cour, & de-là sortir dans la rue, le vestibule estant occupé.

Page 440. *Il part en mesme temps, monte dans l'appartement des armes par un escalier dérobé*] Il y avoit donc dans cette salle outre la fausse porte, *ἐποδύπλιον*, dont il vient de parler, une autre porte, un autre escalier dérobé par où on montoit à l'appartement où estoient les armes, & c'est aussi ce que signifie *ἀναρρῶντας μεγάροιο*, car voicy comme Hesychius l'a expliqué. *Α'ναρρῶντας μεγάροιο, τὰς τῆς οἰκίας διόδους, ὅν τῶς ὑπερώοις οἰκοῖς. πόρτας δὲ οἷον φημι καὶ καὶ ἀνοίγματα*

Ce mot ἀνὰ πύλας μαζὰ ποιο signifie des passages de la maison par où on monte dans les appartements hauts, & on les appelle πύλας, comme qui diroit des ruptures, des ouvertures. Cela est fort bien jusqu'icy, mais il reste encore une grande difficulté ; comment Melanthius, qui peut monter par cet escalier dérobé à l'appartement des armes, ne peut-il pas de-là sortir dans la cour & aller appeler du monde ? Cela me paroist tres embarrassant, & je vois mesme que les Anciens en ont esté en peine, car Eustathe nous avertit que pour se tirer de cet endroit, ils avoient fait un plan où ils avoient marqué le vestibule qu'occupoit Ulysse, la fausse porte que gardoit Eumée, l'escalier dérobé par où Melanthius estoit monté à l'appartement des armes où l'on pouvoit aller par deux differents endroits, la cour & tout le reste, & que l'on voyoit encore ce plan dans les anciens Manuscrits. Je voudrois bien que cela se fust conservé jusqu'à nostre temps : pour moy je m' imagine que par l'escalier dérobé on pouvoit monter à l'appartement des armes, & qu'il y avoit quelque porte de corridor qui empeschoit qu'on ne pust descendre dans la cour par le grand escalier, & que Telemaque avoit fermé cette porte.

Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Pourchuyants] Je voy dans Eustathe qu'A-

ristarque avoit marqué cet endroit comme un endroit suspect, parce qu'il n'est pas possible qu'un homme seul porte douze boucliers & douze casques. Mais en vérité la faute seroit trop grossière si Homere avoit voulu dire qu'il les porta tous à la fois. Il a voulu faire entendre apparemment qu'il fit deux ou trois voyages, & il le fait entendre même dans la suite, comme on va le voir.

C'est un effet de mon imprudence, & il ne faut accuser que moy] Il y a bien du courage à avouer ainsi une faute si capitale. Il avoit oublié de fermer la porte de la chambre où estoient les armes, & il ne s'estoit pas souvenu qu'on y pouvoit monter par l'escalier dérobé.

Page 441. *S'adressant donc à Eumée, il luy dit, Allez, Eumée*] Telemaque aime mieux envoyer Eumée que d'y aller luy-même, & il préfère de partager le peril avec son pere. S'il y estoit allé luy-même, on auroit pû l'accuser de n'estre pas fâché de profiter de cette occasion d'éviter le combat.

Pendant qu'ils parloient de la sorte, Melanthius estoit remonté à l'appartement] Ce passage prouve clairement, à mon avis, que Melanthius n'avoit pas porté toutes les armes à une seule fois, & qu'il avoit fait plus d'un voyage, car Eumée le voyant revenir, dit à Ulysse, *Voilà l'homme, &c.* & il conjecture qu'il va remonter.

Nous soutiendrons, Telemaque & moy, l'effort de tous ces ennemis, &c. Allez, Philœtius & vous] Quand Eumée sera parti, qui empêchera les Poursuivants de se saisir de la fausse porte qu'il gardoit ! C'est une difficulté à laquelle Ulysse a desja pourvû, en disant, *Nous soutiendrons Telemaque & moy l'effort de tous ces Poursuivants.* Car il fait entendre par-là que Telemaque prendra la place d'Eumée, & qu'il gardera ce passage étroit. Quand on examine à fond les paroles d'Homère, la lumière se répand par-tout & les difficultez s'évanouissent, car on trouve qu'il a tout vû & tout prévû.

Page 442. *Portant d'une main un beau casque & de l'autre un vieux bouclier]* Mœlanthius, en fouillant par tout, n'avoit plus trouvé qu'un casque & un bouclier. Il n'y avoit donc dans ce cabinet des armes d'Ulysse que dix-sept casques, autant de boucliers & vingt javelots. Il ne faut pas douter qu'il n'y eust aussi des cuirasses, mais Homère n'en parle pas, parce qu'en cette occasion elles ne pouvoient estre d'aucun usage.

Page 443. *Et tu ne manqueras pas de partir pour amener aux Poursuivants l'élite de tes troupeaux à l'ordinaire]* C'est une raillerie tres amere pour luy reprocher la diligence qu'il faisoit en partant de grand matin pour amener à ces Princes ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupeaux.

Page 444. *Voilà donc dans un petit espace tous ces guerriers qui ne respirent que le sang & le carnage, quatre d'un costé, &c.*] Homere ne permet pas à son Lecteur d'oublier un moment la qualité de ce combat & l'inégalité du nombre. C'est pourquoy il dit avec une simplicité historique, *quatre d'un costé & une nombreuse troupe de l'autre.* Mais pour faire voir que ce desavantage du nombre est bien réparé, il ajoute avec un grand art, la fille de Jupiter, Minerve, s'approche des premiers.

Page 445. *Elle tança Ulysse, & luy marqua en ces termes son indignation*] On voit assez clairement qu'icy Minerve n'est que le courage & la prudence d'Ulysse mesme. Ce heros piqué de l'insolente audace des Pour-suivants, se fait des reproches & se gronde de ce qu'il est si lent à les punir. Ce discours est grand & noble.

N'êtes-vous plus cet Ulysse qui a combattu tant d'années pour Helene contre les Troyens] Cela est tres fort, un homme qui a combattu neuf ans entiers pour la femme d'un autre, ne combattra-t-il pas un moment pour la sienne!

Page 446. *Et s'envola au haut du plancher de la salle comme une hirondelle*] On doit estre accoutumé dans Homere à ces fictions de Dieux qui paroissent sous la figure d'oyseaux, & voicy, à mon avis, l'origine de

ces fictions. Comme ces peuples superstitieux prenoient pour la marque de la présence d'un Dieu quelque oyseau qui leur paroïssoit dans quelque moment critique, peu à peu ils s'estoient accoutumez à croire que le Dieu qui les secouroit, avoit pris la figure de cet oyseau ; ou peut-estre mesme que c'est la Poësie qui a habillé poëtiquement cette premiere idée.

Page 447. *Ne lancez pas tous ensemble vos javelots, vous ne feriez que vous nuire*] Cet ordre est fort prudent, tant de gens qui tirent à la fois ne peuvent que se nuire, il faut que les premiers tirent les premiers & ensuite les autres.

Lancent les premiers leurs javelots sur Ulysse] Autre ordre fort sage, quand la victoire dépend de la deffaite du chef, c'est à luy seul qu'il faut viser. C'est ainsi que le Roy de Syrie combattant contre Achab Roy d'Israël, qui avoit appellé à son secours le Roy Josaphat, dit à tous les Capitaines de sa cavalerie de ne combattre contre grand ni petit que contre le seul Roy d'Israël: *Rex autem Syriæ præceperat Ducibus equitatus sui, dicens, Ne pugnetis contra minimum aut contra maximum, nisi contra solum Regem Israël.* 2. Paralip. 13. 30. Ce qu'ils firent, le Roy d'Israël fut tué, & la guerre finit ce jour-là mesme, *Et finita est pugna in die illo.*

Page 448. *Ulysse & ses compagnons quit-*

rent leur poste] Il n'auroit pas esté honneste que le combat eust fini sans qu'Ulysse & ses compagnons fussent sortis de leur poste. Ils en sortent donc, mais ils ne sortent qu'à propos, lorsque les plus braves des Pour suivants sont morts, & que le reste n'est plus tant à craindre.

Page 449. *Ne cede plus à ton emportement & à ta folie, qui te rendent si insolent & si hautain, & apprends enfin*] Cette aver tissement donné à un homme qui va mourir, renferme une raillerie bien plus amere que s'il avoit le temps d'en profiter.

Page 450. *Voilà le present que je te fais pour le pied de bœuf*] Nous avons vû à la fin du xx. Liv. que ce Cresippe jetta à la teste d'Ulysse un pied de bœuf, il en reçoit presentement le salaire, Philoëtius luy donne un grand coup de pique au travers de l'estomac, & en le perçant, il luy dit: *Voilà le present que je te fais pour le pied de bœuf*. Et Eustathe nous apprend que ce mot, *τοῦ ποδὸς ξεινίου*. *Voilà le present pour le pied de bœuf*, a esté depuis en Grece un proverbe qu'on appliquoit à ceux qui recevoient le salaire du mal qu'ils avoient fait. Homere a fourni sa langue de beaucoup de proverbes, comme *la grace du Cyclope*, *les lettres de Bellerophon*, & une infinité d'autres, & cela n'arrive qu'aux grands Poëtes.

Alors Minerve fait paroistre au haut du

plancher de la salle son Egide] Après que tous les plus braves des Pourſuivants ſont morts, Homere ne s'amuſe plus à deſcrire le combat contre les autres, il ſe contente de peindre la terreur dont ils ſont ſaiſis, & pour cela il a recours à cette idée ſi poétique de Minerve, qui du haut du plancher fait paroître ſon Egide, cette terrible Egide dont il a fait une ſi magnifique deſcription dans le v. Liv. de l'Iliade : *Autour de laquelle on voit la terreur, la déroute, la diſcorde, la fureur, les attaques, les pourſuites, le carnage & la mort, & qui a au milieu la teſte de la Gorgone, cette teſte énorme & formidable dont on ne ſçauroit ſoutenir la vue, prodige eſtonnant du pere des Immortels.* Dès que cet épouventable bouclier paroît aux yeux des Pourſuivants, ce n'eſt plus un combat, c'eſt une horrible boucherie. Et voilà ce qu'Homere a voulu marquer.

Comme un troupeau de taureaux que les taons ont piqué dans quelque prairie] Pour exprimer la terreur des Pourſuivants, Homere ſe ſert de deux comparaiſons; par celle des taureaux piqués par les taons, il marque ſeulement leur agitation & leur fuite, & par celle des oyſeaux, il marque leur foibleſſe & leur timidité. D'un autre coſté par celle des taons il marque la fureur & l'acharnement d'Ulyſſe & de ſes compagnons, & par celle des éperviers, leur courage & leur

superiorité. C'est pour faire sentir la justesse des idées. Le Poète par cette belle Poësie égaye & délasse bien son Lecteur attristé & fatigué du recit historique de ce grand combat.

Page 451. *Comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oyseaux*] Ce passage me paroît tres considerable, & j'y trouve une chose que je m'estonne que personne n'ait remarquée avant moy, car j'y trouve qu'Homere connoissoit la chasse que nous appellons *du vol*, c'est à dire, la chasse avec des oyseaux de proie, mais autrement faite qu'on ne la fait aujourd'huy, & voicy comme ce passage nous indique qu'elle se faisoit. On tendoit dans la plaine des filets qu'Homere appelle *ρέσια*, *des nûes*. Les chasseurs estoient disposez sur les hauteurs voisines avec des faucons. Quand les oyseaux, chassés de ces hauteurs, descendoient dans la plaine, ils trouvoient ces filets, & pour les éviter, ils s'envoloient par troupes. Alors on laschoit ces faucons, qui tombant sur ces bandes, en faisoient un grand carnage, car elles ne pouvoient ni se deffendre à cause de leur foiblesse, ni se retirer de peur des filets qu'on leur avoit tendus, c'est pourquoy Homere adjoute que *les assistants prenoient un merveilleux plaisir à cette chasse*. Ces derniers mots ne permettent pas de douter que ce Poète ne describe

icy la chasse du vol. Il ne reste qu'à faire voir que νέφια, nûées, signifie des filets, & c'est ce qu'Eustathe a reconnu: *Le moi νέφια, dit-il, signifie icy le lieu des nûées, ou plustost selon les Anciens, il signifie une sorte de filets, que le Poëte comique (Aristophane) appelle νεφελαί, des nûées. Dans ce passage, μα' νεφελαί μα' δίκτυα, j'en jure par mes nûées, c'est à dire, par mes rets, par mes filets. Et c'est ce qu'Hesychius n'a pas oublié de marquer: Νέφια, dit-il, νέφη, νέφια σκίοεντα, καὶ λίνα θροαπικά. Le moi νέφια signifie les nûées du ciel, comme dans ce mot du Poëte, νέφια σκίοεντα. Et il signifie aussi des filets de chasse. Eustathe ajoute à la Remarque que l'usage de ces filets de chasse appelez νέφια, nûées, estoit encore connu de son temps en plusieurs pays, où l'on appelloit nephelastie, le lieu des nûées, l'endroit où l'on faisoit cette chasse avec ces filets, ἴστον, dit-il, ὡς ἔγνωται μέχρι καὶ νῦν ἢ τῶν θροαπικῶν νεφελῶν χρησις πολλοῖς, παρ' οἷς καὶ νεφελοστάσια ὁ τόπος τῆς πιάυτης διὰ δικτύων θήρας λέγεται. Au reste le mesme Eustathe a fait autrement la construction de ce vers, νέφια πλώουσιν ἵενται. Il veut que les oyseaux craignant les faucons, se jettent dans les filets, νέφια ἵενται. Mais c'est faire trop de violence au texte, qui joint νέφια avec πλώουσιν, *craignant les filets*. Pour revenir à cette chasse du vol, il est certain qu'il y a une infinité de choses sur*

sur la chasse des Anciens qui nous sont inconnus. Il seroit à souhaiter que quelque sçavant homme entreprist un ouvrage sur cette matiere qui est tres agréable. Il trouveroit un grand nombre de choses curieuses dont il pourroit l'enrichir. Par exemple, M. Dacier m'a fourni une particularité bien remarquable, c'est que les Anciens chassoient le cerf avec des oyseaux & des filets, de la mesme maniere qu'Homere décrit icy la chasse dont il parle. Cela paroist manifestement par un passage d'Arrian, liv. 2. chap. 1. où en parlant de la folie des hommes, qui placent mal leurs craintes, il dit : *Λοιπὸν ἡμεῖς τὸ τῶν ἐλάφων πάρομεν, ὅτε φοβοῦνται φθύνουσι αἱ ἐλαφοὶ τὰ πῖνα, ποδὶ τρέπονται; καὶ πρὸς πνᾶ (τόπον) ἀναχωροῦσιν ὡς ἀσφαλῆ; πρὸς τὰ δίκτυα, καὶ οὕτως ἀπώλλωνται, ἐναλλάξουσι τὰ φοβερά καὶ τὰ θαρράλεια, &c.* Au lieu que nous sommes comme les cerfs, car les cerfs, lorsqu'ils craignent les oyseaux qui sont prests à fondre sur eux, & qu'ils veulent les éviter, où fuyent-ils! où vont-ils chercher un asyle pour se mettre à couvert? dans les filets; & ils perissent ainsi en prenant malheureusement le change, & en placeant mal leur crainte & leur confiance, car ils prennent pour sûr ce qui est veritablement dangereux, & pour dangereux ce qui est sûr.

Et les assistants prennent un merveilleux plaisir à cette chasse] Le Grec dit mot à mot,

Et les hommes se divertissent fort à cette chasse: c'est à dire, que cette chasse est tres agreable & tres divertissante, ce qui prouve parfaitement mon explication, car en effet cette chasse devoit estre tres plaisante. Le texte pourroit signifier aussi, Et les chasseurs font une chasse tres abondante. J'aime mieux le premier sens.

Page 452. *Je m'opposois mesme toujours aux insolences des autres Pour suivants]* C'est le temoignage qu'Homere luy a desja rendu dans le Livre precedent, *C'estoit le seul, dit-il, qui s'opposast à toutes les violences des Pour suivants.* Cependant il est enveloppé dans la punition des autres, parce que, quoyque moins méchant, il ne laissoit pas d'estre coupable.

Puisque tu faisois auprès d'eux la fonction de devin] Puisqu'il estoit devin il devoit estre plus avisé, & prévoyant le retour d'Ulyse & les malheurs que ce retour devoit faire tomber sur la teste des Pour suivants, il devoit les avertir, ou du moins se séparer d'eux & renoncer à sa poursuite; mais c'estoit un de ces faux devins, de ces faux prophetes que les Princes de ces temps-là aimoient à tenir près d'eux, afin qu'ils leurs dissent toujours des choses agreables. Nous en voyons de grands exemples dans nos Livres saints.

Page 453. *S'il sortiroit de la salle par cette petite porte]* Car cette fausse porte n'est

toit plus gardée, parce qu'il n'y avoit plus d'ennemis.

Page 454. *Si vous aviez tub un chancre qui fait les délices des hommes & des Dieux*] Il y a dans le Grec : *Qui chante pour les hommes & pour les Dieux*. C'est à dire, un chancre qui est également instruit des choses divines & humaines. Remarquez, dit fort bien Eustathe, que dans ce que Phemius dit icy de luy-mesme, Homere fait bien entendre qu'il sçavoit ce que sont les grands Poëtes comme luy. Ce sont des philosophes, c'est à dire, des hommes instruits des choses divines & humaines, ce qui est énigmatiquement caché sous ces paroles, *Qui chante pour les hommes & pour les Dieux*. Un homme qui n'a pas ce fonds, ne sera jamais grand Poëte. Cela ne suffit pas encore, escoutons ce qu'adjoute Phemius.

Je n'ay eu dans mon art d'autre maistre que mon genie] Phemius dit cela tout en un mot, αὐτοδίδακτος, enseigné par moy-mesme, n'ayant eu d'autre maistre que moy-mesme. Mais pourquoy Phemius dit-il cela ? est-ce une chose qui doive fort toucher Ulysse ? Ouy sans doute, car les hommes qui sont devenus excellents par la seule force de leur genie, sont plus respectables que ceux qui ont des qualitez qui ne sont que le fruit de l'estude qu'ils ont faite auprès des maistres. Aristote a fort bien dit, αὐτοφύεῖς ἢ ἐκ τῶν μα

σου, χαλεπώτερον γὰρ. *Le naturel est au dessus de l'acquis, car il est plus rare & plus difficile. C'est pourquoy le Poëte dit, Je n'ay eu d'autre maistre que moy-mesme. Et c'est ce qui fait le plus grand éloge des Poëtes. Il ne suffit pas qu'un Poëte soit un grand Philosophe, qu'il soit instruit des choses divines & humaines, il faut encore qu'il n'ait eu d'autre maistre que son genie, qu'il soit αὐτοδίδακτος, que ce soit son seul genie qui l'ait instruit, qu'il soit Συμύσθητες, comme dit fort bien Eustathe, car la Poësie ne s'enseigne point. Mais afin qu'on ne se trompe point sur le mot αὐτοδίδακτος, qui n'a d'autre maistre que son genie, il adjoute ce qui suit.*

C'est Dieu mesme qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants.] Comme ce mot αὐτοδίδακτος, je n'ay eu d'autre maistre que mon genie, pouvoit estre mal expliqué, & faire croire que l'homme pouvoit devenir Poëte par ses propres forces & par son estude, Homere adjoute: C'est Dieu mesme qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants, pour faire entendre que ce genie naturel qui fait les Poëtes, est un genie divin, c'est à dire, que Dieu luy-mesme a formé & nourri, cui meus divinior. (Horat.) Sans cet esprit divin toute la doctrine est inutile, & il n'y aura jamais de Poëte. Eustathe a remarqué que Pindare, qu'il appelle καλὸς ἀοιδὸς Πίνδαρος, a pro-

fié de cet endroit d'Homere, qu'il a connu la difference qu'il y a entre le ſcavant & le Poëte, & que ce n'eſt que le genie qui fait le Poëte excellent, & qu'il ſ'eſt attribué ces caracteres qu'Homere donne aux grands Poëtes. C'eſt lorsqu'il dit dans ſon Ode 23 des Olymp.

..... Σοφὸς δὲ πᾶν

ἢ αἰδώς φῶς.

Μακρὸς δὲ λόγος

Μακρολογία, κλέμενός ἐστι,

Ἀκράτεια γὰρ πῦός ἐστιν.

L'excellent Poëte eſt celui qui ſçait beaucoup de choſes naturellement (par ſon ſeul genie) ceux qui ont appris des autres ne ſont que des jafeurs qui, comme des corbeaux, croiſſent ſans fin & ſans ceſſe. Platon eſt d'accord avec Homere, car il reconnoiſt que les Poëtes ſont des hommes inspirez. Et Ariſtote, conforme en cela avec Platon, aſſûre que pour réuſſir dans la Poëſie, il faut un genie excellent, ou eſtre furieux. *Poëtique*, chap. 18. L'excellent genie eſt ce genie inſtruit & éclairé naturellement, & au deſſaut de ce genie la fureur ſaiſiſſant l'ame, produit les mêmes effets que l'excellente nature. Le monde ſeroit délivré de beaucoup de méchants Poëtes, ſi ceux qui croient l'eſtre, vouloient bien s'examiner ſur ces grands caracteres donnez par le plus excellent des Poëtes, & reconnus & avouez enſuite par les

plus grands Philosophes.

Je suis prest de chacier devant vous comme devant un Dieu] Voicy une flaterie bien touchante & qui ne devoit pas déplaire à Ulysse, puisque, comme Eustathe le remarque, c'est la mesme dont il s'estoit servi dans l'autre de Polypheme, Liv. ix. lorsqu'offrant à ce monstre de son vin, il luy dit qu'il a apporté le peu qui luy en restoit pour luy faire des libations comme à un Dieu. οὐδ' αὖ νοῖσι τὸ πέρον. Mais Ulysse parloit à un monstre feroce, au lieu que Phemius parloit à un homme qui ressembloit veritablement à un Dieu. Voilà pourquoy cette louange a un succès bien different, & fait que sa priere est exaucée, car les Dieux se laissent appaiser & flechir, comme il dit dans le premier Livre de l'Iliade, *μολπή Θεοὶ ἰλάσονται*. Et ce que Phemius dit icy à Ulysse, c'est ce qu'Homere a accompli, *il a chanté devant Ulysse comme devant un Dieu*. Car il a chanté sa prudence, sa patience invincible & la valeur qui tenoient plus du Dieu que de l'homme.

C'est pourquoy espargnez-moy, sauvez-moy la vie pour vostre propre interest] C'est une fin admirable qui vient parfaitement après les grands éloges qu'il a donnez à son art. Puisque le Poëte est un homme si merveilleux, qu'il fait les délices des Dieux & des hommes, qu'il n'a d'autre maistre que son

genie, & qu'il est l'organe de Dieu même qui l'inspire, & qu'il est en état de chanter devant un Prince comme devant un Dieu, ce Prince doit l'espargner, le menager, le protéger pour sa propre gloire. Car que deviendra cette gloire s'il le laisse perir ! Je suis charmée de cet endroit, qui en relevant les avantages de la Poésie, nous présente une Poésie si charmante & si admirable, & qui prouve tout ce qu'il en dit.

Que je ne suis venu dans vostre Palais ni volontairement ni par aucun interest] Un grand Poète ne va pas de son gré prophane son art à divertir des Princes débauchez & injustes. Il n'y va pas non plus pour en obtenir des récompenses, en rendant sa muse la mercenaire des gens incapables de profiter de ses préceptes & indignes d'entendre ses chants divins. C'est une leçon pour les Poètes.

Page 455. *Il s'estoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé*] Eustathe remarque qu'il avoit pris une peau toute fraîche pour se mieux couvrir, car une peau fraîche estant souple, le couvroit par-tout comme un habit, ce qu'une peau sèche n'auroit pû faire. Mais Homere peut fort bien avoir marqué cette particularité, parce que dans cette salle il ne pouvoit y avoir que des peaux de bœufs tuez & dépouillez de ce jour-là.

Page 456. *Afin que dans sa colere il ne*

me punisse pas des desordres que les plus insolents de tous les hommes ont commis] Ce tour est fort adroit, & en mesme temps fort naturel; les innocents ne doivent pas estre punis avec les coupables.

Afin que vous reconnoissiez & que vous appreniez aux autres combien les bonnes actions sont plus utiles que les mauvaises] Car rien n'est plus propre à faire sentir cette verité, qu'un innocent sauvé seul d'un si grand carnage. C'est dans ce mesme esprit que Noé est appelé par saint Pierre *le heraut de la justice. Justicie præco.* En effet, qui est-ce qui annonce mieux la justice de Dieu & la difference qu'il met entre l'innocent & le coupable, qu'un juste seul sauvé avec la famille parmi tous les hommes du monde entier submergez sous les eaux du déluge?

Page 457. *Regardant de tous costez & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort*] La parole qu'Ulysse vient de leur donner n'est pas capable de les rassurer, l'image du carnage affreux qu'ils viennent de voir ne scauroit s'effacer si promptement de leur esprit. Cela est bien dans la nature.

Et haletant encore, comme des poissons que des pescheurs ont tirez de leurs filets & jettez sur le rivage] Les Anciens ont remarqué, comme Eustathe nous l'apprend, que c'est icy le seul endroit d'Homere où il soit

clairement parlé de la pesche avec des filets, car le passage du v. Liv. de l'Iliade où Sarpedon dit à Hector, *Qu'il doit aller par tous les rangs exhorter les troupes à faire ferme, de peur que tout à coup ils ne se trouvent pris comme dans un filet*, *ὡς ἐν ψήϊσι λίθες ἀλόνει*, ce passage, dis-je, peut estre expliqué des filets tendus aux oyseaux ou aux bestes, au lieu que celui-cy expose nettement la pesche aux filets, & par-là on voit qu'elle estoit tres ancienne en Grece. Elle ne l'estoit pas moins en Egypte, car peu de temps après Homere nous voyons le prophete Isaïe en faire mention comme d'une chose tres commune. * *Et mœrebunt piscatores, & ligebunt omnes mittentes in flumen hamum, & expendentes rete super faciem aquarum emarcescent.* Les pescheurs seront affliges, ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve pleureront, & ceux qui estendent leurs filets sur la surface des eaux seront confondus. Au reste cette comparaison merite d'estre louée pour sa grande justesse, car les Poursuivants sont pris dans les filets de leurs ennemis comme les poissons dans les filets des pescheurs, & ils sont jettez morts ou mourants sur le plancher comme les poissons sur le rivage.

* Il parle de l'Egypte.

Par la chaleur & la sécheresse de l'air] Le Grec dit, *par le soleil*. Homere sçavoit, comme dit fort bien Eustathe, que ce n'est pas l'air seulement qui fait mourir les poissons

hors de l'eau, mais la chaleur & la sécheresse qui sont opposées à l'humidité.

Page 458. *Comme un lion qui vient de dévorer un taureau dans un pasturage*] Eustathe fait icy une remarque tres judicieuse, & à laquelle les Poëtes doivent faire quelque attention; il dit que les comparaisons sont aussi rares dans le Poëme de l'Odyssée, qu'elles sont frequentes & abondantes dans l'Iliade. Et cette difference vient de la difference du sujet. Le sujet de l'Iliade est grand & fournit des actions heroïques, qui demandent d'estre rendues sensibles par la grandeur des idées & par l'évidence des images & des comparaisons; au lieu que le sujet de l'Odyssée est un sujet moral qui ne demande qu'à estre expliqué simplement. Et une marque seure que c'est la grandeur des choses ou leur singularité qui attire les comparaisons, c'est que le xxi. Liv. qui est d'un ton plus élevé que les autres & plus approchant du ton de l'Iliade, a presque luy seul plus de comparaisons que tous les autres ensemble. Nous en avons desja vû trois, celle des bœufs piquez par des taons; celle de la chasse du vol; celle des éperviers qui fondent sur des volées d'oyseaux; celle des poissons pris dans des filets & jettez sur le rivage. En voicy une quatrième du lion qui vient de dévorer un taureau. Et bien-tost nous en allons voir une cinquième, qui est.

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXII. 491
des grives ou des colombes prises aux lacets.
Rien ne marque plus la sagesse d'Homère
que sa conduite dans l'effor qu'il donne ou
qu'il refuse à son imagination, selon les ma-
tières qu'il traite.

Elle se mit à jeter de grands cris de joye]
C'est ce que signifie icy *βλολύξαι*. J'en ay fait
une Remarque ailleurs.

Page 459. *Il y a de l'impiété à se réjouir
du malheur des hommes]* Voilà un grand sen-
timent. Après le plus estonnant de tous les
exploits, Ulysse est si éloigné de se glorifier
& de s'applaudir de ce grand succès, qu'il ne
veut pas même qu'on en fasse esclater sa
joye. Il reconnoist que cela est moins dû à
son bras qu'à la colere de Dieu qui a voulu
executer ses vengeances: pieté, humanité,
moderation, tout est dans ce sentiment.

Page 460. *Et la Reyne ne souffroit pas
qu'il eust avec elles aucun commerce]* Grande
marque de la sagesse de Penelope. Et c'est
en même temps la justification de Telema-
que, de ne s'estre pas opposé à l'insolence de
ces femmes, comme Eustathe l'a remarqué.

Ne la réveillez pas encore, repartit Ulysse]
Il n'estoit pas encore temps que Penelope
descendist de son appartement, car il ne fal-
loit pas exposer à ses yeux ce spectacle hor-
rible, & moins encore devoit-on la faire as-
sister à la mort de ses femmes qu'on va faire
mourir. Ces raisons sont tres fortes & tres

naturelles. Et par leur moyen Homere ménage une reconnoissance plus surprenante & plus merveilleuse, qui sera le sujet du Livre suivant.

Page 461. *Et les ayant menés entre le dongeon & la cour*] Le Grec dit : *Entre le tholus & le mur de la cour*. Didyme nous apprend que le Tholus estoit un petit bastiment rond qui estoit dans la basse-cour & dont le toit finissoit en pointe, & où l'on serroit tous les ustenciles du menage, tout ce qui serroit à la cuisine & au buffet. C'est de là que les Atheniens appellerent *Tholus* le bastiment où s'assembloient les Prytanes & où se tenoient les Greffiers.

Vous leur osterez la vie] Aujourd'huy nous trouvons affreux qu'un Prince donne à son fils mesme le soin d'une si terrible execution, mais telles estoient les manieres de ces temps-là. Les Princes estoient les maistres de faire punir les coupables par ceux qu'ils vouloient choisir, & ils ne trouvoient pas que cela fust indigne de leurs fils mesmes. Nous en trouvons des exemples bien respectables dans la sainte Escriture. Quand Gedeon eut fait prisonniers Zebée & Salmana, Roys de Madian, il ordonne à Jether, son fils aîné, de tirer son espée & de les tuer en sa presence, Jether, qui estoit trop jeune, eut peur, & Gedeon les tua luy-mesme : *Dixitque Jether primogenito suo, surge & interfice eos.*

qui non eduxit gladium, timebat enim, quia adhuc puer erat Surrexit Gedeon, & interfecit Zebée & Salmana. Judic. 8. 20.

21. Cette coutume ne fut-elle pas longtemps à Rome sous les Empereurs! Malgré cela je voudrois bien qu'Homere ne l'eust pas suivie, qu'il eust donné à Ulysse, & encore plus à Telemaque, un sentiment moins inhumain, & qu'il eust épargné à son Lecteur l'idée d'une execution si affreuse.

Page 462. *Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux collets qu'on leur a tendus*] Homere ne pouvoit mieux faire entendre que par cette comparaison le genre de mort dont on punit ces malheureuses, ni presenter sous cette comparaison une morale plus instructive & plus vraie. Il a décrit au long cette execution, mais ce qui réussit dans sa langue paroistroit trop affreux dans la nostre, c'est pourquoy j'ay abrégé & adouci ce passage dans la Traduction.

Page 463. *De luy apporter du feu & du soufre, dont on se sert pour les expiations*] Voicy une maniere de purification fort simple avec le feu & le soufre sans aucunes paroles. De toute ancienneté le soufre a esté employé à cet usage, nous en avons une preuve bien authentique dans le Livre de Job, 18. 15. où Baldad, parmi les maledictions qui doivent tomber sur les impies, met celle cy: *Habitent in tabernaculo illius serpentes*

*ejus qui non est, aspergatur in tabernaculo
 ejus sulphur. Les compagnons de celuy qui
 n'est plus, habiteront dans sa maison, & on
 y répandra le souffre. C'est à dire, que l'im-
 pie & ses enfants periront, seront extermin-
 nez dans leur maison; que cette maison
 passera à ses compagnons, heritiers estran-
 gers, & que ces estrangers la purifieront avec
 le souffre, comme Ulysse purifie icy son Pa-
 lais après le meurtre des Poursuivants. On
 ne scauroit trouver un passage qui éclair-
 cisse mieux celuy de Job que ce passage
 d'Homere. Des impies s'estoient emparez du
 Palais d'Ulysse, ils en estoient les maistres,
 ils y sont tuez; Ulysse, qu'ils regardoient
 comme un estranger & qui estoit devenu
 comme leur compagnon, s'y reestablit, & le
 purifie avec du souffre. Pline, en parlant des
 vertus du souffre, n'oublie pas son usage pour
 les purifications: *Habet & in religionibus lo-
 cum ad expiandas suffitu domos.* Liv. 30.
 chap. 15.*

Argument du Livre XXIII.

EUryclée va éveiller Penelope & luy apprendre le retour d'Ulysse, & la mort des Poursuivants ; Penelope la traite de folle & refuse de la croire. Sur les nouvelles assurances de cette nourrice, elle prend le parti de s'imaginer que c'est quelque Dieu vengeur qui a puni ces Princes. Enfin elle descend de son appartement sans estre persuadée. Première entrevüe d'Ulysse & de Penelope tres froide : Telemaque reproche à sa mere ses froideurs ; elle se justifie. Ulysse ordonne des danses dans sa maison, afin que les passants croient que Penelope se remarie. Minerve redonne à ce Prince tous les traits de sa jeunesse & le rend encore plus beau. Il revient devant la Reyne, qui refuse encore de le reconnoistre, & elle en dit des raisons. Enfin sur ce qu'elle parle d'un certain lit qu'Ulysse s'estoit fait, ce Prince décrit ce lit, & en dit des particularitez qui ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de la Reyne ; elle le reconnoit, luy donne des marques d'un veritable amour & luy demande pardon des précautions outrées qu'elle a prises ; précautions qui marquent sa grande vertu, & qui font le procès aux femmes,

qui en pareille occasion ont esté trop cre-
dules. Nuit prolongée par Minerve pour
leur donner plus de temps d'estre ensemble.
Ils vont se coucher, & s'entretiennent de
ce qu'ils ont souffert. Ulysse raconte ses
avantures depuis son départ de Troye. A
la pointe du jour Ulysse se leve, s'arme &
fait armer son fils & ses deux bergers, &
sort avec eux d'Ithaque pour aller à sa
maison de campagne se faire connoistre à
son pere, & Minerve les enveloppe d'un
nuage qui les empesche d'estre vus.



L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE XXIII.

EURYCLEE transportée de joye, monte à l'appartement de la Reyne pour luy annoncer qu'Ulysse est dans son Palais. Le zele luy redonne toutes les forces de sa jeunesse ; elle marche d'un pas ferme & assuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princesse, & se penchant sur sa teste, elle luy dit : Eveillez-vous, ma chere Penelope, ma chere fille, pour voir de vos propres yeux ce que vous desirez depuis tant d'années, & que vous

» n'osiez presque plus esperer ; Ulysse
 » est enfin revenu ; il est dans ce Pa-
 » lais ; il a tué tous les Princes qui
 » commettoient tant de desordres
 » dans sa maison , qui consumoient
 » son bien, & qui traitoient son fils
 » avec tant d'insolence.

La sage Penelope éveillée par
 » ce discours, luy répond : Ma chere
 » Euryclée, les Dieux vous ont osté
 » l'esprit ; il dépend d'eux de rendre
 » folle la personne la plus sensée, &
 » de la plus insensée d'en faire une
 » sage. Ils ont voulu exercer sur vous
 » leur pouvoir , car jusqu'icy vous
 » avez esté un modèle de bon sens
 » & de prudence. Pourquoi venez-
 » vous me tromper dans mon afflic-
 » tion, en me donnant une nouvelle
 » si fausse ! Pourquoi venez-vous
 » troubler un sommeil si doux, qui
 » en fermant mes yeux à la lumiere,
 » suspendoit toutes mes douleurs ! Je
 » n'ay point encore dormi d'un som-
 » meil si profond & si tranquille de-

puis le jour fatal que mon cher «
Ulyffe est parti pour aller à cette «
malheureuse Troye , dont le seul «
nom me remplit d'horreur. Re- «
tournez-vous-en. Si toute autre «
de mes femmes estoit venuë m'é- «
veiller & me tromper d'une si «
cruelle maniere , je ne l'aurois pas «
renvoyée sans luy marquer mon «
indignation ; mais vostre grand âge «
& l'affection que je sçay bien que «
vous avez pour moy , sont pour «
vous une bonne sauve-garde. «

Ma chere Penelope , je ne vous «
trompe point, je vous dis la verité, «
Ulyffe est de retour ; c'est l'estran- «
ger mesme à qui vous avez parlé, «
& que l'on a si maltraité dans cette «
maison ; il s'estoit desja fait con- «
noître à Telemaque, mais ce jeune «
Prince, par un effet de sa sagesse, «
dissimuloit pour cacher les desseins «
de son pere, & pour luy donner le «
temps de les executer & de se ven- «
ger de ses ennemis. «

Elle dit. Penelope ouvre son cœur à la joye, saute de son lit, embrasse sa chere nourrice, & le visage
 » couvert de larmes, Je vous conjure,
 » re, ma chere Euryclée, luy dit-elle,
 » dites-moy s'il est vray qu'Ulysse
 » soit de retour comme vous m'en
 » assurez. Comment a-t'-il pû seul
 » se deffaire de tous ces insolents, qui
 » estoient toujours ensemble & en si
 » grand nombre !

» Je ne sçaurois vous le dire, re-
 » partit Euryclée, car je ne l'ay pas
 » vû, & on n'a pas eu le temps de
 » m'en instruire, j'ay seulement en-
 » tendu le bruit du combat & les cris
 » & les gemissemens des mourants
 » & des blesez. Nous estions toutes
 » dans le fond de nostre appartement,
 » transies & troublées de frayeur, &
 » j'avois eu soin de bien fermer les
 » portes. Quand l'affaire a esté finie,
 » Ulysse a envoyé vostre fils m'appeller, je suis descendue bien viste.
 » J'ay trouvé Ulysse au milieu de

D'HOMERE. *Liv. XXIII.* 501

tous les Princes morts entassez çà «
& là les uns sur les autres. Vous «
auriez esté ravié de voir ce heros «
tout couvert de sang & de pouf- «
siere, comme un lion qui vient de «
faire un carnage horrible au milieu «
d'un troupeau. On a desja empor- «
té de la salle tous les morts, & on «
les a mis à la porte de la cour. «
Ulysse purifie son Palais avec du «
feu & du soulfre, & il m'a envoyé «
vous appeller. Venez donc, ma «
Princesse, descendez avec moy, afin «
que vous vous rassassiez tous deux «
de joye & de plaisir, après tant de «
maux & de chagrins dont vous «
avez esté accablez. Voilà enfin ce «
grand desir accompli ; Ulysse est «
de retour plein de vie ; il est dans «
son Palais ; il vous retrouve, il re- «
trouve son fils, & il a tiré une vèn- «
geance esclatante de tous ces fiers «
Poursuivants qui vouloient le des- «
honorer. «

Ma chere Euryclée, repart Pe- «

» nelope, que l'excès de vostre joye
 » ne vous fasse pas grossir nos succès,
 » vous sçavez combien le retour
 » d'Ulysse seroit agréable à toute sa
 » maison, & sur-tout à moy & à son
 » fils, qui est le seul fruit de nostre
 » mariage. Mais ce sont des contes;
 » ce que vous me rapportez-là n'est
 » point vray comme vous le dites,
 » ce n'est point Ulysse, c'est quel-
 » qu'un des Immortels, qui ne pou-
 » vant souffrir les violences & les
 » mauvaises actions de ces Princes
 » leur a donné la mort, car ils ne
 » respectoient personne; ils confon-
 » doient l'homme de bien avec le
 » méchant, & fouloient aux pieds
 » l'hospitalité, l'humanité & la justi-
 » ce, & c'est par leur folie qu'ils ont
 » attiré sur eux la vengeance divine.
 » Mais pour mon cher Ulysse il a
 » perdu loin de la Grece toute espe-
 » rance de retour, il a perdu la vie.
 » Que venez-vous de dire, ma
 » chere fille, luy dit Eurycleé? Vous

vous opiniaistrez à asseurer que le «
 Prince vostre mary ne reviendra «
 jamais, quand on vous assure qu'il «
 est revenu, & qu'il est près de son «
 foyer. Voulez-vous donc estre tou- «
 jours incredule ! Permettez que je «
 vous donne une autre preuve bien «
 sensible de la verité de ce que je «
 vous dis : hier quand je luy lavois «
 les pieds par vostre ordre, je recon- «
 nus la cicatrice de la playe que luy «
 fit autrefois un sanglier sur le mont «
 Parnasse. Je voulus d'abord crier «
 & vous le dire, mais il me mit la «
 main sur la bouche, & par une pru- «
 dence, dont il est seul capable, il «
 m'empescha de parler. Mais encore «
 une fois, descendez avec moy ; si «
 vous trouvez que je vous aye trom- «
 pée, je me soumets à tout ce qu'il «
 vous plaira ; faites-moy mourir de «
 la mort la plus cruelle. «

Ma chere nourrice, répondit la «
 Reyne, quelque habile & quelque «
 experimentée que vous soyez, il «

» ne vous est pas possible de son-
 » der & de penetrer la conduite des
 » Dieux. Cependant descendons, al-
 » lons trouver mon fils pour voir
 » tous ces Pourfuivants privez de
 » vie, & l'auteur de ce grand exploit.

En finissant ces mots elle com-
 mence à descendre, & en descen-
 dant elle déliberoit en son cœur si
 elle parleroit à son mary sans l'ap-
 procher, ou si elle l'aborderoit
 pour le saluer & l'embrasser. Quand
 elle fut arrivée dans la salle, elle
 s'assit près de la muraille vis-à-vis
 d'Ulysse, qu'elle vit à la clarté du
 feu, & qui assis près d'une colom-
 ne, les yeux baissés depuis qu'il
 l'eut apperceüe, attendoit ce que
 luy diroit cette vertueuse épouse.
 Mais elle gardoit le silence, le cœur
 serré de crainte & d'estonnement.
 Tantost elle jettoit les yeux sur luy
 & sembloit le reconnoistre, & tan-
 tost elle les détournoit & le mé-
 connoissoit, trompée par les hail-
 lons

lons dont il estoit couvert.

Telemaque surpris de cette froideur, dont il ne penetrait pas la cause, luy dit : Ma mere, mere « cruelle, dont le cœur est toujours « dur & insensible, pourquoy vous « tenez-vous ainsi à l'escart loin de « mon pere ! Pourquoy ne vous ap- « prochez-vous pas de luy pour le « saluer & pour luy parler ! Dans « tout le monde entier trouveroit- « on une autre femme de cette dure- « té & de cette fierté, qui receust si « froidement un mary, qui, après « une absence de vingt années & des « travaux infinis, reviendrait enfin « auprès d'elle ! Non, le marbre n'est « pas si dur que vostre cœur. »

Mon fils, répondit la sage Penelope, je suis si saisie que je n'ay « la force ni de luy parler ni de le re- « garder ; mais s'il est véritablement « mon cher Ulysse, il luy fera bien « aisé de se faire connoître plus seu- « rement, car il s'est passé entre nous «

» des choses secrètes, qui ne sont
 » conneuës que de nous deux. Voilà
 » ce qui peut me porter à le recon-
 » noître.

Elle dit. Ulysse se prit à souf-
 » rire, & dit à Telemaque, Mon fils,
 » donnez le temps à vostre mere de
 » m'examiner & de me faire des ques-
 » tions, elle ne sera pas long-temps
 » sans estre desabusée. Elle me mé-
 » prise & me méconnoist, parce
 » qu'elle me voit mal propre & cou-
 » vert de méchants habits, & elle ne
 » peut s'imaginer que je sois Ulysse;
 » cela changera. Pensons presente-
 » ment comment nous nous tirerons
 » de tout cecy; on voit tous les jours
 » que celui qui n'a tué qu'un seul
 » homme, un homme de peu de con-
 » sideration, un homme mesme qui
 » ne laisse pas beaucoup de vengeurs
 » après luy, est pourtant obligé de
 » quitter ses parents & sa patrie, &
 » d'aller en exil; & nous, nous ve-
 » nons de mettre à mort les Princes

les plus considerables d'Ithaque : «
 pensez donc aux moyens dont nous «
 pourrons nous servir pour nous «
 mettre à couvert des suites que «
 nous devons craindre. »

C'est à vous, mon pere, à y pen- «
 ser, reprit Telemaque, car tout le «
 monde vous donne cette loüange, «
 que du costé de la prudence il n'y «
 a point d'homme qui puisse vous «
 rien disputer. Nous vous suivrons «
 par tout, & nous sommes prests «
 à tout faire ; je ne croy pas que «
 nous manquions de force. & de «
 courage conduits par un homme «
 de vostre prudence & de vostre «
 valeur. »

Je m'en vais donc vous dire ce «
 que je trouve de plus expedient, «
 reprit Ulysse, baignez-vous tous ; «
 après le bain prenez de beaux ha- «
 bits ; obligez toutes les femmes du «
 Palais à se parer de mesme, & que «
 le divin chanteur Phemius prenant «
 sa lyre, vienne en jouër icy & nous «

» faire danser à ses chansons, afin que
 » tous les voisins & tous ceux qui
 » passeront près du Palais entendant
 » ce bruit, croient qu'il y a icy une
 » nopce, & que le bruit du massacre,
 » qui vient d'estre fait, ne se répande
 » pas dans la ville avant que nous
 » ayons le temps de nous retirer à la
 » campagne. Là nous penserons plus
 » à loisir à executer les bons conseils
 » que Jupiter nous inspirera.

Il parla ainsi, & on se met à exe-
 cuter ses ordres. Ils se baignent &
 prennent les habits les plus magni-
 fiques. Toutes les femmes se parent
 de ce qu'elles ont de plus précieux.
 Le chantre Phemius prend sa lyre,
 & par ses divines chansons il ins-
 pire l'amour de la danse & de la
 musique. Le Palais retentit du
 bruit d'hommes & de femmes qui
 dansent ensemble, & qui dansent
 pour estre entendus. Les voisins
 & les passants, frappés de ce grand
 bruit, ne manquent pas de se dire

les uns aux autres , Voilà donc la «
 Reyne qui vient d'espouser un des «
 Princes qui luy faisoient la cour. «
 La malheureuse ! elle n'a pas eu le «
 courage de conserver la maison de «
 son mary jusqu'à ce qu'il fust de «
 retour. Voilà comme parloit tout «
 le monde, mais tout le monde igno-
 roit ce qui se passoit.

Cependant Eurynome , après
 avoir baigné & parfumé Ulysse ,
 luy presente de magnifiques habits ;
 & Minerve luy donne un esclat
 extraordinaire de beauté & de bon-
 ne mine, le fait paroistre plus grand
 & plus majestueux , & luy rend ses
 grands & beaux cheveux qui, fri-
 sez par grosses boucles, ombragent
 ses espaules ; comme un habile ou-
 vrier, que Vulcain & Minerve ont
 instruit dans son art , mesle l'or
 avec l'argent & en fait un ouvrage
 très gracieux , de mesme Minerve
 relève la bonne mine d'Ulysse par
 une grace merveilleuse qu'elle don-

ne à sa teste & qu'elle répond sur toute sa personne. Il sort de la chambre du bain semblable à un des Immortels & va s'asseoir vis-à-vis de la Reyne à qui il parle en ces termes :

- » Princesse, les Dieux vous ont
- » donné un cœur plus fier & plus dur
- » qu'à toutes les autres femmes. En
- » trouveroit-on encore une qui re-
- » ceust si froidement son mary reve-
- » nu auprès d'elle après vingt années
- » d'absence & après tant de peines &
- » de travaux ! En mesme temps adres-
- » sant la parole à Euryclée, il luy dit :
- » Euryclée, dressez-moy un lit, afin
- » que j'aie gouter quelque repos ;
- » le cœur de la Reyne est un cœur
- » de fer que rien ne peut amollir.
- » Penelope luy répond, Prince,
- » ce n'est ni fierté ni mépris, mais
- » aussi je ne me laisse point ébloir
- » par tout ce qui me parle en vostre
- » faveur. Je me souviens tres bien
- » comment vous esliez quand vous

vous embarquastes sur vos vais- «
 seaux pour aller à Troye, vous me «
 paroissez le mesme aujourd'huy ; «
 mais je ne me fie pas encore assez à «
 mes yeux , & la fidelité que je dois «
 à mon mary & ce que je me dois à «
 moy-mesme , demandent les plus «
 exactes précautions & les seuretez «
 les plus grandes. Mais, Euryclée, «
 allez, faites porter hors de la cham- «
 bre de mon mary le lit qu'il s'est «
 fait luy-mesme, garnissez-le de tout «
 ce que nous avons de meilleur & «
 de plus beau, afin qu'il aille se cou- «
 cher. »

Elle parla de la sorte pour es-
 prouver son mary. Ulysse, qui le
 connut, profita de cette ouverture
 pour esclaircir tous les doutes de
 la Reyne, & pour ne luy laisser au-
 cun scrupule dans l'esprit : Prin- «
 cesse, luy dit-il, d'un ton de cole- «
 re, vous venez de dire-là une chose «
 qui m'afflige. Qui est-ce qui pour- «
 roit porter hors de ma chambre le »

» lit que je me suis fait ! Cela seroit
 » bien difficile , à moins qu'un Dieu
 » ne s'en messast, car les Dieux peu-
 » vent tout, mais pour les hommes,
 » il n'y en a point, quelque fort qu'il
 » soit, qui puisse le changer de place.
 » Et en voicy une grande preuve.
 » C'est un lit que j'ay pris plaisir à
 » faire moy-mesme. Il y avoit dans
 » ma cour un bel olivier de la gros-
 » seur d'une grosse colonne. Je fis
 » bastir tout autour une chambre à
 » coucher ; quand elle fust achevée,
 » je coupay les branches de l'olivier,
 » & après avoir scié le tronc à une
 » certaine hauteur, j'accommoday le
 » pied, je l'applanis pour en faire le
 » bois de lit, je le perçay d'espace en
 » espace, & quand cela fut fait, pour
 » l'enrichir je prodiguay l'or, l'ar-
 » gent & l'yvoire ; je tendis au des-
 » sous des fangles faites de bandes de
 » cuir de bœuf teintes en pourpre,
 » & ses pieds tiennent au plancher.
 » Voilà de bons indices que je vous

donne. Je ne ſçay ſi on a laiffé ce
lit dans ma chambre, ou ſi on a ſcié
les pieds pour le détacher du plan-
cher & pour le porter ailleurs.

A ces mots la Reyne tomba pref-
que évanouïe, les genoux & le
cœur luy manquent, elle ne peut
ſe ſoutenir; elle ne doute plus que
ce ne ſoit ſon cher Ulyſſe; enfin
revenue de ſa foibleſſe, elle court
à luy le viſage baigné de larmes, &
en l'embranſant avec toutes les mar-
ques d'une véritable tendreſſe, elle
luy dit: Mon cher Ulyſſe, ne ſoyez
point fâché contre moy; vous ſur-
passez tous les hommes en pruden-
ce, & les Dieux ont voulu eſpuifer
ſur nous tous les traits de leur co-
lere, en nous accablant de maux;
ils nous ont envié le bonheur de
vivre toujours enſemble, de jouir
enſemble de noſtre jeuneſſe, & de
parvenir enſemble à la dernière
vieilleſſe ſans nous eſtre jamais qui-
tez. Ne ſoyez donc point irrité

» contre moy, & ne me reprochez
 » pas que je ne vous ay pas donné
 » des marques de mon amour dès le
 » moment que je vous ay vû. De-
 » puis vostre départ j'ay esté dans
 » une apprehension continuelle que
 » quelqu'un ne vînt me surprendre
 » par des apparences trompeuses,
 » comme il n'y a que trop d'hommes
 » qui ne cherchent qu'à nous abu-
 » ser. Combien d'exemples de ces
 » surprises ! Helene même, quoy-
 » que fille de Jupiter, ne fut-elle pas
 » trompée ! Jamais elle n'auroit re-
 » ceu dans sa couche cet étranger,
 » si elle avoit prévu que la Grece en-
 » tiere prendroit les armes pour aller
 » l'enlever à son ravisseur, & pour
 » la ramener dans le Palais de son
 » mary. Mais une Déesse, dont on
 » ne scauroit trop se desfier, l'a por-
 » tée à commettre cette action indi-
 » gne, & elle n'envisagea pas les sui-
 » tes funestes que devoit avoir cette
 » passion honteuse qui a esté la source

de tous nos malheurs. Presente-
 ment que vous me donnez des
 preuves si fortes en parlant de nos-
 tre lit, de ce lit qui n'est connu que
 de vous & de moy & d'Actoris ,
 que mon pere mit auprès de moy
 quand il m'envoya dans vos Estats,
 & qui estoit celle de mes femmes
 qui avoit soin de l'appartement où
 il est & qui en gardoit les portes,
 ces preuves sont si évidentes, que
 mon cœur, quelque dur & inflexi-
 ble qu'il soit, ne peut s'empescher
 de se rendre, & d'estre entierement
 convaincu que vous estes mon cher
 Ulysse que je pleure depuis si long
 temps.

Ces paroles attendrissent Ulysse,
 il pleura de joye d'avoir une fem-
 me si charmante & si pleine de pru-
 dence & de vertu. Comme au mi-
 lieu d'un n'aufrage la terre paroist
 agréable aux matelots, dont Nep-
 tune a brisé le vaisseau dans la hau-
 te mer, en excitant contre eux les

vents & les vagues, le plus grand nombre après avoir long - temps lutté contre la fureur des flots est englouti dans les abysses, le reste couvert d'algüë & d'escume a beaucoup de peine à se sauver, & ceux qui ont le bonheur de gagner le rivage, l'embrassent avec grand plaisir, tel & plus agréable encore Ulysse paroist à Penelope; cette chaste espouse ne peut se rassasier d'embrasser son cher mary, elle le serre avec ses beaux bras sans pouvoir le quitter, & Ulysse répond à ces marques d'amour avec toutes les marques de la plus grande tendresse. L'Aurore, en venant chasser les flambeaux de la nuit, les auroit trouvez en cet estat, si Minerve ne l'eust retardée. Cette Déesse retint la nuit à la fin de sa course, & empescha l'Aurore d'atteler à son char ses brillants coursiers, Lampus & Phaëton, & de sortir de l'océan pour annoncer la

lumière aux hommes. Ulyſſe prenant la parole, dit : Penelope, nous ne ſommes pas encore à la fin de tous nos travaux. Il m'en reſte un à eſſuyer, & c'eſt le plus long & le plus difficile, comme Tireſias me le déclara le jour que je deſcendis dans le tenebreux Palais de Pluton pour conſulter ce devin ſur les moyens de retourner dans ma patrie & d'y ramener mes Compagnons. Mais finiſſons cet entretien, & allons oublier entre les bras du ſommeil toutes nos inquietudes.

Nous irons nous coucher quand il vous plaira, répondit Penelope, vous eſtes le maître, je dois vous obéir, trop heureuſe que les Dieux vous ayent enfin conduit dans votre patrie & dans ce Palais. Mais puifque vous m'avez parlé de ce nouveau labeur que vous avez encore à terminer, expliquez-le moy, je vous prie ; vous auriez la bonté de m'en informer dans la ſuite, &

» j'aime mieux l'estre dès à present,
» l'incertitude ne feroit qu'augmen-
» ter mes craintes.

» Ma chere Penelope, reprit Ulyf-
» se, pourquoy me forcez-vous à
» vous déclarer une chose qui m'aff-
» flige & qui vous affligera aussi ! Je
» vais vous la dire, puisque vous le
» voulez : Le devin m'a ordonné de
» courir encore le monde, & d'aller
» dans plusieurs villes, tenant dans
» les mains une rame, jusqu'à ce que
» j'arrive chez un peuple qui ne con-
» noisse point la mer, qui ne mange
» point de sel dans ses viandes, & qui
» n'ait jamais vû ni vaisseaux ni ra-
» mes. Et voicy le signe auquel il m'a
» dit que je le connoistray : Quand
» un autre voyageur venant à ma
» rencontre, me dira que je porte un
» van sur mon espaule, je dois alors
» planter ma rame en terre, & après
» avoir fait sur le champ un sacrifice
» au Roy Neptune d'un agneau, d'un
» taureau & d'un bouc, m'en retour-

ner chez moy & offrir des heca- «
 tombes à tous les Immortels qui «
 habitent l'Olympe, sans en oublier «
 un seul. Il a adjouté que la mort «
 viendrait du fond de la mer termi- «
 ner ma vie au bout d'une longue «
 & paisible vieillesse, & que je ver- «
 rois mes peuples heureux & florif- «
 sants ; il m'assura que cet oracle «
 s'accompliroit dans toutes ses par- «
 ties. «

Puisque les Dieux vous pro- «
 mettent une longue vie & une «
 vieillesse heureuse, repartit Pene- «
 lope, nous pouvons donc espérer «
 que vous viendrez glorieusement «
 à bout de vos longs travaux. «

Pendant qu'ils s'entretenoient
 ainsi, Eurynome & Euryclée à la
 clarté des flambeaux préparoient
 leur couche. Quand elles l'eurent
 préparée, Euryclée alla se coucher
 dans l'appartement des femmes, &
 Eurynome prenant un flambeau,
 conduisit Ulysse & Penelope dans

leur appartement , & les ayant éclaircz , elle se retira. Le Roy & la Reyne revirent avec une joye extrême leur ancienne couche & en remercièrent les Dieux. Telemaque & les bergers cessèrent de danser & firent cesser les femmes , les renvoyerent se coucher , & allerent eux-mesmes gouter les douceurs du sommeil.

Ulysse & Penelope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble après une si longue absence , tenoit lieu de sommeil , se raconterent reciproquement leurs peines. Penelope conta à Ulysse tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe de Poursuivants , qui pour l'amour d'elle égorgoient tant de bœufs, consumoient ses troupeaux en festins & en sacrifices & vuidoient ses tonneaux de vin. Et Ulysse raconta à la Reyne tout ce qu'il avoit fait contre les estrangers & tous les travaux qu'il avoit es-

D'HOMERE. *Liv. XXIII.* 521
myez. Elle estoit charmée de l'en-
tendre, & ne laissa fermer ses pau-
pières au sommeil qu'après qu'il
eut achevé.

Il commença par la deffaite des
Ciconiens ; il luy dit après com-
ment il estoit arrivé dans les ferti-
les terres des Lotophages ; il luy
fit le détail des cruautéz du Cy-
clope, & de la vengeance qu'il avoit
tirée du meurtre de ses Compag-
nons, que ce monstre avoit dé-
vorez sans misericorde ; il luy ra-
conta son arrivée chez Eole ; les
soins que ce Prince eut de luy ; les
secours qu'il luy donna pour son
retour ; la tempeste dont il fut ac-
cueilli & qui l'éloigna de sa route ;
son arrivée chez les Lestrygons ; les
maux que ces barbares luy firent
en brullant & brisant ses vaisseaux
& en tuant ses Compagnons ; sa
suite sur le seul vaisseau qui luy
resta ; les caresses insidieuses de Cir-
cé, & tous les moyens qu'elle em-

ploya pour le retenir ; sa descente aux Enfers pour consulter l'âme de Tiresias, & comment il y trouva ses Compagnons & vit sa mere. Il luy peignit les rivages des Sirenes, les merveilles de leurs chants, & le peril qu'il y avoit à les entendre. Il luy parla des effroyables roches errantes, & des escüeils de l'espouventable Charybde & de Scylla, que personne n'a jamais pû approcher sans perir ; de son arrivée dans l'isle de Trinacrie ; de l'imprudence de ses Compagnons qui tuerent les bœufs du Soleil ; de la punition que Jupiter en fit, en brisant son vaisseau d'un coup de foudre ; de la mort de tous ses Compagnons qui perirent tous dans ce naufrage, & de la pitié que les Dieux eurent de luy, en le faisant aborder dans l'isle d'Ogygie ; il s'estendit particulièrement sur l'ardent amour que la Déesse Calypso eut pour luy ; sur les efforts qu'elle fit pour

le retenir & en faire son mary, en luy offrant l'immortalité, accompagnée d'une éternelle jeunesse, & sur la constante fermeté dont il refusa ses offres. Enfin il luy raconta comment après tant de travaux il estoit arrivé chez les Pheaciens, qui l'honnorerent comme un Dieu, & qui après l'avoir comblé de presents, luy donnerent un vaisseau & des rameurs pour le remener en sa patrie. Il finit-là son histoire, & le sommeil vint le délasser de ses fatigues & suspendre les soins dont il estoit encore agité.

Minerve, qui veilloit toujours pour luy, ne le laissa pas trop longtemps jouir des douceurs du sommeil; dès qu'elle vit que ce qu'il avoit dormi suffisoit pour réparer ses forces, elle permit à l'Aurore de sortir du sein de l'océan & de porter la lumière aux hommes. Elle n'eut pas plustost paru, qu'Ulysse se leva, & avant que de sortir il don-

» na cet ordre à la Reyne : Ma fem-
 » me , luy dit-il , nous avons passé
 » tous deux par de grandes espreuves,
 » vous en pleurant toujours un mary
 » dont vous n'esperiez plus le retour,
 » & moy en me voyant toujours tra-
 » versé par de nouveaux malheurs
 » qui m'éloignoient de plus en plus
 » de ma chere patrie. Presentement,
 » puisque la faveur des Dieux nous
 » a redonnez l'un à l'autre, ayez soin
 » de nostre bien ; les troupeaux, que
 » les Poursuivants ont confumez, se-
 » ront remplacez avantageusement ;
 » soit par ceux que j'iray enlever à
 » main armée, soit par ceux que les
 » Grecs me donneront de leur bon
 » gré, jusqu'à ce que mes parcs soient
 » bien remplis & mes bergeries bien
 » nombreuses. Je m'en vais voir mon
 » pere à sa maison de campagne où
 » mon absence le tient encore plon-
 » gé dans une cruelle affliction. Voi-
 » ey le seul ordre que je vous donne,
 » quoy que vostre prudence , qui

m'est connue, pourroit me dispenser de le donner : le soleil n'aura pas plustost commencé à monter sur l'horison, que le bruit du carnage que j'ay fait des Poursuivants sera répandu dans toute la ville, montez donc dans vostre appartement avec vos femmes ; ne parlez à personne, & ne vous laissez voir à qui que ce soit.

En finissant ces mots il prend ses armes, fait lever Telemaque & les deux pasteurs, & leur ordonne de s'armer. Ils obéirent dans le moment, & dès qu'ils furent armez, ils ouvrirent les portes & sortirent, Ulysse marchant à leur teste.

Le jour commençoit desja à répandre sa lumière, Minerve les couvrit d'un nuage espais, & les fit sortir de la ville sans que personne les apperceust.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XXIII.

Page 498. *U* Lyffe est enfin revenu ; il est dans son Palais] Elle ne se contente pas de dire qu'Ulyffe est revenu, elle ajoute qu'il est dans son Palais, car, comme dit Eustathe, plusieurs Princes sont revenus dans leurs Estats sans avoir revû leur Palais, comme Agamemnon qui, de retour dans sa patrie, fut assassiné avant que d'avoir revû sa maison. Euryclée ne s'amuse pas à faire un long discours à Penelope, car, outre qu'elle parle à une personne endormie, elle ne doit dire que le fait le plus brièvement qu'il est possible, le reste ne seroit que languir.

Il dépend d'eux de rendre folle la personne du monde la plus sensée, & de la plus insensée d'en faire une sage] Penelope, comme une Princesse bien élevée connoist la grande estendue du pouvoir de Dieu, elle sçait qu'il est le maître de l'esprit des hom-

mes, & qu'il le donne & qu'il l'oste comme il luy plaist. Dans l'Ecriture sainte Dieu est appelé *Deus spirituum universæ carnis*. Et ce titre luy appartient autant par rapport à l'esprit, que par rapport à la vie des hommes dont il dispose également.

Je n'ay point encore dormi d'un sommeil si profond & si tranquille] Ce sommeil si profond & si tranquille est pour détruire les raisons qu'on pourroit tirer du peu de vraisemblance qu'il y a que Penelope n'ait pas esté éveillée par le grand bruit qu'on a fait pendant le combat, & par les cris des mourants & des blessez, & si elle n'en a rien entendu, à plus forte raison les voisins, étant plus éloignez, ont-ils pû n'en rien entendre. Homere sauve toujours les vraisemblances, & fonde tout ce qu'il avance dans ses fictions. C'est une Remarque d'Eustathe.

Page 500. *Penelope ouvre son cœur à la joye*] Cette Princesse n'est pas encore persuadée ; elle ne laisse pas de sentir quelque joye, & elle se leve pour aller s'esclaircir de la verité d'un si grand événement, car ce seroit une indifférence trop grande si elle se tenoit-là sans mouvement à une nouvelle si importante.

Comment a-t-il pû seul se deffaire de tous ces insolents] Voilà la grande raison de douter, car cela n'est pas dans la vraisemblance.

Le doute de Penelope excuse & justifie le doute du Lecteur, mais l'un & l'autre cederont aux temoignages sensibles qui vont suivre, on va voir les cadavres, & Ulysse sera reconnu. Il n'y a rien d'impossible à un homme dont Dieu fortifie le bras.

Page 501. *Ulysse est de retour plein de vie ; il est dans le Palais ; il vous retrouve, il retrouve son fils, & il a tiré une vengeance esclatante*] Homere rassemble icy en trois vers tout ce qu'il y a d'heureux dans le retour d'Ulysse.

Page 502. *Que l'excès de vostre joye ne vous fasse pas grossir nos succès*] Penelope ne pouvant resister au temoignage que luy rend Euryclée, que tous ces Princes ont esté tuez, croit enfin que cela est vray, mais elle ne peut croire encore que ce soit Ulysse; elle s' imagine que c'est la joye de ce grand succès qui donne à Euryclée une vanité si extravagante, & luy fait prendre pour Ulysse celui qui a executé un si grand exploit. Tout cela est bien conduit par degrez avec beaucoup de sagesse.

Ce n'est point Ulysse, c'est quelqu'un des Immortels] Plus on assure à Penelope que les Poursuivants sont morts, plus elle se confirme dans la pensée que ce n'est pas Ulysse. Homere tourne avec beaucoup d'art l'incrédulité de cette Princesse en éloge pour ce heros: & quel éloge! ce qu'il vient de faire n'est

n'est pas l'exploit d'un homme, mais d'un Dieu. En même temps ce Poëte guerit l'incréduité du Lecteur, qui ne sçauoit pousser plus loin sa défiance.

Ils ne respectoient personne ; ils confondoient l'homme de bien avec le méchant] Je suis bien aise de voir Homere déclarer que rien ne déplaist d'avantage à Dieu, & n'est plus capable d'attirer sa colere, que de confondre l'homme de bien avec le méchant. De-là naissent toutes sortes d'iniquitez ; cependant c'est le deffaut le plus ordinaire des hommes.

Il a perdu la vie] Il ne suffisoit pas de dire qu'Ulysse avoit perdu loin de la Grece toute esperance de retour, car un homme peut fort bien avoir perdu l'esperance de retourner dans sa patrie, & vivre dans quelque pays éloigné, c'est pourquoy, comme Eustathe la remarqué, elle adjoute qu'*il a perdu la vie*. Car elle veut croire qu'Ulysse ne peut estre de retour, parce qu'il est mort.

Page 503. *Quelque habile & expérimenté que vous soyez, il ne vous est pas possible de sonder & de penetrer la conduite des Dieux*] Euryclée vient de donner à Penelope une preuve sensible qu'elle a reconnu Ulysse, c'est la cicatrice de la blessure que le sanglier luy avoit faite sur le mont Parnasse, c'estoit-là une marque assez certaine & assez indubitable. Cependant Penelope ne veut

pas se détromper, & elle persiste dans le sentiment que c'est quelqu'un des Dieux, & elle en donne icy la raison. Ce passage est parfaitement beau, & Eustathe en a bien connu la beauté: *Penelope*, dit-il, répond sententieuxment à l'affirmation d'*Eurycleé*; son discours est tres profond & renferme beaucoup de sens dans une proposition fort courte, car c'est comme si elle luy disoit: vous vous en raporter à vostre attouchement, & parce que vous avez touché cette cicatrice, & que celui qui vous paroissoit *Ulysse* vous a empêché de parler, de ces deux signes sensibles vous tirez cette conclusion, que c'est véritablement *Ulysse* qui a tué les Pourfuyants, mais vous ignorez que les Dieux ont le pouvoir de se manifester ainsi aux hommes & d'user de tels déguisements. Ainsi comment sçavez-vous que ce n'est pas un Dieu! pouvez-vous sonder les secrets de la Providence! Ce que *Penelope* dit icy n'est pas seulement fondé sur ce que la Fable publioit des Dieux, mais sur ce que la verité mesme rapportoit, car il ne faut pas douter que les Payens n'eussent entendu parler des prodiges que Dieu ou ses Anges avoient exécutez, en paroissant sous une forme visible. Et cela estoit si généralement receu, qu'*Eurycleé* ne répond rien à cette raison. *Penelope*, qui n'a point vu, fait douter celle qui a vu.

Page 504. Et en descendant elle délibère

voit en son cœur si elle parleroit à son mary sans l'approcher] Cette Princesse croit que ce n'est pas Ulysse, & que c'est quelqu'un des Immortels, mais ce n'est pas une persuasion assez forte pour ne pas laisser quelque lieu à une sorte de doute, c'est quelqu'un des Immortels, mais aussi ce peut estre Ulysse. Si c'est luy, elle doit l'approcher, luy parler, l'embrasser. Mais si ce n'est pas luy, doit elle faire ces démarches si contraires à l'honnesteté & à la pudeur, & qui pourroient luy estre reprochées? Rien ne marque mieux la sagesse de Penelope, & ne fait mieux voir qu'Homere connoissoit toutes les bienséances qu'une femme vertueuse doit observer. Cet endroit est tres beau & tres délicat, & il n'y a rien dans toute l'Antiquité où la severité des mœurs soit mieux marquée.

Et qui assis près d'une colonne, les yeux baissés depuis qu'il l'eut apperceüe, attendoit] Ulysse ne va pas se jeter au cou de Penelope, il ne luy parle pas mesme encore, mais en homme prudent il veut voir ce que fera cette femme si vertueuse, & connoissant son embarras, il ne veut ni luy faire de la peine, ni s'exposer à luy faire des caresses qu'elle rejetteroit & dont elle se tiendroit offensée.

Elle gardoit le silence, le cœur serré de crainte & d'estonnement] Nous venons de voir qu'elle déliberoit en son cœur si elle luy

parleroit sans l'approcher, ou si elle l'aborderoit pour le saluer. Elle ne fait ni l'un ni l'autre; elle ne l'approche ni ne luy parle. La surprise de voir Ulysse, & la crainte que ce ne soit pas Ulysse, luy serrent le cœur & luy ostent l'usage de la voix. Tous ces traits sont bien naturels & bien menagez.

Page 505. *Telemaque surpris de cette froideur*] Telemaque, qui a reconnu son pere bien certainement, & qui est bien assuré que c'est luy, ne peut comprendre la raison de cette froideur de Penelope, & fait l'office de mediateur.

Page 506. *Elle me méprise & me méconnoit, parce qu'elle me voit mal propre*] Ulysse n'est point fâché de toutes les difficultez que Penelope fait de le reconnoître, car ce sont autant de marques de sa vertu.

Cela changera. Pensons presentement comment nous nous tirerons de tout cecy] Comme cette reconnoissance pouvoit estre longue à faire & à esclarcir, & que le temps presse, car il s'agit de se mettre en seureté avant que le peuple d'Ithaque soit informé du meurtre des Princes, Ulysse, dont la prudence ne s'endort jamais, veut remettre la reconnoissance à une autre fois, & penser avant toutes choses à ce qu'il y a de plus pressé.

On voit tous les jours que celui qui n'a tué qu'un seul homme] Ce raisonnement est

tes fort : si celuy qui n'a tué qu'un seul homme, qu'un homme peu considerable, qu'un homme qui ne laisse pas beaucoup de gens qui s'interessent à sa mort, est pourtant obligé de s'enfuir & de s'exiler luy-mesme, de peur qu'il ne se trouve quelqu'un qui venge le sang ; que ne doivent pas faire ceux qui ont tué, non pas un seul homme, mais plusieurs ; non pas un simple particulier, mais des Princes qui estoient la force & l'appuy de l'Estat ; non pas un homme qui n'a presque personne qui ait soin de le venger, mais des Princes qui tiennent à tout l'Estat, & qui ont une infinité de vengeurs qui ne manqueront pas de faire les poursuites necessaires. Mais, quoy ? Ulysse n'estoit-il pas le Roy ? Oüy, mais le Roy luy-mesme estoit soumis aux loix ; d'ailleurs ce n'estoit pas un Gouvernement si despotique, qu'il n'eust à craindre le ressentiment des principales familles dont il avoit esteint la fleur.

Page 507. *Pensez donc aux moyens*] Ulysse, pour esprouver son fils & pour juger de sa prudence, luy demande conseil sur ce qu'il est expedient de faire dans un si grand peril ; mais Telemaque est trop sage pour donner d'autre conseil que celuy de suivre ce que son pere proposera, car puisque personne ne peut rien disputer à Ulysse sur la prudence, il est bien seur que le conseil qu'il donnera sera le meilleur.

Page 508. *Afin que tous les voisins & tous ceux qui passeront près du Palais, entendant ce bruit, croient qu'il y a une nopce*] Comme tous les Poursuivants avoient accoutumé de se retirer le soir du Palais & d'aller coucher chez eux, il y avoit à craindre que cette nuit on n'entraît en quelque soupçon sur ce qu'on ne les verroit pas revenir, voilà pourquoy Ulysse a recours à ce bruit de danse & de musique, afin que l'on crût que c'estoit la Reyne qui se marioit, & que la nopce retenoit les Princes & les empêchoit de s'aller coucher.

Avant que nous ayons le temps de nous retirer à la campagne] Mais seront-ils plus forts à la campagne, & plus en estat de résister à tout un peuple ému! Oüy, ils seront plus forts; d'ailleurs cet éloignement donnera le temps à quelqu'un d'appaîser le peuple, ou d'en retenir une partie, & en cas de nécessité, Ulysse & son fils auroient le moyen de gagner le port & de prendre la fuite.

Page 509. *La malheureuse! elle n'a pas eu le courage de conserver la maison de son mary*] Après vingt ans d'épreuve & de patience Penelope ne laisse pas d'estre blasmée sur le premier soupçon qu'on a qu'elle se remarie, car le public est fort severe, principalement sur ce qui regarde les femmes, & il veut qu'elles ne se relâchent jamais de tous leurs devoirs. Cette severité seroit heu-

feuse pour nous si elle feroit à nous y affermir & à nous rendre plus régulières, comme Penelope, qui ayant toujours devant les yeux les reproches qu'elle s'attireroit si elle pensoit à se remarier, demeura fidelle à son mary, même après une absence de vingt années.

Voilà comme parloit tout le monde, mais tout le monde ignoroit ce qui se passoit } Homere par ce petit trait fait bien entendre ce que c'est que la médisance & les bruits du public; tout le monde parle; & souvent tout le monde ne sçait ce qu'il dit, parce qu'il ignore ce qui se passe véritablement, & qu'il ne juge que sur des apparences, qui sont ordinairement fausses.

Que Vulcain & Minerve ont instruit dans son art } Minerve pour le dessein, & Vulcain pour l'exécution. Je croy en avoir fait ailleurs une Remarque.

Page 510. *Princesse, les Dieux vous ont donné un cœur plus fier & plus dur qu'à toutes les autres femmes* } Ces reproches d'Ulysse sont grand honneur à Penelope, & il dit fort bien que les Dieux luy ont donné cette fierté & cette dureté que rien n'égale. Car cette grande sagesse ne peut venir que de Dieu.

Prince, ce n'est ni fierté ni mépris, mais aussi je ne me laisse point éblouir } Ce passage paroît difficile dans le texte:

... Οὐ τ' ἄρ' ἢ μεγαλίζομαι, οὐ δ' ἀδειίζω,
Οὐ δὲ λίω ἄχαμαι.

οὐ μεγαλίζομαι, c'est à dire, *je ne suis point fiere*, je n'ay point une si grande idée de moy-mesme. *οὐ δὲ ἀδειίζω*, *je ne vous méprise point*, je ne vous regarde point comme un homme indigne de moy. *οὐ δὲ λίω ἄχαμαι*, & *jene suis pas non plus ébloüie*, estonnée de ce que je vois. C'est le véritable sens. Penelope explique ce qu'elle ne fait point, mais elle n'explique pas ce qu'elle fait. C'est ce qu'Eustathe a voulu dire par ces mots, ἀραις μὲν ἔφη ἢ γυνή, δέσιν δὲ οὐκ ἐπήγαγεν. Elle nie, mais elle n'affirme point. Or l'affirmation est qu'elle veut l'esprouver, qu'elle a peur que ses yeux ne la trompent, & qu'elle se doit à son mary & qu'elle se doit à elle-mesme de plus grandes précautions, & c'est ce que je me suis cru obligée de suppléer & de faire entendre, car ce passage est si beau, qu'on ne scauroit le mettre trop en jour.

Mais aussi je ne me laisse pas ébloüir à tout ce qui me parle en vostre faveur]. Avec quel art Homere fait-il paroître toute la sagesse de Penelope pour la rendre digne de servir de modelle à toutes les femmes en pareille occasion. Ses yeux luy disent que c'est Ulysse; Euryclée a reconnu son maistre & Telemaque son pere, cependant elle se défie du rapport de ses yeux, & elle résiste au temoignage d'Euryclée & à celui de son fils.

Instruite d'une infinité de surprises qui avoient esté faites à des femmes, elle se retient & veut les seuretez les plus grandes. Une femme si scrupuleuse auprès d'un homme qui se dit son mary & qui est desja reconnu pour son mary, que n'a-t-elle pas dû estre pour les Poursuivants! Eustathe a fort bien dit qu'il avoit esté plus facile à Ulysse de tuer ce grand nombre de Princes, que de vaincre la deffiance & l'incrédulité de Penelope.

Page 511. Elle parla de la sorte pour esprouver son mary } Elle vouloit voir si sur l'ordre qu'elle donnoit de faire porter hors de la chambre d'Ulysse le lit qu'il s'estoit fait, ce prétendu Ulysse ne diroit rien qui marquast qu'il connoissoit ce lit, & qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit estre transporté. Mais il se présente icy une difficulté qu'Eustathe appelle *invincible, indissoluble*, ἀπορον ἀλυστως ἄλυτον. Penelope s' imagine que cet homme, qui se dit son mary, est quelque Dieu qui a pris la figure d'Ulysse, & qui l'a si bien prise, qu'il a mesme conservé la cicatrice. Cela estant, comment croit-elle que ce Dieu ne sçaura pas tout le mystere de ce lit, & comment sur la connoissance, que ce prétendu Ulysse paroistra en avoir, peut-elle s'asseurer que c'est-là son mary? car il n'y a que cela qui la détermine. Eustathe y répond fort mal à mon gré; il dit que *sur le rapport*

de la fabrique de ce lit, Penelope ne fait pas difficulté de se rendre, parce que tout ce qu'il dit ne pouvoit estre sceu que d'Ulysse ou d'un Dieu ; si c'est d'Ulysse, elle peut reconnoistre son mary, elle a ce qu'elle desire ; & si c'est un Dieu, ce n'est pas une petite fortune pour elle. C'est une tres mauvaise solution ; Penelope estoit si sage, elle estoit si fidelle à son mary, qu'elle n'auroit jamais consenti à recevoir ce prétendu Ulysse dans sa couche si elle l'avoit crû un Dieu & non pas son mary. La veritable solution est que ces Dieux inferieurs, selon la Theologie payenne, ne sçavoient pas tout par eux-mesmes : cela paroist par plusieurs passages des Anciens & mesme d'Homere. Mais cela ne sauve pas encore la difficulté ; car Penelope a beau dire dans la suite que ce lit n'estoit connu que d'Ulysse & d'elle, cela estoit impossible. Ulysse pouvoit-il avoir travaillé à ce lit sans qu'il y eust des temoins de son travail ? Or ce qui est sceu de deux, de trois domestiques & mesme d'un seul, comment peut-on s'assurer qu'il n'est pas assez public pour faire qu'un fourbe en profite ? Dans le dernier siecle on a vû sur de semblables aventures des fourbes passer pour les veritables maris, & se faire reconnoistre par les femmes mesmes à des choses bien plus mysterieuses & plus secretes. Les signes des reconnoissances dependent de la volonté du Poëte, il les

choisit comme il luy plaist, mais j'avoüe que je souhaiterois qu'Homere en eust imaginé un plus vraysemblable que celui de ce lit, qui ne me paroist pas digne de ce Poëme. Je suis persuadée que cet endroit est un de ceux qu'Horace a eus en vüe, quand il a témoigné sa douleur de ce qu'Homere sommeilloit quelquefois. Je ne dis cela qu'avec beaucoup de desffiance de mon jugement, car il pourroit peut-estre arriver que quelque sçavant homme me feroit voir que je me trompe. Mais je dis ce que je sens, toute prestte à me dédire quand on me monstrea que j'ay tort.

Page 512. *Il n'y en a point, quelque soit qu'il soit, qui ait pu le changer de place*] Car comme il tenoit au plancher, il auroit fallu le scier par les pieds, ce qui l'auroit rendu inutile, c'est pourquoy il a dit qu'il avoit esté affligé d'entendre l'ordre que Penelope vient de donner de le porter hors de sa chambre.

C'est un lit que j'ay pris plaisir à faire moy-mesme] Dans ces temps heroïques les Princes ne tenoient pas indigne d'eux d'apprendre des mestiers. Ce qu'Ulysse dit icy de ce lit, qu'il avoit fait luy-mesme, sert à fonder ce qu'on luy a vü faire dans l'isle de Calypso, où il se bastit luy-mesme la nacelle qui devoit le mener dans sa patrie.

Je l'ay façonné moy-mesme avec soin] Homere qui sentoit bien ses forces & qui con-

noissoit toute la richesse de sa langue, descend icy dans un détail de menuiserie que je ne puis conserver dans ma Traduction; il n'est pas possible de traduire noblement cet endroit en François. Je l'ay traduit à la lettre le mieux qu'il m'a esté possible; mais la plus grande difficulté n'est pas à le traduire, c'est à l'entendre, car pour moy j'avoüe que je ne conçois pas comment un pied d'olivier pouvoit estre assez gros pour faire dans la surface de son tronc coupé ce que nous appellons la couchette ou le bois de lit: peut-estre qu'il ne servoit que d'appuy au reste. Je trouve-là un grand embarras, Eustathe ne dit rien qui puisse nous en tirer. Encore une fois je voudrois bien qu'Homere eust choisi un autre signe de reconnoissance que ce lit, qui me fait beaucoup de peine & qui en fera peut-estre à d'autres.

Et ses pieds tiennent au plancher] On veut que ce lit, qui tient au plancher de la chambre, ait esté imaginé comme un symbole de la fidélité, de la constance & de la pureté qui doivent regner dans la couche nuptiale, qui ne doit estre connue que du mary seul, & qu'il est dit avoir esté fait de bois d'olivier, parce que cet arbre est consacré à Minerve, qui est la Déesse de la chasteté. Je ne dis pas que cette imagination ne soit pas heureuse, mais je la crois pure imagination, & je suis persuadée qu'Homere a

tiré cecy des mœurs de son temps, où il y avoit apparemment des lits qui tenoient au plancher de la chambre à coucher, des lits faits de bois d'olivier, enrichis d'or, d'argent & d'yvoire.

Page 513. *A ces mots la Reyne tomba presque évanouïe*] Cette reconnoissance est très touchante, tous les sentiments de surprise, de joye, d'amour & d'estime y sont meslez avec beaucoup d'art, & tout cela est accompagné d'une apologie raisonnée qui ne pouvoit pas déplaire à un mary.

Ne soyez point fâché contre moy ; vous surpasser tous les hommes en prudence] C'est comme si elle luy disoit : puisque vous surpasser tous les hommes en prudence, vous ne devez pas estre fâché contre moy de ce que j'ay suivi les maximes de la prudence dans tout ce que j'ay fait & dans toutes les froideurs que je vous ay temoignées. D'ailleurs les Dieux ont voulu adjouter encore cela à tous les maux que nous avons soufferts. C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage, qui n'est pas aisé.

Page 514. *Jamais elle n'auroit receu dans sa couche cet estranger, si elle avoit prévu*] Ce passage a fait naître une grande dispute entre les anciens Critiques ; les uns vouloient suivre la ponctuation ordinaire, qui est celle que j'ay suivie, & qui est dans toutes les Editions. Et les autres vouloient

mettre un point après *ἡδὴ* de cette manière,

Εἰ ἡδὴ ὁ πρὶν αὐτῆς ἀφ' οὗτος ἦεν Ἀχαιοῦ.
 Et ils expliquoient ainsi tout le passage : Jamais elle n'auroit reçu dans sa couche cet étranger si elle l'avoit connu. C'est pourquoy (*ὁ* pour *διό*) les belliqueux fils des Grecs devoient prendre les armes pour aller l'enlever à son ravisseur, parce qu'elle estoit innocente, ayant esté trompée, car si elle avoit esté coupable, elle n'auroit pas mérité d'estre répétée. Ceux qui ont esté de ce sentiment, ont crû qu'il falloit par-là fonder l'ancienne Tradition, qui dit que Paris ne put jamais vaincre les froideurs d'Helene, jusqu'à ce que Venus, pour le favoriser, luy eut donné les traits de Menelas, & qu'alors Helene, trompée par cette ressemblance, répondit à sa passion. Cette métamorphose est nécessaire icy pour la justesse de l'exemple dont Penelope se sert. Et voilà ce qui a pu les déterminer. Mais pour moy je ne erois point que ce soit le sens d'Homere. Ce point après *ἡδὴ* rend ce passage tres dur & tres obscur, & ce n'est pas là le style de ce Poëte, qui est toujours naturel. Et quant à cette métamorphose, il n'avoit pas besoin de l'expliquer, car estant vraie, elle estoit publique & connue de tout le monde. Paris surprit Helene sous la ressemblance de Menelas; mais ensuite il parut ce qu'il estoit, &

elle ne laissa pas de le suivre, *ce qu'elle n'auroit pas fait si elle eût prévu, &c.* Homere dit icy une chose de tres bon sens, quoy qu'en disent les anciens Critiques, dont Eustathe nous rapporte la dissertation: *Jamais Helene n'auroit receu dans sa couche cet estranger, si elle avoit prévu que la Grece entiere prendroit les armes, &c.* En effet, jamais personne ne commettrait de ces actions infames, si on se remettoit devant les yeux les malheureuses suites qu'elles doivent avoir. Mais on est aveuglé par la passion, & on ne pense point à cet avenir si funeste. Au reste, je suis charmée de voir une Princesse, aussi sage que Penelope, excuser en quelque façon la faute d'Helene, en faisant entendre qu'elle fut d'abord trompée par la ressemblance, & qu'ensuite les inspirations de Venus luy firent continuer sa faute. Ce n'est pas trop-là l'ordinaire des femmes, dont la conduite est sans reproche, d'excuser celles qui ont eû des foibleesses, au contraire il semble qu'elles tirent de ces foibleesses un nouveau lustre pour leur vertu.

Page 515. *De ce lit qui n'est connu que de vous & de moy*] On voit manifestement que Penelope estoit persuadée que ce lit n'estoit connu que d'Ulysse qui l'avoit fait, & qu'un faux Ulysse, soit que ce fust un homme ou un Dieu, ne le connoissoit point. Mais comment cela estoit-il possible? ces

mots de ce lit qui n'est connu que de vous & de moy, renferment le véritable éloge de la couche nuptiale; elle ne doit estre connue que du mary & de la femme, & des personnes qui les servent; la femme ne doit le faire connoistre à aucun autre homme, ni le mary à aucune autre femme.

Page 516. *Tel & plus agréable encore Ulyffe paroist à Penelope*] Je ne croy pas qu'il soit possible de comparer la joye qu'à Penelope d'embrasser son mary, à une plus grande joye que celle des matelots, qui au milieu d'un naufrage, où ils ont vû perir la plupart de leurs compagnons, ont le bonheur de gagner la terre. Le plaisir qu'ils ont d'embrasser le rivage, peut se sentir, mais il ne peut s'exprimer.

Cette Déesse retint la nuit à la fin de sa course] C'est Minerve elle-mesme, qui pour donner plus de temps à Ulyffe & à Penelope d'estre ensemble, retarde la nuit & la leur rend plus longue, comme la Fable le rapporte de la naissance d'Hercule & de celle des Muses. Minerve peut servir ainsi l'empressement d'un mary & d'une femme, qui se revoyent après vingt ans d'absence; mais elle ne serviroit pas de mesme toute autre passion.

Et empescha l'Aurore d'atteler à son char ses brillants coursiers, Lampus & Phaëton] Homere donne icy à l'Aurore un char à

deux chevaux. Et il ne faut pas confondre ce char avec celui du Soleil. Cela doit estre remarqué par les Peintres.

Page 517. *Mais puisque vous m'avez parlé de ce nouveau labeur*] Il n'auroit pas esté honneste que Penelope, ayant entendu parler d'un nouveau danger auquel Ulysse devoit encore s'exposer, elle n'eust pas voulu en estre informée avant toutes choses ; la tendresse en devoit estre allarmée, & le Poëte auroit fait une grande faute contre la bienséance, si elle avoit differé à s'en instruire. Homere ne manque jamais à ce que la nature demande & qui est décent.

Page 518. *Le devin m'a ordonné de courir encore le monde, & d'aller dans plusieurs villes, tenant dans les mains une rame*] C'est ce que nous avons vû dans le xi. Livre. On peut voir-là les Remarques.

Page 519. *Puisque les Dieux vous promettent une longue vie & une vicillesse heureuse*]. Il faut admirer icy le courage de Penelope sur la menace d'une seconde absence d'Ulysse, dans le moment mesme qu'elle le reçoit ; elle est allarmée, elle est inquiete ; mais dès qu'elle voit cette menace suivie de cette grande promesse que les Dieux ont faite à Ulysse d'une longue vie & d'une vicillesse heureuse, elle se console sur l'heure, & non seulement elle se console, mais elle console & encourage mesme son mary. Cela est

bien éloigné des foibleſſes que d'autres ſemmes auroient temoignées dans cette occaſion.

Page 520. *Le Roy & la Reyne revirent avec une joye extrefme leur ancienne couche, & en remercierent les Dieux*] Didyme nous apprend qu'Ariſtarque & Ariſtophane le Grammairien finifſoient icy l'Odyſſée. Et ſur cela voicy la Remarque d'Eufſathe; je la rapporte entiere, parce que c'eſt un point de critique tres important qu'il faut eſclaircir, car je vois qu'il a preſque entraîné de ſçavants hommes, & leur a fait douter que cette fin de l'Odyſſée fuſt veritablement d'Homere. Caſaubon luy-mefme dans quelqueune de ſes Remarques ſur Strabon, en parlant du xxiv. Liv. de l'Odyſſée, dit: *S'il eſt vray que ce Livre ſoit de luy. C'eſt ce que nous allons examiner. Il faut ſçavoir, dit Eufſathe, que ſelon le rapport des Anciens, Ariſtarque & Ariſtophane le Grammairien, qui eſtoient les coryphées des Grammairiens de ce temps-là, finiſſent l'Odyſſée à ce vers ἀνάροι, &c. Le Roy & la Reyne revirent avec une extrefme joye, &c. & tiennent la fin de ce Livre & le Livre ſuivant pour ſuppoſer. Ceux qui combattent leur ſentiment, diſent qu'en finiſſant la l'Odyſſée, on retranche beaucoup de choſes tres importantes, comme, par exemple, la récapitulation ſommaire de tout ce qui a précédé, & comme*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIII. 547
'abregé historique de toute l'Odyssée. Et, ce
qui est encore plus important, la reconnois-
sance d'Ulysse par Laërte son pere, & les
scènes admirables que ce Livre estalle, &
plusieurs autres choses qui ne sont pas moins
considerables. Que si, parce qu'au commen-
cement du dernier Livre il y a des choses
qui ne paroissent pas du sujet, c'est une raison
suffisante pour les retrancher, par la mesme
raison on pourra réduire & abreger tout ce
Poëme, en retranchant du milieu toutes les
choses fabuleuses & incroyables qui ont esté
dites dans l'isle des Pheaciens. On pourroit
prétendre qu'Aristarque & Aristophane n'ont
pas voulu dire par cette critique que le Livre
entier de l'Odyssée finissoit à ce vers, mais
peut-estre que là finissoit ce qu'il y avoit de
plus important & de plus nécessaire. Voilà
la critique & la réponse qu'Euslathe y a fai-
te. Je ne suis contente ni de l'une ni de l'autre.
La critique est fautive, & il paroist que
ceux qui l'ont faite n'estoient pas bien ins-
truits de la nature du Poëme Epique; & la
réponse est foible & n'est pas tirée du fond
de la nature de ce Poëme dont il falloit estre
bien instruit pour répondre fortement & so-
lidement. Ceux qui diroient que le Poëme
de l'Iliade doit finir lorsqu'Achille, estant
appaissé, a rendu à Priam le corps d'Hector,
& que tout ce qui est dit de l'observation
de la treve & la description des funeraillies

d'Hector n'est pas du sujet, & qu'il a esté ajouté par une main estrangere, auroient autant de raison qu'Aristarque & qu'Aristophane. J'ay desja répondu à ce faux scrupule dans ma dernière Remarque sur l'Iliade, c'est icy la mesme chose, & la réponse doit estre tirée de mesme de la difference qu'il y a entre le dénoüement de l'action & l'achevement de l'action; le dernier est proprement la suite & la fin de l'autre. Le sujet du Poëme de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'Ulysse dans sa maison, mais le retour d'Ulysse restabli dans son Palais, reconnu de toute sa famille, & en paisible possession de ses Estats, de sorte que l'Odyssée ne finit que par la paix restablie dans Ithaque. Comment a-t'on pû s'imaginer que ce Poëme estoit fini à ce vers? Le Poëte auroit fait une faute considerable, & auroit laissé son ouvrage imparfait, car il est obligé par son sujet de nous faire voir Ulysse reconnu par son pere, & il ne doit pas nous laisser dans l'incertitude de ce qui arrivera du ressentiment de tant de familles considerables dont les Princes avoient esté tuez, après que le bruit de ce meurtre sera répandu. Car il a mesme excité sur cela nostre curiosité, lorsqu'il a fait dire à Ulysse dans ce mesme Livre, *Afin que le bruit de ce massacre ne se répande pas dans la ville avant que nous ayons le temps de nous retirer à la campa-*

*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIII. 549
*ne. Là nous penserons plus à loisir à ex-
écuter les bons conseils que Jupiter nous ins-
pirera. Ces paroles font entendre clairement
que cette suite est une partie du sujet du
Poëme, & si bien partie, que si elle man-
quoit, on seroit forcé de croire, ou qu'Ho-
mère n'auroit pas eu le temps de l'achever,
ou que cette fin auroit esté perdue. En un
mot Ulysse de retour dans son Palais & re-
connu par sa femme, est le dénouement de
l'action, & le reste en est l'achèvement, car
le commencement de l'action de l'Odyssée
est ce qui arrive lorsqu'au sortir de Troye il
prend le chemin d'Ithaque; le milieu com-
prend tous les malheurs qu'il a à soutenir,
& tous les desordres de son Estat; & la fin
est le rétablissement de ce héros dans sa
paisible possession de son Royaume, où il
est reconnu de son fils, de sa femme, de son
pere & de ses domestiques. Le Poëte auroit
fort mal fini s'il en estoit demeuré à la mort
des Princes, ou au moment qu'Ulysse est
dans son appartement avec Penelope, parce
que le Lecteur avoit encore deux choses à
attendre, comment il seroit reconnu par son
pere, & quelle vengeance les familles & les
amis de ces Princes prendroient de leurs
meurtriers. Mais ce peril essuyé, & tout ce
peuple, qui a pris les armes, étant vaincu
& pacifié, il n'y a plus rien à attendre, le Poë-
me & l'action ont toutes leurs parties, & voïz*

à l'achevement qui finit & termine le dénouement. Homere acheve son Odyssée par l'accord que Minerve fait entre Ulyssée & ses voyfins, & la paix reftablie est l'unique achevement de ce Poëme.

Penelope conta à Ulyssée tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe] Penelope a bien-tost fini le recit de ses peines, dans l'impatience d'entendre les aventures d'Ulyssée. Homere n'employe que trois vers à en faire la récapitulation, car le Lecteur est instruit. Il en use de même dans l'abregé qu'il fait des aventures d'Ulyssée, il n'y employe que trente un vers. Un plus long détail auroit ennuyé le Lecteur, qui sçait tout ce qu'on luy dit.

Et Ulyssée raconta à la Reyne tout ce qu'il avoit fait contre les estrangers] Ulyssée ne luy parle point de ce qu'il avoit fait & souffert devant Troye, parce qu'outre que ce n'est pas la matière de ce Poëme, Penelope avoit sans doute esté informée de ce qui s'estoit passé au siege. Comment l'auroit-elle ignoré, il paroît que les Phœaciens mêmes en estoient instruits!

Page 521. *Il commença par la deffaitte des Ciconiens*] Quoy-que le Lecteur soit instruit, cet abregé n'est pas inutile, & Homere l'a mis par deux raisons; la premiere, pour nous faire entendre que le sujet de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'U-

SUR L'ODYSSÉE, *Libre XXIII.* 551
passe à Ithaque & le rétablissement de ses
affaires, mais qu'il embrasse les voyages, les
erreurs, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a
souffert, en un mot tout ce qui luy est arri-
vé depuis son départ de Troye, comme il
nous l'a exposé dans les premiers vers de ce
Poëme; & comme Aristote l'a ensuite fort
bien expliqué; Et la seconde, pour nous re-
mettre devant les yeux toute la suite des
aventures de son héros, car en enchaînant
ces aventures dans son Poëme, il n'a pas sui-
vi l'ordre naturel ou historique, c'est à dire,
l'ordre des temps, cela estoit impossible dans
une si longue action, mais il a suivi l'ordre
artificiel ou poétique, c'est à dire, qu'il a
commencé par la fin, & tout ce qui a pré-
cédé l'ouverture de son Poëme, il trouve le
moyen de nous l'apprendre par des narra-
tions dans des occasions naturelles & vray-
semblables. Or icy il remet tout dans l'or-
dre historique, afin que nous puissions dé-
meler d'un coup d'œil ce qui fait l'action
continuë, & ce qu'embrasse tout le sujet, &
distinguer le temps de la durée du Poëme
d'avec le temps de la durée de l'action, &
c'est pour le Lecteur un soulagement con-
siderable.

Page 522. *Il s'estendit particulièrement
sur l'ardent amour que Calypso eut pour luy;
sur les efforts qu'elle fit pour le retenir.]* C'es-
toit aussi l'endroit qu'Ulysse devoit le moins

oublier, car c'estoit l'endroit le plus flatteur pour Penelope. Mais on peut croire qu'il supprima la maniere dont il vescu avec elle pour se menager sa protection.

Page 524. *Soit par ceux que j'iray enlever à main armée*] En courant les mers, & en faisant des descentes dans les terres, selon la coutume de ces temps-là.

Soit par ceux que les Grecs me donneront] Pour le feliciter de son heureux retour & de la deffaitte de ses ennemis, & pour luy en marquer leur joye. Les Princes regardoient les presens, que leur faisoient leurs sujets, comme des marques glorieuses de leur estime, c'est pourquoy il est si souvent parlé dans l'Escripture sainte des presens que l'on faisoit aux Princes. Il est dit de Salomon : *Singuli deferebant ei munera.* 3. Reg. 10. 25. Et de Josaphat, *Et dedit omnis Juda munera Josaphat, factæque sunt ei infinitæ divitiæ & multa gloria. Et tout Juda fit des presens à Josaphat, de sorte qu'il amassa de grandes richesses, & qu'il acquit une grande gloire.* 2. Paralip. 17. 5.

Je m'en vais voir mon pere à sa maison de campagne, où mon absence le tient encore plongé dans une cruelle affliction] Cela est absolument necessaire pour l'achèvement du Poëme, comme je l'ay desja dit. Le Poëme manqueroit d'une de ses parties essentielles, si Ulysse n'estoit pas reconnu par son pere

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIII. 553
père, & si la paix n'estoit pas restablie dans
Ithaque.

Page 525. *Montez donc dans vostre appartement avec vos femmes ; ne parlez à personne, & ne vous laissez voir à qui que ce soit*] Il luy donne cet ordre, dit Eustathe, afin que ne paroissant pas informée de ce qui s'est passé, elle ne soit pas insultée. Mais il estoit bien difficile qu'on crust qu'elle ignoroit tout ce grand carnage qui avoit esté fait la nuit dans le Palais. Cet avis d'Ulysse est donc plustost pour empescher qu'en se montrant, elle ne soit pas exposée au ressentiment de quelque emporté.

Et leur ordonne de s'armer] Car il prévoyoit bien qu'il seroit attaqué dans la maison de Laërte.

Le jour commençoit desja à répandre sa lumiere] Ulysse se leve à la petite pointe du jour, lorsque l'Aurore sort de l'Océan, il s'arme & fait armer son fils & ses deux pasteurs, & sort. Cela n'occupe pas beaucoup de temps ; il sort donc lorsque le jour commence à se répandre & avant que le soleil paroisse, c'est pourquoy Homere adjoute que *Minerve les couvrit d'un nuage espais*. Car c'est pour dire poëtiquement qu'ils profiterent de quelque brouillard espais qui les empeschoit d'estre apperceus, car dans la saison où l'on estoit alors, c'estoit la fin de

Tome III.

A a

l'automne, les broüillards sont fort ordinaires, sur-tout le matin.

Argument du Livre XXIV.

*M*ercure conduit aux Enfers les ames des Princes qu'Ulyffe a tuez. Entretien de l'Ame d'Agamemnon & de celle d'Achille. Le Poëte raconte diverses particularitez de la guerre de Troye, qui n'avoient pû entrer dans l'Iliade, entre autres, la mort d'Achille, les honneurs qui luy furent rendus à ses funeraïlles, & le deuil des Muses autour de son lit. Entretien d'Agamemnon avec Amphimedon fils de Melanthee. Comparaison de Penelope avec Clytemnestre. Ulyffe arrive à la campagne chez Laërte, qu'il trouve inconsolable de la mort de son fils. La conversation qu'ils ont ensemble, & qui augmente encore l'affliction de ce bon vieillard. Reconnoissance d'Ulyffe; la joye de ce pere, qui revoit son fils qu'il n'attendoit plus. Dolius, ancien serviteur de Laërte, revient du travail avec six enfans; autre reconnoissance d'Ulyffe. Le peuple d'Ithaque s'assemble, donne ordre à l'enterrement des morts. Le pere d'Antinoüs excite le peuple à les venger.

Le heraut Medon & le devin Halisherse
taschent de les détourner , & en retiennens
la plus grande partie ; les autres vont en
armes pour assieger Ulysse. Ce heros ar-
me sa petite troupe , se met à leur teste &
sort au devant de ses ennemis , qui avoient
pour chef le pere d'Antinoüs ; Laërte le
tuë , & Ulysse & son fils font un grand car-
nage. Minerve fait poser les armes au
peuple , & avertie de la volonté de Jupiter
par la foudre qui tombe à ses pieds , elle
ordonne à Ulysse de s'arrester , & la paix
est enfin restablie.





L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XXIV.

CEPENDANT Mercure avoit rassemblé les Ames des Pour-suivants. Il tenoit à la main sa verge d'or avec laquelle il plonge quand il veut les hommes dans un profond sommeil & les en retire de mesme. Il marchoit à la teste de ces Ames, comme un berger à la teste de son troupeau, & ces Ames le suivoient avec une espeece de fremissement. Comme on voit une troupe de chauvesouris voler dans le creux d'un antre avec un murmure aigu, lorsque quelqu'un

les oblige à quitter la roche où elles estoient attachées toutes ensemble ; ces Ames suivoient le Dieu de Cyllene avec un murmure tout pareil , & il les conduisoit dans les chemins tenebreux qui menent dans la nuit éternelle. Elles traverserent les flots de l'Océan , passerent près de la celebre roche Leucade , entrèrent par les portes du soleil dans le pays des songes , & bien-tost elles arriverent dans la prairie d'Asphodele , où habitent les Ames, qui ne sont que les vaines images des morts. Elles trouverent dans cette prairie l'Ame d'Achille , celle de Patrocle , celle d'Antiloque & celle d'Ajax , le plus beau & le plus vaillant des Grecs après le fils de Pelée. Ces heros estoient autour du grand Achille ; l'Ame d'Agamemnon estoit venu les joindre fort triste ; elle estoit suivie des Ames de ceux qui avoient esté tuez avec luy dans le

Palais d'Egiste. L'Ame d'Achille
adressant d'abord la parole à celle
» d'Agamemnon, luy dit : Fils d'A-
» trée, nous pensions que de tous les
» heros vous estiez le plus aimé du
» maître du tonnerre, parce que sur
» le rivage de Troye, où nous avons
» souffert tant de peines & de tra-
» vaux, nous vous voyions comman-
» der à une infinité de peuples & à
» un grand nombre de Roys. La
» Parque inexorable, à laquelle tous
» les hommes sont assujettis par leur
» naissance, a donc tranché vos jours
» avant le temps. Vous auriez esté
» plus heureux de perir devant les
» remparts de Troye au milieu de la
» gloire dont vous estiez environné,
» car tous les Grecs vous auroient
» élevé un tombeau superbe, & vous
» auriez laissé une gloire immortelle
» à vostre fils, au lieu que vous avez
» eu une fin tres malheureuse.

L'Ame d'Agamemnon luy ré-
» pondit : Fils de Pelée, Achille sem-

blable aux Dieux, que vous estes «
 heureux d'avoir terminé vos jours «
 sur le rivage d'Ilion loin de vostre «
 patrie ! Les plus braves des Grecs «
 & des Troyens furent tuez autour «
 de vous ; environné de monceaux «
 de morts, vous estiez glorieuse- «
 ment estendu sur la poussiere loin «
 de vostre char, & en cet estat «
 redoutable encore aux bandes «
 Troyennes. Nous continuâmes le «
 combat toute la journée, & nous «
 ne nous ferions pas retirer si Jupi- «
 ter n'eust separé les combattants «
 par une horrible tempeste. Nous «
 vous retirâmes de la bataille, nous «
 vous portâmes sur les vaisseaux, «
 & après avoir lavé vostre corps «
 avec de l'eau tiède & l'avoir par- «
 fumé avec de précieuses essences, «
 nous le plaçâmes sur un lit fune- «
 bre ; tous les Grecs autour de ce lit «
 fondonent en larmes, & pour mar- «
 ques de leur deuil, ils se couperent «
 les cheveux. La Déesse vostre mere «

» ayant appris cette funeste nouvelle,
 » sortit du milieu des flots accompa-
 » gnée de ses Nymphes, car les cris &
 » les gémissements de l'armée avoient
 » pénétré le sein de la vaste mer &
 » s'estoient fait entendre dans les
 » plus profonds abysmes. Les Grecs
 » les voyant sortir des ondes, furent
 » saisis de frayeur, & ils auroient
 » regagné leurs vaisseaux, si Nestor,
 » dont la sagesse estoit fortifiée par
 » une longue experience, qui estoit
 » sçavant dans les histoires anciennes,
 » & dont on avoit toujours admiré
 » les conseils, ne les eust retenus;
 » Arrêtez, leur cria-t'-il, troupes
 » Grecques, pourquoy fuyez-vous!
 » C'est la Déesse Thetis, c'est une
 » mere affligée qui vient suivie de
 » ses Nymphes immortelles pleurer
 » la mort de son fils.

» Ces mots arrêterent leur fuite.
 » Les filles du vieux Nérée environ-
 » nerent vostre lit avec des cris la-
 » mentables, & vous revestirent d'ha-

bits immortels, & les neuf Muses «
firent entendre tour à tour leurs «
gemissements & leurs plaintes lu- «
gubres. Vous n'auriez pû trouver «
dans toute l'armée un seul des «
Grecs qui ne fondist en pleurs, si «
touchants estoient les regrets de «
ces divines filles de Jupiter. Pen- «
dant dix-sept jours entiers nous «
pleurâmes jour & nuit autour de «
ce lit funebre avec toutes ces Dées- «
ses. Le dix-huitième nous vous «
portâmes sur le buscher. Nous «
égorgeâmes tout autour un nom- «
bre infini de moutons & de bœufs ; «
vous estiez couché sur le haut avec «
les habits magnifiques dont les «
Déeses vous avoient revestü. On «
vous couvrit de graisse , on mit «
tout autour de vous quantité de «
vaisseaux pleins d'huile & d'autres «
pleins de miel, & les heros de l'ar- «
mée, les uns à pied, les autres sur «
leurs chars, firent plusieurs fois en «
armes le tour de vostre buscher, «

» avec un bruit qui fit retentir toute
 » la plaine & les rives de l'Hellef-
 » pont. Quand les flammes de Vul-
 » cain eurent achevé de vous consu-
 » mer , nous receüillîmes vos os
 » après avoir esteint la cendre avec
 » du vin, & pour les conserver, nous
 » les enveloppâmes d'une double
 » graisse. La Déesse vostre mere don-
 » na une urne d'or pour les enfer-
 » mer ; elle dit que c'estoit un présent
 » de Bacchus & un chef-d'œuvre de
 » Vulcain. Vos os sont dans cette
 » urne meslez avec ceux de Patrocle,
 » & dans la mesme urne on mit sé-
 » parément ceux d'Antiloque , qui,
 » après Patrocle, estoit celui de tous
 » vos compagnons que vous honno-
 » riez le plus de vostre amitié. Toute
 » l'armée travailla ensuite à vous éle-
 » ver à tous trois un tombeau ma-
 » gnifique sur le rivage de l'Hellef-
 » pont, afin qu'il soit exposé à la
 » vûë de tous ceux qui navigeront
 » dans cette mer, non seulement de

nostre temps, mais dans tous les
âges. Le tombeau achevé, la Dées-
se demanda aux Dieux la permis-
sion de faire executer des jeux &
des combats par les plus braves de
l'armée autour de ce superbe tom-
beau. Pendant ma vie j'ay assisté
aux funerailles de plusieurs heros.
Dans ces occasions, après la mort
de quelque grand Roy, les plus
braves guerriers se presentent pour
les jeux, mais je n'en ay jamais
vû de si beaux ni de si admira-
bles que ceux que la Déesse Thetis
fit celebrer ce jour-là pour hon-
orer vos obseques, & pour mar-
quer son affliction. Il estoit aisé
de voir que vous estiez cher aux
Dieux. De sorte, divin Achille,
que la mort mesme n'a eu aucun
pouvoir sur vostre nom, il passera
d'âge en âge avec vostre gloire jus-
qu'à la dernière posterité. Et moy,
quel avantage ay-je tiré de mes tra-
vaux ? Que me revient-il d'avoir

A a vj

» terminé glorieusement une si lon-
 » gue & si terrible guerre ! Jupiter
 » a souffert qu'à mon retour j'aye
 » péri malheureusement , & que je
 » sois tombé dans les embusches du
 » traistre Egisthe & de ma pernicio-
 » se femme.

Ils s'entrenoient encore de
 mesme lorsque Mercure arriva près
 d'eux à la teste des Ames des Pour-
 suivants qu'Ulysse avoit glorieu-
 sement fait tomber sous les coups.
 Achille & Agamemnon estonnez
 ne les virent pas plustost, qu'ils s'a-
 vancerent au devant d'elles. L'Ame
 du fils d'Atrée reconnut d'abord le
 fils de Melanthée, le vaillant Am-
 phimedon, car il estoit lié avec luy
 par les liens de l'hospitalité, ayant
 logé chez luy dans un voyage qu'il
 fit à Ithaque. Il luy adressa le pre-
 » mier la parole, & luy dit : Amphi-
 » medon, quel accident a fait des-
 » cendre dans ce séjour tenebreux
 » une si nombreuse & si florissante

jeunesse ! Il n'y a point de Prince «
qui , en choisissant la fleur de sa «
ville capitale , pût assembler un si «
grand nombre de jeunes gens aussi «
bien faits & d'aussi bonne mine. «
Est-ce Neptune qui vous ayant «
surpris sur la vaste mer, vous a fait «
perir , en excitant contre vous ses «
flots & ses tempestes ! Avez-vous «
esté battus dans quelque descente «
que vous ayez faite pour enlever «
les bœufs & les nombreux trou- «
peaux de moutons de vos ennemis, «
ou devant quelque ville que vous «
ayez attaquée pour la piller & pour «
emmener les femmes captives ! Ré- «
pondez-moy , je vous prie , car je «
suis vostre hôte. Ne vous souve- «
nez-vous pas que je fus reçu dans «
votre maison lorsque j'allay à «
Ithaque avec Menelas pour pres- «
ser Ulysse de venir avec nous à «
Troye ! Nous fûmes un mois à ce «
voyage , & ce ne fut pas sans beau- «
coup de peine que nous persuadâ- «

» mes Ulyffe de nous accompagner.

L'Ame d'Amphimedon répon-
 » dit : Fils d'Atrée , le plus grand
 » des Roys, je me souviens que mon
 » pere a eu l'honneur de vous recevoir
 » chez luy , & je vais vous raconter
 » nostre malheureuse aventure & ce
 » qui a causé nostre mort. Long-
 » temps après le départ d'Ulyffe ,
 » comme on n'en avoit aucunes nou-
 » velles & qu'on le croyoit mort ,
 » tout ce que nous estions de jeunes
 » Princes nous nous appliquâmes à
 » faire la cour à Penelope pour par-
 » venir à l'espouser. Cette Princeesse
 » ne rejettoit ni n'acceptoit un hy-
 » men qui luy estoit odieux , pour
 » avoir le temps de machiner nostre
 » perte, & entre autres ruses, en voi-
 » cy une qu'elle imagina. Elle fit dres-
 » ser dans son Palais un mestier , le
 » mit à travailler elle-mesme à un
 » grand voile, & nous parla en ces
 » termes : Jeunes Princes, qui me
 » poursuivez en mariage depuis le

mort de mon mary , moderez vos- «
tre impatience , & attendez que «
j'aye achevé ce voile, afin que ce «
que j'ay filé moy-mesme ne soit pas «
perdu. Je le destine pour les fune- «
railles du heros Laërte , quand la «
Parque inexorable aura tranché ses «
jours, pour me mettre à couvert «
des reproches que les femmes d'I- «
thaque ne manqueroient pas de me «
faire, si un Prince comme Laërte, «
un Prince si riche & que j'avois «
autant de raison de respecter & «
d'aimer , n'avoit pas sur son bus- «
cher un voile fait de ma main. Elle «
nous parla ainsi, & nous nous lais- «
sâmes persuader. Pendant le jour «
elle travailloit avec beaucoup d'as- «
siduité à ce voile, mais la nuit, dès «
que les flambeaux estoient allumez, «
elle deffaisoit ce qu'elle avoit fait «
le jour. Cette fraude nous fut ca- «
chée trois ans entiers, pendant les- «
quels elle nous remettoit d'un jour «
à l'autre ; mais enfin la quatrième «

» année venuë, une de ses femmes,
» que nous avions gagnée, la trahit,
» & nous la surprîmes qui deffaisoit
» son ouvrage. Elle fut donc obli-
» gée malgré elle de l'achever. Mais
» à peine eut-elle osté de dessus le
» mestier ce voile plus esclatant que
» le flambeau de la nuit, & mesme
» que celui du jour, qu'un Dieu ja-
» loux fit aborder Ulysse à une mai-
» son de campagne qu'habitoit Eu-
» mée, intendant de ses troupeaux.
» Son fils Telemaque y arriva en
» mesme temps à son retour de Py-
» los. Ces deux Princes se rendirent
» dans la ville après avoir pris ense-
» ble des mesures pour nous faire
» tous perir. Telemaque arriva le
» premier. Ulysse le suivit conduit
» par Eumée. Il ne marchoit qu'a-
» vec peine, appuyé sur un baston;
» il n'avoit pour habit que de vieux
» haillons, & il ressembloit si parfai-
» tement à un gueux accablé de mi-
» sere & d'années, qu'aucun de nous

ne put le reconnoistre , ni mesme «
aucun de ceux qui estoient plus «
âgez que nous & qui l'avoient vû «
plus long-temps. Il fut continuel- «
lement l'objet de nos brocards, & «
nous le maltraitâmes mesme en sa «
personne. Il souffroit nos railleries «
& nos coups avec beaucoup de pa- «
tience. Mais après que Jupiter eut «
excité son courage , alors aydé par «
Telemaque, il osta de la salle tou- «
tes les armes & les porta dans son «
appartement , dont il ferma soi- «
gneusement les portes. Après quoy, «
par une ruse, dont il estoit seul ca- «
pable , il obligea la Reyne de nous «
proposer l'exercice de tirer la ba- «
gue avec l'arc , exercice qui nous «
devoit estre si funeste , & qui fut «
l'occasion & la cause de nostre mort. «
Aucun de nous n'eut la force de «
tendre cet arc , nous en estions bien «
éloignez. On voulut ensuite le fai- «
re passer entre les mains d'Ulysse ; «
nous nous y opposâmes tous, & «

» nous criaſmes qu'on ſe donnaſt
 » bien garde de le luy remettre,
 » quoy-qu'il puſt dire & faire, mais
 » Telemaque ordonna qu'on le luy
 » donnaſt malgré nous. Dès qu'U-
 » lyſſe l'eut pris, il le tendit tres fa-
 » cilement, & de ſa fleche il enſila
 » toutes les bagues. Après cet ex-
 » ploït il ſ'empara de la porte, jet-
 » tant ſur nous des regards farou-
 » ches; il verſa à ſes pieds toutes ſes
 » fleches, & mirant d'abord le Roy
 » Antinoüs, il en fit ſa premiere vic-
 » time. Il tira enſuite ſur les autres
 » avec un pareil ſuccés. Les morts
 » ſ'accumuloient, & il eſtoit aiſé de
 » voir que deux hommes ſeuls ne fai-
 » ſoient pas de ſi grands exploits ſans
 » le ſecours de quelque Dieu qui les
 » animoit par ſa preſence. Bien-toſt
 » ſ'abandonnant à l'impetuoſité de
 » leur courage, ils fondirent ſur nous
 » & firent main-baſſe ſur tous ceux
 » qu'ils rencontroient. Tout le Pa-
 » lais retentiſſoit de cris & de gemiſ-

femens des mourants & des bleſſez, &
 & dans un moment toute la ſalle &
 fut inondée de ſang. Voilà, grand &
 Agamemnon, comment nous a- &
 vons tous péri. Nos corps ſont en- &
 core dans la cour du Palais d'Ulyſſe &
 ſans eſtre enterrez, car la nou- &
 velle de noſtre malheur n'a pas en- &
 core eſté portée dans nos maiſons, &
 nos parents & nos amis n'auroient &
 pas manqué, après avoir lavé le &
 ſang de nos bleſſures, de nous met- &
 tre ſur le buſcher, & d'honorer de &
 leur deuil nos funérailles, car c'eſt &
 là le partage des morts. &

Amphimedon n'eut pas pluſtoſt
 fini, qu'Agamemnon ſ'eſcria, Fils &
 de Laërte, prudent Ulyſſe, que &
 vous eſtes heureux d'avoir trouvé &
 une femme ſi ſage & ſi vertueuſe ! &
 Quelle prudence dans cette fille &
 d'Icarius ! Quelle fidélité pour ſon &
 mary ! La mémoire de ſa vertu ne &
 mourra jamais. Les Dieux feront &
 à l'honneur de la ſage Penelope des &

» chants gracieux pour l'instruction
 » des mortels , & elle recevra l'hom-
 » mage de tous les siècles. Elle n'a pas
 » fait comme la fille de Tyndare, qui
 » a trempé ses mains parricides dans
 » le sang de son mary. Aussi sera-
 » t'-elle éternellement le sujet de
 » chants odieux & tragiques , & la
 » honte, dont son nom fera à jamais
 » couvert, rejallira sur toutes les fem-
 » mes, même sur les plus vertueuses.
 Ainsi s'entrenoient ces ombres
 dans le Royaume de Pluton sous
 les profonds abysmes de la terre.

Cependant Ulysse & Telema-
 que , qui estoient sortis de la ville
 avec les deux pasteurs, furent bien-
 tost arrivez à la maison de campa-
 gne du vieux Laërte ; elle consis-
 toit en quelques pieces de terre
 qu'il avoit augmentées par ses soins
 & par son travail , & en une petite
 maison qu'il avoit bastie. Tout au-
 près il y avoit une espece de fer-
 me , c'estoit un bastiment rond où

logeoient le peu qu'il avoit de domestiques. Car il n'avoit gardé que ceux qui luy estoient necessaires pour cultiver ses terres & son jardin. Il avoit auprès de luy une vieille femme de Sicile qui gouvernoit sa maison, & qui avoit soin de sa vieillesse dans ce desert où il s'estoit confiné. Là Ulysse dit à son fils & à ses deux bergers, Al-
« lez vous-en tous trois à la maison, «
« préparez le cochon le plus gras «
pour le disner, pendant que je vais «
me presenter à mon pere pour voir «
s'il me reconnoistra après une si «
longue absence. »

En finissant ces mots il leur donne ses armes à emporter; ils allerent promptement dans la maison executer ses ordres, & Ulysse entra dans un grand verger; il n'y trouva ni Dolius ni aucun de ses enfants, ni le moindre de ses domestiques; ils estoient tous allé couper des buissons & des épines

pour raccommoder les hayes du verger, & le bon vieillard Dolius estoit à leur teste. Il trouva son pere tout seul dans le jardin, où il s'occupoit à arracher les méchantes herbes d'autoar d'une jeune plante. Il estoit vestu d'une tunique fort sale & fort usée ; il avoit à ses jambes des bottines de cuir de bœuf toutes rapieciées pour se deffendre des épines. Il avoit aussi des gands fort espais pour garentir ses mains, & sa teste estoit couverte d'une espee de casque de peau de chevre. Il nourrissoit ainsi dans cet équipage sa triste douleur.

Quand Ulysse vit son pere accablé de vieillesse & dans un abattement qui marquoit son deuil, il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs. Enfin faisant effort sur luy-mesme, il délibéra en son cœur s'il iroit d'abord embrasser ce bon homme, luy apprendre son arrivée, & luy raconter com-

ment il estoit revenu ; ou s'il l'ap-
procheroit pour s'entretenir avec
luy avant que de se faire connois-
tre. Ce dernier parti luy parut le
meilleur , & il voulut avoir pour
un moment le plaisir de réveiller
un peu sa douleur , afin de luy ren-
dre ensuite sa joye plus sensible.
Dans ce dessein Ulysse s'approche
de Laërte, & comme il estoit baissé
pour émonder son jeune arbre ,
son fils haussant la voix, luy adres-
sa parole, & luy dit : Vieillard, on «
voit bien que vous estes un des «
plus habiles jardiniers du monde , «
vostre jardin est tres bien tenu ; il «
n'y a pas une plante ni un quarré «
qui ne soit en tres bon estat ; vos «
plans de vigne, vos oliviers, vos «
poiriers, en un mot tous vos ar- «
bres marquent le soin que vous en «
avez. Mais j'oseray vous dire, & «
je vous prie de ne vous en pas fas- «
cher, que vous avez plus soin de «
vostre jardin que de vous-mesme. «

» Vous affligez vostre vieillesse, vous
» voilà tout couvert de crasse & de
» pouffiere, & vous n'avez que de
» méchants habits. Ce ne peut estre
» un maistre qui vous tient si mal à
» cause de vostre paresse ; on voit
» bien à vostre air que vous n'estes
» pas né pour servir, car vous avez
» la majesté d'un Roy. Oüy, vous
» ressemblez à un Roy, & un Roy
» doit gouter les douceurs d'une vie
» plus convenable à sa naissance.
» Tous les jours, après vous estre
» baigné, vous devriez vous mettre
» à table & aller ensuite vous cou-
» cher dans un bon lit ; voilà ce qui
» convient sur-tout à vostre âge.
» Mais si la fortune injuste vous a
» réduit à cette triste servitude, di-
» tes-moy quel maistre vous servez
» & pour qui vous cultivez ce jar-
» din. Dites-moy aussi, je vous prie,
» s'il est vray que je sois dans Itha-
» que, comme me l'a asseuré un
» homme que je viens de rencontrer

en arrivant, & qui n'a pas eû l'hon-
 nesteté de s'arrêter un moment
 pour me donner des nouvelles que
 je luy demandois d'un homme de
 ce pays que j'ay autrefois receu
 dans ma maison ; je voulois sçavoir
 s'il est revenu & s'il est en vie, ou
 s'il est mort, car je vous diray, &
 je vous prie de m'entendre, qu'il y
 a quelques années que je logeay
 chez moy un homme qui passoit
 dans ma patrie. De tous les hostes,
 que j'ay eu l'honneur de recevoir,
 je n'en ay jamais vû un comme ce-
 luy-là ; il se disoit d'Ithaque, & il
 se vantoit d'estre fils de Laërte fils
 d'Arcelius. Il receut de moy tous
 les bons traitemens qu'il pouvoit
 attendre d'un hôte. Je luy fis les
 presens qu'exige l'hospitalité ; je
 luy donnay sept talents d'or, une
 urne d'argent ciselé, où l'ouvrier a-
 voit représenté les plus belles fleurs ;
 douze manteaux, douze tuniques,
 autant de tapis & autant de voiles

» précieux , & je luy fis encore pre-
» sent de quatre belles esclaves adroï-
» tes à tous les beaux ouvrages , &
» qu'il prit luy-mesme la peine de
» choisir.

» Estranger , répondit Laërte , le
» visage baigné de pleurs , vous estes
» dans Ithaque , comme on vous l'a
» dit ; le peuple qui l'habite est gros-
» sier & insolent. Tous vos beaux
» presens sont perdus , car vous ne
» trouverez point en vie celuy à qui
» vous les avez faits. S'il estoit vi-
» vant , il répondroit à vostre gene-
» rosité , & en vous recevant chez luy
» il tascheroit de ne se laisser pas sur-
» passer en liberalité & en magnifi-
» cence , car c'est le devoir des hon-
» nestes gens qui ont reçu des bien-
» faits. Mais dites-moy , je vous prie,
» sans me rien déguiser , combien
» d'années y a-t'-il que vous avez lo-
» gé chez vous mon fils , ce malheu-
» reux Prince qui n'est plus ! car
» éloigné de ses amis & de sa patrie ,

il a esté, ou déchiré par les bestes «
 dans quelque campagne deserte, ou «
 dévoré par les poissons dans les «
 gouffres de la mer. Sa mere & moy «
 n'avons pas eu la consolation de «
 l'arroser de nos larmes & de luy «
 rendre les derniers devoirs, & sa «
 femme, la sage Penelope, n'a pû le «
 pleurer sur son lit funebre, ni luy «
 fermer les yeux, ni luy faire des «
 funérailles honorables, ce qui est «
 le dernier partage des morts. Mais «
 ayez la bonté de m'apprendre qui «
 vous estes, quel est vostre pays & «
 qui sont vos parents, où vous avez «
 laissé le vaisseau sur lequel vous «
 estes venu, & où sont vos compa- «
 gnons. Estes-vous venu sur un «
 vaisseau estrangier pour negocier «
 dans ce pays! & vostre vaisseau, «
 après vous avoir descendu sur nos «
 costes, s'en est-il retourné! «

Je satisferay à vos demandes, «
 répondit Ulysse. Je suis de la ville «
 d'Alybas, où j'ay ma maison assez «

» connue dans le monde , & je suis
 » fils du Roy Aphidas à qui le gene-
 » reux Polypemon donna la naissan-
 » ce ; je m'appelle Eperitus ; j'allots
 » en Sicile , mais un Dieu ennemi
 » m'a escarté de ma route & m'a
 » fait relascher sur cette coste mal-
 » gré moy. J'ay laissé mon vaisseau
 » à la rade loin de la ville. Voicy la
 » cinquième année depuis qu'Ulyse
 » arriva chez moy à son retour de
 » Troye , après avoir effuyé beau-
 » coup de malheurs. Quand il vou-
 » lut partir , il vit à sa droite des
 » oyseaux favorables. Cet heureux
 » augure me fit un tres grand plaisir,
 » je luy fournis avec joye les moyens
 » de s'en retourner, & il partit plein
 » d'esperance ; nous nous témoigna-
 » mes reciproquement l'un à l'autre
 » le desir que nous avions de nous
 » revoir, pour cimenter l'hospitalité
 » que nous avions contractée.

A ces mots Laërte est envelop-
 pé d'un nuage de tristesse & plon-

g  dans une profonde douleur. Il prend de la poussiere brûlante & la jette à pleines mains sur ses cheveux blancs, en poussant de grands soupirs & en versant des torrents de larmes. Le cœur d'Ulysse en est  m , il se sent attendri, il ne peut plus soutenir cette v e, ni laisser son pere en cet estat, il se jette à son cou, & le tenant tendrement embrassé, il luy dit : Mon pere, je suis celuy que vous pleurez & dont vous demandez des nouvelles ; après une absence de vingt années entieres je suis de retour auprès de vous dans ma chere patrie. Essuyez donc vos larmes & cessez vos soupirs. Je vous diray tout en peu de mots, car le temps presse : je viens de tuer tous les Poursuivants dans mon Palais, & de me venger de toutes les insolences & de toutes les injustices qu'ils y ont commises.

Si vous estes Ulysse, ce fils si cher, répondit Laërte, donnez-

» moy un signe certain qui me force
 » à vous croire.
 » Vous n'avez, luy dit Ulyffe,
 » qu'à voir de vos yeux cette éci-
 » trice de la playe que me fit autre-
 » fois un sanglier sur le mont Par-
 » nasse, lorsque vous m'envoyastes,
 » ma mere & vous, chez mon grand
 » pere Autolycus pour recevoir les
 » presens qu'il m'avoit promis dans
 » un voyage qu'il fit à Ithaque. Si
 » ce signe ne fuffit pas, je vais vous
 » montrer dans ce jardin les arbres
 » que vous me donnastes autrefois
 » en mon particulier, lorsque dans
 » mon enfance me promenant avec
 » vous, je vous les demanday. En
 » me les donnant, vous me les nom-
 » mastes tous. Vous me donnastes
 » treize poiriers, dix pommiers, qua-
 » rante de vos figuiers, & vous pro-
 » mites de me donner cinquante
 » rangs de seps de vigne de differen-
 » tes especes, qui lorsque l'automne
 » venoit étaler toutes ses richesses,

estoyent toujours chargez d'excellents raisins.

A ces mots le cœur & les genoux manquent à Laërte, il se laisse aller sur son fils, qu'il ne peut s'empescher de reconnoistre, & il l'embrasse; Ulysse le reçoit entre ses bras, comme il estoit prest de s'évanouir. Après qu'il fut un peu revenu de cette foiblesse, que l'excès de la joye avoit causée, & que le trouble de son esprit fut dissipé, il s'escria : Grand Jupiter, il yea donc encore des Dieux dans l'Olympe, puisque ces impies de Pourfaisants ont esté punis de leurs violences & de leurs injustices. Presentement je crains que les habitants d'Ithaque ne viennent nous assieger, & qu'ils ne dépeschent des courriers dans toutes les villes de Cephallenie pour exciter les peuples & les appeller à leur secours. Ne craignez rien, répond Ulyse, & chassez toutes ces pensées de

» vostre esprit, tout ira bien. Mais
» allons dans la maison où j'ay desja
» envoyé Telemaque avec Eumée
» & Philoëtius pour préparer le dî-
» ner.

En parlant ainsi ils sortent du
jardin & prennent le chemin de la
maison. En y entrant ils trouvent
Telemaque & les deux pasteurs qui
préparoient les viandes & qui mes-
soient le vin dans une urne. L'es-
clave Sicilienne baigne son maître
Laërte, le parfume d'essence & luy
donne un habit magnifique pour
honorer ce grand jour, & la
Déesse Minerve prend soin de re-
lever la bonne mine de ce vieillard;
elle le fait paroistre plus grand &
luy donne plus d'embonpoint.
Quand il sortit de la chambre du
bain, son fils fut estonné de le voir
si différent de ce qu'il estoit aupá-
ravant; il ne pouvoit se lasser de
l'admirer, car il ressembloit à un
des Immortels, & il luy témoigna

sa surprise en ces termes : Mon «
 pere, il faut que les Dieux ayent «
 fait le merveilleux changement «
 que je vois en vostre personne, «
 c'est une marque visible que vous «
 leur estes cher. «

Mon fils, reprit le sage Laërte, «
 plust à Jupiter, à Minerve & à «
 Apollon que je fusse encore tel «
 que j'estois lorsqu'à la teste des Ce- «
 phaleniens je pris la belle ville de «
 Nerice sur les costes du continent «
 de l'Acarmanie, & que j'eusse pû «
 me trouver avec mes armes au «
 combat que vous donnaistes hier «
 contre les Poursuivants ! Vous au- «
 riez esté ravi de voir avec quelle «
 force & quelle ardeur j'aurois se- «
 condé vostre courage. «

Pendant qu'ils s'entrenoient
 ainsi, on achæva de préparer le dis-
 ner, & comme on estoit prest à se
 mettre à table, Dolius arriva du
 travail avec ses enfans ; l'esclave
 Sicilienne, leur mere, qui les avoit

nourris, & qui avoit grand soin
 du bon homme Dolius, depuis
 que la vieilleffe l'avoit accueilli,
 estoit allé elle-mesme les appeller.
 Dès qu'ils furent entrez, & qu'ils
 eurent vû & reconnu Ulyffe, ils
 furent dans un estonnement qui
 les rendit immobiles. Mais Ulyffe
 les voyant en cet estat, les réveilla
 par ses paroles pleines de douceur:

» Bon homme, dit-il à Dolius, met-
 » tez-vous à table avec nous, & re-
 » venez de vostre surprise, il y a
 » long-temps que la faim nous presse
 » de nous mettre à table, nous n'at-
 » tendions que vous.

Dolius n'eut pas plustost enten-
 du ces paroles, qu'il court à son
 maître les bras ouverts, & luy pre-
 nant la main, il la baise, & après
 les premiers transports de sa joye,
 » ce serviteur fidelle s'escrie: Cher
 » Prince, puisque vous estes enfin
 » revenu selon nos desirs & contre
 » nostre esperance, & que les Dieux

eux-mesmes ont pris soin de vous
 ramener, que ce retour soit, aussi
 heureux qu'il nous est agréable, &
 que ces mesmes Dieux vous com-
 blent de toutes sortes de prosperi-
 tez. Mais permettez-moy de vous
 demander si Penelope est desja in-
 formée que vous estes icy, ou si
 nous luy enuoyerons annoncer
 une si bonne nouvelle!

Bon homme, repartit Ulysse,
 Penelope scait mon arrivée, n'ayez
 sur cela aucun souci, & que rien
 ne vous fasse de la peine. Il dit, &
 Dolius s'assied: ses enfans s'appro-
 chant d'Ulysse, luy rendent leurs
 respects, & s'asseient près de leur
 pere.

Cependant la Renommée avoit
 annoncé dans toute la ville la des-
 faite entiere des Poursuivants &
 leur funeste sort. A cette nouvelle
 le peuple s'assemble & vient en
 foule devant le Palais d'Ulysse
 avec des cris horribles & d'effroya-

bles gémissements. On emporte les morts. Ceux d'Ithaque sont enterrez par leurs parens, & ceux qui estoient des isles voisines ; on les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays, afin qu'on leur rende les devoirs de la sepulture. Après quoy ils se rendent tous à une assemblée, accablez de douleur.

Quand ils furent tous assemblez, & que chacun fut placé, Eupéïthes, inconsolable de la mort de son fils Antinoüs, qui avoit esté la premiere victime d'Ulysse, se leva, & le visage baigné de larmes, il dit :

» Mes amis, quel horrible carnage
» Ulysse vient-il de faire des Grecs !
» A son départ il a emmené nos meilleurs vaisseaux & l'élite de nostre plus brave jeunesse, & il a perdu toute cette belle jeunesse & tous nos vaisseaux. Non content de nous avoir causé toutes ces pertes,

à son retour il a tué tous les plus «
braves des Cephaliens. Dépê- «
chons donc , avant qu'il ait le «
temps de se retirer à Pylos, ou en «
Elide chez les Epeens, allons l'at- «
taquer & le punir, l'occasion pres- «
se : si nous le laissons eschapper , «
nous passerons toute nostre vie «
dans l'humiliation, nous n'oserons «
lever la teste, & nous serons l'op- «
probre des hommes jusqu'à la der- «
niere posterité, car voilà un honte «
qui ne sera jamais effacée. Pour «
moy, si nous ne vengeons la mort «
de nos enfans & de nos freres, je «
ne puis plus souffrir la vie, & je «
prie les Dieux de me faire descen- «
dre dans les Enfers. Mais allons, «
marchons tout à l'heure, de peur «
que la mer ne les dérobe à nostre «
ressentiment.

Il accompagna ces paroles d'un
torrent de pleurs, & les Grecs tou-
chez de compassion, ne respiroient
desja que la vengeance, lorsque le

heraut Medon & le chantre Phœmius, sortis du Palais d'Ulyſſe après leur reveil, arriverent & ſe placèrent au milieu de l'aſſemblée. Tout le peuple faiſi d'eſtonnement & de reſpect, attendoit dans le ſilence ce qu'ils venoient leur annoncer; le ſage Medon parla en ces termes:

» Peuple d'Ithaque, eſcoutez ce que
 » j'ay à vous dire: ſçachez qu'Ulyſſe
 » n'a pas executé ces grandes choſes
 » ſans la volonté des Dieux. J'ay vu
 » moy-mefme un des Immortels qui
 » ſe tenoit près de luy ſous la forme
 » de Mentor. Oüy, j'ay vu ce Dieu
 » qui tantost encourageoit & forti-
 » fioit Ulyſſe, & tantost espouven-
 » toit les Pourſuivants & les offroit
 » à ſes coups, c'eſt pourquoy ils ſont
 » tous tombez les uns ſur les autres
 » ſous la force de ſon bras. Il dit, &
 » une paſſe frayeur ſ'empara de tous
 » les cœurs.

Le heros Halitherſe, fils de Maſtor, qui avoit ſeul la connoiſ-

fance du passé, du présent & de l'a-
venir, parla après Medon, & plein
d'affection pour ce peuple, il luy
eria: Peuple d'Ithaque, escoutez &
aussi ce que j'ay à vous déclarer: &
Mes amis, c'est par vostre injustice &
que tous ces maux sont arrivez; &
vous n'avez jamais voulu escouter &
mes remontrances, ni déferer aux &
conseils de Mentor, lorsque nous &
vous pressions de faire cesser les in- &
folences de vos enfants, qui par &
leur folie & par leur intemperan- &
ce, commettoient des desordres in- &
ouïs, dissipant les biens d'un des &
plus braves Princes de la Grece, &
manquant de respect à sa femme, &
dans l'esperance qu'il ne revien- &
droit jamais. Soyez donc aujourd' &
huy plus raisonnables, & suivez &
mes avis; n'allons point où Eupéi- &
thes veut nous mener, de peur &
qu'il n'arrive à quelqu'un quelque &
grand malheur qu'il se sera attiré &
luy-mesme.

Il parla ainsi , & plus de la moitié du peuple effrayé de ses menaces se retira avec de grands cris. Le reste demeura dans le lieu de l'assemblée, ne voulant ni croire à la déclaration de Medon , ni suivre les avis d'Halitherse , & donnant aveuglement dans la passion d'Eupeïthes. Ils courent aux armes, & après s'estre armez, ils s'assemblerent en foule devant les murailles de la ville ; Eupeïthes transporté par son ressentiment , se met à leur teste. Il pensoit aller venger son fils , mais au lieu de le venger il alloit le suivre.

Dans ce moment Minerve s'adressa à Jupiter, & luy parla ainsi :

» Pere des Dieux & des hommes, le
 » plus grand de tous les Immortels,
 » permettez-moy de vous interroger,
 » & daignez me déclarer ce que vous
 » avez résolu de faire. Allez-vous
 » encore exciter une guerre perni-
 » cieuse & de nouveaux combats? Ou

voulez-vous faire naître l'amitié
& la paix parmi ce peuple ?

Ma fille, répondit le maître du tonnerre, pourquoy me faites-vous cette demande ! N'est-ce pas vous-mesme qui avez conduit toute cette grande affaire, afin qu'Ulyffe à son retour pust se venger des Pourfaisants ? Faites tout ce que vous voudrez, je vous diray seulement ce que je juge le plus à propos : Puisqu'Ulyffe a puni ces Princes & qu'il est satisfait, qu'on mette à bas les armes, qu'on fasse la paix, & qu'on la confirme par des sermens ; qu'Ulyffe & sa posterité regnent à jamais dans Ithaque, & nous de nostre costé inspirons un oubli general du meurtre des fils & des freres ; que l'amitié & l'union soient restablies comme auparavant, & que l'abondance & la paix consolent de toutes les miseres passées.

Par ces paroles Jupiter excite

Minerve, qui estoit desja disposée à faire finir ces malheurs. Elle s'élança aussi-tôt des sommets de l'Olympe pour l'exécution de ses desseins.

Après que les trois Princes & leurs bergers eurent achevé leur repas, Ulysse prenant la parole, leur dit : Que quelqu'un sorte pour voir si nos ennemis ne paroissent point. Un des fils de Dolius sortit en mesme temps ; il eut à peine passé le seuil de la porte, qu'il vit les ennemis desja fort près, & d'abord, s'adressant à Ulysse, il cria, Voilà les ennemis sur nous, prenons promptement les armes.

Il dit, & toute la maison s'arma aussi-tôt, Ulysse, Telemaque, Eumée, Philoëtius, six fils de Dolius. Laërte & Dolius prirent aussi les armes, quoy-qu'accablez par le poids des ans, mais la nécessité les rendoit soldats & réveilleoit leur courage. Dès qu'ils furent armez,

ils ouvrent les portes & sortent fierement ; Ulyſſe marche à leur teſte ; Minerve s'approche de luy ſous la figure de Mentor ; Ulyſſe voyant cette Déeſſe , eut une joye qui eſclata dans ſes yeux , & ſe tournant vers Telemaque , il luy dit : Mon fils , voicy une de ces occaſions où les braves ſe diſtinguent & paroiſſent ce qu'ils ſont ; ne deſhonnorez pas vos anceſtres , dont la valeur eſt celebre dans tout l'univers.

Mon pere , répondit Telemaque , vous allez voir tout à l'heure que je ne vous feray point rougir ni vous ni Laërte , & que vous reconnoiſſrez voſtre ſang.

Laërte ravi d'entendre ces paroles pleines d'une fierté ſi noble , ſ'eſcrie : Grands Dieux , quel jour pour moy ! quelle joye ! je voy de mes yeux mon fils & mon petit-fils diſputer de valeur & ſe montrer à l'envi dignes de leur naiſſance.

La Déesse s'approche en même temps de ce venerable vieillard, & » luy dit : Fils d'Arceſius, vous qui » eſtes le plus cher de mes compa- » gnons, faites vos prieres à Minerve & à Jupiter & lancez voſtre » pique.

En finiffant ces mots elle luy inſpire une force extraordinaire; il fait ſa priere à cette Déesſe & à Jupiter, & lance ſa pique qui va donner d'une extreſme roideur au milieu du casque d'Eupèithes. Ce casque ne peut ſoutenir le coup; l'airain mortel le perce & brife le crâne d'Eupèithes; ce vieillard tombe mort à la teſte de ſes trou- pes, & le bruit de ſes armes retentit au loin. Alors Ulyſſe & ſon genereux fils ſe jettent ſur les premiers rangs, les rompent, & à coups d'eſpées & de piques ils ferment le champ de bataille de morts. Il ne ſeroit pas eſchappé un ſeul de ces rebelles, ſi la fille de Jupiter

n'eust élevé sa voix & retenu toutes ces troupes : Peuples d'Ithaque, s'écria-t'-elle, mettez bas les armes pour espargner vostre sang, & que le combat finisse.

Ainsi parla Minerve, & le peuple est saisi d'une frayeur si grande, que les armes luy tombent des mains ; dans un moment la terre en est semée au cri de la Déesse, & ces mutins, pour sauver leur vie, reprennent le chemin de la ville. Ulysse, en jettant des cris effroyables, vole après eux avec la rapidité d'une aigle. Alors Jupiter lance sa foudre embrasée, qui va tomber aux pieds de sa fille. A ce terrible signal la Déesse connut la volonté de son pere, elle adresse la parole à Ulysse, & luy dit : Fils de Laërte, prudent Ulysse, cessez le combat, & n'attirez pas sur vous le courroux du fils de Saturne. Ulysse obéit à la voix de Minerve, le cœur rempli de joye de la conf-

398 L'ODYSSÉE. *Liv. XXIV.*
sainte protection dont elle l'hon-
noroit. Bien-tost après cette Dées-
se continuant d'emprunter la figu-
re & la voix du sage Mentor, ci-
menta la paix entre le Roy & ses
peuples par les sacrifices & les ser-
ments accoutumez.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XXIV.

Page 556. *C*ependant Mercure avoit assem-
 blé les Ames des Poursuivants]
 Didyme nous apprend icy les raisons sur les-
 quelles Aristarque se croyoit fondé à reje-
 ter ce Livre. Après avoir démontré, com-
 me j'ay fait, que ce dernier Livre est une
 partie nécessaire de l'Odyssée, puisqu'il fait
 l'achevement de l'action qui en est le sujet,
 je pourrois me dispenser de les rapporter.
 Mais il ne suffit pas d'establiir que ce Livre
 est une partie nécessaire, il faut encore ré-
 pondre à toutes les critiques, afin de ne lais-
 ser aucun doute qu'Homere n'en soit l'Au-
 teur. Ces raisons sont donc qu'on ne voit
 qu'icy Mercure faire la fonction de condui-
 re les Ames dans les Enfers, & qu'il ne pa-
 roist pas que du temps d'Homere ce Dieu
 fust desja pourvû de l'office de *ψυχονομης*;
 qu'il n'est appellé *Cyllenien* qu'en cet en-
 droit; que les Ames peuvent bien s'en aller

seules comme dans l'Iliade; qu'elles descendent aux Enfers avant que leurs corps soient enterrez, ce que leur Theologie ne souffroit point, & qu'il n'est pas vraysemblable que dans les Enfers il y ait une roche appelée *Leucade*, c'est à dire, *blanche*, car tout y est obscur & tenebreux. Il y en a encore d'autres que nous examinerons dans la suite. Didyme, en les rapportant, y répond en peu de paroles. Si dès qu'une chose n'est qu'une fois dans Homere, ou que dans Homere seul, elle doit estre retranchée, il y aura bien des choses qu'il faudra retrancher. Il suffit qu'Homere donne icy cette fonction à Mercure & qu'il l'appelle *Cyllenien*, pour croire que cela estoit desja receu de son temps, quoy-qu'il n'en fasse ailleurs aucune mention. Si les Ames peuvent descendre seules aux Enfers, elles peuvent aussi y estre conduites, & le Poëte n'est pas toujours obligé de dire qu'elles le sont. Quant à ce qu'elles descendent avant que leurs corps soient enterrez, c'est une grace que Mercure veut bien leur faire en faveur d'Ulysse, dont il est le bisayeul, afin que ces Ames tourmentées ne viennent pas l'inquieter. D'ailleurs comme il sçavoit bien que ces corps seroient enterrez le jour mesme, ce n'estoit pas la peine de faire quelque difficulté de mettre ces Ames en repos sans attendre que cela fust fait. Je parleray de la roche *Leucade* en son lieu

lieu. J'avoüe que je n'aurois pas crû Aristarque capable de rejeter un aussi beau Livre que celui-cy par des raisons si foibles. Il y en avoit une plus specieuse, qui estoit de dire que c'estoit un épisode qui ne fait rien au sujet principal, & qu'on peut retrancher sans retrancher aucune partie essentielle au Poëme, & cela est vray. Mais on auroit répondu qu'il ne luy est pas absolument estranger, qu'il y tient par un endroit & qu'il est lié avec le sujet, puisque c'est une suite de la mort des Pour suivans, & qu'Homere a profité de cette occasion pour égayer & délasser agréablement son Lecteur, en luy apprenant des particularitez de la guerre de Troye qu'il n'a pas sceües d'ailleurs, & sur-tout la mort d'Achille & les honneurs funebres qu'on luy fit. Je finiray cette Remarque par cette judicieuse reflexion de Didyme : *Que ce Livre par la force de sa versification & par la beauté de sa Poësie, montre Homere par-tout, πῶς Ὅμηρον ὁμολογεῖ.*

Et ces Ames le suivoient avec une espece de fremissement]. Les bizarreries de la Theologie Payenne sont plaisantes. Les Ames, avant que d'estre receües dans le séjour des bienheureux, n'ont qu'un fremissement aigu, & dès qu'elles sont dans ces lieux de repos, elles ont une parole articulée. Au reste quelque bizarres que soient les sentiments des Payens sur tout ce qui arrive aux Ames

après qu'elles sont séparées du corps, ils ne laissent pas de faire voir que cette opinion, qu'elles existent après cette séparation, est fort ancienne. Nous en avons vû de grandes preuves dans Homere. D'où l'avoit-il tirée? Il l'avoit tirée sans doute de la Theologie des Hebreux & de la Tradition qui s'en estoit répandue, car je ne sçauois comprendre l'aveuglement de ceux qui ne veulent pas voir dans les Livres de l'ancien Testament les preuves de cette ancienne opinion; elles y sont en plusieurs endroits & tres sensibles. Il est vray que cette doctrine de l'immortalité de l'Âme fut plus développée vers les temps d'Esdras. Voilà pourquoy elle fut si bien expliquée par Socrate qui vivoit à peu-près dans ces temps-là; mais elle estoit connue auparavant. Comment peut-on s'imaginer que Dieu ait laissé si long-temps les hommes dans une profonde & entiere ignorance d'un point si essentiel & qui fait le fondement de la Religion! Je suis persuadée qu'on feroit un bel ouvrage & fort utile si l'on ramassoit & expliquoit tous les passages du vieux Testament qui établissent cette doctrine, ou formellement, ou par des consequences necessaires & incontestables.

Page 557. *Elles traverserent les flots de l'Océan*] Nous avons desja vû ailleurs qu'Homere place les Enfers au de-là de l'Océan, parce que c'est-là que le soleil paroist se cou-

cher & se plonger dans la nuit.

Elles passerent près de la celebre roche Leucade] Il faut répondre à la critique d'Aristarque qui trouve peu de vraysemblance à mettre une roche appelée *Leucade*, *blanche* dans le chemin des Enfers. Je pourrois dire, comme Eustathe, que cette roche est appelée *blanche* par antiphrase pour dire *noire*. Ou pour faire entendre que cette roche est le dernier lieu que le soleil esclaire de ses rayons en se couchant; mais il faut approfondir la chose davantage. Au couchant d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie il y a une isle appelée *Leucade*, ainsi nommée à cause d'une grande roche toute blanche qui est auprès; cette roche estoit celebre, parce que les amants desesperez la choisissent pour finir leurs jours, en se précipitant de-là dans la mer, c'est pourquoy elle fut appelée dans la suite *le saut des amants*. C'est par cette raison qu'Homere transporte cette roche blanche au de-là de l'Océan à l'entrée des Enfers.

Entrerent par les portes du soleil] Il appelle les portes du soleil la partie occidentale où le soleil se couche, car il regarde le couchant comme les portes par où le soleil sort pour se précipiter dans l'onde.

Dans le pays des songes] C'est à dire, dans le séjour de la nuit, car c'est de la nuit que viennent les songes: *Per somnium in*

visione nocturna, quando irrui sopor super homines & dormiunt in lectulo. Job. 33. 15. & Isaïe, 39. 7. Et erit sicut somnium visionis nocturnæ. Toutes ces idées poétiques devoient faire reconnoître Homere.

L'Ame d'Agamemnon estoit venu les rejoindre fort triste] Il ne falloit pas traduire cet endroit comme si cette conversation d'Achille & d'Agamemnon se passoit le jour mesme que Mercure mena les Ames des Poursuivants dans les Enfers, car il n'y auroit pas eu de vraisemblance qu'Achille & Agamemnon eussent esté dix ans ensemble dans les Champs Elysées sans se rencontrer & sans se conter leurs avantures. Homere rapporte icy la conversation qu'ils avoient eüe il y avoit desja long-temps, & la premiere fois qu'ils s'estoient vûs. Mais dira-t-on, d'où Homere l'a-t-il apprise? C'est la Muse mesme qui l'en a instruit.

Page 558. A donc tranché vos jours avant le temps] C'est à dire, avant le temps que les destinées ont marqué pour la durée de la vie des hommes, car Agamemnon estoit encore assez jeune quand il fut tué.

Vous auriez esté plus heureux de perir devant les remparts de Troye au milieu de la gloire dont vous estiez environné] Par-tout dans Homere on voit regner ce sentiment, qu'une mort prématurée, mais glorieuse, vaut infiniment mieux qu'une plus longue

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIV. 609
viè qui finit sans honneur.

*Et vous auriez laissé une gloire immortelle
à vostre fils*] J'aime bien ce sentiment, la
mort glorieuse du pere rejallit sur les enfants
& honnore sa posterité.

Page 559. *Que vous estes heureux d'a-
voir terminé vos jours sur le rivage d'Ilion*]
Une marque seure qu'Agamemnon est bien
persuadé de la maxime qu'Achille vient d'a-
vancer, c'est qu'il le trouve heureux d'estre
mort devant Troye, & il estoit alors beau-
coup plus jeune qu'Agamemnon. Le bon-
heur ou le malheur de la mort ne se mesu-
rent donc pas par le temps, mais par la ma-
niere & par la gloire qui l'accompagne.

*Les plus braves des Grecs & des Tro-
yens furent tuez autour de vous*] Car les Tro-
yens & les Grecs donnerent un grand &
long combat autour de son corps.

Page 560. *Les Grecs les voyant sortir
des ondes, furent saisis de frayeur & au-
roient regagné leurs vaisseaux*] Aristarque,
dit-on, tire de cet endroit une nouvelle rai-
son de rejeter ce Livre, *Car est-il vraysem-
blable, disoit-il, que des troupes fuyent pour
voir sortir du sein de la mer Thetis & ses
Nymphes*! C'est une critique tres fausse, &
j'ay peine à croire qu'Aristarque en soit l'au-
teur. Ces troupes sont effrayées du mou-
vement violent que la sortie de Thetis &
de ses Nymphes excite dans la mer, & ils

croient qu'elle va vomir des monstres qui viennent les devorer. Dans l'affliction où ils sont de la mort d'Achille, tout les effraye. Cet endroit est parfaitement beau.

Si Nestor, dont la sagesse estoit fortifiée par une longue experience, qui estoit sçavant dans les histoires anciennes] Homere veut dire par-là que Nestor, qui sçavoit que les Dieux se manifestoient souvent aux hommes, & qui estoit instruit de toutes les apparitions surprenantes qui estoient arrivées dans les anciens temps, & de son temps même, bien-loin d'estre effrayé, comme les autres, de ce mouvement de la mer, connut d'abord ce que c'estoit.

C'est la Déesse Thetis, c'est une mere affligée] Comme s'il leur disoit, ce n'est point ce que vous pensez, ce ne sont point des monstres qui sortent de la mer pour vous devorer, c'est Thetis & ses Nymphes qui viennent pleurer Achille.

Et vous revestirent d'habits immortels] Il appelle habits les voiles, les estoifes dont on couvroit, dont on enveloppoit le mort, & ce soin regardoit les personnes de la famille, c'est pourquoy il le donne icy à Thetis & à ses Nymphes, & il appelle ces habits immortels, parce qu'ils seroient celebres à jamais par la Poësie, & Homere ne s'est pas trompé.

: Page 561. *Les neuf Muses firent entendre tour à tour leurs gémissements & leurs*

plaintes lugubres] Je ne puis me lasser d'admirer icy cette belle fiction d'Homere pour honorer Achille. Quel tableau ! Achille estendu sur son lit funebre, & d'un costé Thetis & les Nymphes qui le revestent d'habits magnifiques, & de l'autre les Muses qui le pleurent tour à tour, & qui meslent à leurs gémissements son éloge ; il n'y a rien de plus grand. Aux funerailles des autres Princes & des plus grands heros ce sont des femmes, des pleureuses de profession qu'on paye ; pour les funerailles d'Achille ce sont les Muses mesmes qui font la fonction de pleureuses. Je m'estonne que quelque grand Peintre n'ait choisi ce sujet pour tascher d'égalier par son pinceau la beauté de cette Poësie. Je ne voy rien de plus miserable que la critique qu'on prétend qu'Aristarque a faite sur ce nombre de neuf, *Cela n'est pas d'Homere*, dit-il, *de compter les Muses*. Du temps d'Homere ne sçavoit-on pas que les Muses estoient filles de Jupiter & de Mnemosyne ? Ne sçavoit-on pas leurs noms ? Ne sçavoit-on pas leur nombre ? Encore une fois quelle noblesse, quelle grandeur dans cette fiction ! Pourquoi Homere n'auroit-il jamais pû dire qu'elles estoient neuf ?

Si touchants estoient les regrets de ces divines filles de Jupiter] Quand les Muses elles-mesmes font entendre leurs chants lugubres accompagnez de leurs larmes, où est le

cœur qui pourroit s'empescher de pleurer ?

Pendant dix-sept jours nous pleurâmes jour & nuit] Comment le corps se gardoit-il si long-temps ? C'est une nouvelle difficulté d'Aristarque ; & la réponse qu'on y doit faire se tire de ce que j'ay dit dans l'Iliade sur le corps de Patrocle conservé long-temps par les soins de Thetis, qui dit qu'elle le conservera si-bien, qu'on pourroit le garder des années entieres, & que non seulement il se conservera sans corruption, mais que ses chairs deviendront mesme plus belles. Tom. 3. pag. 15. & on peut voir la Remarque à la page 489.

On vous couvrit de graisse, on mit tout autour de vous des vaisseaux pleins d'huile & d'autres pleins de miel] Tout ce qu'on fait icy pour les funerailles d'Achille avoit esté fait pour celles de Patrocle, comme nous le voyons dans le *xxi i i. Liv.* de l'Iliade, mais il y a cette difference que dans le *xxi i i. Liv.* Homere employe la plus grande Poësie, & qu'icy Agamemnon conte la chose simplement. Ce ton sublime, qui convenoit au ton de l'Iliade, ne convenoit point au ton de l'Odyssée, & moins encore à un mort qui fait le recit, & à qui il ne convient point d'employer les fictions de la Poësie la plus relevée.

Page 562. *Elle dit que c'estoit un present de Bacchus & un chef-d'œuvre de Vulcain*]

C'estoit Vulcain qui l'avoit travaillée, c'est à dire, que c'estoit un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, & c'estoit un present que Bacchus luy avoit fait le jour de ses nopces, car Bacchus pouvoit-il faire un present plus digne de luy qu'une urne à mettre du vin?

Vos os sont dans cette urne meslez avec ceux de Patrocle] Comme l'Ame de Patrocle l'avoit demandé elle-mesme à Achille dans le **xxiiii. Liv. de l'Iliade**: *Donne ordre qu'après ta mort mes os soient enfermez avec les tiens; nous n'avons jamais esté séparéz pendant nostre vie, que nos os ne soient donc point séparéz après nostre mort.* En effet les os de Patrocle furent mis dans cette urne avec une double enveloppe de graisse, & l'urne fut déposée dans le pavillon d'Achille, couverte d'un voile précieux, en attendant la mort de ce heros.

Et dans la mesme urne on mit séparément ceux d'Antiloque] Voilà la seule difference qu'on mit entre les os de Patrocle & ceux d'Antiloque, ceux de Patrocle furent meslez avec ceux d'Achille; & ceux d'Antiloque furent mis separément sans estre meslez.

Toute l'armée travailla ensuite à vous élever à tous trois un tombeau magnifique] C'est ce tombeau dont Achille luy-mesme avoit fait marquer l'enceinte & jetter les fondements, mais où l'on avoit seulement élevé un simple monceau de terre pour le tom-

beau de Patrocle, car il avoit dit aux Grecs : *Je ne demande pas que vous éleviez présentement à Patrocle un tombeau superbe, un simple tombeau suffit ; après ma mort, vous qui me survivrez, vous aurez soin avant vostre départ d'en élever un plus grand & plus magnifique.*

Page 563. *La Déesse demanda aux Dieux la permission de faire executer des jeux & des combats*] On ne demandoit point cette permission pour les autres Princes, mais Thetis la demande pour son fils, car il falloit que tous les Dieux s'intéressassent aux honneurs qu'on rendoit à ce héros, & Thetis ne devoit rien faire sans la permission des autres Dieux. Il y a icy une grande distinction pour Achille. C'est ainsi qu'à la cour les Princesses ne font rien sans l'agrément du Roy, & c'est cet agrément qui honore.

Il estoit aisé de voir que vous estiez cher aux Dieux] On ne pouvoit pas juger autrement à voir l'appareil de ces funérailles, de ces jeux magnifiques où il paroissoit qu'on honnoroit un homme que les Dieux eux-mêmes vouloient honorer.

Il passera d'âge en âge avec vostre gloire jusqu'à la dernière posterité] Car ce tombeau magnifique, que les Grecs luy ont élevé sur les rives de l'Hellespont, apprend à tous les hommes & à tous les âges, le nom

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIV. 611
& la gloire de celuy à qui on a élevé un monument si superbe. Il ne faut pas entendre cecy de la Poësie d'Homere, puisque le nom & la gloire d'Agamemnon vivent dans ses vers comme le nom & la gloire d'Achille.

Page 564. *Supiter a souffert qu'à mon retour j'aye peri malheureusement*] Voilà la difference infinie qu'Agamemnon trouve entre le sort d'Achille & le sien. Achille a esté tué sous les remparts de Troye, une infinité de Grecs & de Troyens ont esté tuez autour de son corps, & on luy a fait des funeraillles honorables, qui ont esté accompagnées de jeux & de combats tres magnifiques, au lieu qu'Agamemnon a esté tué par sa propre femme & par le traistre Egisthe dans un lieu inconnu & obscur, & qu'il a esté enterré sans aucuns honneurs comme un vil esclave.

Ils s'entretenoient encore de mesme lorsque Mercure arriva] C'est ainsi qu'il faut expliquer ce vers, *ὡς οἱ μὲρ μιᾶντα*, &c. car Homere ne veut pas dire que la conversation, qu'il vient de rapporter, fust dans ce moment, mais il dit que ces Ames s'entretenoient encore de mesme de leurs anciennes aventures lorsque Mercure arriva.

Page 565. *Est-ce Neptune, qui vous ayant surpris sur la vaste mer, vous a fait périr*] C'est la mesme question qu'Ulysse fait à Agamemnon dans le xi. Liv. de l'Odyssée, vers 398.

*Ou devant quelque ville que vous ayez at-
taquée pour la piller*] J'ay oublié de mar-
quer dans mes Remarques sur le xi. Livre
de l'Odyssée que ce vers peut avoir un au-
tre sens, & qu'on pourroit le traduire: *Ou
avez-vous esté tué en deffendant vostre ville,
& en combattant pour ses femmes & ses en-
fants* ! Mais le sens que j'ay suivi me paroist
le plus naturel & le plus vray. Car c'estoit
alors la coutume de courir les mers & de
faire des descentes dans les terres ennemies
pour emmener des troupeaux, piller des
villes & en enlever les femmes. C'est ainsi
que dans le ix. Liv. Ulysse poussé par la
tempeste sur les costes des Ciconiens fait une
descente & ravage leur ville.

*Que je fus receu dans vostre maison lors-
que j'allay à Ithaque avec Menelas*] Pour-
quoy Agamemnon & Menelas logent-ils à
Ithaque chez Amphimedon & non pas chez
Ulysse ! C'est parce qu'Ulysse avoit desja re-
fusé de se joindre à eux pour cette guerre,
& qu'ils alloient à luy avec un esprit desja
ulceré de ce refus. C'est le sentiment de
Didyme.

*Et ce ne fut pas sans beaucoup de peine
que nous persuadâmes à Ulysse de nous ac-
compagner*] Ulysse resistoit parce qu'il con-
noissoit les forces du Royaume de Priam, le
nombre & la valeur de ses troupes, & qu'il
prévoyoit que cette guerre seroit fort diffi-

cile & fort longue, qu'elle épuiserait la Grece d'hommes, & que l'évenement en seroit fort douteux. D'ailleurs il y a bien de l'apparence que prudent comme il estoit, il croyoit qu'il n'estoit pas juste de mettre l'Europe & l'Asie en feu pour la querelle d'un seul Prince. Mais enfin il se laissa persuader. Agamemnon pouvoit ajouter icy la ruse dont Ulysse se servit pour s'empescher de les suivre, qu'il fit semblant d'estre fou, qu'il attela à une charruë deux animaux de differente espece & se mit à labourer, que Palamede, qui se douta de la feinte, prit Telemaque qui estoit au berceau & le mit devant sa charruë, qu'Ulysse la détourna pour ne pas passer sur son fils; que par-là il découvrit sa ruse, & qu'il fut forcé de marcher avec les Grecs. Homere n'a pas jugé cela digne d'Ulysse, peut-estre mesme que cette fable n'a esté inventée qu'après coup. Il paroist pourtant qu'Aristote a crû qu'elle estoit avant Homere.

Page 569. *Après quoy par une ruse, dont il estoit seul capable, il obligea la Reyne de nous proposer l'exercice de tirer la bague avec l'arc*] Il se trompe, ce ne fut point Ulysse qui conseilla cela à la Reyne, ce fut la Reyne elle-mesme qui s'en avisa, afin que si elle estoit forcée d'espouser quelqu'un de ces Princes, elle eust au moins la consolation d'estre à celuy qui ressembleroit le plus à

Ulyſſe. Mais c'eſt une particularité qu'Amphimedon ne pouvoit pas ſçavoir, & cela paroifſoit bien plus venir d'un homme que d'une femme.

Page 570. *Et il eſtoit aiſé de voir que deux hommes ſeuls ne faiſoient pas de ſi grands exploits ſans le ſecours de quelque Dieu*] Amphimedon ne met qu'Ulyſſe & Telemaque & ne compte pas les deux paſteurs, parce qu'ils n'eurent que tres peu de part à ce carnage, & qu'Ulyſſe & Telemaque le firent ſeuls. Homere inſiſte toujours à faire ſouvenir ſon Lecteur du ſecours que Miner-ve donne à Ulyſſe, afin de fonder la vray-ſemblance d'un exploit ſi inouï.

Page 571. *Fils de Laërte, prudent Ulyſſe, que vous eſtes heureux d'avoir trouvé une femme ſi ſage & ſi vertueuſe!*] Cette exclamation eſt fort à propos. La comparaifon de Penelope avec Clytemneſtre la dictoit tres naturellement. Jamais Homere ne manque de tirer des ſujets qu'il traite toutes les reflexions qu'ils peuvent fournir.

Les Dieux feront des chants gracieux à l'honneur de la ſage Penelope pour l'inſtruction des mortels] Quel honneur Homere fait à ſon Poëme de l'Odyſſée, en faiſant prophetiſer par Agamemnon dans les Enfers, que les Dieux, c'eſt à dire Apollon & les Muſes, feront des chants gracieux à l'honneur de Penelope, & qu'ils les feront pour

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIV. 615
l'instruction des hommes, ἐπιχθονίοισιν ! Cela
me paroist admirable, & voilà la Poësie bien
caractérisée ; c'est l'ouvrage des Dieux, &
elle est faite pour instruire les hommes, en
peignant à leurs yeux la beauté de la vertu
& la laideur du vice. Il faut avouer que si
Homere est le Poëte qui a sceu le mieux
louer les heros, il est aussi celuy qui a sceu
le mieux louer la Poësie qui les fait vivre.

Page 572. *Et la honte, dont son nom sera
à jamais couvert, rejallira sur toutes les fem-
mes, mesme sur les plus vertueuses*] C'est ce
qu'Agamemnon a desja dit à Ulysse dans
le xi. Liv. & c'est ce qui ne scauroit estre
trop répété. Car c'est une verité constante,
l'infamie d'une mauvaise action dure tou-
jours & est un reproche éternel pour tous
les hommes.

*Elle consistoit en quelques pieces de terre
qu'il avoit augmentées par ses soins & par
son travail*] Il n'avoit pas augmenté son
bien & acquis des terres voy fines par argent,
mais il avoit amélioré celles qu'il avoit, soit
en défrichant, soit en cultivant, &c. mais
peut-estre que ce passage doit estre traduit
autrement : *Ils arrivent à la maison de cam-
pagne de Laërte, qu'il avoit acquise par ses
travaux.* Et qu'Homere a voulu faire en-
tendre que ces terres avoient esté données
à Laërte pour récompenser ses travaux &
pour honorer sa valeur & sa sagesse, comme

c'estoit la coutume de ces temps-là.

Et tout auprès il y avoit une espece de ferme ; c'estoit un bastiment rond où logeoient le peu qu'il avoit de domestiques]
 C'est ainsi que j'ay expliqué le mot *καίμον* dont Homere ne se sert qu'en cet endroit. Eustathe dit que c'estoit une petite maison comme une espece de cabane où logeoient tous les valets de campagne, & que dans l'Attique on appelloit ainsi le lieu où l'on tenoit les charruës & les bœufs, & que les Romains appelloient *estables*. C'est pourquoy j'ay mis une espece de ferme, & j'ay adjouté, *c'estoit un bastiment rond*, pour expliquer ce qu'il a voulu dire par ces mots, *περὶ δὲ δαίμων*, car ce n'est pas pour faire entendre que ce bastiment regnoit tout autour de la maison de Laërte ; mais il a voulu marquer la figure de ce bastiment qui estoit ronde, & c'estoit-là la basse-cour de cette maison.

Page 573. *Car il n'avoit gardé que ceux qui luy estoient necessaires pour cultiver ses terres & son jardin]* Comme le bon Mene-deme dans l'*Heautontimorumenos* de Terence qui s'estoit défait de tous ses valets, excepté de ceux qui en travaillant à sa terre pouvoient gagner leur vie. J'ay desja dit ailleurs que c'estoit d'après Laërte qu'a esté peint le caractere de ce pere affligé.

Page 574. *Où il s'occupoit à arracher les mauvaises herbes d'autour d'une jeune*

plante] Je ne lis jamais cet endroit qu'il ne me fasse ressouvenir de la fortune du vieillard Abdolonyme, qui, quoy-que descendu des Roys de Sidon, estoit tombé dans une si grande pauvreté, qu'il estoit contraint, pour vivre, de travailler à la journée dans un jardin des fauxbourgs de Sidon. Quand on alla luy porter les ornements Royaux, on le trouva dans son jardin occupé comme Laërte à arracher les méchantes herbes, & vestu de vieux haillons & le visage couvert de crasse & de poussiere.

Il estoit vestu d'une tunique fort sale & fort usée] Voicy une description fort pittoresque & qui fait grand plaisir.

Il avoit aussi des gants fort espais pour garantir ses mains] Ce passage est remarquable, car il prouve que les Anciens ont connu l'usage des gants, contre ce que Casaubon a escrit dans ses Remarques sur Athenée, liv. 12. chap. 11. que ni les Grecs ni les Romains ne les ont point connus: *Neque Græci neque Romani*, dit-il, *habuere in usu manuum tegumenta, quibus etiam rustici hodie utuntur*. Il est vray que Xenophon entre autres marques du luxe & de la mollesse des Perses, met celle-cy, *Que non contents d'avoir les pieds & la teste couverts, ils portoient encore aux mains* *Χεῖδας δαορίας, καὶ δακτυλίους*, *des gants avec tout leur poil, sans doigts & avec des doigts*. Mais cela n'em-

pesche pas que les Grecs n'en connussent l'usage. Il y avoit seulement cette difference que les Perses s'en servoient à la ville & par tout par délicatesse & par mollesse, comme nous faisons aujourd'huy, & qu'en Grece il n'y avoit que ceux qui travailloient aux champs qui s'en servoient par necessité, comme nous le voyons dans ce passage d'Homere, qui ne parle de gants qu'en cette occasion.

Il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs] C'est le premier effet que produit naturellement une vûe si touchante, elle ôste la force & fait couler les pleurs.

Page 575. *Ce dernier parti luy parut le meilleur*] Il luy parut le meilleur, parce qu'il convenoit le plus à son caractère, qui est la dissimulation, elle l'accompagne par-tout; nous avons vû qu'il n'a rien fait sans déguisement; chez les Pheaciens, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme Epique, il ne s'est fait connoître que la veille de son départ; il n'est pas plustost arrivé à Ithaque, qu'il se déguise à Minerve; ensuite sous la forme d'un mendiant il trompe premierement Eumée, puis son fils, enfin sa femme & tous les autres, amis & ennemis, & après avoir tué les Poursuivants, il ne renonce pas encore à ce caractère, il vient dès le lendemain tromper son pere, paroissant d'abord sous un nom emprunté avant

que de luy donner la joye de son retour. C'est ainsi qu'il conserve jusqu'au bout son caractère, car il dissimule jusqu'au dernier jour, & voilà la conduite qu'il faut tenir dans les caractères qu'on forme, & c'est sur cette conduite qu'Aristote a fondé son précepte de l'égalité des mœurs, & qu'Horace a dit après luy,

..... *Servetur ad imum*
Qualis ab incæpto processerit & sibi
constet.

Page 576. *Oüy, vous ressemblez à un Roy, & un Roy doit goûter les douceurs d'une vie plus convenable à sa naissance*] Ce passage est très difficile dans le texte, j'en ay tiré le sens qui m'a paru le plus naturel; Ulysse ne doit pas dire à Laërte qu'il ressemble à un Roy après qu'il s'est baigné, car il vient de luy dire qu'il est couvert de crasse & de poussière. Il veut donc luy faire entendre qu'il ressemble à un Roy, & que par cette raison il devrait avoir plus de soin de luy, se baigner, se bien nourrir, estre bien couché, car voilà la vie que menent les Roys.

Page 578. *Le peuple qui l'habite est grossier & insolent*] Laërte dit cela pour répondre à ce qu'Ulysse vient de luy dire, qu'il a rencontré un homme qui n'a pas eu l'honnesteté de s'arrêter un moment avec luy pour l'esclaircir sur ce qu'il luy demandoit.

Car c'est le devoir des honnestes gens qui

ont reçu des bienfaits] C'est ce que signifie à la lettre ce vers,

..... ἢ γὰρ θεῶς ὅστις ἱπάρξει.

C'est ce que demande la justice de ceux qui ont esté obligez les premiers : ἱπάρξει pour προκατέρξεται. Et c'est un précepte que les hommes naturellement genereux n'oublient jamais & que les autres ne peuvent apprendre.

Page 579. *Je suis de la ville d'Alybas*] Ulysse est inépuisable en fictions. En voicy encore une qui est accommodée à son estat & à sa fortune, car tous les noms qu'il a inventez sont tirez de ses aventures. On prétend que la ville qu'il appelle *Alybas* est la ville de Metapont en Italie dans la grande Grece, & qu'il l'a choisie parce que ce mot fait allusion à ses voyages, οἷα παρενομομηνῶ τῇ ἄλῃ πυνεσι τῇ πλάτῃ τῷ Οδυσσεύς, dit Eustathe. Il est fils du Roy Aphidamas, c'est à dire, d'un Roy genereux qui n'espargne rien. Par-là il veut recommander sa generosité & sa liberalité ; il est petit-fils de Polypemon, pour dire qu'il a beaucoup souffert, ou plustost qu'il a fait beaucoup de dommage à ses ennemis, car il vient de tuer les Pour suivans, & enfin il s'appelle *Eperitus*, c'est à dire, πειμάχης, pour qui tout le monde combat, ce qui convient fort à Ulysse, que des Déeses mesme avoient voulu retenir.

Page 580. *Quand il voulut partir, il vit à sa droite des oyseaux favorables*] C'est pour donner au bon Laërte quelque rayon d'esperance.

Page 581. *Il se sent attendri*] Il y a dans le Grec : *Une douleur amere luy monte aux narines*. Didyme & Eustathe veulent que ce soit pour dire qu'il se sentit prest à pleurer, parce qu'une petite amertume piquante, qui monte au nez, est l'avantcoureur des larmes. Mais Casaubon a mieux expliqué ce passage que tous les Grammairiens Grecs. Il dit que toutes les passions violentes commencent à se faire sentir au nez, parce que les esprits venant à bouillonner, montent au cerveau, & en faisant effort pour s'échapper & trouvant une issue par les narines, ils s'y portent & les dilatent. C'est ce qu'on voit clairement par les plus genereux des animaux, le cheval, le taureau, le lion, & cela paroist sur-tout dans la colere, c'est pourquoy Theocrite a dit dans son 1. Idylle,

Καὶ οἱ αἰεὶ δριμύτια χολὰ πρὶν ἐκείνηται.
Toujours une piquante bile luy monte au nez.
 Ce n'est pas la colere seule qui produit cet effet, mais toutes les passions violentes. Car dans ce passage d'Homere δριμύτης μένος marque ce mouvement violent que Joseph sentit quand il ne pût plus s'empescher de se faire connoistre à ses freres, *Non se poterat ultra cohibere Joseph*. Genes. 45. 1. Joseph

& Ulyſſe ſont icy dans la même ſituation; le premier veut ſe cacher à ſes freres, & l'autre veut ſe cacher à ſon pere. Enfin la violence de l'amour naturel, comme une force majeure, les force tous deux à ſe découvrir, & c'eſt cette violence, qui ſe fait ſentir d'abord au nez, qu'Homere appelle *σπίων μένος*. Ariſtote, qui l'a expliqué de la colere dans le 8. chap. de ſon liv. des Morales à Nicomache, s'eſt manifeſtement trompé, car il n'eſt nullement queſtion icy de colere, & ſon erreur eſt venue de ce qu'il citoit ce paſſage de memoire ſans ſe ſouvenir du ſujet auquel Homere l'avoit appliqué.

Je vous diray tout en peu de mots, car le temps preſſe] Homere enſeigne toujours à proportionner ſes diſcours au temps & aux conjonctures. Dans une occaſion auſſi vive que celle-cy, une longue narration ſeroit ridicule; on attend les ennemis qui vont venir d'Ithaque, il n'eſt donc pas temps d'entamer un long recit, il faut ſe précautionner & ſe mettre en eſtat de ſe deffendre.

Page 582. *Je vais vous montrer dans ce jardin les arbres que vous me donnaſtes autrefois en mon particulier*] Cela eſt fort naturel, & ce qu'Ulyſſe dit icy ſe pratique encore comme il a eſté toujours pratiqué. Les enfans à la campagne aiment à avoir des arbres, des moutons, des chevreaux qui ſoient à eux en particulier & auxquels ils ſ'affectionnent.

Page 583. *Presentement je crains que les habitants d'Ithaque ne viennent nous assieger*] Après les premiers moments de joye la prudence du vieillard se montre, il prévoit ce qui va arriver, & il veut qu'on se précautionne.

Et qu'ils ne dépeschent des couriers dans toutes les villes de Cephallenie] Il ne parle que des villes de cette isle, parce que sous le nom de Cephallenie on comprenoit tous les Estats d'Ulysse, & que tous ses sujets estoient appelez *Cephalleniens*, autrement il estoit plus à craindre qu'on n'envoyast des courriers à Dulichium, car il y avoit cinquante-deux Princes qui en estoient & qui avoient tous esté tuez, & il n'y en avoit que vingt-quatre de Cephallenie, comme nous l'avons vû dans le xvi. Livre.

Page 584. *Son fils fut estonné de le voir si différent de ce qu'il estoit auparavant*] Voilà ce que font la joye, la propreté & la magnificence, elles font paroistre un homme tout autre qu'il n'estoit; & ces effets tres naturels, Homere les attribue poëtiquement à Minerve, car dans le Poëme Epique il faut que tout tienne du merveilleux.

Page 585. *Je pris la belle ville de Nerice sur les costes du continent de l'Acarnanie*] Aujourd'huy ce passage ne seroit pas intelligible selon nos Cartes, mais Strabon en a osté toute la difficulté, en nous apprenant

que l'isle appelée *Leucas*, dont *Nerice* est la ville capitale, estoit du temps d'*Ulysse* une presqu'isle, & qu'elle estoit attachée au continent de l'*Acarnanie*, c'est pourquoy *Homere* l'appelle icy ἀκτὴν ἡπειροῖο, la coste du continent de l'*Acarnanie*. ὅταν φῆ ἀκτὴν ἡπειροῖο, τῆς Ἀκαρνανίας ἀκτὴν δέχεται δέ. Liv. 10. Dans la suite des temps les Corinthiens envoyez par *Cypselus* & *Gergasus* s'estant emparez de tout ce pays-là jusqu'au golphe d'*Ambracie* détacherent cette presqu'isle & en firent une isle qui n'est séparée de l'*Acarnanie* que par un bras de mer fort estroit.

L'esclave Sicilienne leur mere qui les avoit nourris] Pour rendre raison de ce qu'il appelle cette esclave la mere des enfants de *Dolius*, il adjoute, *qui les avoit nourris*, pour faire entendre qu'il ne luy donne le nom de mere que parce qu'elle les avoit élevez.

Page 586. *Et luy prenant la main il la baise*] On s'est fort trompé à ce passage. Ce n'est pas *Ulysse* qui baise la main de *Dolius*, c'est *Dolius* qui baise la main d'*Ulysse*, comme *Eustathe* l'a fort bien remarqué, en nous avertissant qu'il y a dans le Texte, non Ὀδυσσεὺς avec un accent grave pour marquer le nominatif, mais Ὀδυσσεὺς avec un circonflexe sur la dernière, qui est le genitif Dorique ou Eolique pour l'Ionique Ὀδυσσεός, c'est ainsi que trois vers auparavant il a mis δαίμους pour δαίμονες,

Page 588. *On les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays.]* C'estoit un respect qu'on rendoit à ces Princes de les envoyer enter-
rer en leur pays. Nous avons vû des mar-
ques de cet usage dans l'Iliade. Peut-estre
aussi que les habitants d'Ithaque envoyoi-
ent ces corps chacun en leur pays, pour exciter
par-là les peuples & les faire venir contre
Ulysse, comme Laërte l'a prévu.

Page 589. *Il a tué tous les plus braves des Cephaleniens.]* C'est à dire, de tous les
sujets d'Ulysse, qui, comme je l'ay desja dit,
estoi-ent compris sous ce nom general de Ce-
phaleniens. Ce discours d'Eupeïthes est tres
fort & tres propre à exciter le peuple.

Page 590. *Tout le peuple saisi d'estonne-
ment & de respect.]* Car c'estoi-ent des per-
sonnages considerables. La qualité de heraut
rendoit un homme sacré. Et l'autre par sa
qualité de chantre estoit regardé comme un
homme religieux & comme un prophete.

*Sçachez qu'Ulysse n'a pas executé ces
grandes choses sans la volonté des Dieux.]*
Si la harangue d'Eupeïthes a esté forte &
capable d'animer & d'exciter le peuple, celle
de Medon est encore plus forte & plus capa-
ble de l'appaiser. Eupeïthes a dit, *Mes amis,
quel horrible carnage Ulysse vient il de faire
des Grecs!* Medon ne nie pas que ce car-
nage n'ait esté fait, mais il assure qu'il a esté

fait par la volonté des Dieux. En effet, jamais Ulyffe n'auroit pû executer de si grandes choses, si un Dieu ne l'avoit assisté, & il a vû luy-même ce Dieu sous la forme de Mentor fortifier, encourager Ulyffe & intimider ses ennemis. Veut-on résister aux Dieux & leur déclarer la guerre!

Et une peste frayer s'empara de tous les cœurs.] Car c'est là l'effet que produit dans les cœurs la Religion, quand on craint de l'avoir violée, ou d'être en estat de la violer.

Le heros Héciteuse, &c. parla après Medon.] Phemius ne parle point, parce qu'il n'a d'autre chose à dire que ce que vient de dire Medon. Il a esté témoin de l'assistance qu'un Dieu a donnée à Ulyffe, ainsi par son silence il approuve & confirme ce que vient de dire Medon, mais au lieu de Phemius Homere fait parler un devin, dont l'autorité est encore plus grande sur l'esprit du peuple. Tout cela est conduit avec beaucoup d'art, & Homere y est bien reconnoissable.

Qui avoit seû la connoissance du passé, du présent & de l'avenir.] C'est comme il a dit de Calchas dans le premier Livre de l'Iliade, *Qu'il sçavoit le présent, le passé & l'avenir.* J'ay vû des gens qui se moquoient de cet éloge donné à un devin, de sçavoir le passé & le présent, comme si le présent & le passé ne pouvoient estre l'objet de la divination & de la prophétie. C'est une erreur très gros-

fière. Il y a des choses passées & des choses présentes qui ne sont pas moins difficiles à découvrir que les futures, & pour la découverte desquelles il ne faut pas moins avoir l'esprit de divination. Il n'y a personne qui ne puisse s'en former les especes. On voit mesme souvent dans l'Ecriture les veritables Prophetes annoncer ce qui est passé ou present. C'est donc un grand éloge & un éloge fondé, que de dire d'un devin qu'il sçait le passé, le present & l'avenir. C'est l'égalité en quelque sorte à Dieu mesme, dont l'Auteur de l'Ecclesiastique a dit, *Annuntians quæ præterierunt & quæ superventura sunt, revelans vestigia occultorum.* 42.

Page 591. *C'est par vostre injustice que tous ces maux sont arrivés.]* Medon vient de dire qu'Ulysse n'a pas executé de si grandes choses sans l'ordre & sans la volonté des Dieux, & qu'il a vû luy-mesme un Dieu presster son secours à ce Prince, & Halithersè pour appuyer ce discours de Medon, fait voir icy que cet ordre des Dieux est juste, & que ces malheurs ne pouvoient pas manquer d'arriver; l'un dit le fait & l'autre ajoute la raison, c'est leur folie, c'est le refus qu'ils ont fait d'obéir aux remonstres qu'on leur avoit faites si souvent.

N'allons point où Eupèïchos veut nous mener.] Après que les esprits sont esbranlez & intimidéz par la Religion & qu'on leur a fait

envisager, & l'ordre des Dieux & la cause qui l'a attiré, on peut donner des avis, il est sûr qu'ils seront suivis par la plus grande partie.

De peur qu'il n'arrive à quelqu'un quelque grand malheur] Par ces paroles il veut désigner Eupéïthes, & il prédit sa mort. Comme il est l'auteur de la revolte, il en sera puni le premier.

Page 592. *Ne voulant ni croire à la déclaration de Medon, ni suivre les avis d'Halithérse*] Voilà le caractère des gens qui suivirent Eupéïthes, c'étoient des impies qui refusoient de croire ce que Medon leur disoit des Dieux, & par conséquent de suivre les salutaires avis d'Halithérse, car dans un grand peuple il y a toujours de ces insensés.

Page 593. *Puis qu'Ulysse a puni ces Princes & qu'il est satisfait, qu'on mette bas les armes*] La justice vouloit que les Pour suivants fussent punis & qu'Ulysse fust vengé, avant cela il ne pouvoit y avoir de paix, car la paix ne doit point fixer les torts & lezèr une des parties, mais elle doit rétablir l'union & la concorde entre les parties, après que les torts manifestes sont réparés & les coupables punis.

Et nous de nostre costé inspirons un oubli general du meurtre des fils & des freres]. Les hommes ont beau convenir d'oublier le passé, si les Dieux n'inspirent cet oubli, le souvenir n'est jamais effacé, & il reste tou-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIV. 629
jours un levain capable de renouveler la
guerre, & c'est de ce seul oubli qu'on peut
dire véritablement,

ὦ πότνια λήθη τῶν κακῶν ὥς εἰ σφῆ.

O généreux oubli des maux, que tu es sage !

Page 596. *Ce vieillard tombe mort à la
tête de ses troupes*] Voicy une admirable
peripetie, dit Eustathe ; les plus méchants
sont punis ; le fils, Antinoüs, a esté tué par
le fils, par Ulyssée dans le Palais, & icy le pere
Eupeïthes, est tué par le pere, par Laërte ;
ainsi ce bonhomme a la joye de contribuer
de sa part à la punition des plus coupables.

Page 597. *Et n'attirez pas sur vous le
courroux du fils de Saturne*] Car Jupiter ne
manque jamais de se déclarer contre ceux
qui, après qu'ils sont satisfaits & que les cou-
pables ont esté punis, veulent pousser plus
loin leur vengeance.

Page 598. *Bien-tôt après cette Déesse
continuant d'emprunter la figure & la voix
du sage Mentor, cimenta la paix entre le
Roy & ses peuples*] C'est à dire, que le sage
Mentor se portant pour mediateur entre le
Prince & ses sujets, regla toutes les condi-
tions de la paix & la fit jurer au milieu des
sacrifices, car Homere attribué à Minerve
tout ce que la sagesse fait. C'est cette paix
heureusement restablie qui est la fin neces-
saire de ce Poëme ; sans elle, il auroit esté
imparfait ; il falloit que le Lecteur fust in-

630 REMARQUES SUR L'ODYSSÉE;
formé non seulement qu'Ulyffe estoit de
retour, & que les Pourfuivants estoient pu-
nis, mais encore qu'Ulyffe estoit restablí
dans la paisible possession de ses Estats, car
le sujet de l'Odyssée n'est pas l'absence & le
retour d'Ulyffe & la punition des Pourfui-
vants, mais l'absence & le retour d'Ulyffe;
qui, après avoir puni les Pourfuivants de tous
les desordres qu'ils avoient commis dans sa
maison, restablit le calme & la tranquillité
dans son Royaume.

*Fin du Troisième & dernier
Tome.*



Fautes à corriger.

Page 8. j'aimerois mille fois mieux mourir) *Lisez*, j'aimerois encore mille fois mieux mourir.

Pag. 17. les presents. *Lif.* les presens.

Pag. 53. & qu'on ne peut garder secret. *Lif.* & qu'on ne peut garder le secret.

Pag. 71. les presents) *Lif.* les presens.

Pag. 90. le heraut luy fait en mesme temps une portion. *Lif.* le heraut luy sert en mesme temps une portion.

Pag. 123. n'a que de grandes idées de jeux) *Lif.* n'a que de grandes idées, des idées de jeux, &c.

Pag. 128. mais il n'eust pas la force. *Lisez*, mais il n'eut pas la force.

Pag. 200. non seulement à celles. *Lisez*, non seulement à celle.

Pag. 246. pour avoir l'honneur de la blesser le premier. *Lif.* de le blesser le premier.

Pag. 258. dans son magnifique. *Lif.* dans son magnifique.

Pag. 259. la fortune en decida autrement. *Lif.* en décide autrement.

Pag. 361. si extravageument. *Lif.* si extravagamment.

Pag. 624. *ἡς Αναπρωας.* *Lisez*, *ἡς Αναπρωας.*



APPROBATION.

J'Ay là par l'ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Odyssée d'Homere traduite en François avec des Remarques par Madame Dacier* ; Et je crois, qu'outre l'utilité & le plaisir que le Public trouvera dans cet excellent ouvrage, la fidélité & la beauté de la Traduction jointes à la justesse & à l'érudition des Remarques, pourront mettre toutes les personnes intelligentes en état de connoître le mérite de l'Original, & par-là conserver à Homere le rang que les Sçavants de tous les siècles luy ont donné, & qu'on luy dispute aujourd'huy. Fait à Paris le 17. d'Aoust 1716.

Signé FRASUER.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE:
A nos amez & feaux Conseillers, les Gens
tenans nos Cours de Parlement, Maistres des
Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand
Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senes-
chaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos
Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre
bien amé ANDRE' DACIER, *de l'Academie
Françoise, & de nostre Academie Royale des Ins-
criptions, Garde des Livres de nostre Cabinet, &*
Dame ANNE LE FEVRE *son épouse*, Nous ont
fait remontrer qu'outre plusieurs Ouvrages
qu'ils ont composez, cy-devant imprimez en
vertu de nos Lettres de Privilege, ils ont tra-
vaillé encore à d'autres Ouvrages; Sçavoir, le-
dit Sieur Dacier à la Continuation des Oeu-
vres de Platon, & de celles de Plutarque dont
il a cy-devant donné le commencement, & à
la Traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les
Commentaires de Simplicius; & ladite Dame
Dacier à la Traduction de l'Odyssée d'Ho-
mere dont elle a desja donné l'Iliade, & à la
Suite de son Ouvrage sur les Causes de la
Corruption du Goust, pour l'Impression des-
quels Ouvrages, ils nous ont tres humblement
fait supplier de leur accorder nos Lettres de
Privilege, leur accordant le renouvellement
de nos Lettres de Privilege pour ceux qu'ils
ont fait cy-devant imprimer: A CES CAUSES,
voulant favorablement traiter lesdits Sieur &

Dame Dacier, Nous leur avons permis, accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire réimprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'ils voudront choisir, les *Ouvrages de leur composition cy-devant imprimés, ensemble la Continuation des Oeuvres de Platon & de celles de Plutarque, & la Traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les Commentaires de Simplicius; & la Traduction de l'Odyssée d'Homere, & la Suite de l'Ouvrage sur les Causes de la Corruption du Goust*, en telle forme, marge, caractère, en autant de Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que Bon leur semblera, pendant le temps de Quinze années consecutives, à compter du jour & date des Presentes, & de les faire vendre & debiter par tout nostre Royaume: Faisant défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, vendre & debiter lesdits Ouvrages sous quelque pretexte que ce soit, même d'Impression estrangere & autrement sans le consentement des Exposans ou de leurs ayans cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre ausdits Exposans, & de tous dépens, dommages & intersts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression en sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant de les exposer au

vente, il en fera mis deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur VOYSIN, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir les Exposans ou leurs ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empeschement: Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres & Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, soy soit adjoutée comme à l'Original: Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxième jour du mois de May, l'an de Grace mil sept cens quinze, & de nostre Regne le soixante-treize. Par le Roy en son Conseil, LAMOLERE.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris pag. 950. N. 1226. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 21. Juin 1715.

J'ay cédé à M. RIGAUD Directeur de

L'Imprimerie Royale, le Privilege que j'ay ob-
tenu du Roy en date du 22. jour du mois de
May 1715. pour Quinze années, Registré
sur le Livre de la Communauté des Libraires
de Paris le 21. de la mesme année, pour l'im-
pression de l'Illiade & de l'Odyssée seulement.
FAIT à Paris le 27. d'Aoust 1716.

ANNE LE FEVRE DACIER.

*Registré sur le Registre N. 4. de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
page 47. conformément aux Reglements, &
notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust
1703. A Paris le 2. Septembre 1716.*

Signé DELAULNE, Syndic.